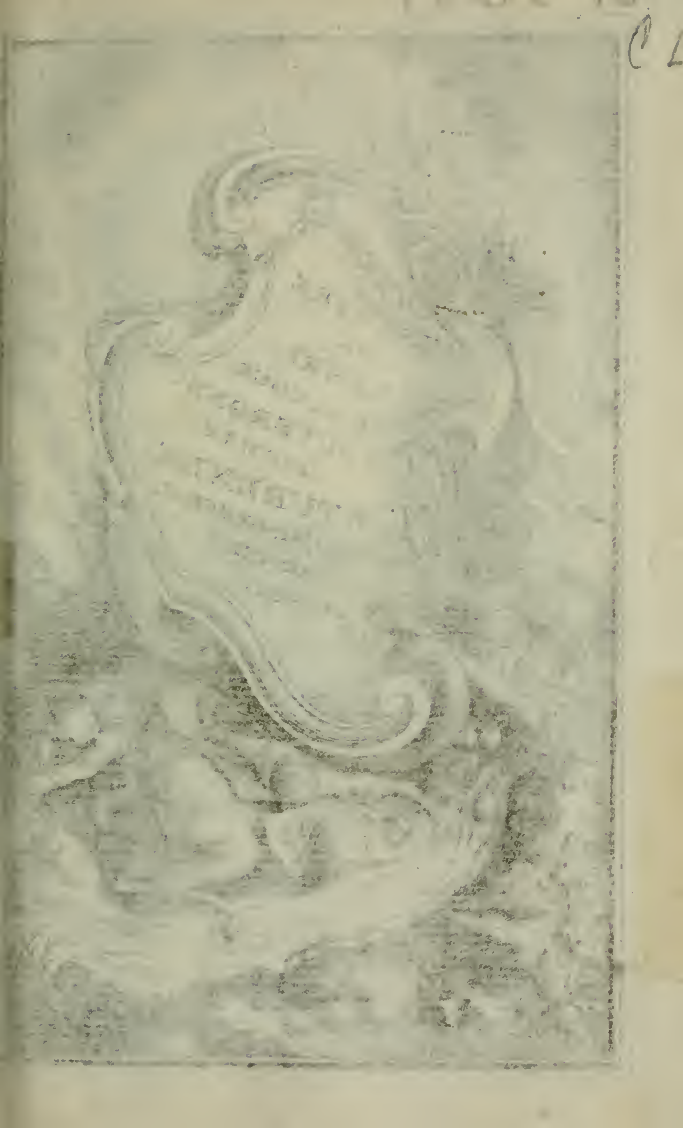
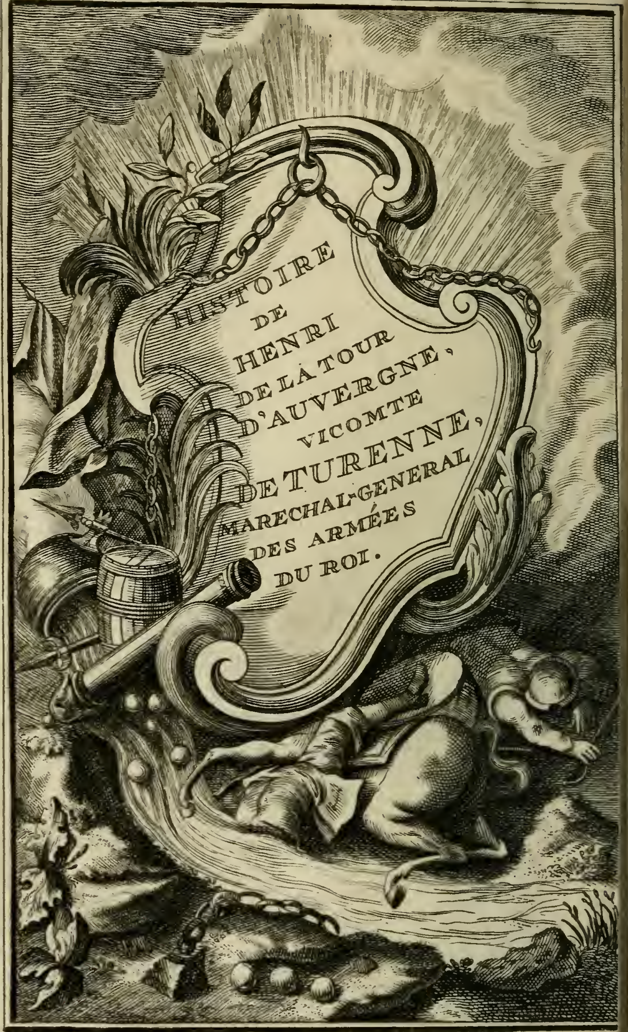





HISTOIRE
DE
HENRI
DE LA TOUR
D'AUVERGNE,
VICOMTE
DE TURENNE,
MARECHAL-GENERAL
DES ARMÉES
DU ROI.

HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE,
MARECHAL-GENERAL
DES ARMÉES DU ROI.

Enrichie des Plans de Batailles & des Sièges.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE & MERKUS,
MDCCLXXI.



HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE QUATRIEME.

VERS le commencement de l'année mil six cens cinquante-trois, le Vicomte de Turenne épousa Charlotte de Caumont, fille unique & héritière d'Armand de Nompar de Caumont Duc de la Force, Pair & Maréchal de France. Les qualités de son esprit & de son cœur surpassoient les avantages de sa naissance & de sa fortune: elle réünissoit la

1653.

Mariage du Vicomte de Turenne.

1653. douceur & la délicateſſe, la ſimplicité & la modeſtie, avec les ſentimens élevés & les connoiſſances les moins ordinaires à ſon ſexe : en un mot, *elle étoit digne du Vicomte de Turenne.*

Le Vicomte aſſiège & prend Rhétel.

(1) Comme la Campagne précédente avoit été longue & pénible, on ne pût commencer celle-ci qu'au mois de Juin : l'Armée Françoiſe prévint pourtant celle des Ennemis, & fit le ſiège de Rhétel dont la priſe étoit d'une grande importance. Cette Place facilitoit les courſes des Eſpagnols dans la Champagne, dans la Picardie, même juſqu'aux portes de Paris, & ouvroit au Prince de Condé la communication avec les villes qu'il poſſédoit ſur la Meuſe, auſſi bien qu'avec les Païs-Bas d'où il tiroit des vivres. Il en avoit confié le gouvernement au Marquis de Perſan, Officier très expérimenté ; mais ſa garniſon n'étoit pas ſuffiſante. Le Vicomte ravi de ſignaler ſon zèle pour le ſervice du Roi, dans un lieu qui avoit été le théatre de ſa révolte, marcha vers Rhétel avant que le Prince pût y jetter le moindre ſecours. Les ennemis avoient deux Corps de troupes ſéparés ; celui qui étoit dans Luxembourg en devoit aller joindre un ſecond qui étoit ſur la Sambre : l'Armée du Roi paſſa promtement la

(1) Tous les détails de ce Livre ſont tirés des Mém. MSS. du Duc d'Yorck, & de ceux du Vicomte de Turenne.

rivière d'Aifne, & alla trois lieuës au-delà de Rhétel occuper précifément l'endroit marqué pour cette jonction. Turenne en s'emparant du pofte jugea qu'il jetteroit les Efpagnols dans l'embarras, & qu'il gagneroit au moins huit ou neuf jours; pendant qu'ils délibèreroient lequel des deux Corps de troupes fe mettroit en mouvement pour aller trouver l'autre, & qu'ils exécuteroient leur délibèration. Le Vicomte, après avoir prié le Maréchal de la Ferté qui étoit à Sainte Ménehoult, de marcher en même tems que lui, s'achemina avec une partie de fes troupes par Château-Porcien, en paffant fe rendit maître de Chaumont, & arriva devant Rhétel qu'il inveftit. Le coup étoit décifif: fi le Prince de Condé avoit pu conferver cette Place avec Sténai & Mouffon qu'il tenoit déja, il auroit été impoffible de couvrir la Picardie, la Champagne, ni même l'Ile de France. Les deux Généraux attaquèrent avec vigueur les dehors qui faifoient la principale défenfe de la Place, les emporterent brufquement, élevèrent auffi-tôt des batteries près des murailles qui n'étoient pas de grande réfiftance, y firent deux brèches & forcèrent la ville, où il y avoit neuf cens hommes, à fe rendre en trois jours. 1653.

Le Prince de Condé, dont toutes les mefures étoient rompues par la prife de Rhétel, engagea les Efpagnols à faire une ir- Le Prince de Condé entre en France à

1653. ruption en France avec une Armée de trente mille hommes. Les troupes du Roi commandées par les Maréchaux de Turenne & de la Ferté, ne montoient qu'à ſept mille fantaſſins & à cinq mille chevaux; & la plupart des Places étoient ſans garniſon, ou n'en avoient que de foibles. Les Eſpagnols aſſemblés près de la Capelle entrèrent de là en Picardie par le païs qui eſt entre la Somme & l'Oiſe, prirent la route de Fonſomme & y ſéjournérent quelques jours. L'Armée de France qui d'abord avoit marché à Vervins par la Tiérache, vint ſe camper dans leur voiſinage en-deçà de l'Oiſe à Ribemont, où le Roi & le Cardinal étant arrivés, tinrent Conſeil ſur les moïens de s'oppoſer aux ennemis (1). Pluſieurs Officiers furent d'avis de mettre toute l'Infanterie dans les villes frontières, & de marcher avec la Cavalerie aux trouſſes des Eſpagnols, pour leur couper les vivres, les harceler & les empêcher de s'engager à aucun ſiège. D'autres crurent qu'il ne faloit point partager l'Armée ; mais qu'elle devoit gagner Compiègne & s'y poſter, pour défendre le paſſage de l'Oiſe & l'approche de la Capitale du Roïaume. Le Vicomte repréſenta au Conſeil, qu'on affoibliroit trop

la tête de 30 mille hommes.

(1) Le Duc d'Yorck dit que c'étoit au Camp de Ribemont que ſe tint ce Conſeil : le Vicomte, ſans parler du lieu, dit ſeulement le parti que l'on prit.

l'Armée en la partageant, & qu'en voulant garder le paſſage des rivières, on s'expoſeroit à être forcé par des troupes ſupérieures en nombre; qu'il lui paroiſſoit beaucoup plus ſûr de tenir toute l'Armée enſemble, de s'approcher des ennemis & de les ſuivre dans tous leurs mouvemens, en ſe campant de manière qu'on ne pût être forcé de combattre; que par ce moïen ils n'oſeroient ni ſéparer leurs troupes pour faire des ſièges, ni pénétrer dans le Roïaume, dans la crainte continuelle où ils ſeroient que leurs convois ne fuſſent coupés. Le conſeil du Vicomte fut ſuivi, l'Armée paſſa l'Oiſe, & la Cour ſe retira à Compiègne. 1653.

Différentes marches & contremarches des deux Armées.

Les Eſpagnols aïant décampé, marchèrent à la vue des François du côté de Ham & de là à Roïe, qui n'étant défendu que par les bourgeois, fut pris en deux jours. Turenne de ſon côté ſe hâta de gagner le village de Magni, qu'on nomme préſentement Guiſcard, dans un païs couvert & ſerré, où il n'avoit rien à craindre. De là il envoïa le Comte de Schomberg avec deux cens cinquante chevaux, quelques gendarmes & cent fantaſſins pour ſe jetter dans Corbie: il fit entrer en même tems trois cens hommes dans Péronne. Les Eſpagnols, après la priſe de Roïe, furent dans une grande perplexité: ils héſitoient d'avancer dans un païs, où ils n'avoient point de Places; & ils craignoient d'entreprendre

1 Août.

1653. aucun fiège, aïant dans leur voifinage une Armée toûjours à portée de les traverfer. Cependant le Prince de Condé alla vers Corbie, & le Vicomte étant près de Ham, fut par une lettre interceptée, que le Comte de Mègue devoit fortir le lendemain de Cambrai avec trois mille chevaux, pour conduire des vivres & des munitions aux Efpagnols poftés près de Corbie en-deçà de la Somme. L'Armée du Roi décampa un peu avant le coucher du foleil, paffa la Somme à Ham, & marcha toute la nuit dans le
11 Août. deffein d'attaquer le convoi; la Cavalerie prit les devans, & arriva à la pointe du jōur près de Péronne. Le Vicomte en tira les trois cens fantaffins qu'il y avoit jettés, & trois cens autres dont la garnifon pouvoit fe paffer; & marcha avec cinq mille chevaux vers Bapaume. Il fit alte à deux lieuës de la Place, & aïant appris que le convoi étoit rentré dans Cambrai, il fe retira avec fa Cavalerie à Manancourt, où l'Infanterie s'étoit avancée. Les Efpagnols fruftrés du convoi qu'ils attendoient, prirent le parti de repaffer la Somme; & les Généraux aïant appris que Condé jettoit des ponts à Cerifi, quittèrent Manancourt; & pour l'obferver de plus près, vinrent à Alefne, village voifin de Péronne; réfolus cependant, au cas qu'il marchât à eux dans le deffein de les attaquer, de retourner à Manancourt, où ils avoient remarqué un

poſte avantageux. Mais pendant que Turenne à Péronne envoïoit reconnoître les mouvemens des ennemis, leur Armée qui avoit coupé tous les Partis François, gagnoit déja le flanc de l'aîle commandée par le Maréchal de la Ferté, qui au-lieu de retourner à Manancourt, vint s'étendre du côté de Péronne au pied du mont S. Quentin. Turenne en arrivant lui répréſenta le danger de ſa ſituation; & l'aïant exhorté à le ſuivre, fit monter l'aîle droite qu'il commandoit ſur le haut d'une colline, & de là paſſa à un poſte qui lui parut encore meilleur, où toute l'Armée ſe rendit. 1653.

LeVicomte ſe campe près de Péronne.

(1) Dans un petit vallon près du village de Buires, coule un ruiſſeau du Levant au Couchant, qui tombe dans la Somme à Péronne: le long de ce ruiſſeau régnoit un ravin que la Cavalerie ennemie n'auroit pu paſſer qu'avec peine: à quelque diſtance du ruiſſeau s'élevoit une montagne eſcarpée. Au front du vallon qui faiſoit l'intervalle du ruiſſeau & de la montagne, le Vicomte plaça de l'artillerie & fit conſtruire cinq Redoutes, dont chacune contenoit cent hommes. Dans ce terrein ſerré ainſi fortifié, les troupes furent rangées ſur quatre ou cinq lignes, ſoutenuës par d'autres qui étoient appuïées de l'eſcarpe de la montagne. Les Eſpagnols qui avoient été obligés de

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

1653. faire un grand tour, ne purent se présenter devant l'Armée Françoise, que lorsqu'elle fut en état de les recevoir: le Prince de Condé néanmoins vouloit l'attaquer dans le moment qu'il arriva, & il ne céda qu'avec peine aux raisons de Fuensaldagne qui lui remontroit que leur Infanterie, après une marche précipitée, pendant des chaleurs excessives, avoit besoin de quelque repos, & que le reste du jour seroit utilement emploié à mieux reconnoître une Armée qui ne pouvoit leur échapper le lendemain. Les Espagnols passèrent la nuit sous les armes; mais au lever du soleil, leurs Généraux trouvèrent les François postés si avantageusement, qu'ils n'osèrent hazarder une bataille. Les deux Armées furent trois ou quatre jours en présence, & il n'y eut que des escarmouches presque continuelles.

Les Espagnols quittent la Picardie.

Le seizième du mois d'Août, on entendit à la pointe du jour battre la générale dans le Camp ennemi. L'Armée de France se mit aussi-tôt en bataille, & Turenne alla lui-même observer le mouvement des Espagnols avec deux escadrons: il en détacha un, commandé par le Duc d'Yorck, qui approcha d'assés près leur arrière-garde, pour reconnoître qu'ils prenoient la route de S. Quentin. Le Vicomte jugeant qu'ils avoient quelque dessein sur Guise, envoïa sur le champ Beaujeu, un de ses Lieutenans-Généraux, avec douze cens chevaux

& six cens fantassins, pour se jetter dans la Place. Beaujeu fit tant de diligence, qu'il y entra au moment que la Cavalerie Espagnole parut pour l'investir. Condé se voïant prévenu, n'osa rien tenter; & après avoir resté quelques jours aux environs de Guise, retourna sur ses pas & alla camper à Caulaincourt près de S. Quentin. L'Armée du Roi repassa par Péronne en côtoïant la Somme qu'elle mit entre elle & les ennemis, & vint ensuite camper à Golancourt à une lieuë de Ham, où elle séjourna pendant quinze jours entiers. Les Espagnols firent souvent des courses pour surprendre les François, pour enlever leurs fourageurs & les obliger à décamper: mais tous leurs efforts furent inutiles. Le Prince de Condé, & l'Archiduc Léopold qui étoit venu joindre l'Armée, délibérèrent alors sur le parti qu'ils devoient prendre, & résolurent enfin de quitter la Picardie. 1653.

Comparaison de Turenne & de Fabius.

Dans cette occasion le Vicomte de Turenne avec un nombre inférieur de troupes, semblable (1) à Fabius Maximus, campa toujours sur des hauteurs ou dans des lieux difficiles à aborder. Il s'arrêtoit quand l'ennemi se tenoit en repos; & quand l'ennemi marchoit, il le suivoit & le côtoïoit toûjours à une distance assés grande, & dans

(1) Voïes Plutarque, Vie de Fabius.

1653. des postes assés avantageux pour ne pouvoir être forcé de combattre malgré lui. Condé, comme un autre Annibal, emploïa tous les stratagêmes qui pouvoient engager Turenne au combat ; tantôt il s'approchoit des François, & leur donnoit des allarmes ; tantôt il s'en éloignoit pour les inviter à décamper, & pour les surprendre dans quelque mouvement dont il pût profiter. Cette manœuvre dura six semaines entières.

Pendant que le Vicomte de Turenne tenoit ainsi le Prince de Condé en échec dans la Picardie, les Bourdelois pressés de tous côtés par les Ducs de Vendôme & de Candale qu'on avoit euvoïés en Guïenne, de-

20 Juillet. mandèrent grace à la Cour, & l'obtinrent. La Princesse de Condé, le Duc d'Enguien & le Comte de Marsin se rendirent de Bourdeaux à Lesparre, où ils devoient s'embarquer pour la Flandre : mais le Prince de Conti & la Duchesse de Longueville aïant accepté l'amnistie, le Prince se retira à Pézénas en Languedoc, & la Duchesse à Montreuil-Bellai, maison de son mari.

Le Prince de Condé assiege Rocroi.

Peu de tems après la réduction de Bourdeaux, le Cardinal Mazarin fit faire des propositions au Prince de Condé, & lui offrit avec plusieurs autres avantages trois villes en Souveraineté ; Sténai, Clermont & Jamets (1). Le Prince répondit qu'il se

(1) Priorato, Vol. II. Livre III.

contentoit de l'honneur qu'il avoit d'être Prince du Sang Roïal, sans aspirer à celui d'être Souverain; que d'ailleurs il ne pouvoit plus se fier au Cardinal, dont la politique règloit uniquement l'exécution des promesses qu'il faisoit. Tout accommodement fut ainsi rompu, & le Prince voïant qu'il ne pouvoit entrer en France par la Picardie, marcha à grandes journées vers la Champagne, pour assièger Rocroi, dernière ville de cette Province du côté de la Flandre. Le Duc de Lorraine vint d'abord au siège, se retira ensuite avec ses troupes sous prétexte que l'air du Camp leur étoit mortel, & commença par cette démarche bizarre à donner de l'ombrage aux Espagnols. Comme Rocroi est situé dans une plaine toute entourée de bois; qu'il est difficile de secourir la Place quand elle est une fois investie; que la garnison en étoit très foible, & qu'un gros détachement de Cavalerie Espagnole s'en étoit déja approché, Turenne laissa faire ce siège & alla attaquer Mouson, ville plus importante alors pour les François que n'étoit Rocroi pour les ennemis. 1653.

Mouson est situé sur la Meuse entre Sténai & Sedan. Ses murailles flanquées de tours rondes, étoient environnées d'un fossé sec, bien palissadé dans le milieu. Le côté le plus éloigné de la rivière commandé d'une montagne, étoit fortifié d'une en- Situation de Mouson & ses fortifications.

1653. veloppe de trois ou quatre bastions. A la tête du pont de l'autre côté de la rivière il y avoit un ouvrage à corne, & le reste de la Place étoit défendu par plusieurs demi-lunes. Wolf, vieux Colonel Allemand, d'une grande expérience, y commandoit une garnison de quinze cens hommes d'Infanterie & de trois cens Cavaliers des troupes de Condé.

Le Vicomte assiège Mouson.

L'Armée du Roi passa l'Oise à La Fére, & arriva le neuf de Septembre à Rémilli, à une lieuë de Mouson. Le lendemain on passa la Meuse au dessous de la ville, & on distribua les quartiers. La Cavalerie du Vicomte s'étendit sur une ligne depuis la rivière jusqu'au haut de la montagne, hors de la portée du canon de la Place. Il campa avec son Infanterie & les Gendarmes dans une petite vallée moins éloignée ; il plaça dans un fond plus étroit & plus près de la ville, les Régimens d'Yorck & de Guïenne ; & il fit ouvrir la tranchée la même nuit. Le Maréchal de la Ferté commença ses approches en même tems : mais ses troupes se postèrent encore plus loin de la Place que celles du Vicomte (1). On ne fit point de ligne de circonvallation, pour ne pas perdre de tems. La petite rivière de Chier couvroit l'Armée de France du

(1) Voïés le détail de ce siège dans les Mémoires du Duc d'Yorck.

côté du Luxembourg, & empêchoit les Efpagnols de jetter du fecours dans la Place. Les fix prémières nuits on pouffa fort avant les attaques du côté de l'enveloppe, & les baftions furent bientôt abandonnés des affiègés. Ils fe retirèrent auffi de l'ouvrage à corne, dès qu'on l'eut attaqué endeçà du pont; mais le corps de la place fit une grande réfiftance. La defcente du foffé & les logemens y furent très difficiles par des feux d'artifice, les bombes & les grenades que les ennemis faifoient pleuvoir fur les affiègeans. Enfin le Mineur aïant été attaché à la muraille & une partie des mines aïant joué, le Gouverneur capitula le vingt-huitième de Septembre, & fortit avec fa garnifon, armes & bagages, pour être conduit à Montmédi. 1653.

Conduite du Vicomte aux fièges.

Le fiège dura dix-fept jours, pendant des pluïes continuelles & des orages violens, qui renverfoient fouvent les blindes, faifoient ébouler les terres, & inondoient la tranchée: mais Turenne infatigable dirigeoit les travaux lui-même, malgré tous les obftacles. Il avoit marqué l'endroit où l'on ouvrit la tranchée, & il y alloit régulièrement trois fois par jour: le foir, pour réfoudre ce qui étoit à faire pendant la nuit; & le matin, pour voir fi fes ordres avoient été exécutés: il y retournoit une troifième fois bien avant dans la nuit, & il y demeuroit plus ou moins, fuivant que fa préfen-

1653. ce étoit néceſſaire. Il ſe comportoit à peu près de même dans tous les ſièges, & formoit les Officiers au métier d'Ingénieur par ſes inſtructions & par ſon exemple. Le même jour que Mouſon fut pris, l'Armée ſe mit en marche pour aller ſecourir Rocroi; mais à moitié chemin on apprit que la ville s'étoit rendue. Le reſte de la Campagne fut emploïé au ſiège de Sainte Méneboult: quelques troupes venues de Guïenne, auxquelles on joignit les Gardes Françoiſes & Suiſſes, y furent envoïées; pendant que le Maréchal de la Ferté ſe tenoit vers la Meuſe pour empêcher le ſecours, & que le Vicomte couvroit la Picardie, en obſervant les mouvemens des ennemis qui ne firent que des marches & des contremarches. La Place aïant été priſe au commencement de Décembre, les Armées ſe ſéparèrent, & Turenne retourna à la Cour, qui connut le prix des ſervices qu'il venoit de rendre à l'Etat, & le gratifia du Gouvernement de Limoiſin.

Traîté du Prince de Condé avec les Eſpagnols.

Condé, dont les grands projets avoient échoué contre une Armée beaucoup plus foible que la ſienne, vint à Bruxelles, pour conclure un Traîté avec l'Eſpagne, dont le principal article fut, que toutes les Places qui ſeroient priſes en France lui appartiendroient. A ſon entrée, il fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on avoit rendus à l'Archiduc, fils de l'Empereur. Malgré la ma-

jeſté de l'Empire & la fierté Autrichienne, Condé appuïé de ſon ſeul courage, & de ſa ſeule réputation, ſoutint avec tant de dignité les prérogatives du Sang de Bourbon, qu'il traîta d'égal à égal avec l'Archiduc frère de l'Empereur, & conſerva le rang de la Maiſon de France, juſques dans Bruxelles même. 1653.

Le Prince de Conti ſe raccommode avec la Cour.

Pendant que le Prince de Condé ſe livroit ainſi aux Eſpagnols, le Prince de Conti, ſon frère, cherchoit à revenir à la Cour. Ennuïé du ſéjour de Pézénas, il fit ſonder les diſpoſitions du Miniſtre, en lui témoignant l'envie qu'il avoit de s'allier avec lui. Mazarin reçut avec joïe une propoſition qui lui faiſoit tant d'honneur : le Prince revint promtement à Paris, où il épouſa Anne-Marie Martinozzi, fille de Jerôme Martinozzi Gentilhomme Romain, & de Marguerite Mazarin, ſœur du Cardinal.

Empriſonnement du Duc de Lorraine par les Eſpagnols.

Ce fut dans ce même tems que Charles, Duc de Lorraine, mécontent du Traîté conclu entre les Eſpagnols & Condé, demanda ou que ce Prince lui cèdât quelques-unes des Places qu'il poſſèdoit en Lorraine, ou qu'il lui fît part des conquêtes qui ſe feroient en France. Après avoir offert cette alternative, il menaça d'abandonner les Eſpagnols, s'ils ne lui accordoient l'une ou l'autre de ces deux demandes. Ses menaces augmentèrent à un tel point les défian-

1653. ces de la Cour de Bruxelles, qu'on le fit arrêter dans le Palais de l'Archiduc, & transférer le lendemain au Château d'Anvers. Ce Prince dèfesperé envoïa au Comte de Ligneville, qui commandoit son Armée, un billet caché dans un pain, qui finissoit par ces paroles: *Quittés promtement les Espagnols, tués tout, brûles tout, & souvenés-vous de Charles de Lorraine* (1). Le Comte de Ligneville ne fit aucun mouvement. Fuensaldagne vint au quartier des Lorrains, à trois lieuës de Bruxelles, parla aux Officiers, répandit de l'argent parmi les soldats qui commençoient à murmurer, calma les uns & les autres par ses discours & par sa libéralité, & les retint au service du Roi d'Espagne, en leur promettant que le Duc François de Lorraine, frère de Charles, viendroit incessamment se mettre à leur tête. En effet ce Prince, peu affligé du malheur de son frère avec qui il étoit brouillé, arriva d'Allemagne peu de tems après, & prit le commandement de ce Corps de troupes. Pour ce qui regarde le Duc Charles, on le transporta en Espagne, où il fut détenu prisonnier jusqu'à la paix des Pyrénées.

1654. Le Sacre du Roi qui se fit au Printems de l'année 1654, retarda le commencement de la Campagne. Dès que la cérémonie fut

Les François assie-

(1) V. Priorato, Liv. IV.

fut achevée, Faber eut ordre de faire le 1654.
siège de Sténai, & le Vicomte de Turenn...




LEVÉE DU SIEGE
D'ARRAS
Le 25. d'Août en l'Année 1654
Par les Maréchaux
De Turenne,
De la Ferté et d'Hocquincourt.
ARMÉE DU VICOMTE DE TURENNE.
ARMÉE DU MARECHAL DE LA FERTÉ.
ARMÉE DU MARECHAL D'HOCQUINCOURT.
Mt. S. Eloy
Chemin de Lens.
Chemin de Lille
Chemin de Douay.
Chemin de St. Pol.
Chemin de Cambray.
Chemin de Bapaume.
Chemin de St. Quentin
Deuxième Fausse Attaque des Troupes du Marechal de la Ferté.
Premiere Fausse Attaque des Troupes du Vicomte de Turenne.
Quartier du Comte de Fuensaldaigne.
Quartier du Prince de Condé.
Ligne de Contrevallation.
Ligne de Circonvallation.
Scarpe R.
Cité
ARRAS
Hauteur nomée le Camp de Cesar.
Quatre ponts qui furent faits pour passer l'Armée allant attaquer les Lignes.
Peule Village
Mouchi le Preux Village
ARMÉE DU Mal. DE LA FERTÉ.
ARMÉE DU VICOMTE DE TURENNE
Dernier Camp du Vicomte de Turenne avant d'aller attaquer les Lignes.
Cogeul R.
Ruisseau
L'Artillerie
le Corps de Reserve
la Cavalerie
l'Infanterie
Lorrains
Deux mil deux cens cinquante Toises.
Echelle d'une Lieue d'Artois
G. Kondet fecit.
C. Kondet sculp.

fut achevée, Faber eut ordre de faire le siège de Sténai, & le Vicomte de Turenne fut chargé d'empêcher les ennemis de le secourir. Le Prince de Condé piqué de ce qu'on s'attachoit à une ville qui lui appartenoit, & n'aïant aucune espèrance de pouvoir la sauver, engagea l'Archiduc à investir Arras avec une Armée de trente-deux mille hommes : il y fut déterminé par la foiblesse de la garnison. Mondejeu, depuis Maréchal de Schulemberg (1), Gouverneur d'Arras, avoit envoïé presque toute sa Cavalerie dans un Camp volant commandé par de Bar, qui devoit couvrir les Places voisines & se jetter dans la prémière qui seroit menacée. Il ne fut pas possible à de Bar de rentrer dans Arras; & Mondejeu resta avec deux mille cinq cens hommes de pied & cent chevaux. Le Cardinal Mazarin, allarmé de l'entreprise des Espagnols, eut recours au Vicomte de Turenne, & lui offrit de faire lever le siège de Sténai, si les troupes qu'on y emploïoit lui paroissoient nécessaires au secours d'Arras. Le Vicomte ne jugea point à propos d'abandonner Sténai, & marcha vers Arras avec le Maréchal de la Ferté, à la tête d'environ quatorze mille hommes seulement.

1654.

gent Sténai, & les Espagnols Arras.

(1) Il avoit été élevé page de Frédéric-Maurice, Duc de Bouillon, frère du Vicomte; & avoit appris son métier sous ces deux grands Capitaines.

1654.

Le Vicomte jette du secours dans Arras.

Les Généraux envoïèrent d'abord trois détachemens de Cavalerie pour se jetter dans la Place. S. Lieu commandoit quatre cens chevaux (1); le Baron d'Esquencourt un pareil nombre; & le Chevalier, depuis Maréchal de Créqui, cinq cens. Ils eurent ordre de marcher par différens endroits, & à une journée de distance l'un de l'autre. En passant par le Camp des ennemis, la moitié de leurs Escadrons furent pris ou contraints de retourner: mais ils entrèrent eux-mêmes dans la Place avec l'autre moitié, avant que les Espagnols eussent achevé leurs retranchemens. Tous les travaux des assiègeans se trouvèrent en défense le quatorze de Juillet: quoiqu'ils eussent été traversés plusieurs fois par les assiègés, qui firent avec succès deux ou trois sorties sur les travailleurs.

14 Juillet.

Les Maréchaux de Turenne & de la Ferté marchent vers Arras & se campent à Mouchi le Preux.

L'Armée du Roi commandée par les Maréchaux de Turenne & de la Ferté, trop foible pour oser dans un païs découvert se commettre avec des troupes si nombreuses, attendit près de Péronne que les ennemis eussent presque achevé leurs Lignes. Le Vicomte d'ailleurs ne fut pas d'avis qu'on s'approchât d'eux, qu'après avoir pourvu à la subsistance des troupes, de manière qu'ensuite on ne pût être obligé par le manque de vivres ou de combattre ou de se retirer;

(1) Daniel de Montmorenci Baron d'Esquencourt.

inconvéniens qu'il jugeoit également désavantageux. De Péronne l'Armée fit sept lieuës, & campa le prémier jour à Sains, entre Cambrai & Arras: le lendemain elle arriva à Mouchi le Preux, village situé à une lieuë & demie d'Arras, sur une hauteur qui commande un vallon arrosé d'un côté par la rivière de Scarpe, & de l'autre par celle de Cogeul. Le Vicomte alla lui-même avec de la Cavalerie & des Dragons reconnoître le terrein où l'on devoit camper, & observer, si les ennemis montroient quelque dessein d'attaquer. Les troupes travaillèrent toute la nuit à se retrancher, & se trouvèrent dès le lendemain en état de défense, dans un poste très avantageux, dont le front étoit proportionné à leur nombre. La rivière de Cogeul couvroit la gauche, & la Scarpe un peu plus loin couloit à la droite. Turenne prit son quartier à Mouchi, où étoit la plupart de son Infanterie; le reste avec sa Cavalerie s'étendoit sur deux lignes jusqu'à la rivière de Cogeul. La Ferté avoit pris le sien à la droite au village de Peule, où campoit une partie de son Infanterie; l'autre étoit à Mouchi, & sa Cavalerie s'étendoit aussi sur deux lignes de l'un à l'autre village. Le Corps de réserve se posta derrière le quartier du Vicomte, qui se trouvoit au centre par cette disposition. L'Artillerie étoit placée sur la hauteur de Mouchi, & l'ennemi ne pou-

1654.

1654. voit approcher de jour ſans en eſſuïer le feu.

LeVicomte fait couper la communication du Camp Eſpagnol avec toutes les villes d'alentour.

Le deſſein du Vicomte n'étoit pas d'attaquer d'abord les ennemis dans leurs Lignes. Comme il vouloit attendre la priſe de Sténai, & renforcer ſon Armée des troupes qui reviendroient du ſiège, il ſe propoſa ſeulement de fermer toute communication entre les villes voiſines & le Camp des Eſpagnols. L'Armée Françoiſe étoit placée de manière qu'elle coupoit les vivres du côté de Douai, de Bouchain & de Valenciennes. On envoïa ſur la gauche le Marquis d'Eſpence-Beau à Bapaume, pour empêcher les ennemis de rien faire venir de Cambrai. On manda au Comte de Broglio Gouverneur de La Baſſée, de venir ſe poſter à Lens ſur la droite, avec quinze cens ou deux mille hommes des garniſons d'alentour, pour ôter la communication de Lille (1). Le Comte de l'Islebonne alla avec douze cens chevaux à Perne pour barrer le chemin d'Aire & de S. Omer. L'Armée Eſpagnole ainſi reſſerrée de tous côtés, ne put recevoir que de petits convois, où les cavaliers portoient les munitions & les vivres en croupe. Peut être auroit-elle été obligée de lever le ſiège, ſi l'on eût pu en même tems ſe ren-

(1) François de Lorraine, Comte de l'Isle-bonne, fils de Charles de Lorraine II. du nom, Duc d'Elbeuf, & de Catherine-Henriette, fille légitimée de Henri IV.

1654.

dre maître de S. Pol, paſſage qui ſeul reſtoit libre. Mais le Gouverneur de Hédin qui en avoit d'abord reçu l'ordre, s'excuſa ſur la foibleſſe de ſa garniſon ; & des accidens imprévus empêchèrent le ſuccès des tentatives que l'on fit immédiatement après.

Les Eſpagnols ouvrent la tranchée devant Arras.

La tranchée aïant été ouverte le quatorze, les aſſiègés diſputèrent chaque pouce de terrein avec une valeur incroïable ; & au bout d'un mois, les Eſpagnols après avoir perdu près de deux mille hommes, n'avoient pris qu'un ouvrage à corne, dont il faloit s'emparer avant que d'arriver à la contreſcarpe d'une demi-lune qui étoit devant le foſſé. Pendant tout ce tems, Mondejeu envoïoit des meſſagers pour inſtruire les Généraux de l'état de la Place.

Le Vicomte va viſiter les Lignes vers le quartier du Prince de Condé.

Cependant les Maréchaux de Turenne & de la Ferté voïant que le ſiège de Sténai tiroit en longueur, & que celui d'Arras avançoit malgré la réſiſtance des aſſiègés, réſolurent enfin d'attaquer les Lignes des ennemis ; mais aïant appris que Sténai capituloit, & qu'on alloit leur envoïer les troupes qui en avoient fait le ſiège, ils jugèrent à propos de les attendre. Deux jours avant l'arrivée de ce renfort, le Vicomte de Turenne accompagné du Duc d'Yorck, du Duc de Joïeuſe (1) & de pluſieurs jeunes

(1) Louis de Lorraine, Duc de Joïeuſe, Grand-Chambellan de France, & Colonel-Général de la Cavalerie, fils de Charles de Lorraine Duc de Guiſe, & de l'Héritière de Joïeuſe.

1654. Seigneurs, Officiers ou Volontaires, avec un escadron de Gardes, alla reconnoître les Lignes des Espagnols vers le quartier du Prince de Condé, qui détacha d'une hauteur où il étoit le Duc de Wirtemberg avec le Régiment d'Estrées pour les envelopper: ils furent obligés de se retirer, & le Duc de Joïeuse reçut un coup de carabine dans le bras, dont il mourut quelque tems après à Paris. Turenne revint dans son Camp après avoir reconnu que les Lignes étoient trop fortes & trop bien gardées du côté du Prince de Condé, pour oser y faire l'attaque générale qu'on préméditoit.

Les Maréchaux de Turenne & d'Hocquincourt se joignent, & s'emparent de S. Pol & du Mont S. Eloi.

Le Maréchal d'Hocquincourt, qui après la reddition de Sténai avoit pris le commandement des troupes, marcha en diligence, passa la Somme, & arriva près de Bapaume, d'où s'étant avancé avec sa Cavalerie, il fut joint par Turenne, qui alloit à sa rencontre avec quinze escadrons. Sur l'avis qu'ils eurent dans ce moment qu'il venoit aux ennemis un grand convoi par le chemin de S. Pol, ils marchèrent pour l'enlever; mais le Marquis de Boutteville depuis Marechal de Luxembourg, qui commandoit l'escorte du convoi, aïant été averti, le fit rentrer dans Aire. Les deux Généraux se trouvant dans le voisinage de S. Pol, crurent devoir se saisir d'un poste si important; la garnison fit peu de résistance, capitula & fut faite prisonnière de guerre.

17 Août.

Le lendemain, en revenant au Camp, ils attaquèrent l'Abbaïe du Mont S. Eloi, à une petite lieuë du Camp des ennemis, & obligèrent cinq cens hommes qu'on y avoit postés à se rendre à discrétion. Ils se séparèrent ensuite; le Maréchal alla se camper dans un lieu appellé le Camp de César; & le Vicomte, en retournant à Mouchi le Preux, vint reconnoître les Lignes des ennemis du côté du Nord: il y marcha droit en descendant du Mont S. Eloi, s'en approcha à demi-portée du canon, & les côtoïa toûjours à la même distance pendant deux heures entières. 1654.

Description des Lignes des Espagnols.

Les Espagnols, dont les Lignes de circonvallation étoient de deux toises de largeur & de dix pieds de profondeur avec un avant-fossé large de neuf pieds & profond de six, avoient construit des Redoutes & des Fortins d'espace en espace, placé de l'artillerie par-tout, & élevé des épaulemens pour se couvrir du canon. Dans le terrein entre la circonvallation & son avant-fossé, ils avoient creusé douze rangs de trous ou puits de quatre pieds de profondeur & d'un pied de diamètre, disposés en forme d'échiquier ; & dans les intervalles ils avoient élevé de petites palissades hautes d'un pied & demi, pour arrêter les chevaux. Enfin ils avoient fortifié leur Camp par toutes sortes d'ouvrages, même les moins usités. Dans ces Lignes d'une grande circonférence,

1654. le quartier des Espagnols, commandé par le Comte de Fuensaldagne, occupoit le Septentrion du côté du chemin de Lens : le Prince de Condé à la tête des François, & le Duc de Wirtemberg avec ses troupes, étoient postés vers le Midi à l'opposite : le quartier de l'Archiduc avec les Allemands & les Flamands, règnoit à l'Orient depuis le chemin de Cambrai jusqu'à la Scarpe : Dom Fernand de Solis avec les Italiens, & le Prince François de Lorraine avec ses ttoupes, s'étendoient au Couchant depuis Perne jusqu'au Midi.

Le Vicomte va reconnoître les Lignes.

Pendant que le Vicomte de Turenne côtoioit d'assés près les Lignes du quartier de Dom Fernand de Solis, le canon des Espagnols tua plusieurs soldats. Quelques Officiers craignant un danger encore plus grand, après avoir murmuré d'abord, ne purent s'empêcher de représenter au Vicomte, qu'en s'approchant de si près, il exposoit le corps entier de ses troupes à une défaite certaine, si les ennemis prenoient le parti de sortir de leurs Lignes & de l'attaquer. Le Vicomte avoua qu'il n'auroit osé hazarder du côté du Prince de Condé la démarche qu'il faisoit du côté des Espagnols : mais que sur la connoissance qu'il avoit de l'excès de leur circonspection, il étoit sûr qu'à son approche Dom Fernand n'oseroit rien entreprendre de son chef, qu'il envoïeroit au Comte de Fuensaldagne, Généralissime Espagnol, pour demander ses ordres ; que le

Comte iroit lui-même en parler à l'Archiduc; que l'Archiduc ne manqueroit pas de faire prier le Prince de Condé de venir délibèrer dans un Conseil; que pendant ces consultations entre tant de personnes différentes, on auroit le loisir de reconnoître les Lignes & de se retirer (1). Tout se passa comme il l'avoit prévu, & les Espagnols ne conclurent qu'il falloit l'attaquer, que lorsqu'il n'étoit plus tems. 1654.

Opposition du Maréchal de la Ferté à l'attaque des Lignes.

Le Gouverneur d'Arras manda bientôt après aux Généraux François, qu'il ne lui restoit plus que fort peu de poudre, & que s'il n'étoit promtement secouru, il seroit forcé de capituler. Dans le même tems, le Marquis de Boutteville sortit d'Aire avec le convoi, passa par le chemin de Douai, & entra dans les Lignes à la tête de sa Cavalerie, par la faute d'un Officier qui n'en donna point avis. Ces nouvelles devoient hâter l'attaque des Lignes. Il y a cependant bien de l'apparence qu'on ne s'y seroit jamais déterminé, sans le Vicomte. Le Duc d'Yorck & le Comte de Broglio étoient de même avis que lui: mais la plupart des au-

(1) Ce détail est copié d'après les Mémoires du Duc d'Yorck. Si le Prince n'a point trop chargé le portrait qu'il fait ici & ailleurs de la lenteur des Espagnols, nous devons reconnoître aujourd'hui qu'il y a une grande différence entre les troupes d'Espagne conduites par les Généraux de ce tems là, & les rapides Conquèrans des deux Siciles.

1654. tres Généraux, guidés par des intérêts particuliers, faisoient envisager cette entreprise comme une action téméraire. Le Maréchal d'Hocquincourt & ses Officiers proposèrent de ne faire qu'une simple tentative, pour sauver l'honneur de l'Armée Françoise. La Ferté envoïa à Turenne un Trompette, qui entrant brusquement dans sa tente pendant qu'il étoit à table avec plusieurs Officiers, osa faire en sa présence une description des Lignes, capable d'intimider ceux qui l'écoutoient. De pareils moïens ne servirent qu'à affermir le Vicomte dans sa résolution: il ne cessa de représenter aux Généraux, qu'une tentative, au-lieu de sauver leur réputation, produiroit un effet tout contraire; qu'on les blâmeroit avec justice d'avoir sacrifié inutilement les soldats; qu'en agissant sérieusement avec plusieurs bataillons de front, on trouveroit sûrement quelque endroit plus foible par où les troupes repoussées ailleurs pourroient percer; qu'en attaquant de nuit, aucun quartier des ennemis n'oseroit quitter son poste, & que chacun craignant pour soi ne secoureroit tout au plus que son plus proche voisin, jusqu'à ce que le jour seroit venu. Il ne perdit aucune occasion de s'entretenir avec les Officiers de la manière dont il faloit faire l'attaque, de la résistance qu'ils y rencontreroient & des expédiens nécessaires pour la surmonter. Il leur recommandoit

ſur-tout de tenir les ſoldats enſemble & en bon ordre, quand ils ſeroient entrés dans les Lignes, afin qu'ils ne s'égaraſſent pas dans l'obſcurité; d'obſerver en avançant une exacte diſcipline, ſans leur permettre de ſe ſéparer pour courir au pillage; enfin de ne pas aller d'abord droit à la ville, mais de marcher le long de la Ligne, & d'en chaſſer les ennemis avant que de ſecourir les amis (1). 1654.

La Cour envoïe un ordre d'attaquer les Lignes & l'on y marche.

La Cour alors à Péronne envoïa un ordre d'attaquer, & le jour fut fixé au vingt-quatre d'Août, veille de S. Louis. Il fut déterminé que le principal effort ſe feroit contre le quartier de Dom Fernand de Solis & la partie la plus voiſine de celui de Fuenſaldagne, comme les endroits les plus foibles & les plus éloignés du Prince de Condé; & qu'il y auroit en même tems trois fauſſes attaques, l'une du côté de Condé, l'autre à la partie la plus reculée du quartier de Fuenſaldagne, & la troiſième à celui du Duc François de Lorraine. Le ſoldat ſe pourvut de faſcines, de claies & de tous les inſtrumens néceſſaires pour une ſemblable entrepriſe; on fit des prières publiques à la tête de chaque bataillon & de chaque eſcadron; au coucher du ſoleil les Armées commencèrent à traverſer la Scarpe ſur quatre ponts; on ne laiſſa point

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

1654. de troupes au Camp pour garder le bagage, qui devoit ſuivre après le ſoleil levé ; les pionniers alloient à la tête de chaque bataillon ; chaque cavalier portoit devant lui deux faſcines, & les mouſquetaires cachoient ſoigneuſement leurs mèches allumées. La marche ſe fit dans le ſilence & avec tant d'ordre & d'exactitude, qu'on ſe rendit préciſément au lieu & au moment où l'on devoit joindre les troupes d'Hocquincourt, qui n'étoient pas encore arrivées. La lune qui juſques-là avoit éclairé, ſe coucha; le tems s'obſcurcit, & il s'éleva du Camp des ennemis un vent qui les empêchoit d'entendre aucun bruit. Turenne & la Ferté, ſans attendre d'Hocquincourt, firent tourner leurs troupes à gauche & marchèrent ſur un grand front droit aux Lignes, dont ils étoient environ à demi-lieuë.

Diſpoſition des attaques.

Le Vicomte de Turenne partagea également les huit Lieutenans-Généraux qui commandoient ſous lui, entre la Cavalerie & l'Infanterie, le Comte de Broglio menoit les régimens de Picardie & des Gardes Suiſſes ſur la droite; Du Paſſage, les bataillons de la Feuillade au centre; & le Comte de Caſtelnau, ceux de Du Pleſſis & de Turenne à la gauche. La Cavalerie qui devoit les ſoutenir montoit à vingt-quatre eſcadrons. De Bar étoit à l'aîle droite, le Duc d'Yorck à la gauche, & d'Eclinvilliers

1654.

au centre. Roncherolles à la tête de trois bataillons conduisoit un Corps de réserve d'Infanterie, & le Comte de l'Isle-bonne un autre de Cavalerie. Le Maréchal de la Ferté, posté sur la gauche de Turenne vis-à-vis les confins des quartiers de Dom Fernand & de Fuensaldagne, avoit une ligne de six bataillons, deux lignes de Cavalerie derrière, & plusieurs escadrons de réserve. La droite devoit être occupée par le Maréchal d'Hocquincourt avec quatre bataillons de front, soutenus d'une ligne de Cavalerie, ensuite d'une seconde ligne d'Infanterie & de quelques escadrons.

L'attaque des Lignes.

A deux cens pas des Lignes, les mèches dont le feu étoit excité par le vent, & dont la lueur redoubloit par l'obscurité, étant tout à coup découvertes, formèrent une espèce d'illumination qui fut le prémier avertissement qu'eurent les ennemis. Ils tirèrent aussi-tôt trois coups de canon, & allumèrent des fallots le long de la circonvallation. Cependant les fantassins de la prémière ligne de Turenne passoient l'avant-fossé, couvroient les puits, attachoient les palissades, & éprouvant moins de resistance qu'ils n'avoient craint d'abord, venoient déja au second fossé : quelques-uns même avant qu'il fût comblé le franchirent, & Fisica, Capitaine du régiment de Turenne, planta sur le parapet le drapeau de sa compagnie, en criant VIVE TU-

1654. RENNE. (1) Il n'en faloit pas moins pour raſſurer le reſte des bataillons, qui dans une plus grande méfiance encore, n'oſoit approcher. Tous alors s'animèrent également, les cinq bataillons percèrent en pluſieurs endroits, & fraïèrent le chemin à la Cavalerie. L'attaque du Maréchal de la Ferté n'avoit pas été ſi heureuſe, ſes ſoldats, dont la plupart ne put aborder le ſecond foſſé, furent vivement repouſſés par les Eſpagnols à qui ils avoient affaire, & ne purent enſuite pénétrer dans les Lignes qu'à la faveur des troupes de Turenne. D'Hocquincourt, qui n'arriva qu'à la fin de la nuit, trouvant l'ennemi dans la conſternation, ſe fit aiſément paſſage, & entra du quartier de Dom Fernand dans celui du Duc François. Les Italiens & les Lorrains forcés preſque par-tout, abandonnèrent leurs retranchemens & portèrent le dèſordre & l'épouvante dans les autres quartiers. Le jour commençoit à poindre, & le ſeul Condé aïant traverſé le quartier de l'Archiduc, à qui il dit de ſonger à la retraîte, marcha avec la Cavalerie qu'il put ramaſſer pour arrêter la fougue des François. Il tomba d'abord ſur ceux qui s'étoient abandonnés au pillage, battit enſuite le Maréchal de la Ferté qui deſcendit inconſidérément d'une hauteur; mais n'oſa le pouſſer,

(1) Vie MS. de l'Abbé Raguenet.

voïant un corps de troupes qui étoit venu occuper le poste que le Maréchal avoit quitté, & se retira sur une colline voisine, se proposant dès que son Infanterie l'auroit joint, d'aller attaquer ce corps qu'il voïoit sur la hauteur. Turenne (car c'étoit lui-même) y avoit rassemblé ce qu'il avoit pu de troupes, & y fit ensuite amener du canon : le feu de cette artillerie arrêta l'Infanterie que Condé faisoit marcher à lui, & la découragea tellement, que ce Prince malgré tous ses efforts fut obligé de cèder; d'autant plus que dans le même tems, Castelnau qui étoit entré dans Arras en resortit avec Mondejeu & toute la Cavalerie de la Place (1). 1654.

Condé & Turenne, sans avoir été avertis qu'ils fussent en présence, se devinèrent mutuellement par leur manœuvre ; le Vicomte jugea que Condé étoit présent, parce que tout autre auroit poussé imprudemment les troupes de La Ferté qui étoient battuës. Le Prince crut de son côté que Turenne étoit sur la hauteur, & n'osa l'attaquer. Le Vicomte, satisfait d'avoir forcé le Prince à quitter son poste, ne jugea pas à propos de le poursuivre. Le Marquis de Bellefond eut moins de discrétion ; il attaqua l'arrière-garde du Prince pendant qu'elle passoit la Scarpe : mais reçu très vi-

(1) Vie de Condé.

1654. vement, il fut obligé de se retirer avec perte. Condé traversa la rivière, sortit de ses retranchemens, rallia ses troupes écartées & marcha en bon ordre à Cambrai. Les autres Généraux ennemis suivirent son exemple. L'Archiduc & le Comte de Fuensaldagne se sauvèrent avec un escadron ou deux, & prirent la route de Douai au travers des bagages de l'Armée de France. Léopold fut reconnu, & auroit été fait prisonnier si l'on avoit laissé quelques troupes au Camp de Mouchi le Preux.

Le Comte de Marsin sort aussi des Lignes.

Le Maréchal d'Hocquincourt qui étoit entré dans les Lignes avec sa Cavalerie, n'avoit trouvé d'obstacle qu'en arrivant au ruisseau qui séparoit le quartier de Lorraine de celui de Condé. Il y avoit rencontré le Comte de Marsin à la tête de plusieurs escadrons, qui défendirent si bien le passage, que la plupart de l'Infanterie de ce quartier eut le loisir de se sauver. Marsin se retira en bon ordre, sortit des Lignes & joignit le Prince de Condé dans le tems qu'il rallioit ses troupes.

Ce qui se passa aux trois fausses attaques.

Ceux qui commandoient les deux fausses attaques faites par les troupes des Maréchaux de la Ferté & d'Hocquincourt, suivirent exactement leurs ordres, réussirent dans leur entreprise, & s'enrichirent du butin qui se trouva dans les quartiers des Espagnols & des Lorrains. Traci qui commandoit la troisième fausse attaque avec les troupes du Maréchal de

Tu-

Turenne, ne fut pas si heureux: il marcha vers les quartiers du Prince de Condé à l'opposite de celui de Dom Fernand, & demeura dans un fond suivant les ordres qu'il avoit reçus, en attendant qu'on eût commencé l'attaque générale: mais l'éloignement & le vent l'aïant empêché d'entendre le bruit de ce qui se passoit dans le Camp, il n'en fut instruit qu'à la pointe du jour par la retraîte des ennemis. 1654.

Perte des Espagnols.

La perte fut très légère du côté de l'Armée du Roi; Turenne reçut une contusion d'un coup de mousquet; le Comte de Broglio eut la cuisse cassée d'une balle; peu d'Officiers subalternes moururent; il n'y eut que trois ou quatre cens soldats qui restérent sur la place. Les ennemis perdirent près de trois mille hommes qui furent tués ou faits prisonniers; on leur prit soixante-trois pièces de canon, deux mille chariots, neuf mille chevaux, tous les équipages des Officiers & les bagages de l'Armée entière.

Modération du Vicomte.

Ce fut pendant ce siège que le Maréchal de la Ferté aïant trouvé un Garde du Vicomte hors du Camp, lui demanda comment il avoit osé sortir des Lignes, & sans attendre la réponse, s'avança sur lui & le battit rudement. Le Vicomte, à qui le Garde tout en sang vint se présenter, lui dit: *Il faut que vous aïés manqué à vôtre devoir, pour avoir obligé Mr. le Maréchal à vous*

1654. *traîter de la forte*, & le renvoïa auffi-tôt par le Lieutenant de fes Gardes qu'il chargea de dire au Maréchal de la Ferté ,, qu'il lui ,, faifoit excufe de ce que cet homme lui ,, avoit manqué de refpect, & qu'il le re- ,, mettoit entre fes mains pour en faire tel- ,, le punition qu'il lui plairoit.". Toute l'Armée fut étonnée, & le Maréchal lui-même furpris, s'écria : *Cet homme fera-t-il toujours fage, & moi toujours fou?*

Le Vicomte de Turenne refte feul Chef de l'Armée.

Les nouvelles de la levée de ce fiège fe répandant de près & de loin, excitèrent l'admiration de tous ceux qui les apprirent. Plufieurs Princes d'Allemagne & les Généraux les plus diftingués en Europe écrivirent au Vicomte pour le féliciter, particulièrement le Landgrave de Heffe (1). Après le fiège, le Duc d'Yorck fut envoïé avec deux mille chevaux à Péronne, où étoit la Cour, pour l'efcorter à Arras: elle y refta quelques jours, & l'Armée campa dans les Lignes des ennemis, où elle trouva une grande abondance de fourage. Le dernier jour d'Août les François marchèrent vers Cambrai: la Cour étant retournée à Péronne, les Maréchaux de la Ferté & d'Hocquincourt fuivirent le Roi, & le Vicomte de Turenne refta feul pour commander l'Armée.

6 Septembre.

Le fix de Septembre, le Vicomte marcha

(1) Voiés les Preuves No. VIII. Liv. IV.

1654.

Le Vicomte prend le Quênoi & Binches.

vers le Quênoi, dont la garnison étoit foible, & dont les Espagnols avoient démoli les ouvrages extérieurs. Il s'en empara le lendemain; & après avoir ordonné de rétablir les anciennes fortifications & d'en faire de nouvelles, il alla assiéger Binches & l'emporta: il y resta jusqu'au vingt-deux, & retourna ensuite au Quênoi pour en faire remplir les magasins. Dans ces marches & contremarches il donna plus d'occupation aux Lieutenans-Généraux qu'à l'ordinaire, pour prévenir toute surprise de la part des Espagnols qui avoient rassemblé les débris de leur Armée sous le canon de Mons, pour couvrir Bruxelles. Il y avoit toûjours trois Lieutenans-Généraux en exercice; l'un marchoit avec la Cavalerie à l'avant-garde, l'autre conduisoit l'Infanterie, & le troisième menoit la Cavalerie de l'arrière-garde. Il leur ordonnoit en arrivant aux ruisseaux, de faire passer la Cavalerie sur la droite & sur la gauche, en mettant l'Infanterie au milieu; les bagages partoient à la pointe du jour, escortés de six ou huit escadrons; l'avant-garde suivoit avec le gros canon, & le reste de l'artillerie étoit à l'arrière-garde. L'Armée marchoit de manière qu'elle pouvoit à tout moment se ranger en bataille sans confusion. Quand on arrivoit à quelque défilé, l'arrière-garde faisoit volte-face avec ses pièces de campagne, pendant que l'avant-garde marchoit; celle-ci étant passée

1654. faisoit aussi volte-face & laissoit un espace suffisant aux troupes qui la suivoient pour se mettre en bataille : elles restoient dans cet ordre jusqu'à ce que tout eût défilé : alors l'Armée entière s'ébranloit en même tems, pour continuer sa marche. Le Vicomte prenoit toutes ces précautions, parce qu'il appréhendoit qu'on ne l'attaquât : en effet, le Prince de Condé s'approcha de lui à la tête de quarante escadrons, & le suivit long-tems à la portée du canon jusqu'à un passage près de Maubeuge ; mais voïant la promtitude avec laquelle les troupes Françoises se retournoient & le bon ordre qu'elles gardoient, il rebroussa chemin, & ne les harcela plus. Le Maréchal de Turenne resta au Quênoi jusqu'à la fin de Septembre, marcha ensuite vers le Cambresis, demeura quelques semaines sur la frontière, & après avoir pris & démoli quelques Châteaux des environs, il renvoïa ses troupes dans leurs quartiers, & alla lui-même à Paris, où sa présence devenoit nécessaire.

Le Cardinal de Retz s'échappe de prison & passe en Italie.

Les discordes civiles alloient être rallumées par les intrigues du Cardinal de Retz : un accident imprévu arrêta tout à coup l'incendie. Le Coadjuteur qui avoit été transféré du Château de Vincennes à celui de Nantes, aïant trouvé le moïen de s'échapper, prit la poste pour arriver promtement à Paris, se montrer au peuple dans les Halles, & faire de nouvelles barricades ; mais en ga-

loppant dans un Fauxbourg de Nantes, il mit le piſtolet à la main pour tirer ſur une Garde qui le pourſuivoit, ſon cheval ſe cabra & s'abbattit, le Cardinal tomba, ſe démit l'épaule, & ne pouvant plus continuer ſa route. il ſe cacha dans un tas de foin. La nobleſſe du voiſinage s'étant ſoulevée en ſa faveur, il ſe ſauva à Belle-Ile, changea d'habit, ſe mit dans une barque de pêcheurs, aborda en Eſpagne à S. Sebaſtien, & de là ſe rendit à Rome, où le Pape Innocent X le reçut avec joïe & avec diſtinction. 1654.

(1) L'éloignement de Retz étoit d'autant plus favorable à la Cour, que pendant l'Hiver on fut menacé de voir renaître les troubles, au ſujet de la fabrication d'une nouvelle monnoïe. Pour en faire vérifier l'Edit, Louis XIV tint ſon Lit de Juſtice au Parlement: mais bientôt après, les Chambres s'aſſemblèrent pour recevoir & examiner cet Edit, ſous prétexte que la préſence du Roi avoit ôté la liberté des ſuffrages. Le ſouvenir du paſſé faiſant appréhender ces délibérations, le Roi vint le matin au Palais accompagné de toute ſa Cour, & s'étant mis ſans aucun appareil dans ſon Lit de Juſtice, défendit au Parlement de ſe mêler des affaires publiques, ſe leva bruſquement, & ſortit ſans vouloir entendre

1655.

Le Vicomte prévient de nouvelles diſſentions.

20 Mars.

15 Avril.

(1) Voïés les Mém. de Monglat de cette année.

1655. aucune harangue. Malgré cette défenſe, le Parlement vouloit ſe raſſembler & les eſprits s'aigriſſoient tous les jours. Le Cardinal eut recours à la ſageſſe du Vicomte de Turenne, qui avoit acquis une haute réputation dans les Conſeils, auſſi bien que dans la Guerre. Le Vicomte alla chés le Prémier-Préſident, lui peignit d'une manière touchante toutes les horreurs des guerres civiles, le feu de la diſcorde fumant encore, & le danger d'en rallumer la moindre étincelle: on l'écouta avec les égards dûs à ſon rang & à ſon mérite perſonnel: les eſprits ſe calmèrent, & les diſſenſions naiſſantes furent étouffées.

Le Vicomte prend Landrecies.

Au mois de Juin, le Roi ſe rendit à La Fère, où il attendit que ſon Armée fût entrée dans le Hainaut pour y entreprendre quelque ſiège de conſéquence. La priſe de Landrecies étoit néceſſaire pour la conſervation du Quênoi: ces deux villes ouvroient la route aux François dans les Païs-Bas des Eſpagnols. L'Armée de Turenne & celle de La Ferté s'étant réünies près de Guiſe, elles marchèrent vers Landrecies, & l'inveſtirent le dix-huit de Juin: on travailla avec tant de diligence à la circonvallation, qu'elle fut achevée dans cinq jours, & le Camp pourvu de vivres pour un mois Le Prince de Condé, qui avoit la principale direction de l'Armée de Flandre, vint ſe poſter à Vadencourt près de Guiſe,

pour couper les vivres aux assiègeans, & envoïa piller la Picardie: mais comme il n'occupa ce poste que le septième jour après que la Place fut investie, tous ses efforts devinrent inutiles. Turenne continua le siège, & la prise de Landrecies prépara tous les succès jusqu'à la paix des Pyrénées. (1) Les Partis que le Prince envoïa en Picardie jusqu'à Ribemont, donnèrent beaucoup d'allarmes à la Cour. Le Roi n'avoit auprès de lui que deux compagnies du régiment des Gardes, & les Espagnols auroient pu facilement l'enlever: mais ils perdirent encore cette occasion, faute de prévoïance; le jeune Monarque quitta La Fère à la hâte & se retira à Laon. La tranchée aïant été ouverte devant Landrecies, il y eut deux attaques, l'une de Turenne & l'autre de La Ferté. Les travaux furent continués avec tant de vigilance & si peu de perte que le dix-septième jour les mines jouèrent aux deux bastions de la Place, & celle du Vicomte y fit la plus grande brèche. Le Gouverneur capitula à des conditions honorables, & la garnison fut conduite à Valenciennes.

1655.

1 Juillet.

L'Armée des assiègeans resta encore quelques jours à Landrecies pour combler les Lignes & réparer les brèches, & les Espagnols se retirèrent entre Mons & Valen-

Le Vicomte passe la Haine & l'Escaut, pour atta-

(1) Monglat, Mém. de cette année, page 84.

1655. ciennes derrière la Sambre & l'Efcaut, parce qu'ils ne fe crurent pas en état de rifquer une bataille. Loin de pouvoir faire une nouvelle irruption en France, ils furent réduits à n'avoir d'autre vue que d'obferver les mouvemens du Vicomte, & d'empêcher qu'il ne fît quelque autre fiège. Le Roi joignit l'Armée à Guife, fe mit à la tête de fes troupes, entra dans le Hainaut & defcendit le long de la Sambre jufqu'à Thuin ville du païs de Liège. Il paffa enfuite ce fleuve, s'avança jufqu'à Bavai, & voulut entrer dans le cœur du païs en traverfant la rivière de Haine qui coule au milieu du Hainaut, & lui donne fon nom. Après avoir fait reconnoître les paffages, on fut que les ennemis avoient fait de grands retranchemens, & conftruit de diftance en diftance des Redoutes & des platteformes qui règnoient le long de la rivière, depuis S. Guislain jufqu'à Condé. La difficulté de forcer ces travaux étoit augmentée par celle d'approcher de la rivière dans un païs rempli de foffés & facile à inonder, où il n'y avoit qu'une chauffée qui conduifoit au pont de la Haine. On tint en préfence du Roi un Confeil où fe trouvèrent le Cardinal Mazarin, le Duc d'Yorck, les Maréchaux de Turenne, de la Ferté, de Villeroi, de Gramont & du Pleffis-Praslin. Le Miniftre aïant remontré avec éloquence combien il feroit glorieux de paffer la ri-

quer les Efpagnols.

vière à la vuë d'une Armée formidable, on alloit prendre la résolution de forcer le pont: le Vicomte s'y opposa, en fit voir les difficultés, & proposa un expèdient plus sûr. Comme il connoissoit parfaitement le païs, il représenta qu'en traversant l'Escaut un peu au-dessous de Bouchain, laissant Valenciennes sur la droite, & repassant la même rivière à Condé, on pourroit prendre les ennemis en flanc, rendre tous leurs retranchemens inutiles, & les obliger de quitter leur poste sans hazarder la vie des soldats. Après avoir ramené le Cardinal & tous les Généraux à son opinion, l'Armée marcha de Bavai à Bouchain; & sur les avis qu'en eurent les ennemis, ils décampérent, pour s'approcher de Valenciennes. Le Prince de Condé s'opposa d'abord à cette marche: mais voïant qu'il ne pouvoit arrêter les Généraux Espagnols, il protesta qu'il ne quitteroit pas son poste sur la Haine, s'ils ne lui promettoient de défendre vigoureusement celui de l'Escaut. Après l'avoir promis, ils passèrent la rivière à Valenciennes, & allèrent camper près de S. Amand dans un poste avantageux, la ville à leur gauche, des bois à leur droite, & devant eux une vieille Ligne sur le Mont Azin. L'Armée du Roi continua sa route vers Neuville, où elle passa l'Escaut, & marcha aux ennemis, après avoir laissé des troupes pour assurer les bagages contre les

1655.

1655. courſes de la garniſon de Bouchain. A une lieuë du Camp des Eſpagnols, Turenne fit alte pour attendre ſon artillerie, & alla lui-même les reconnoître. Aïant examiné ce poſte, il jugea qu'ils vouloient le défendre, & ordonna à Caſtelnau de partir en diligence avec ſon Camp volant, composé d'environ douze eſcadrons & trois bataillons, pour ſe placer ſur la droite des ennemis, vers le grand chemin de S. Amand, & pour tâcher de les attaquer en flanc, tandis qu'il les attaqueroit lui-même en front. A peine Caſtelnau fut-il arrivé dans l'endroit marqué, qu'il s'apperçut que les Eſpagnols ſe retiroient vers Condé, il en fit avertir le Vicomte, qui lui manda de tomber ſur leur arrière-garde, & de lui donner ainſi le tems de venir avec le corps de l'Armée. Auſſi-tôt que l'Archiduc & le Comte de Fuenſaldagne ſurent que le Maréchal de Turenne avoit paſſé l'Eſcaut, & qu'il marchoit à eux, ils ſe repentirent des promeſſes qu'ils avoient faites au Prince de Condé, & abandonnèrent leur nouveau poſte ſans le conſulter. Le Prince en eut le prémier avis par un Aide de Camp, qui vint lui dire que l'Archiduc ſe retiroit, & qu'il le prioit de couvrir la retraite, quoique ce fût le tour des Eſpagnols de faire l'arrière-garde ce jour-là. C'eſt ainſi que pendant tout le cours de cette guerre, les retardemens ou la précipitation, la timidité ou le peu d'ha-

bileté des Généraux Espagnols déconcertèrent les mesures du Prince de Condé. 1655.

Faute du Comte de Castelnau.

Ce Prince auroit été réduit à de grandes extrémités, si Castelnau avoit suivi les ordres qu'il avoit reçus; au-lieu d'attaquer les ennemis qu'il atteignit au pont de Beuvrage, il se laissa amuser par quelques Officiers du Prince de Condé, qui demandèrent à lui parler; il y consentit & fit alte pour quelque tems: pendant qu'ils se complimentoient, le Prince de Condé hâta sa marche, & Castelnau fut la dupe de sa politesse. L'Armée ennemie gagna l'Escaut, le traversa, se rangea en bataille de l'autre côté, rompit les ponts, & s'avança le même jour vers Tournai.

Démêlé entre le Vicomte & le Prince de Condé.

Le Vicomte de Turenne arriva quelque tems après, & Castelnau lui fit un récit ingénu de ce qui s'étoit passé. Saint Lieu, Colonel, l'assura que les ponts aïant été rompus avec trop de précipitation, les derniers escadrons du Prince avoient passé la rivière à la nage. L'Armée Françoise campa à Frane, près de Condé, & le Vicomte envoïa la même nuit au Cardinal, qui étoit au Quênoi avec le reste de la Cour, une relation de ce qui s'étoit passé. La lettre fut interceptée, & le Prince de Condé fut vivement blessé d'un récit qui sembloit attaquer la prudence de sa conduite. Turenne cependant n'y parloit presque point de lui-même; il n'appuïoit pas sur le mauvais par-

1655. ti que les Espagnols avoient pris, de venir d'abord au-devant de lui, pour se retirer ensuite contre toutes les règles de l'Art; ni sur la confusion avec laquelle ils abandonnèrent les postes les plus avantageux & toutes les rivières, avec une Armée qui n'étoit pas inférieure à la sienne: il assuroit qu'on avoit fait l'une & l'autre de ces fautes malgré le Prince de Condé, il insistoit seulement sur l'embarras où les Espagnols avoient mis ce Prince, en l'obligeant de couvrir la retraite ce jour-là, & ajoutoit que sans la faute de Castelnau il auroit pu tomber sur l'arrière-garde de Condé, dont quelques escadrons avoient passé l'Escaut à la nage. Malgré tous ces ménagemens, le Prince lui envoïa un Trompette avec une lettre fort piquante: il adressa aussi à quelques Officiers de l'Armée du Roi une espèce de Manifeste, où il rendoit raison de sa conduite, & se plaignoit amèrement du Vicomte. Le Maréchal de Turenne reçut la lettre en présence de plusieurs Officiers, & la leur montra aussi-tôt; mais croïant pouvoir se dispenser d'y faire réponse, il se contenta de dire au Trompette, *qu'il le feroit punir, s'il lui appo*r*toit de semblables lettres à l'avenir.* Ces deux Généraux ne se traitèrent plus pendant toute la guerre avec les mêmes égards qu'ils avoient observés jusqu'alors, & ne se réconcilière-

pleinement qu'à la conclusion de la paix des Pyrénées. 1655.

Prise des villes de Condé & de S. Guislain.

On travailla le lendemain à construire des ponts au-dessus de la ville de Condé, pour en faire le siège. Les murailles de la Place ne valoient guères mieux qu'un retranchement de Camp: mais la force de la garnison suppléoit à la foiblesse des remparts. La moitié des troupes fut d'abord emploïée au siège, pendant que Turenne & La Ferté le couvroient avec le reste de l'Armée. La prémière nuit on trouva tant de résistance, que les deux Maréchaux furent obligés de venir eux-mêmes pousser une des attaques; on les continua avec tant de vigueur que la ville se rendit le 3me jour de la tranchée ouverte; & la garnison composée de près de deux mille hommes fut conduite à la première Place voisine. Comme l'Armée du Roi étoit fort avancée dans le païs ennemi, les Espagnols incertains de ses projets, garnirent de troupes toutes leurs villes, affoiblirent par-là leur Armée, & n'osèrent approcher en corps: il leur arriva ce qui arrive ordinairement après une suite de mauvais succès; ils craignirent plus qu'ils ne devoient, & prirent des précautions contre l'impossible même. Après la prise de Condé, l'Armée du Roi marcha droit à S. Guislain, situé dans un païs fort plat, & arrosé par la rivière de Haine. Les ennemis inondèrent le terrein, ensorte que l'on ne put y

1655. creuser de circonvallation ; les approches n'étoient, à proprement parler, que des blindes de fascines : ce qui n'empêcha pas la Place d'être emportée en trois jours, avec très peu de perte de la part des François. Le Vicomte aïant mis plus de quatre mille hommes de pied dans les villes conquises, achevé les fortifications de Condé & de S. Guislain, rempli les magasins de toutes sortes de provisions & consommé tous les fourages des environs, marcha le douze d'Octobre à Barlaimont, le vingt-deux à l'Abbaïe de Marolles, & vers le commencement de Novembre à Ribemont : là, il reçut ordre de quitter l'Armée & de venir joindre la Cour, à Compiègne, pour une affaire importante.

12 Octob. 22 dudit.

Trahison du Maréchal d'Hocquincourt déconcertée par le Vicomte.

Le Maréchal d'Hocquincourt, piqué contre le Cardinal, qui après lui avoir ôté le commandement de l'Armée, ne l'avoit presque point emploïé depuis le siège d'Etampes, & devenu dans son loisir amoureux d'une Dame de la prémière qualité qui réveilla ses ressentimens, se laissa engager dans le parti des Espagnols ; sur les offres que le Prince de Condé lui fit d'une somme de quatre cens mille écus & de la Lieutenance-Générale de la Flandre, s'il vouloit livrer Ham & Péronne dont il étoit Gouverneur. Le Vicomte de Turenne, en arrivant à Compiègne, délibèra avec le Cardinal sur les moïens qu'il faloit prendre pour empê-

cher le Maréchal d'introduire les ennemis dans ces deux Places importantes. Le Cardinal panchoit à faire approcher l'Armée de Péronne : mais le Vicomte lui représenta que cette démarche poufferoit peut-être d'Hocquincourt à quelque parti violent, & confeilla d'effaïer un accommodement. La négociation dura quinze jours, pendant lefquels d'Hocquincourt donnoit des audiences féparées aux Envoïés du Roi & à ceux d'Efpagne, fans cacher ni aux uns ni aux autres ce que chacun lui offroit, comme s'il eût été permis de choifir. Mazarin voïoit impatiemment la Cour réduite à traîter avec un qui arboroit l'étendart de la révolte : mais l'Armée Efpagnole s'étoit avancée jufqu'à Cambrai ; le Prince de Condé avec fes troupes étoit à deux lieuës de Péronne, & fon parti commençoit à fe ranimer dans Paris : s'il fût devenu maître des deux villes qu'on vouloit lui livrer, les difcordes civiles fe feroient peut-être renouvellées ; & le Roi, loin de continuer fes conquêtes dans les Païs-Bas, auroit été obligé de ramener la guerre dans le cœur du Roïaume : une fituation fi critique demandoit de grands ménagemens. Turenne, comme un autre Fabius, fauva la Patrie en temporifant, & porta Mazarin à terminer fans violence une affaire qui auroit pu avoir des fuites funeftes, fi l'on s'y étoit pris autrement. Enfin le Traîté fut conclu : le Maréchal d'Hoc- 1655.

1655. quincourt ſortit de Péronne, ſe démit de ſon Gouvernement en faveur de ſon fils, & ſe retira chés lui avec deux cens mille écus. Le Prince de Condé retourna promtement joindre l'Armée Eſpagnole ſur la Sambre; & comme on appréhendoit qu'il n'attaquât les villes conquiſes en ſe retirant, le Vicomte revint à l'Armée & s'avança juſqu'auprès de S. Quentin: mais le Prince n'aïant rien entrepris, le Roi & le Cardinal ſe rendirent à Paris vers le commencement de Décembre, & le Vicomte s'y rendit auſſi, dès qu'il eut envoïé l'Armée dans ſes quartiers d'hiver. Ce fut alors qu'on mit, par les conſeils de Turenne, la Cavalerie dans les villages, & que l'on païa pour la prémière fois, ſur les Tailles, vingt ſols par jour à chaque cavalier, on épargnoit la dépenſe des rémiſes de l'argent, & l'on empêchoit les non-valeurs; les troupes ſe faiſoient païer elles-mêmes ſur les lieux; les cavaliers diſperſés dans les hameaux leur ſervoient de ſauve-gardes, & ils y dépenſoient une bonne partie de leur ſolde; les païſans labouroient avec plus d'aſſurance; &, contre l'opinion commune, pluſieurs endroits de la campagne ſe raccommodèrent par ce nouvel établiſſement.

Le Prince François de Lorraine avec ſes

Quand toutes les troupes furent en quartier, le Duc François de Lorraine voïant qu'on ne parloit point de mettre ſon frère en liberté, & que tous les Officiers de ſon Ar-

Armée murmuroient contre le Roi d'Efpagne, qui tenoit leur maître prifonnier, raffembla fes Lorrains dans un feul Corps, & marcha vers la frontière de Picardie, d'où il fit favoir qu'il venoit fe mettre au fervice du Roi. Louis XIV traîta avec lui, à condition que les troupes Lorraines prêteroient ferment de fidélité à la France, pour tout le tems que le Duc Charles demeureroit en prifon; qu'après fon élargiffement, les Lorrains feroient libres de faire ce que leur Souverain légitime ordonneroit; qu'en attendant, ils feroient traîtés comme les autres troupes qui étoient à la folde du Roi. Le Duc François vint enfuite à Paris avec fes deux enfans, les Princes Ferdinand & Charles. La Cour paffa l'Hiver dans une entière tranquillité: le Cardinal fentant fon autorité affermie fe prêtoit à tous les efprits, & ménageoit chacun felon fon caractère; il redoubloit fur-tout fon amitié pour le Vicomte de Turenne, & lui confioit les fecrets les plus importans de l'Etat.

1655.

troupes abandonne les Efpagnols.

Vers la fin de cette année, l'Angleterre, après avoir longtems balancé fur le parti qu'elle devoit prendre, fe déclara pour la France. Une des conditions du Traîté fut que Louis XIV n'accorderoit plus de protection à Charles II, & feroit fortir du Roïaume le Duc d'Yorck fon frère. Le Roi Charles voïant les liaifons qui fe formoient

Le Duc d'Yorck quitte la France.

1655. entre Mazarin & Cromwel, s'étoit retiré l'année précédente à Cologne, où il avoit été entretenu aux dépens de l'Empereur & des Princes d'Allemagne.

1656. Au commencement de l'année mil ſix cens cinquante-ſix, Charles ſe tranſporta à Bruxelles; où il ſigna un Traîté avec le Roi d'Eſpagne, & manda à ſon frère le Duc d'Yorck de le venir joindre en Flandre. Le Duc fit d'abord tous ſes efforts pour ne pas ſortir de France: l'éducation qu'il y avoit reçuë, les amis qu'il y avoit acquis, la haute réputation qu'il s'y étoit déja faite, & peut-être auſſi le ſang Ecoſſois qui couloit dans ſes veines, lui donnoient les plus vifs regrets de quitter une Nation qu'il a toujours aimée. Il confia ſes peines au Vicomte de Turenne pour qui il avoit la tendreſſe d'un fils, & lui demanda ſes conſeils. Le Vicomte l'exhorta à écrire au Roi Charles, qu'il étoit prudent d'intèreſſer à leurs malheurs communs & la France & l'Eſpagne; que pendant que le Duc d'Yorck ménageroit la protection du Roi Très-Chrétien par ſes ſervices dans l'Armée, Charles & ſon frère le Duc de Gloceſtre s'affermiroient dans l'amitié du Roi Catholique; que les Eſpagnols n'aïant fait aucune mention du Duc d'Yorck dans leur Traîté, ne paroiſſoient pas vouloir qu'il ſe détachât de la France; que s'ils venoient à le demander dans la ſuite, Charles pourroit conſentir

secrettement qu'il restât dans l'Armée Françoise, & paroître fâché contre lui, à cause de sa désobéïssance apparente. Le Duc d'Yorck suivit les sages conseils du Vicomte, & les communiqua à la Reine sa mère qui les approuva. Il envoïa un Exprès à Bruxelles au Roi son frère, qui bien loin d'agréer la demande du Duc, lui ordonna de le venir joindre en toute diligence ; & avec le consentement de Louis XIV, il obéït aussi-tôt. 1656.

Dom Juan d'Autriche & le Marquis de Caracène arrivent en Flandre.

La Cour d'Espagne attribuant le mauvais succès de ses affaires en Flandre à la mésintelligence qui règnoit entre le Prince de Condé & l'Archiduc, engagea l'Empereur à faire revenir le dernier, & rappella en même tems le Comte de Fuensaldagne : elle envoïa en Flandre à leur place Dom Juan d'Autriche, fils-naturel du Roi d'Espagne ; & le Marquis de Caracène eut ordre d'accompagner le jeune Prince pour l'assister de ses conseils.

Négociation de paix & d'alliance entre la France & l'Espagne rompuë.

Cependant l'Empereur forma de grands projets pour l'établissement de l'Archiduc son fils unique, qu'il avoit déja fait déclarer Roi de Bohème & de Hongrie, & qu'il destinoit pour lui succèder non-seulement à ses Etats héréditaires, mais aussi à l'Empire. Ce n'étoit pas encore assés pour contenter son ambition : il vouloit de plus réünir les deux branches de la Maison d'Autriche, par le mariage de l'Archiduc a-

1656. vec l'Infante d'Efpagne, alors héritière préfomptive de la Couronne. Le Cardinal Mazarin, qui fouhaitoit auffi avec paffion d'obtenir cette Princeffe pour le Roi fon maître, dépêcha le Comte de Lyonne, (1) Miniftre & Sécrétaire d'Etat, pour négocier cette importante alliance: l'arrivée imprévuë de De Lyonne dans le tems d'une guerre fanglante entre les deux Couronnes, étonna & embaraffa fort la Cour de Madrid. Philippe IV aïant réfolu dans fon Confeil de ne point écouter la recherche du Roi, de peur de lui laiffer acquérir des prétenfions légitimes fur la Monarchie Efpagnole, nomma le Comte de Pégnéranda, le plus habile négociateur de fon tems, pour traîter avec le Miniftre François. Dès la prémière conférence, Pegnéranda fignifia à De Lyonne que fon voïage n'auroit point de fuccès, & que le Roi Catholique ne pouvoit fe réfoudre à accepter un parti fi avantageux pour la France, & fi dangereux pour la Maifon d'Autriche.

Le Vicomte va inveftir Valenciennes.

Cette négociation rompuë, les deux Couronnes fe préparèrent à faire la guerre plus vivement que jamais. Le Roi quitta Paris, fe rendit fur la frontière vers le commencement de Juin; & le Maréchal de la Ferté n'étant pas encore arrivé de fon Gou-

(1) Voïés les Mémoires du Comte de Lyonne & Nani.





Raismes
Bois de Vicogne & de S.t Amand
Bois de Bonne Esperance
Bonne Esperance B.
Chemin de S.t Amand
Chemin de Condé
Petit Escaut R.
Pont de Bateaux pour la Comunication
Inondation
Escaut R.
S.t Sauve B.
Mons
Circonvallation
de la Ferté
Izin
Mont. Izin
Qer du Marechal
Chemin
Porte de Tournay
Porte de Mons
VALENCIENNES
Fauboug et Porte de N. Dame
Porte de Cardon
Fauboug et Porte de Cambray
Ligne de
Chemin de Turenne
de Circonvallation
Chemin de Bavay
Quartier du Vicomte de Turenne
Ligne de Circonvallation
Chemin de Douay
Inondation
Pont de Bateaux Pour la Comunication
Pont de Fascines
Chemin de Cambray
Mont d'Ouy
Chap. S.t Leger
Digue de Fascines
Qer du Duc de Navailles la Maison du Roy
Qer des Lorrains
Aunay
Chemin du Quesnoy
Sautin
Chemin de Bouchain
Inondation
Escaut R.
Chemin
Try
Fontenelle B.
Echelle d'une demie heure de Chemin
Rouelle R.
PLAN DU SIEGE
DE VALENCIENNES
Fait par les Marechaux
De Turenne et de La Ferté
Et Levé par
Le Prince de Condé
& Don Juan d'Autriche
le 16. de Juillet 1656.

vernement de Lorraine, où il étoit indiſpoſé, le Vicomte de Turenne ſe prépara à faire le ſiège d'une des villes principales de Flandre. L'Armée Eſpagnole n'étant pas encore aſſemblée, il marcha en diligence avec la plus grande partie de ſa Cavalerie à Condé, & de là vers Tournai, pour ſurprendre cette Place qui étoit dégarnie : mais aïant paſſé par Mortagne, où la Scarpe & l'Eſcaut ſe joignent, il apprit qu'il y avoit pluſieurs régimens Eſpagnols campés auprès de Tournai. Comme cette ville étoit fort avancée dans le païs ennemi, & par conſéquent éloignée des Places d'où les François pouvoient tirer leurs vivres & leurs munitions, il changea de réſolution, retourna à Condé, laiſſa ſon pont à Mortagne avec un Corps de troupes, marcha à Valenciennes, & y arriva vers le milieu de Juin. Il n'y avoit dans la ville que deux mille hommes de pied & deux cens chevaux; mais les habitans, au nombre de dix mille, étoient capables de ſervir auſſi-bien que des troupes règlées. 1656.

L'Eſcaut partage en deux Valenciennes, & forme de grands marais au-deſſus & au-deſſous. Sur la route de Condé s'étendent de vaſtes plaines; & de l'autre côté de l'Eſcaut, vers S. Amand, s'élève le Mont Azin qui commande la rivière. Le Vicomte inveſtit la Place le ſoir même de ſon arrivée, chaſſa l'ennemi des deux Redoutes, & com-

Le Vicomte prend ſes quartiers & aſſiège la ville.

1656. mença dès le lendemain ſes Lignes de circonvallation. L'Armée du Maréchal de la Ferté étoit poſtée ſur la hauteur à la droite du fleuve, vers S. Amand : l'Armée de Turenne occupoit la gauche de la rivière, du côté des plaines ; ſa Ligne de circonvallation commençoit à l'Abbaïe de S. Sauve, ſur le bord de l'Eſcaut du côté de Condé, & finiſſoit à la même rivière du côté de Bouchain : ſon quartier ſur le grand chemin du Quênoi étoit ſéparé de celui des Lorrains à la gauche par un ruiſſeau ; après les Lorrains, la Maiſon du Roi commandée par le Duc de Navailles, s'étendoit vers une digue de faſcines qui traverſoit les marais. & aboutiſſoit à l'Eſcaut. On avoit conſtruit deux ponts de bateaux ſur la rivière, l'un au-deſſus de la ville, & un autre au-deſſous à S. Sauve, pour la communication des deux Armées. Le troiſième jour, les Lignes furent aſſés avancées pour empêcher que la Place ne pût être ſecouruë, & les ennemis tentèrent inutilement d'y jetter par le quartier des Lorrains ſept ou huit cens hommes, dont quelques-uns furent pris, & le reſte ſe retira à Bouchain. Le ſixième jour, la circonvallation fut achevée avec un foſſé muni de paliſſades : on travailla d'abord aux avenues les plus expoſées, & enſuite on raccommoda les endroits qui étoient le moins en danger d'être attaqués.

Les Espagnols se servirent de plusieurs réservoirs qui étoient auprès de Bouchain, pour enfler la rivière de l'Escaut, & pour submerger le païs. Comme les eaux croissoient de jour en jour, le Vicomte emploïa plusieurs régimens d'Infanterie & presque toute sa Cavalerie à porter des fascines, pour fortifier la digue, depuis le quartier du Duc de Navailles jusqu'à la rivière. Les ennemis, inondèrent, à la hauteur de dix pieds, un espace de plus de mille pas, sur lequel on jetta un pont de fascines qui flottoit en quelques endroits, & qui en d'autres étoit attaché à des pieux; mais les assiégés aïant lâché leurs écluses, on eut de l'eau jusqu'à la ceinture sur la digue même. Cependant le travail obstiné de l'Armée surmonta tous les obstacles : le Vicomte fit saigner les réservoirs, creuser plusieurs canaux & rehausser la digue qui étoit construite de manière qu'elle rejettoit la plus grande partie des eaux vers Valenciennes, & noïoit un quartier de la ville. Turenne, après avoir assuré son Camp & la communication avec toutes les Places voisines, ouvrit enfin la tranchée.

1656.

Le Vicomte fait écouler les eaux dont on vouloit inonder son Camp.

26 de Juin.

Peu de tems après, les ennemis s'étant rassemblé à Douai, vinrent se poster sur une éminence proche du Camp des Lorrains, à une demi-portée du canon des Lignes Françoises: ils avoient à leur gauche l'Escaut, sur lequel ils construisirent six ponts;

Les Espagnols viennent pour faire lever le siège.

1656. & à leur droite un petit ruiſſeau, où ils en jettèrent plufieurs autres: leur Armée un peu plus foible que celle du Roi, montoit à plus de vingt mille hommes, qui ſe retranchèrent en arrivant, & demeurèrent ſept ou huit jours en préſence ſans rien entreprendre. Le Vicomte prévoïant que l'Armée ennemie l'attaqueroit dans ſon Camp, ne regarda pas le ſiège comme ſa principale affaire. & tourna ſon attention du côté des Lignes.

On attaque & on emporte les Lignes du côté du Marechal de la Ferté.

Le Marechal de la Ferté, quoiqu'encore indiſpoſé, vint à l'Armée dix jours après la tranchée ouverte: comme ſon quartier étoit celui que les ennemis pouvoient attaquer le plus aiſément, le Vicomte l'avoit fortifié de Lignes doubles & paliſſadées, dont l'une étoit nouvelle, & l'autre ancienne (1): mais le Maréchal croïant que la première ſuffiſoit, fit raſer l'autre. Au bout de trois ſemaines on pouſſa, à l'attaque du Vicomte, une branche de la tranchée juſques ſur le bord du foſſé de la Place, & une autre juſqu'au foſſé de la demi-lune: à l'attaque du Maréchal de la Ferté, on prit une tenaille. Les aſſiégés avoient déja fait leurs principaux efforts, & commençoient à ſe relâcher depuis trois ou quatre jours, lorſque l'Armée Eſpagnole ſe rangea le matin en bataille, & fit marcher ſon bagage vers Bou-

(1) Mém. de Puiſégur, pag. 515.

chain. On ne douta point qu'elle ne voulût attaquer les Lignes dès la nuit, & les assiègeans la passèrent toute entière sous les armes. Comme il n'y avoit que douze mille hommes de pied dans l'Armée du Roi, & qu'il faloit de l'Infanterie aux deux attaques, il étoit impossible qu'une si vaste enceinte pût être également garnie; on se contenta de placer un corps de Cavalerie derrière la Ligne, & d'ordonner à quelques régimens d'Infanterie de se tenir prêts pour marcher à l'endroit qui seroit insulté. La prémière nuit se passa sans allarmes, & le lendemain on vit l'ennemi en bataille sans bagage: on fut averti que la principale attaque devoit se faire au quartier du Maréchal de la Ferté, & que le Comte de Marsin qui étoit à S. Amand, devoit avancer avec trois ou quatre mille hommes pour attaquer celui du Vicomte. Comme les ennemis étoient en présence, & pouvoient arriver aux retranchemens dans une demi-heure, la Ferté ne pouvoit rien changer à la disposition des troupes. Turenne l'avertit deux ou trois fois de veiller avec diligence, & de mettre des gardes par-tout: mais le Maréchal regarda le conseil du Vicomte comme une injure, & le négligea. A l'entrée de la nuit le Prince de Condé & Dom Juan passèrent l'Escaut, avancèrent vers le quartier du Maréchal, mirent leurs troupes en bataille, arrivèrent au prémier fossé du

1656.

16 Juillet.

1656. retranchement ſans être découverts, y donnèrent dans un grand front, & emportèrent la Ligne avec peu de réſiſtance. Aux prémiers coups de mouſquet, deux régimens de l'Armée de Turenne paſſèrent la digue & le pont, & quatre autres eurent ordre de les ſuivre. Les troupes Eſpagnoles étant entrées dans le quartier du Maréchal, il y accourut avec quelques eſcadrons; mais la confuſion étoit déja ſi grande, qu'il ne put y remédier. L'Infanterie ennemie aïant comblé les foſſés & rompu les paliſſades, marcha droit à la ville vers la pointe du jour, pendant que la Cavalerie pourſuivoit les fuïards qui vouloient repaſſer la rivière. Comme il n'y avoit qu'un pont, les bagages s'y embarraſſèrent, & les Eſpagnols firent grande quantité de priſonniers; La Ferté fut pris à la tête de ſes Gendarmes, avec plus de quatre cens Officiers & près de quatre mille ſoldats: les débris de ſon Armée ſe ſauvèrent à Condé. Les deux régimens à qui le Vicomte avoit fait paſſer la digue aïant été défaits, les quatre autres s'arrêtèrent, & Turenne y arriva un peu après le commencement du combat, qui ne dura qu'un quart d'heure. Marſin avoit attaqué le quartier de Turenne en même tems que les Eſpagnols étoient tombé ſur celui de La Ferté, mais il fut vigoureuſement repouſſé.

Belle ré- A la pointe du jour, les cris de joïe qui

s'élevèrent dans Valenciennes, annoncèrent que la ville étoit ſecouruë : le Vicomte envoïa en diligence à la tranchée pour faire retirer ſes troupes : mais il étoit trop tard, on en perdit la moitié. Turenne rappella auſſi-tôt l'Infanterie qui étoit ſur la digue, commanda qu'on en délogeât tout le canon, & mena avec lui pluſieurs pièces de campagne en cas d'attaque. Il fit rabattre les Lignes en pluſieurs endroits, marcha avec ſes troupes vers le quartier des Lorrains, enſuite dans celui du Duc de Navailles; & après les avoir raſſemblés il ſortit des retranchemens, d'abord avec un peu de confuſion; mais bien-tôt il ſe remit en ſi bon ordre, que les ennemis n'oſèrent le pourſuivre. Il s'avança vers le Quênoi, & toute l'Armée croïant qu'il ſe retiroit ſur la frontière de France, le bagage commençoit à filer par-delà cette Place. Le Vicomte y envoïa ordre de l'arrêter, & aïant choiſi un Camp proche de la ville, il s'y logea cette nuit. Le lendemain il reçut un renfort de quinze cens hommes, qui avoient été deſtinés à mener un convoi au Camp : il attendit les ennemis, contre l'opinion de tous ſes Officiers, & réſolut même de hazarder un combat plutôt que de fuïr. S'il n'eût craint que la priſe du Quênoi, il ſe ſeroit retiré dans la Picardie: mais aïant ſenti que cette retraîte allarmeroit la Cour, ramineroit le Parti du Prince de Condé, &

1656.

Vicomte. traîte du

1656. causeroit un mécontentement général dans le Roïaume ; il raisonna avec les Officiers sans tenir un Conseil de guerre, & continua de camper comme s'il n'eût rien appréhendé. Il n'avoit point d'outils pour faire de grands travaux, & n'en voulant point faire de petits, il laissa son Camp découvert.

Le Prince de Condé & Dom Juan le poursuivent sans oser l'attaquer.

Le Prince de Condé & Dom Juan avancèrent vers le Quênoi à la tête de leurs troupes. Aussi-tôt que le Vicomte les découvrit, il marcha vers eux avec quelques régimens de la grande-garde. Les Espagnols ne doutant point qu'il ne prit la fuite, avoient déja commandé trois mille chevaux pour le poursuivre; lorsqu'ils furent arrivés assés près de lui pour découvrir son Camp, ils furent surpris de voir qu'il n'étoit pas retranché, que ses tentes étoient dressées, & qu'il les attendoit de pied ferme. A leur approche les François commencèrent à faire marcher le bagage; mais le Vicomte aïant tiré un coup de pistolet sur un soldat qui chargeoit, commanda, sous peine de la vie, que personne ne sortit de son poste. Il rassura toute l'Armée par cette étonnante hardiesse, & le peu de précautions qu'il paroissoit prendre dans une occasion si pressante. Les Espagnols demeurèrent deux jours en présence, sans oser rien tenter. Le troisième, deux ou trois mille hommes qui s'étoient sauvés à Condé de la déroute

du Maréchal de la Ferté, aïant paſſé à S. Guislain, vinrent à Landrecies, & de là au Quênoi joindre le Vicomte de Turenne. Après ce renfort, les ennemis jugèrent à propos de marcher vers Condé. Le Vicomte s'étant apperçu de leur deſſein, envoïa mille chevaux, chacun avec un ſac de bled en croupe, pour ravitailler cette Place, d'où il avoit tiré beaucoup de vivres pendant le ſiège de Valenciennes. „ (1) Il „ n'y a guères au monde, dit Buſſi-Rabutin, „ que le Maréchal de Turenne, qui en „ préſence d'une Armée victorieuſe, beau- „ coup plus forte que la ſienne, eût oſé „ faire un détachement auſſi conſidèrable „ que celui-là. Il faut bien poſſèder la „ guerre pour en uſer ainſi, & *ce ſont-là* „ *des coups de maître.* 1656.

Auſſi-tôt que les nouvelles de ce campement fameux arrivèrent à la Cour, Le Tellieur Sécrétaire d'Etat écrivit au Vicomte en ces termes: „ Par vôtre prudence, „ Monſeigneur, & par une conduite vi- „ goureuſe, vous avés rétabli la réputation „ des armes du Roi. En vérité, il n'y a „ rien de plus beau que vôtre campement „ près du Quênoi après la déroute de Va- „ lenciennes: d'avoir ainſi fait tête aux „ ennemis fort orgueilleux juſques dans

Lettre de Le Tellier, Sécrétaire d'Etat, au Vicomte ſur ſa belle retraîte.

(1) Mém. de Buſſi-Rabutin de cette année, page 371.

1656. „ leur païs même, & de les avoir obligé à „ se retirer quoique victorieux ; c'est un „ coup qui n'appartient qu'aux grands maî- „ tres dans l'Art militaire". Voici cependant comme le Vicomte parle lui-même de cette action tant admirée, dans une lettre à la Vicomtesse de Turenne, datée du Camp devant le Quênoi. *L'Armee des ennemis est venuë tout proche d'ici, ils y ont demeuré deux jours, après quoi ils ont marché vers Condé.*

Les Espagnols assiègent & reprennent Condé.

Le siège de Valenciennes étant levé, la ville de Condé demeuroit si enclavée dans le païs ennemi, qu'il étoit fort aisé aux Espagnols, sans séparer leurs quartiers, d'empêcher qu'on ne la secourût & qu'on n'y jettât des vivres. Comme le Vicomte apprit du Gouverneur qu'il n'y avoit des provisions dans la Place que pour dix ou douze jours, il ne crut pas devoir rien entreprendre pour en empêcher la prise; il se contenta de l'avoir retardée par le secours qu'il y avoit envoïé, pour avoir le tems de faire reposer & laisser respirer ses troupes. Aussi-tôt que la ville eut capitulé, le Vicomte passa l'Escaut, marcha à Arras & de là vers Lens, pour empêcher les Espagnols de retourner sur les frontières du Roïaume, & pour les mener dans l'Artois, plein de Places fortes qui appartenoient au Roi.

Conduite

(1) Pendant que Turenne étoit dans son

(1) On tient ce traît de Mr. l'Abbé de Saffena-

Camp près de Lens, où il demeura douze jours, il envoïa le Comte de Grandpré, depuis Maréchal de Joïeuse, à la tête de quelques escadrons, pour escorter un convoi qui venoit d'Arras: le jeune Comte, par attachement pour une femme, laissa partir le convoi sous les ordres du Major de son Régiment, & se flatta de le rejoindre avant qu'il arrivât au Camp. Un Parti Espagnol qui rodoit, attaqua l'escorte; mais il fut repoussé & défait par le Major qui amena heureusement le convoi à Lens. Le Vicomte sut la faute de Grandpré, & sachant qu'elle l'auroit perdu à la Cour, il dit aux officiers qui l'environnoient, *Le Comte de Grandpré sera fâché contre moi, à cause d'une commission secrette que je lui ai donnée, & qui l'a arrêté à Arras dans un tems où il auroit eu occasion de montrer sa valeur.* Le Comte de retour apprit ce qu'avoit dit son Général; il courut à sa tente, se jetta à ses genoux, & lui marqua sa reconnoissance & son repentir par des larmes pleines de tendresse. Le Vicomte lui parla alors avec une sévérité paternelle: ses remontrances firent un tel effet sur l'esprit de ce jeune Officier, que bien loin de retomber dans la même faute, il se signala par les plus grandes actions pendant le reste de la Campagne,

1656.

du Vicomte avec le Comte de Grandpré.

ge, à qui le Maréchal de Joïeuse le dit souvent. Le Marquis d'Imecourt le raconta aussi à l'Auteur.

1656.

Les Espagnols joignent le Vicomte sans oser l'attaquer.

& devint enfin un des meilleurs Capitaines de son siècle.

Les ennemis, après s'être rafraichis dans les plaines qui sont entre Cambrai & Bapaume, marchèrent à Lens en poursuivant toûjours l'Armée du Roi. Turenne prévoïant qu'il seroit bientôt forcé à déloger, faute de fourages, alla camper à Houdain dans un poste avantageux, son aîle droite sur une hauteur, son Infanterie & son aîle gauche dans la plaine. Les Espagnols fiers de sa retraîte le poursuivirent toujours, & sur les huit ou neuf heures du matin parurent à une lieuë & demie de son Armée: la voïant en bataille, ils firent alte plus de trois heures, & après avoir tenu Conseil de guerre, ils marchèrent en avant, comme s'ils eussent voulu combattre: mais la journée se passa sans qu'ils osassent attaquer. Vers le soir, ils se mirent en bataille à un quart de lieuë de l'Armée Françoise, étendirent leur Cavalerie & leur Infanterie dans le même ordre que le Vicomte, qui emploïa la nuit à faire quelques petits redans à la tête de son aîle gauche. A la pointe du jour les ennemis vinrent reconnoître son Camp, & toute la journée se passa en escarmouches, sans en venir à une bataille générale. L'ordre, l'ardeur & la fermeté des troupes Françoises étonnèrent de nouveau les Espagnols; malgré le Prince de Condé ils décampèrent le lendemain sans en venir aux mains, & re-

1656.

retournèrent vers Lens: L'Armée du Roi raſſurée par leur retraîte, les inquiéta & les harcela à ſon tour par pluſieurs eſcarmouches. Ils allèrent camper près de Douai, & quelques jours après ils envoïèrent un Corps de Cavalerie inveſtir S. Guislain, & s'avancèrent eux-mêmes pour en couvrir le ſiège.

Le Vicomte prend La Capelle & ſecourt Saint. Guislain.

Turenne repaſſa près d'Arras, fit ſemblant de vouloir entrer en Picardie, déroba ſa marche à la garniſon de Cambrai, coula tout le long de la rivière de Somme avec ſa Cavalerie, laiſſa ſon Infanterie derrière; & dans le deſſein d'obliger les Eſpagnols à lever le ſiège de S. Guislain, il alla inveſtir La Capelle, où ils avoient leurs principaux Magaſins. L'Infanterie du Vicomte arriva le ſecond jour après la Cavalerie; & comme il n'y avoit pas deux cens hommes dans la Place, on emporta dans une ſeule nuit la contreſcarpe, on prit trois demi-lunes, on paſſa le foſſé, & l'on attacha des mineurs au baſtion, quoique tous ces dehors fuſſent très bien fraiſés & paliſſadés. Le Prince de Condé qui étoit avec Dom Juan devant S. Guislain, leva auſſitôt le ſiège pour venir ſecourir La Capelle: il s'avança avec les Eſpagnols, ſans perdre de tems, à une lieuë de la circonvallation: mais une grande pluïe aïant fatigué leur Infanterie pendant tout le tems de leur marche, ils ne trouvèrent plus à propos de

1656. combattre & demeurèrent deux jours en préfence de l'Armée du Roi, qui continua le fiège, cribla les murailles à coups de canon, & força la Place à fe rendre. Auffi-tôt qu'elle fut prife, que les brèches furent réparées & qu'on y eut mis une bonne garnifon, Turenne partit en diligence, & après des fatigues inouïes, arriva à une lieuë de S. Guislain, y envoïa Caftelnau avec cinq cens hommes de pied, des vivres pour huit mois & des munitions de guerre en abondance. Les ennemis fe hâtèrent de gagner S. Guislain; mais ils ne parurent devant la Place que deux heures après qu'elle eut été fecourue & ravitaillée: ils n'osèrent plus rien entreprendre pendant le refte de la Campagne, qu'ils finirent bien-tôt après. L'Armée du Roi demeura dans le Cambrefis jufqu'au commencement de Novembre, & repaffa enfuite la Somme pour fe retirer en France. Le Vicomte de Turenne répara de cette manière la déroute de Valenciennes, arrêta l'ardeur du grand Condé, furprit les Magafins d'une Armée victorieufe, & l'obligea de reculer devant lui dans le même tems qu'elle avoit entrepris de le pourfuivre. Auffi-tôt qu'il arriva à la Cour, on le félicita fur l'heureux fuccès de cette Campagne, & on lui accorda une grace qu'il demandoit depuis longtems; c'étoit de ne plus fervir avec le Maréchal de la Ferté, qui avoit été

remis en liberté, le Roi aïant païé ſa rançon. 1656.

Pendant que le Vicomte étoit à la Cour, le Duc d'Orléans s'étant raccommodé avec le Cardinal, vint à Compiègne voir le Roi, qui alla à une demi-lieuë de la ville au devant de lui, & le reçut avec les démonſtrations de la tendreſſe la plus ſincère, il le fit monter dans ſon caroſſe & le mena au Château: la Reine parut avoir oublié les injures paſſées: le Cardinal le traîta le ſoir avec toutes les apparences d'une parfaite reconciliation. Ce Prince, après avoir paſſé huit jours à la Cour, retourna à Blois, où il demeura paiſible juſqu'à ſa mort. Il ne reſtoit plus aucune ombre de la Fronde; le Duc d'Orléans, le Prince de Conti & la Ducheſſe de Longueville avoient obtenu grace: le Prince de Condé s'étoit livré aux Eſpagnols: le Cardinal de Retz, n'oſant revenir en France, erroit traveſti, par toute la Chrétienté: les Bordelois étant rentrés dans le devoir, toutes les Provinces s'étant ſoumiſes, l'intérieur du Roïaume jouiſſoit d'une tranquillité parfaite, & le Cardinal Mazarin diſpoſoit de tout avec une autorité abſoluë.

Retour du Duc d'Orléans à la Cour.

La Cour voulant récompenſer le Vicomte de Turenne, & l'animer à l'exécution des grands projets qu'il méditoit pour la 1657.

Le Vicomte eſt

1657.

fait Colonel-Général de la Cavalerie.

Campagne ſuivante, le declara Colonel-Général de la Cavalerie; Charge qui a toujours été depuis dans ſa Maiſon (1). Après la levée du ſiège d'Arras, & la mort du Duc de Joïeuſe, qui avoit poſſèdé tout enſemble cette Charge & celle de Grand-Chambellan, le Prince de Conti, alors commandant en Catalogne, avoit demandé la prémière; mais le Roi l'avoit déja promiſe au Vicomte de Turenne, & en effet la lui donna, à condition qu'il n'en prendroit point le titre & n'en feroit pas les fonctions, tant que la guerre dureroit: on lui en expédia cependant les proviſions au commencement de cette année, & quelque tems après, le Duc de Bouillon, ſon neveu, eut la Charge de Grand-Chambellan.

Nouvelle Ligue entre la France & l'Angleterre contre l'Eſpagne.

Le Cardinal Mazarin qui vouloit réparer les pertes de l'année précédente, & remettre les forces du Roi en état de faire quelque grande entrepriſe, conclut au commencement de cette année avec Cromwel une Ligue offenſive & défenſive contre l'Eſpagne. Par ce Traîté, l'Uſurpateur promettoit d'envoïer ſix mille hommes de pied en Flandre, à condition que les François entreprendroient le ſiège de Mardick, de Gravelines ou de Dunkerque, & qu'ils lui

(1) Voïés le P. Daniel, Hiſtoire de la Milice Françoiſe, T. II. p. 456.

remettroient l'une ou l'autre des deux premières Places, en attendant qu'on pût le rendre maître de la dernière. Sur le bruit de cette Ligue, Charles II. qui étoit à Bruges, fit lever des Troupes pour le service des Espagnols, & en donna le commandement au Comte de Marsin, qui ne servoit plus sous le Prince de Condé. 1657.

Le Prince de Condé secourt Cambrai.

Le Vicomte se mit en Campagne vers le commencement de Mai, & voïant que les Anglois tardoient à venir, & que les Espagnols ne songeoient qu'à la conservation de leurs Places maritimes, il forma le dessein de surprendre Cambrai qui étoit dégarni. Le Roi alla à Montreuil, pour faire croire aux ennemis que l'Armée devoit faire son principal effort du côté de la mer; & le Maréchal de la Ferté eut ordre de marcher vers les frontières, pour empêcher le passage des troupes du Prince de Condé, qui avoient hiverné dans les Provinces de Luxembourg, de Gueldres, de Juliers & de Brabant. Le Vicomte partit d'auprès de Béthune avec toute sa Cavalerie vers la fin du mois, passa l'Escaut sur un pont de bâteaux, arriva dans un jour & une nuit de marche devant Cambrai, & campa un peu au-dessus de la ville sur le chemin de Bouchain. Son Infanterie l'aïant joint le même jour, il investit la Place sur le champ, & espèra l'enfermer tellement le lendemain par les retranchemens, par les bagages &

1657. par les chariots de l'Armée, que nulle Cavalerie ennemie ne pourroit l'insulter : il ne pouvoit pas imaginer que La Ferté eût déja laissé passer le Prince de Condé. Les Espagnols aïant prié ce Prince de venir promtement sauver la Flandre, il traversa la Meuse, marcha avec toute sa Cavalerie à Valenciennes, arriva sur les dix heures du matin à Bouchain, le même jour que le Vicomte investit Cambrai, & s'avança sur les onze heures du soir vers cette Place avec trois mille chevaux. Quelque promte & quelque secrette que fut sa marche, le Vicomte en fut averti; & persuadé que le Prince prendroit le tour pour éviter le Camp des François, il s'alla poster dans un endroit où, selon toutes les règles de la guerre, Condé devoit passer. Par bonheur pour le Prince, son Guide l'égara & le mena par le grand chemin de Bouchain : il s'apperçut de la méprise; mais sans se déconcerter, il marcha avec ses troupes à trois escadrons de front sur trois colonnes, se fit un passage au travers des deux lignes de la Cavalerie du Roi, & arriva vers la pointe du jour à la contrescarpe de la Citadelle.

30 Mai. Le Comte de Salazar, Gouverneur de Cambrai, s'attendoit si peu à ce secours ; que le Prince fut longtems à la palissade avant qu'on lui ouvrît les barrières. Turenne aïant appris le nombre & la qualité des troupes qui étoient entrées dans la Place, ju-

gea à propos de lever le ſiège, & en donna avis à la Cour. Condé laiſſa une garniſon ſuffiſante à Cambrai, retourna à Bruxelles, & envoïa le reſte de ſes troupes au rendés-vous général près de Mons. 1657.

Ce mauvais ſuccés déconcerta les meſures du Vicomte, & lui fit prendre la route de S. Quentin pour couvrir les frontières: le ſecours de Cambrai aïant donné le tems aux ennemis de ſe raſſembler, il devint impoſſible de rien entreprendre depuis la mer juſqu'à l'Eſcaut. Les ſix mille Anglois qui étoient débarqués joignirent à S. Quentin l'Armée du Roi: le jeune Monarque vint au Camp avec le Cardinal, & manda au Maréchal de la Ferté d'aller aſſièger Montmédi dans le Luxembourg, pour faire diverſion & empêcher les ennemis, ou d'attaquer en Flandre quelque Place qui ne ſeroit pas aſſés garnie, ou de rentrer de nouveau en France. La Ferté marcha vers Montmédi, où il n'y avoit que quatre cens hommes, Turenne lui envoïa quatre mille fantaſſins, mit enſuite quelques régimens d'Infanterie dans Landrecies & dans le Quênoi, & ſe tint avec le reſte de ſes troupes ſur les frontières, dans le deſſein d'empêcher le ſecours de Montmédi, & d'obſerver les mouvemens des Eſpagnols. Le ſiège de cette Place dura deux mois entiers, à cauſe des rochers qui bordent la contreſcarpe.

Le Maréchal de la Ferté aſſiège Montmédi.

1657.

Les Espagnols tâchent de surprendre Calais.

Pendant ce tems, le Prince de Condé & Dom Juan d'Autriche firent diverses marches & contre-marches, pour amuser le Vicomte, lui donner le change & tomber subitement sur Calais. Après s'être joints près de Charlemont, en faisant mine de vouloir secourir Montmédi, ils retournèrent aussi-tôt sur leurs pas & prirent le chemin de Calais; ils détachèrent le Prince de Lignes pour s'emparer pendant la marée basse d'un fauxbourg de la ville qui joint le quai. Si l'entreprise avoit réüssi, ils se seroient rendus maîtres de la Place en peu d'heures; mais le Prince de Lignes arriva trop tard, les vagues battoient déja les murs; ce qui fit échouer le projet: les habitans prirent l'allarme, redoublèrent leur garde, fortifièrent cet endroit foible, & ôtèrent aux Espagnols l'espèrance de le surprendre. Tous ces différens mouvemens des ennemis n'aïant produit aucun effet, le Prince de Condé & Dom Juan retournèrent à Aire, traversèrent l'Artois & le Hainaut, & arrivèrent enfin à Marienbourg pour secourir Montmédi: mais la Place s'étoit déja renduë.

6 Août.

Le Vicomte de Turenne assiege S. Venant.

(1) Aussi-tôt Turenne décampa, passa la Sambre à Aimeries, & alla assièger S. Venant, ville située sur la Lys dans le Comté d'Artois: il savoit que les ennemis étoient

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

fatigués de leurs courses inutiles, & qu'il pourroit investir la Place, avant qu'ils pussent la secourir. Il envoïa presque tout son bagage devant, passa par Neuville près de Bouchain, par Sailli sur la Scarpe, & fit une marche de plus de vingt-cinq lieuës en trois jours. Le Prince de Condé pressa les Espagnols de partir au plutôt de Marienbourg; mais il ne put les engager à décamper que le quatorze d'Août, & ils n'arrivèrent que le vingt à Calonne sur la Lys près Saint Venant: ils y apprirent que la ville étoit déja investie, & qu'il n'y avoit plus d'autre moïen d'en faire lever le siège, qu'en surprenant un convoi de quatre ou cinq cens chariots qui devoit arriver le lendemain de Béthune à l'Armée Françoise. Ils auroient pu décamper de Calonne à la pointe du jour; mais malgré les instances du Prince de Condé, ils ne partirent que vers le midi Pendant que Dom Juan & le Marquis de Caracène faisoient sieste (1) dans leur carosse, le Duc d'Yorck arriva à la tête de l'Infanterie dans une plaine, d'où il apperçut le convoi escorté seulement de trois escadrons, qui descendoit du village de Montbernenson, & se hâtoit de gagner le Camp: n'aïant point de Cavalerie, il ne put les joindre lui-même; mais il en avertit

1657.

14 Août.

(1) Les Espagnols appellent *Sieste* le sommeil qu'ils prennent après le dîner.

1657. ſur le champ le Prince de Lignes qui étoit entré dans la même plaine avec quatre ou cinq eſcadrons : le Duc le pria de marcher en diligence pour attaquer les François; mais le Prince Flamand répondit que dans l'Armée Eſpagnole, la moindre démarche faite ſans l'ordre exprès du Commandant en chef, pourroit coûter la tête (1). Les Généraux Eſpagnols dormoient, & leurs domeſtiques n'oſoient troubler leur repos : ils s'éveillèrent enfin & envoïèrent, mais trop tard, quelques eſcadrons attaquer le convoi, qui entra vers les quatre heures après midi dans les Lignes des aſſiègeans. Un autre convoi qui venoit d'Arras par Lilers n'eut pas le même ſuccès, quoiqu'il fût eſcorté par huit régimens de Cavalerie & quinze cens fantaſſins : le Marquis de Boutteville le ſuivit avec douze cens hommes renforcés par les garniſons d'Aire & de S. Omer, le ſurprit près de S. Venant dans un lieu plein de défilés, où la tête ne pouvoit ſecourir la queue, chargea l'arrière-garde, la mit en déſordre, tua beaucoup de monde & enleva une partie du bagage (2).

Les Eſpagnols aſſiègent Ardres.

Les Eſpagnols ſe campèrent à Montbernenſon, d'où ils réſolurent d'aller inveſtir Ardres; mais ils différèrent de quelques jours, de peur que le Vicomte qui n'avoit

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

(2) Mém. MSS. du Vicomte de Turenne.

pas encore ouvert la tranchée de S. Venant ne quittât le siège pour les forcer à combattre. Dès qu'ils surent que la tranchée étoit ouverte, ils s'approchèrent d'Ardres, où il n'y avoit que trois cens fantassins. S'ils avoient attaqué la Place la nuit même, ils l'auroient emportée: mais ils perdirent vingt-quatre heures à faire une circonvallation fort inutile. Pendant que le Prince de Condé se désesperoit de ces longueurs, on tint un Conseil de guerre au quartier du Marquis de Caracène, pour résoudre par où l'on attaqueroit. Quand les Généraux furent assemblés, ils montèrent au haut d'une Tour pour reconnoître la Place avec des lunettes d'approche: ils firent beaucoup de raisonnemens superflus sur une entreprise qui ne demandoit pas la moindre réflexion, & convinrent d'attaquer une demilune placée entre deux bastions, tandis que le Duc d'Yorck s'attacheroit à celui de la droite & le Prince de Condé à celui de la gauche. Les attaques commencèrent vers le soir; & comme les assiégés n'avoient point de monde pour défendre leurs dehors, on s'avança sans peine pendant la nuit jusqu'au fossé, où l'on fit un logement avant que d'attacher le mineur. 1657.

Pendant que les ennemis s'amusoient à Ardres, le Vicomte de Turenne hâtoit nuit & jour sans relâche le siège de S. Venant. Le Cardinal Mazarin ne lui aïant point envoïé d'argent, il fit couper sa vaiselle pour

LeVicomte prend S. Venant secourt Ardres & assiège Mardick.

1657. la diſtribuer aux ſoldats (1). Les troupes, animées par ſa généroſité, pouſſèrent les travaux, avec une diligence incroïable, paſſèrent un grand foſſé plein d'eau, s'emparèrent de quelques ouvrages, comblèrent le foſſé de la Place, & preſſèrent ſi fort les aſſiégés, qu'ils demandèrent à capituler Le Vicomte, ſans attendre que la Capitulation fût ſignée, détacha ſur le champ quatre mille chevaux pour aller vers Ardres ; il leur ordonna de paſſer près des murs d'Aire, afin que la garniſon tirât ſur eux le canon de la Place, & que Dom Juan, averti de leur marche par le bruit de cette artillerie, s'imaginât que l'Armée entière de France venoit tomber ſur la ſienne. Le ſtratagême réüſſit; les Eſpagnols levèrent le ſiège & allèrent du côté de Bourbourg. Les pluïes violentes, l'obſcurité de la nuit, les chemins bourbeux & inondés, fatiguèrent extrêmement leurs troupes, qui ſe retranchèrent le lendemain entre les riviéres d'Aa & de la Colme. Le Vicomte de Turenne eſſuïa une partie de l'orage & des mauvais chemins en paſſant par les plaines de S. Omer pour aller à Ardres, où il apprit que les ennemis s'étoient éloignés; auſſi-tôt il retourna du côté de la Lys, ſe ſaiſit de la Motte-aux-Bois qui incommodoit beaucoup S. Venant, & la fit raſer juſqu'aux fondemens. Il marcha enſuite vers la Colme,

(1) Hiſt. MS. de l'Abbé Raguenet.

ſe rendit maître de Wate, de Bourbourg, de pluſieurs autres Forts, & contraignit les Eſpagnols à ſe retirer ſous le canon de Dunkerque vers le milieu de Septembre. Ils envoïèrent trois régimens Italiens à Mardick, détachèrent pluſieurs bataillons avec quelque Cavalerie pour ſe jetter dans Gravelines, & campèrent avec le reſte de leur Armée derrière le canal de Dunkerque. Le Vicomte les ſuivit de près, & comme la ſaiſon étoit trop avancée pour entreprendre le ſiège de ces deux dernières Places, munies de tout ce qu'il faloit pour faire une longue & vigoureuſe défenſe, il retomba ſur Mardick, l'aſſiègea, le prit en peu de jours, & ſelon le Traîté fait avec Cromwel, le remit aux Anglois.

1657.

3 Octobr.

Auſſi-tôt après le Vicomte s'approcha de Gravelines, dans l'eſpèrance de le prendre, d'y demeurer tout l'Hiver, & de conſerver ainſi Mardick & Bourbourg. Les Eſpagnols craignant pour Gravelines levèrent les écluſes, & inondèrent quatre lieuës de païs autour de la Place: d'ailleurs il ſurvint des pluïes abondantes, deſorte qu'il fut impoſſible d'y camper. Le Vicomte fut obligé de faire repaſſer l'Armée au-delà de Bourbourg; & après y avoir laiſſé deux mille hommes, il continua ſa marche vers Ruminghem éloigné de deux grandes lieuës: pendant un ſéjour de ſix ſemaines il fit conſtruire des Forts ſur les bords de la rivière

Le Vicomte fait faire pluſieurs ouvrages pour communiqner avec Bourbourg & Mardick.

1657. d'Aa, y jetta des ponts, rendit les canaux navigables, & communiqua fon Camp à Bourbourg & à Mardick pour couvrir cette dernière Place. A la fin de Novembre les François quittèrent Ruminghem, & les ennemis campés derrière Dunkerque, fe retirèrent en Flandre; le Vicomte retourna à la Cour après avoir amené fon Armée dans le Boulenois, où elle demeura jufqu'à la fin de Décembre, & fe diftribua enfuite en diverfes Provinces de France.

1658.

Le Vicomte marche pour affièger Dunkerque.

Les commencemens de l'année mil fix cens cinquante-huit furent peu favorables aux François. D'un côté le Maréchal d'Hocquincourt, qui s'étoit lié de nouveau avec le Prince de Condé, gagna le Major d'Hédin qui commandoit dans la ville depuis la mort du Gouverneur, & le perfuada d'y recevoir des troupes Efpagnoles. D'un autre côte le Maréchal d'Aumont, qui étoit à la rade d'Oftende avec quinze cens hommes, fe laiffa tromper par les habitans de cette Place, qui feignant de vouloir lui livrer leur ville, l'engagèrent d'entrer fur leur pont; les Efpagnols qui s'étoient cachés dans des caves, en fortirent auffi-tôt & le firent prifonnier avec cinq ou fix cens hommes. Il y eut en même tems plufieurs émeutes dans les différentes Provinces de la France, parmi la Nobleffe, & fur-tout en Normandie. La Ducheffe de Longueville s'étoit trop livrée à la dé-

votion, pour entrer dans les cabales; mais 1658.
du fond de ſa retraîte, elle avoit un aſcendant ſur l'eſprit des principaux Chefs, & les faiſoit pancher du côté où elle vouloit. Cependant Cromwel ſommoit le Cardinal, avec une hauteur inſultante, de faire le ſiège de Dunkerque, & comme la ſituation des affaires obligea de diſſimuler l'arrogance du Protecteur, le Vicomte eut ordre au Printems de s'avancer avec ſon Armée vers les côtes de la mer, pour reconnoître la poſſibilité d'une entrepriſe, qu'on ne pouvoit ni commencer ni différer ſans de grands inconvéniens: d'un côté, attaquer Dunkerque avant que d'avoir pris Furnes, Bergues & Gravelines qui environnoient cette Place, c'étoit être aſſiègé dans le même tems qu'on aſſiègeoit; & en l'inveſtiſſant au mois de Mai, lorſqu'il n'y avoit point encore de fourages, l'on s'expoſoit à faire périr la Cavalerie: d'un autre côté, en attendant plus tard, on donnoit aux ennemis le loiſir de ſe raſſembler, & l'on couroit riſque de mécontenter Cromwel, à qui les Eſpagnols faiſoient de grandes offres pour le détacher de la France. Ces dernières conſidèrations déterminèrent le Vicomte à entreprendre le ſiège. Quand les habitans de Dunkerque apprirent ſa marche, ils lâçhèrent toutes leurs écluſes; l'inondation s'étendit jusqu'à un lac près de Bergues, formé par l'épanchement de la rivière de Colme. Le païs

1658. submergé & rempli de marais ne laissoit d'autre passage que la digue qui va de Bergues à Dunkerque : mais les pluïes excessi[ves] de l'Hiver l'aïant rompue, elle se trouvoit noïée en plusieurs endroits. Les Espagnols aïant construit sur cette digue deux grands forts qui se défendoient mutuellement, posté mille hommes dans chacun, garni les rivières & les canaux d'un grand nombre de Redoutes bien fortifiées, envoïèrent le Marquis de Lède, Capitaine consommé dans l'art de défendre les Places, se jetter dans la ville avec deux mille deux cens hommes de pied & huit cens chevaux, qu'il fit venir de Nieuport, de Furnes, de Dixmuyde & des Places voisines.

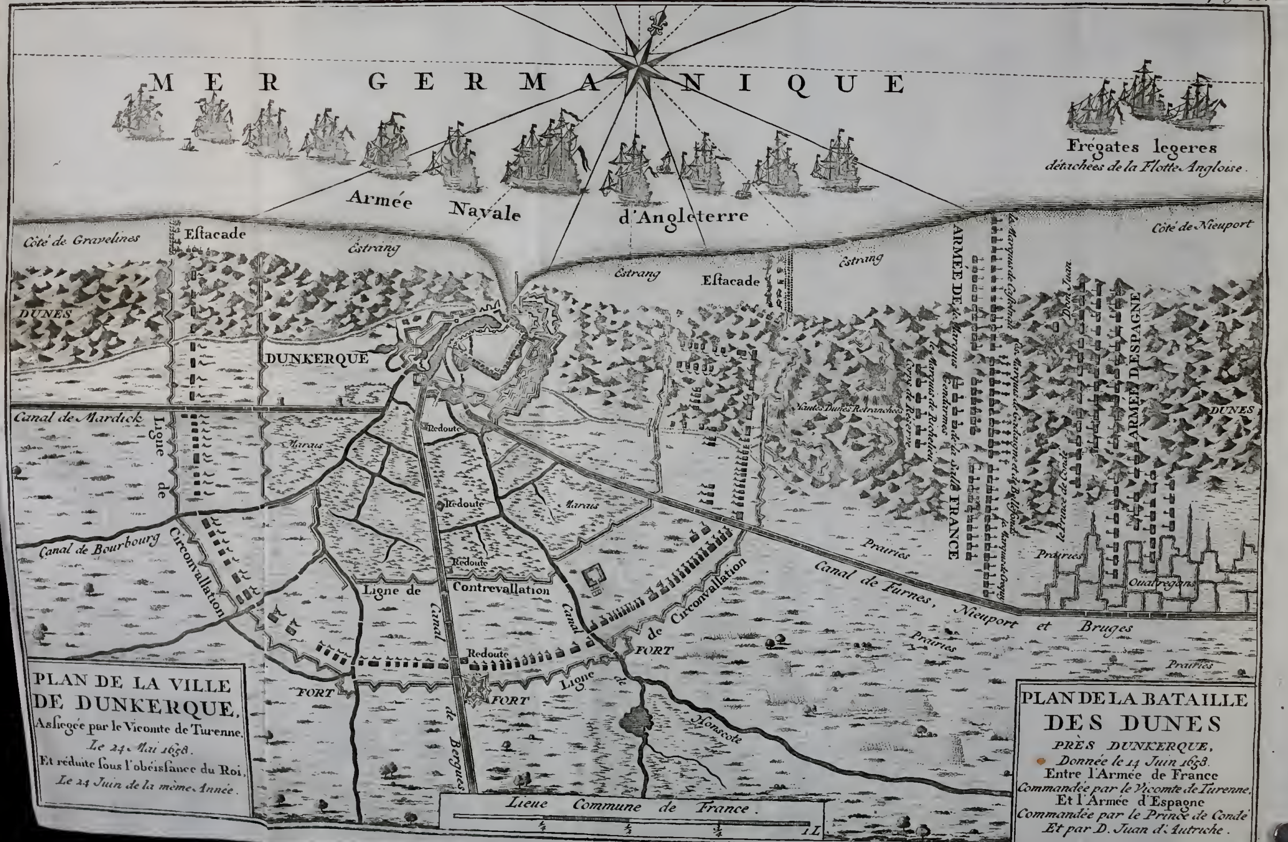
Le Vicomte assiège Dunkerque.

Quoique la mer, la terre & la saison s'opposassent à l'entreprise du Vicomte, il ne se rebuta point, & persista dans sa résolution avec une fermeté, que ni les conseils de ses Officiers, ni les craintes de ses amis ne purent ébranler. Comme le Roi s'étoit approché d'Hédin à la tête de dix ou douze mille hommes, pour couvrir les frontières, on n'en put donner au Vicomte que sept à huit mille: avec une Armée si mediocre il se rendit dans l'Artois, détacha de Béthune le Marquis de Créqui avec huit cens chevaux pour s'emparer de Cassel, passa lui-même la Lys à S. Venant, & avança vers la Colme. Aïant surpris une Redoute où les Espagnols

avo-



marcher vers Dunkerque, où le païs inon-



PLAN DE LA VILLE DE DUNKERQUE, Asliegée par le Vicomte de Turenne, Le 24. Mai 1658. Et réduite sous l'obéisſance du Roi, Le 24. Juin de la même Année.

PLAN DE LA BATAILLE DES DUNES PRÈS DUNKERQUE, Donnée le 14 Juin 1658. Entre l'Armée de France Commandée par le Vicomte de Turenne, Et l'Armée d'Espagne Commandée par le Prince de Condé Et par D. Juan d'Autriche.

avoient posté trente hommes pour défendre le passage de la rivière, il la traversa sans obstacles, & songea aux moïens de marcher vers Dunkerque, où le païs inondé ressembloit à une mer. Le Vicomte ordonna de porter un grand nombre de fascines pour affermir & raccommoder les chemins : il fit combler plusieurs fossés, sonder le terrein, chercher les endroits les plus praticables, construire des ponts sur les Watergans & les canaux, & enfoncer dans l'eau des pieux qu'on couvroit de planches : toutes ces précautions ne servirent cependant que pour le bagage & pour le canon. L'ordre d'aller vers Dunkerque ne fut pas plutôt donné, qu'on vit tous les soldats, les armes hautes, marcher hardiment à travers les eaux débordées, & se disputer la gloire de passer le prémier. Les Gardes des Espagnols prirent la fuite à l'approche des François, sans attendre qu'on les poussât : la plus grande partie se sauva à Dunkerque, & le reste fut forcé après quelque résistance. Le Vicomte de Turenne s'étant emparé des Redoutes & des réduits placés sur les canaux, arriva enfin avec son Armée devant la ville. 1658.

Elle est située entre ces collines de sable blanc appellées Dunes (1), qui s'étendent Situation de Dunkerque &

(1) *Dunes* vient d'un vieux mot Celtique qui signifie Colline, ou lieu élevé.

1658.

disposition des Lignes.

ſur les bords de la Mer Germanique, depuis Calais juſqu'à l'Ecluſe : au Midi elle eſt environnée de canaux & de marais ; & du côté du Nord par la mer, dont les vagues battent le pied des Dunes pendant le flux, & laiſſent à ſec pendant le reflux un rivage ſabloneux, large de cinq cens pas, qu'on appelle Eſtran (1). Les eaux noïoient tout le terrein bas autour de la ville ; il n'y avoit aux environs ni couvert ni bois pour faire des baraques aux ſoldats : le Vicomte fut obligé de faire venir de Calais par mer tout ce qui étoit néceſſaire pour les travaux du ſiège & pour la ſubſiſtance de l'Armée ; vivres, fourages, outils, paliſſades, madriers juſqu'aux, faſcines. Lorſque tous les préparatifs furent faits, il fit travailler aux Lignes, qui commençoient ſur les bords de l'Eſtran au Levant, paſſoient par deſſus les Dunes, traverſoient les canaux de Mardick, de Bourbourg, de Bergues & de Furnes, tournoient autour de la ville, & aboutiſſoient enfin à l'Eſtran du côté du Couchant, par un contour qui formoit une eſpece de croiſſant, dont la mer bordoit l'ouverture. Cromwel, en exécution du Traîté fait avec la France, envoïa une Armée navale, pour empêcher qu'on ne jettât du ſecours dans la Place ; de ſorte que la ville de Dunker-

(1) *Eſtran*, vient d'un mot Teutonique *Strang*, qui ſignifie rivage.

que se trouva entièrement investie par mer. 1658.
& par terre. Il falloit encore fermer l'Estran, qui demeurant à sec pendant six heures chaque jour & chaque nuit, laissoit aux ennemis un passage facile, ou par Nieuport du côté du Levant, ou par Gravelines du côté du Couchant. Pour barrer ces deux passages, le Vicomte fit faire une Estacade à chaque bout de sa Ligne, qui traversoit l'Estran jusqu'à l'endroit où la mer se retire dans les marées les plus basses; on enfonça dans le rivage de gros pieux liés ensemble par des chaines de fer doublement entrelacées; on plaça derrière les pieux une barrière de caissons, & derrière ceux-ci plusieurs barques armées dont le canon défendoit les abords de l'Estacade. Les rivages étoient gardés la nuit par une partie de la Cavalerie; quelques Dunes fort élevées, ou trop éloignées pour être renfermées dans la circonvallation, étoient retranchées & occupées. Le Cardinal amena le Roi avec toute sa Cour pour voir un si beau siège.

On ouvre la tranchée devant Dunkerque.

A peine les travaux furent-ils achevés, que les six mille Anglois débarquèrent & se joignirent à l'Armée sous les ordres de Lockart Ambassadeur d'Angleterre, qui en avoit le commandement en chef : mais qui s'abandonnoit entièrement, pour l'exécution, aux lumières, & à l'expérience du Major-Général Morgan, l'un des plus bra-

1658. ves Officiers de ſon tems (1). L'Armée, fort foible au commencement, groſſiſſoit tous les jours par l'arrivée de nouvelles troupes qui venoient de France. Le Vicomte ordonna la conſtruction de pluſieurs ponts ſur les canaux pour la communication des différens quartiers, diſtribua les poſtes aux Officiers-Généraux, & fit ouvrir la tranchée par deux attaques, dont l'une fut conduite par les François, & l'autre par les Anglois. Le Vicomte de Turenne ne ſe coucha point pendant les prémières nuits, pour mieux diſpoſer tout par lui-même ; & ſes neveux le Duc de Bouillon & le Comte d'Auvergne, qu'il avoit amenés avec lui, ne le quittèrent point. Durant les prémiers jours il ſe fit pluſieurs ſorties, où les aſſiégés attaquèrent bravement & furent toûjours repouſſés de même. On avoit déja arraché quelques paliſſades ſur le glacis, on s'étoit emparé de quelques traverſes dans le chemin-couvert, & l'on alloit ſe loger ſur la contreſcarpe, lorſque les Eſpagnols ſongèrent à ſe mettre en chemin pour arrêter les progrès des armes Françoiſes.

Les Eſpagnols marchent pour ſecourir Dunkerque.

La nouvelle de ce ſiège portée à Bruxelles ſur la fin de Mai, étonna les ennemis : ils ne pouvoient croire que les François oſaſſent tenter cette entrepriſe avant que de

(1) Mém. Anglois du Chevalier Morgan.

s'être rendus maîtres des Places circonvoisines ; cependant ils raſſemblèrent toutes leurs forces pour aller attaquer le Vicomte dans ſes Lignes. Le rendés-vous général ſe donna à Ypres pour le dix de Juin, & le treize l'Armée Eſpagnole parut dans les Dunes près de Dunkerque; mais dépourvuë de tout ce qu'il faloit pour une bataille : l'artillerie n'étoit pas encore arrivée, ni le bagage, ni même les outils pour remuer la terre; à peine y avoit-il de la poudre ſuffiſamment pour l'Infanterie. Les Eſpagnols campèrent néanmoins ſans retranchemens à deux portées de canon des Lignes Françoiſes : ils ſe flattoient que leur approche animeroit les aſſiègés, & que le Vicomte feroit comme à Valenciennes, où il les avoit vû devant lui ſept jours de ſuite ſans aller à eux : mais ils ne ſongèrent pas qu'il étoit ſeul, & qu'il n'avoit plus un concurrent incompatible qui traverſoit ſouvent ſes meſures.

1658. 10 Juin.

(1) Dès que Turenne eut appris l'arrivée des ennemis, il alla lui-même les reconnoître à la tête de ſon régiment. Le Maréchal d'Hocquincourt qui étoit dans l'Armée des Eſpagnols avec le Prince de Condé, s'étant avancé avec les coureurs, reçut un coup de mouſquet dont il mourut ſur le champ. Le Vicomte aïant remarqué

Le Vicomte prend la réſolution de livrer bataille aux Eſpagnols.

(1) Mém. de Buſſi-Rabutin, de cette année.

1658. que les Efpagnols avoient fait un pont fur le canal, ne douta point qu'ils ne vouluffent l'attaquer dans fes Lignes, réfolut fur le champ de les prévenir, & de leur livrer bataille le lendemain; il ordonna aux Officiers de fe tenir prêts, & envoïa un Capitaine de fon régiment au Général Lockart, l'inftruire des raifons de fa conduite. Lockart répondit à l'Officier, *qu'il s'en fioit bien au Prince, & qu'après la bataille il s'informeroit de fes raifons.* En abandonnant les Lignes, on avoit à craindre que les affiégés ne fiffent quelques forties. Turenne renforça les gardes de la tranchée de plufieurs bataillons François & Anglois, & il y laiffa huit efcadrons de Cavalerie; il s'enveloppa enfuite dans fon manteau & fe coucha fur le fable. Une heure après on vint l'éveiller pour lui amener un Page qui avoit été pris la veille à la vifite des Lignes, & qui venoit de s'échapper du Camp des Efpagnols: le jeune homme raconta au Vicomte plufieurs particularités de la fituation des ennemis, & l'affura que leur canon ne devoit arriver que dans deux ou trois jours. Turenne fe fit répéter la nouvelle du canon, fe recoucha enfuite fur le fable, & s'y endormit.

Sécurité des Efpagnols.

Cependant les Efpagnols, tranquilles dans leur Camp, ne fe doutèrent point des deffeins du Vicomte, & permirent un fourage le foir. Le Duc d'Yorck en foupant avec

le Marquis de Caracène, lui dit qu'il n'approuvoit pas la manière de camper sans Lignes, & qu'il croïoit que si les François ne l'attaquoient pas la nuit, ils le feroient infailliblement le lendemain. Le Marquis de Caracène & Dom Estevan de Gamare répondirent que c'étoit tout ce qu'ils demandoient, & le Duc leur repliqua: *Je connois bien le Vicomte de Turenne, vous aurés satisfaction.* En effet le lendemain matin sur les cinq heures, leurs gardes avancées les avertirent que la Cavalerie Françoise sortoit des Lignes; le Duc d'Yorck & le Prince de Condé aïant poussé jusqu'aux vedettes, virent la Cavalerie du Roi s'avancer avec quelques pièces de campagne, l'Infanterie Françoise sur la gauche, & les Anglois près de la mer. Le Duc retourna sur ses pas, pour en avertir les Généraux Espagnols. Dom Juan témoigna gravement qu'il n'en croïoit rien, & dit que les François vouloient seulement enlever la garde avancée, le Duc l'assura que ce n'étoit pas leur usage de faire marcher un grand corps avec de l'artillerie à la tête, pour forcer une garde. Le Prince de Condé arriva dans le même instant, & confirma le rapport du Duc d'Yorck; mais les Généraux Espagnols ne s'ébranlèrent point. Condé, vivement piqué de leur froideur, se tourna vers le Duc de Glocestre, & lui demanda s'il n'avoit jamais vu gagner une bataille; le jeune Duc répondit

1658.

14 Juin.

1658. que non : *Dans une demi-heure*, reprit Condé, *vous verrés comment nous en perdrons une.* Enfin les Généraux Espagnols ne pouvant plus douter du dessein de Turenne, se rendirent chacun à leur poste.

Disposition de l'Armée Espagnole.

Leur Armée étoit composée de six mille fantassins & de huit mille chevaux. Dom Juan commandoit la droite vers la mer, depuis une Dune haute plus près de l'Armée Françoise que les autres ; il avoit pour Lieutenans-Généraux, les Duc d'Yorck & de Glocestre, Dom Estevan de Gamare & le Marquis de Caracène. Les Espagnols étoient postés sur la Dune élevée ; après eux les régimens du Roi d'Angleterre, ensuite les Wallons, & enfin les bataillons Allemands. Le Prince de Condé commandoit la gauche du côté des prairies arrosées par le canal de Furnes, & entrecoupées de plusieurs fossés ; il avoit fait faire cinq ponts de bateaux pour la communication de ses troupes avec celles des Espagnols, & pour les ranger sur la même ligne. Les Comtes de Coligni, de Meilles (1) de la Suze, de Persan & le Marquis de Boutteville servoient de Lieutenans - Généraux ; toute l'Infanterie montant à quinze bataillons & rangée sur une même ligne, s'étendoit

(1) Frédéric de Foix, Comte de Meilles & de Gurson.

depuis l'Estran jusqu'aux prairies : la Cavalerie à l'aile droite étoit sur deux lignes derrière l'Infanterie : celle de l'aîle gauche ne put être placée de même ; le Prince de Condé la rangea entre les Dunes & les fossés sur plusieurs lignes, selon la disposition du terrein, qui ne put contenir en certains endroits que trois ou quatre escadrons de front. Ce fut dans cette situation que l'Armée Espagnole immobile, embarassée & incertaine de son sort, attendit les François. 1658.

Les troupes du Vicomte, outre celles qui gardoient les bagages & les tranchées, montoient à six mille chevaux & à neuf mille fantassins : son Infanterie étoit sur deux lignes ; la prémière de dix bataillons & de vingt-huit escadrons, quatorze à l'aîle droite & quatorze à l'aîle gauche, avec le canon à la tête : la seconde ligne étoit de six bataillons & de vingt escadrons, dix à la droite & dix à la gauche. Quatre escadrons de Gendarmes soutenoient l'Infanterie, & les six escadrons de réserve furent placés à une assés grande distance derrière l'Armée, pour être en état de secourir les assiègeans, en cas d'une sortie pendant le combat. La prémière ligne occupoit plus d'une lieuë d'étendue depuis le flot de la mer jusqu'au canal de Furnes : comme la pente des Dunes est assés douce, on y rangea les bataillons & les escadrons avec tant de justesse,

Disposition de l'Armée Françoise.

1658. que les deux lignes paroiſſoient tirées au cordeau, malgré l'inégalité du terrein. Le Vicomte donna l'aîle droite au Marquis de Créqui, l'aîle gauche au Marquis de Caſtelnau, & le corps de bataille aux Marquis de Gadagne & de Bellefond. (1) Le Général Lockart n'aïant point paru, à cauſe d'une attaque de néphrétique, le Général-Major Morgan commandoit les Anglois poſtés du côté de la mer, vis-à-vis des Eſpagnols. Le Comte de Ligne-ville menoit les Lorrains; le Comte de Soiſſons les Suiſſes, dont il étoit Colonel-Général; le Marquis de la Salle les Gendarmes, & le Marquis de Richelieu le corps de réſerve. Le Comte de Buſſi-Rabutin faiſoit la Charge de Meſtre de Camp Général de la Cavalerie: le Duc de Bouillon, & ſon frère le Comte d'Auvergne ſervirent par ordre du Vicomte à la tête de ſon régiment d'Infanterie comme ſimples Volontaires, quoique le Grand-Chambellan eût un régiment à lui. Pluſieurs frégates de la Flotte Angloiſe s'approchèrent de la côte, & tirèrent ſans ceſſe ſur les troupes Eſpagnoles rangées dans les Dunes. Tel étoit l'ordre de bataille des François.

L'Armée Les deux Armées n'étant éloignées que

(1) Mém. Anglois MSS. du Général Morgan, envoïés de Londres à l'Auteur par la Famille de ce Général.

d'un quart de lieue, le Vicomte commença par faire canonner celle des ennemis: comme ils n'avoient point d'artillerie, ils auroient dû s'approcher pour se dédommager par le feu de leur mousqueterie du mal que leur faisoit le canon; mais ils ne branlèrent point & demeurèrent toujours dans leurs postes, pendant que l'Armée Françoise avançoit vers eux. Elle monta & descendit plusieurs fois les Dunes, & lorsque le canon se trouvoit sur les hauteurs, elle en tiroit quelques volées, les Espagnols essuïèrent ainsi quatre ou cinq décharges. L'Armée de France alloit au petit pas, pour garder les rangs dans un terrein si inégal, & fut trois heures à faire le quart de lieuë qui étoit entre les deux Armées. Le Vicomte reconnut toujours de mieux en mieux la disposition, la force & la contenance des Espagnols: il n'y eut pas un soldat de son Armée qui ne jugeât & qui ne dît, en voïant leur air embarassé, que c'étoient des gens battus. Il étoit huit heures du matin quand on arriva près d'eux: alors le Vicomte aïant faire remettre en ordre ce que la marche avoit dérangé, se montra avec cet air gai & tranquille qui inspire la confiance, & donna le signal du combat.

1658.

Françoise marche pour attaquer les Espagnols.

Les Anglois furent les prémiers qui attaquèrent. Comme ils se trouvoient vis-à-vis de la haute Dune que les Espagnols avoient occupée, Turenne envoïa ordre au Major-

Bataille des Dunes & défaite de l'aile droite des Espagnols.

1658. Général Morgan de s'en rendre maître : il commanda en même tems au Marquis de Créqui de charger les ennemis avec ſon aîle droite, & au Marquis de Caſtelnau de marcher le long de l'Eſtran, & de ſe replier ſur eux, pour les prendre en flanc avec ſon aîle gauche. Les Anglois montèrent auſſitôt avec autant d'ardeur que de fierté : la Dune devenoit de plus en plus eſcarpée vers le haut; ils graviſſent dans le ſable, & les rangs de derrière ſoutenant ceux de devant avec les croſſes de leurs mouſquets, ils ſe pouſſent l'un l'autre vers la cime. Les Eſpagnols les renverſent à coups de piques : la réſiſtance irrite le courage des Anglois; ils grimpent de tous côtés avec acharnement, & ils arrivent enfin ſur le ſommet de la Dune; ils y plantent leurs drapeaux, ils en précipitent les Eſpagnols, les rompent & les mettent en fuite. Le Duc d'Yorck y accourut avec ſes Gardes, rallia les Eſpagnols, enveloppa les Cromwelliens, en fit pluſieurs priſonniers, ſans qu'un ſeul demandât quartier ou mît bas les armes. L'Infanterie Françoiſe ſe joignit bientôt aux Anglois au-delà de cette Dune, & le régiment de Turenne s'étant avancé hors de la ligne, chargea vigoureuſement & rompit deux bataillons Eſpagnols qui prirent la fuite & entraînèrent avec eux la Cavalerie dont ils étoient ſoutenus. Cependant le Marquis de Caſtelnau aïant fait marcher le long

de l'Eſtran la Cavalerie de l'aîle qu'il commandoit, prend non-ſeulement en flanc les ennemis; mais ſe jette bruſquement entre leur prémière & ſeconde ligne, enfonce leurs rangs, les prend à revers les charge de tous côtés & les jette dans une grande confuſion. On fit priſonniers ceux qui voulurent bien ſe rendre, & on paſſa les autres au fil de l'épée. Juſqu'alors le Vicomte s'étoit toujours tenu au centre de l'Armée, d'où il envoïoit ſes ordres & des troupes ſuivant les beſoins: il obſervoit du haut des Dunes tout ce qui ſe paſſoit; & voïant que le Marquis de Créqui s'engageoit trop avant, il courut à ſon ſecours. Le Marquis avoit d'abord fait plier l'aîle gauche des ennemis, & l'avoit même pouſſée près de cent pas devant lui, mais comme il n'étoit ſuivi que de quatre eſcadrons, les troupes du Prince de Condé le ramenérent battant juſqu'au front de l'aîle droite de l'Armée Françoiſe. 1658.

Défaite de l'aîle gauche commandée par le Prince de Condé.

(1) Le Prince, qui avoit coutume de pouſſer les avantages plus loin qu'un autre, voulut profiter de celui-ci; & s'étant mis à la tête d'un grand Corps de Cavalerie avec les Officiers-Généraux & toutes les perſonnes de qualité de ſon Armée, il chargea le Marquis de Créqui & rompit quelques-uns

(1) Hiſt. MS. de l'Abbé Raguenet.

1658. de ses rangs. Peu s'en falut qu'il ne perçât à travers l'Armée Françoise, ne pénétrât jusqu'à Dunkerque, & ne secourût la ville assiègée après avoir perdu la bataille: mais le Vicomte étant venu dans le moment soutenir le Marquis de Créqui, mène lui-même à la charge les escadrons de l'aîle droite, fait avancer plusieurs bataillons, enveloppe presque entièrement les troupes du Prince de Condé; & les prenant tout à la fois en tête & par les deux flancs, fait faire sur elles une si furieuse décharge, qu'il les ouvrit en plusieurs endroits: le Comte de Bussi y entre aussi tôt avec des troupes fraiches. Les ennemis tombent de toutes parts, ou morts, ou blessés, ou démontés; tout plie, tout se renverse. Le Prince de Condé rallie jusqu'à trois fois ses escadrons; mais toujours rompus par le Vicomte, ils se lassent enfin de revenir à la charge. Condé s'avance encore contre Turenne, & pour redonner courage à ses soldats, il s'expose beaucoup plus qu'il n'auroit dû; mais il n'en put venir à bout: ses troupes rebutées l'abandonnent, à la réserve des Seigneurs François qui ne ménagent rien, aïant un tel Héros à leur tête. Le Vicomte pousse toujours avec la même vigueur; & le cheval de Condé aïant été tué dans une charge, un de ses Gentilshommes lui donne aussi-tôt le sien: le Prince s'échappe; mais les Comtes de Meilles, de Coligni, de

Boutteville & de Romainville se sacrifient pour favoriser sa retraîte, & sont faits prisonniers. Comme cette défaite de l'aîle gauche des ennemis arriva presque en même tems que celle de l'aîle droite, on vit aussi-tôt toute leur Armée se retirer. 1658.

Le Vicomte pourſuit ſa victoire.

Le Vicomte renvoïa sur le champ le Marquis de Richelieu devant Dunkerque, avec la Réserve, afin que par ce renfort, les troupes qui y étoient restées, fussent plus en état de s'opposer aux sorties que pourroient faire les assiègés: il se met ensuite à pousser les Espagnols, qui abandonnent par-tout leurs postes. On les chasse des hauteurs, & on les suit la pique & l'épée dans les reins jusques dans les fonds où ils auroient pu se rallier; ils sont réduits à chercher leur salut dans la compassion des soldats François: les Lorrains & les autres étrangers de l'Armée victorieuse, font prisonniers ceux qui veulent se rendre; mais les Anglois animés ne veulent faire quartier à personne: on poursuit les fuïards jusqu'aux portes de la ville de Furnes, derrière laquelle ils se retirèrent. On fit plus de quatre mille prisonniers; leur Cavalerie fut mise en déroute, la meilleure partie de leur Infanterie défaite, & leur Armée tellement dissipée, qu'à peine purent-ils rassembler huit ou neuf mille hommes pendant le reste de la Campagne. Les François n'eurent que très peu de soldats tués ou blessés, nul

1658. Officier de diſtinction, hors le Comte de Caſtelnau, qui mourut bientôt après de ſes bleſſures, avec la triſte conſolation d'avoir été fait Maréchal de France, lorſqu'il ne pouvoit plus jouïr de ce rang. Après une journée ſi glorieuſe, le Vicomte écrivit de ſa propre main le billet ſuivant à la Vicomteſſe de Turenne: *Les ennemis ſont venus à nous; ils ont été battus; Dieu en ſoit loué. J'ai un peu fatigué toute la journée: je vous donne le bon ſoir & je vais me coucher.*

Le Vicomte retourne au ſiège, & Dunkerque ſe rend.

Turenne ne ſuivit pas l'Armée d'Eſpagne plus loin que Furnes, il rallia ſes troupes qui étoient diſperſées, & retourna dès le lendemain au ſiège; il renvoïa au Prince de Condé douze de ſes Gardes, ordonna qu'on conduiſît le reſte des priſonniers en différentes Places, & fit deſcendre les munitions priſes ſur les ennemis, par le canal de Furnes au Camp de Dunkerque, où il rentra avec l'Armée. Chacun y reprit ſon prémier poſte; le Vicomte paſſa la nuit à cheval, crainte de ſurpriſe, & fit commencer quelques ſappes qui ſervirent le lendemain pour les approches: on les pouſſa avec cette confiance & avec cette fermeté que donne la victoire. Les aſſiègés, quoique ſans eſpèrance de ſecours, ſe défendirent toujours avec la même vigueur, & l'on fut encore trois jours à ſe loger ſur la contreſcarpe, au pied de laquelle on étoit avant la bataille. Enfin tous les dehors étant

pris,

pris, la ville se rendit le vingt-quatre de Juin, dix jours après la bataille, & dix-huit depuis l'ouverture de la tranchée: elle se seroit défendue plus longtems encore, si le Marquis de Lède n'avoit pas été blessé à mort. Le Roi arriva de Mardick au quartier de Turenne, où les ôtages furent donnés, & la Capitulation fut signée: la garnison réduite à mille fantassins & sept cens chevaux, sortit le lendemain, & fut conduite à S. Omer. Louis XIV, entra dans Dunkerque comme en triomphe avec toute sa Cour; la ville fut remise aux Anglois selon le Traité; & deux jours après, le Vicomte marcha à Bergues. 1658. 24 Juin.

La bataille des Dunes, & la prise de Dunkerque, étoient des actions si grandes & si dignes d'admiration, que le Cardinal Mazarin (selon un Ecrivain (1) du tems) voulut se les attribuer; pour en tirer une gloire semblable à celle que le Cardinal de Richelieu s'étoit acquise par le siège de la Rochelle. Il découvrit sa foiblesse au Comte de Moret son Favori, & le chargea de négocier cette affaire auprès du Vicomte. Moret avoit ordre d'engager ce Général à écrire une lettre, par laquelle il témoigneroit que le Cardinal avoit conçu le dessein du siège, & dressé le plan de la bataille: mais on lui recommanda en même tems de

(1) Langlade.

1658. manier adroitement cette affaire, en l'insinuant plutôt qu'en la propoſant. Moret qui ſavoit que la diſſimulation étoit le moïen le plus ſur d'échouer auprès de Turenne, naturellement ennemi des artifices, lui dit franchement ce que le Cardinal ſouhaitoit, & l'aſſura qu'en cas qu'il voulût mettre à prix cette complaiſance, Mazarin accorderoit tout. Le Vicomte ne balança point ſur la réponſe qu'il devoit faire, & dit au Comte de Moret, que le Cardinal pouvoit ſe ſervir de tous les moïens qu'il lui plairoit, pour perſuader le public de ſa capacité militaire, qu'il ne diroit jamais rien pour empêcher qu'on ne le crût; mais qu'il ne pouvoit point autoriſer une fauſſeté par une ſignature formelle. Quelque mortifiante que fût cette réponſe, le Cardinal ne laiſſa pas d'admirer le dèſintèreſſement du Vicomte. Un politique avide ſe ſeroit cru fort habile de s'aſſurer des bienfaits du Miniſtre en ſe moquant de ſa vanité: mais ces détours bas & mercénaires étoient indignes de Turenne (1).

Le Vicomte prend Bergues.

Deux jours après la reddition de Dunkerque, le Vicomte marcha vers Bergues pour l'aſſièger. La prémière nuit de la tranchée ouverte on prit une Redoute que les ennemis avoient faite près de leur contreſcarpe; le lendemain le Comte de Schom-

(1) Mém. de Langlade.

berg emporta tous les ouvrages du dehors, & se logea sur les bords du fossé. Aïant fait mener du canon à découvert près de la porte, les habitans de la ville demandèrent à capituler; on ne les reçut à composition, qu'à condition que les neuf cens hommes de garnison, tous vieux régimens, se rendroient prisonniers de guerre. Aussitôt qu'ils apprirent leur sort, les uns se jettèrent dans les marais pour se sauver, & les autres vouloient piller la Place; mais ils furent tous arrêtés & envoïés en France par Calais.

1658.

2 Juillet.

Les Espagnols distribuent leur Armée en différentes Places.

L'Armée Espagnole qui s'étoit retirée à Furnes, aïant appris que Bergues avoit capitulé, marcha à Nieuport: on y tint aussitôt Conseil pour résoudre ce qu'ils avoient à faire. Dom Juan proposa de poster l'Armée le long du canal, entre Nieuport & Dixmuyde, & de disputer le passage: personne ne s'y opposa, excepté le Duc d'Yorck, qui remontra vivement qu'on n'avoit pas un Corps d'Infanterie suffisant pour défendre ce poste contre une Armée victorieuse; que les troupes étoient encore trop intimidées par une défaite récente; que si l'on étoit mis en déroute une seconde fois, les François tomberoient sur les grandes villes, & pousseroient leurs conquêtes jusqu'à Bruxelles: il proposa de partager les troupes, & de les distribuer dans les principales Places les plus exposées, pour faire trainer les

1658. fièges jufqu'à la fin de la Campagne : ajoutant qu'on pourroit raffembler de nouvelles forces l'année fuivante, & recommencer la guerre avec avantage. Son confeil fut goûté, & on l'exécuta quelques jours après ; le Prince de Condé alla à Oftende avec un Corps de troupes fuffifant pour défendre cette forte Place ; le Duc d'Yorck & le Marquis de Caracène reftèrent dans Nieuport avec deux mille fantaffins & deux mille chevaux ; Dom Juan fe jetta dans Bruges avec quelque Infanterie & un Corps confidèrable de Cavàlerie ; & le Prince de Lignes avec le refte des troupes entra dans Ypres (1).

Le Vicomte s'empare de Dixmuyde ; mais la maladie du Roi l'oblige à fufpendre fes conquêtes.

(2) Turenne averti que les ennemis avoient abandonné Furnes, & n'y avoient laiffé que quatre-vingts hommes de garnifon, détacha le Marquis de Varenne avec deux mille hommes, pour affièger la Place ; il s'y rendit lui-même quatre heures après, fuivi de peu de monde, & fomma la ville en menaçant les habitans de les piller, s'ils faifoient la moindre réfiftance. Les Magif- (5 Juillet.) trats lui aïant ouvert les portes, il renvoïa la garnifon à Nieuport, retourna le lendemain à fon Armée qu'il avoit laiffée devant Bergues ; & fans s'y repofer un feul jour, marcha à la Fintelle ; en traverfant le païs, pour fe rendre promtement à Dixmuyde,

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.
(2) Mém. MSS. du Vicomte de Turenne.

où il avoit donné rendés-vous au Marquis 1658.
de Créqui qui étoit à Rosebrugh avec un détachement. Un tiers de l'Armée passa la rivière à la nage près du Fort de la Kenoque, pour enlever quelques bestiaux qui paissoient dans les prairies voisines. Le jour suivant, de grand matin, le Vicomte en côtoïant la rivière d'Yper, arriva devant Dixmuyde: cette ville qui est au centre du païs ennemi, avoit été fort négligée; mais on avoit commencé depuis dix jours à en réparer les fortifications. Le Prince de Condé s'y étoit arrêté en allant à Ostende; & voïant qu'il n'étoit pas en état de la défendre, il y avoit laissé quatre cens hommes, avec ordre de l'abandonner, si les François traversoient la rivière. Aussi-tôt que Turenne eut dressé un pont sur l'Yper, & fait passer quelques troupes pour sommer la ville, elle se rendit. Il alloit continuer ses 6 Juillet.
conquêtes, & pousser les ennemis qui n'osèrent plus tenir la campagne: mais le Cardinal lui manda de suspendre toute entreprise jusqu'à nouvel ordre, parce que le Roi étoit tombé dangèreusement malade à Calais. Le Ministre inquiet appréhendoit tout pour lui-même, parce qu'il n'étoit pas aimé du frère du Roi, alors Duc d'Anjou, héritier présomptif de la Couronne. Dans cette agitation d'esprit, il envoïa le Comte de Moret pour faire au Vicomte des propositions bien différentes de celles qu'il lui a-

1658. voit fait faire quelques jours auparavant: il prie, il ſupplie, il implore ſon amitié : il demande s'il peut compter ſur lui au cas que le Roi meure. Turenne, toujours conduit par l'amour de la patrie, répond, que ſi ce malheur arrive, il repréſentera fortement au Duc d'Anjou, qu'il eſt de l'intérêt de l'Etat de conſerver le Cardinal dans le Miniſtère. Mazarin auroit bien voulu que ce Général eût promis d'envoïer ſes troupes pour lui aſſurer la place qu'il occupoit: mais le Vicomte crut ne devoir s'engager à rien qui pût un jour intèreſſer ſon devoir (1).

Le Vicomte pourſuit ſes victoires.

Pendant les dix jours que dura l'allarme ſur la ſanté du Roi, Turenne reſta près de Dixmuyde dans l'inaction: il avoit ſeulement fait avancer le Marquis de Créqui près de Nieuport avec un gros Corps de troupes. Les Eſpagnols, qui commençoient à ſe retrancher derrière un canal à une demi-lieuë de la Place, croïant que toute l'Armée du Roi venoit leur livrer bataille, ſe retirèrent & ſe ſéparèrent. Comme ils n'avoient ni vivres ni munitions, le Vicomte auroit pu les attaquer avec avantage dans ce poſte, & les défaire entièrement; mais la maladie du Roi l'en empêcha, & les ennemis eurent le tems de ſe diſtribuer, ſelon les conſeils du Duc d'Yorck..

(1) Mém. de Langlade.

Au commencement du mois d'Août, le Roi se rétablit & retourna à Paris. Pour terminer avec éclat une Campagne qui avoit commencé si glorieusement, le Cardinal Mazarin avoit fait venir de Lorraine l'Armée du Maréchal de la Ferté, qui s'étoit déja avancée juqu'à Lens, pour aller joindre celle du Vicomte. Les deux Généraux visitèrent le Ministre à Cassel: où il fut résolu que La Ferté attaqueroit Gravelines, & que Turenne en couvriroit le siège: le Vicomte y envoïa sept ou huit régimens d'Infanterie sous les ordres de Varenne, & demeura à Dixmuyde avec son Armée. La tranchée fut ouverte à Gravelines, quinze jours entiers avant que les ennemis songeassent à la secourir. Ils firent lever quatre mille hommes dans le Brabant, s'assemblèrent auprès de Bergues, & s'approchant de la Lys, joignirent les troupes du Comte de Marsin qui venoit du Luxembourg: ils passèrent par Ypres, & s'arrêtérent à Poperingue, où tous leurs Généraux, hors le Duc d'Yorck, se trouvèrent. Turenne fit changer alors de posture à son Armée, & la distribua en différens endroits. Il envoïa le Marquis de Créqui avec un Corps de troupes à la Fintelle, pour se tenir à la tête des ennemis qui s'avançoient vers Rosebrugh; il posta des Dragons & de la Cavalerie au Fort de la Kenoque sur l'Yper, pour en garder le passage; il ordonna à

1658.

On assiége Gravelines.

4 Août.

1658. deux brigades de Cavalerie qu'il avoit laiſſées à Mardick de marcher à Gravelines auſſi-tôt que les ennemis s'en approcheroient; il ſe retira lui-même avec le reſte de ſes troupes ſous le canon de Dunkerque, d'où il répandit des pelotons juſqu'à Furnes ; de ſorte que tous ces petits Corps pouvoient ſe rejoindre en peu de tems, & ſe ſoutenir mutuellement. L'Armée demeura dans cette ſituation juſqu'à la fin du ſiège de Gravelines, qui dura vingt-ſix jours : les François y perdirent, outre neuf cens hommes tués ou bleſſés, le Marquis d'Uxelles, le Comte de Moret & le Marquis de Varenne, trois amis fidèles du Vicomte.

30 Août.

LeVicomte reſte ſeul pour commander l'Armée.

Après la priſe de la ville, l'Armée Eſpagnole ſe retira à Ypres, & de là le long de la Lys. Mazarin qui étoit demeuré à Dunkerque pendant le ſiège, retourna à la Cour, & abandonna au Vicomte le ſoin d'achever la Campagne ſelon ſes vûës. La Ferté prit le chemin de la France, laiſſant ſes troupes à Turenne, qui renvoïa deux ou trois régimens d'Infanterie au Camp devant Hédin, où vingt mille hommes, ſous les ordres du Maréchal de Schulemberg, gardoient les frontières, de peur que les ennemis ne vouluſſent y marcher pour éloigner la guerre de leur païs. L'Ambaſſadeur d'Angleterre demeura à Dunkerque avec une forte garniſon, & le Chevalier Morgan ſuivit le Vicomte avec deux mille Anglois.

1658.

LeVicomte marche vers Thielt & de là à Oudenarde qu'il prend.

Turenne aïant donné au Comte de Schomberg sept ou huit régimens pour couvrir Dixmuyde, Furnes & Bergues, marcha avec l'Armée à Thielt, dans le dessein d'avancer sur la Lys & sur l'Escaut. En laissant ainsi derrière lui les ennemis, il espèra leur donner de la jalousie pour les grandes villes de Gand, de Bruges & de Bruxelles, & par-là les obliger à s'éloigner de la Lys, afin qu'il pût retomber sur Oudenarde, Menin & Ypres. En arrivant à Thielt, il détacha le Comte de Gassion avec cinq ou six régimens à Deynse, en lui ordonnant d'envoïer des Partis à Oudenarde, pour en reconnoître l'état. Après avoir séjourné deux jours à Thielt, il marcha avec quelques escadrons au Château de Gavre. De quatre ou cinq mille hommes de milice qui devoient se trouver sur les bords de l'Escaut, pour s'opposer à son passage, il n'en parut que trois cens: ceux-là même s'enfuïrent à son approche. Deux cens dragons François aïant passé la rivière à la nage sous le Château même, la garnison effraïée se rendit sur le champ. Le Vicomte fit traverser ensuite l'Escaut à la brigade de Podwitz & à plusieurs autres régimens de Cavalerie, qui firent des courses jusqu'à Bruxelles: ces courses causèrent une telle épouvante, que les troupes Espagnoles qui étoient près d'Oudenarde, marchèrent aussi-tôt sous les ordres de Dom Antoine de

1658. Cuéva, pour ſauver la Capitale du païs. Pendant qu'on travailloit à un pont de bateaux ſur l'Eſcaut, le Gouverneur d'Oudenarde envoïa demander des ſauve-gardes : Turenne marcha promtement avec mille chevaux & deux cens dragons, & menaça d'aſſièger la Place, ſi elle n'ouvroit pas ſes portes. On crut d'abord que le Gouverneur ſe rendroit ; mais voïant le peu de troupes qui accompagnoient le Vicomte, il commença à tirer. Auſſi-tôt tous les Corps qui étoient à Thielt eurent ordre de s'avancer ; ils arrivèrent de bonne heure le lendemain, & le Vicomte alla viſiter les poſtes. Tandis qu'il plaçoit les dragons du Roi dans un lieu par où l'on pouvoit ſecourir la Place, trois régimens de Cavalerie que le Prince de Condé avoit détachés ſous le Comte de Chamilli, vinrent attaquer les dragons, qui tinrent ferme, repouſſèrent les ennemis & firent Chamilli priſonnier avec la moitié de ſes gens. Peu de tems après la Place fut inveſtie : on ouvrit la tranchée en trois endroits différens, ſans faire des Lignes : en deux heures on s'approcha d'une demi-lune qu'on alloit prendre, lorſque les habitans capitulèrent ; & tous les régimens qui ſ'étoient gliſſés dans la ville furent faits priſonniers de guerre.

9 Septemb.

Il ſurprend & défait le Prince de

Le Vicomte balança quelque tems s'il ne marcheroit pas à Bruxelles ; mais n'aïant qu'un Camp volant ſans gros canon, & des

1658.

Lignes près d'Ypres,

vivres ſeulement pour quatre jours, il aima mieux retourner en arrière; & s'approchant des villes maritimes, en tirer des vivres qui venoient en abondance par mer, juſqu'à ce qu'il pût s'emparer de Courtrai, de Menin & peut-être d'Ypres. Il laiſſa dans Oudenarde deux régimens de Cavalerie & quatre cens fantaſſins, ſous les ordres de Rochepaire; & remontant le long de l'Eſcaut, fit ſuivre des bateaux, comme s'il eût voulu aſſièger Tournai, ou entrer dans le Brabant: il manda en même tems à Gaſſion, qui étoit à Deynſe, de s'approcher; & ſuivant aſſés longtems le chemin de Tournai, il rabbatit tout-à-coup ſur Menin. Trente cavaliers de ſa garde, qu'il avoit envoïés pour reconnoître l'état de la Place, rapportèrent que le Prince de Lignes étoit à une lieuë & demie de là, avec deux mille hommes de pied & quinze cens chevaux: ce Seigneur ſortit d'Ypres & devoit ſe jetter dans Tournai, auſſi-tôt que le Prince de Condé en partiroit, pour aller joindre Dom Juan vers Bruxelles. Turenne ordonna aux Comtes de Roye & de Melun qui étoient à l'avant-garde, d'aller attaquer le Prince de Lignes: ils défirent les troupes de Droot & de Louvigny qu'ils rencontrèrent d'abord; ſecondés enſuite des régimens de la Reine, de Rennel, de Créqui & de La Ferté, qui avoient à leur tête les Marquis d'Humières & de Gadagne, ils pouſſè-

1658. rent les Espagnols jusqu'à un pont sur la Lys auprès de Commines, les mirent totalement en déroute; & de tout le détachement, il ne s'en sauva que six cens chevaux, dont quatre cens se jettèrent dans Ypres avec le Prince de Lignes, & cent-cinquante gagnèrent Lille. Les deux mille fantassins furent taillés en pièces ou faits prisonniers: on enleva leurs armes, leurs drapeaux & leur bagage.

Il s'empare de Menin, assiège & prend Ypres.

Après cette défaite, Turenne détacha la brigade de Podwitz par Menin, & S. Lieu par le chemin de Gand, pour aller à Ypres. Menin qui étoit à demi rasé, ouvrit ses portes sans résistance. L'Armée campa la nuit près de la Ville, où Turenne laissa mille fantassins & cinq cens chevaux, & marcha à la pointe du jour vers Ypres, dont la garnison étoit de sept cens chevaux & de quinze cens hommes de pied. Etant arrivé devant la Place, il rassembla toutes ses troupes répandues dans les différens endroits de la Flandre; il ordonna au Comte de Schomberg de mettre Bergues, Furnes & Dixmuyde en défense, & de le venir joindre avec le reste de ses troupes: il manda au Maréchal de Schulemberg de lui amener trois mille hommes de renfort, du Camp devant Hédin. Le commencement du siège ne fut qu'un blocus, parce qu'on n'avoit ni outils, ni munitions, ni artillerie. Talon, Intendant de l'Armée, étant allé à Dun-

kerque & à Gravelines, fit venir promtement tout ce qui étoit néceſſaire pour le siège: on ouvrit enfin la tranchée, & cinq jours après cette grande ville ſe rendit. Le Vicomte accorda une capitulation honorable au Prince de Lignes, qui ſortit le lendemain avec deux pièces de canon, ſix cens chevaux & douze cens fantaſſins: les aſſiéges n'y perdirent que trois ou quatre cens hommes; mais les François en eurent douze cens de tués ou de bleſſés, à cauſe de la rapidité avec laquelle on avoit avancé les travaux. 1658. 26 Septembre.

Turenne, pour ne pas perdre de tems envoïa, dès le jour de la capitulation, deux mille hommes pour attaquer le Château de Commines, & le lendemain il y marcha avec toute l'Armée. Rutherfoord, Colonel du régiment des Gardes Ecoſſoiſes (1), ſe rendit maître du Fort en trois jours. Le lendemain l'Armée paſſa la Lys & alla camper à Turcoin, où elle ſe rafraichit & ſe repoſa pendant cinq ou ſix jours; elle marcha enſuite à Epierre, où elle demeura près de quatre ſemaines, pendant leſquelles on tra- Il s'empare de Gramont & de Ninoye, & la Campagne finit. 30 Septembre.

(1) Le régiment des Gardes Ecoſſoiſes paroit n'avoir ſubſiſté en France que depuis 1643. juſqu'en 1662. Voyés le P. Daniel, dans ſon Hiſtoire de la Milice Françoiſe, T. II. c. 8. Rutherfoord, Comte de Theviot, dernier Colonel de ce régiment, étoit grand-oncle maternel de M. Elder ou (D'aldart) aujourd'hui Lieutenant aux Gardes Françoiſes.

1658. vailloit à rétablir les fortifications de Menin & d'Oudenarde. Au commencement de Novembre, Dom Juan d'Autriche & le Marquis de Caracène aïant eu avis que l'Armée du Roi vouloit décamper, marchèrent vers Courtrai, avec un Corps de Cavalerie qu'on avoit fait venir de Gand. Turenne auſſi-tôt envoïa Podwitz avec deux mille chevaux pour s'emparer de Gramont qui ſe rendit, & il alla lui-même prendre Ninove. Son intention n'étoit pas de garder ces deux Places; mais ſeulement de s'en ſervir, pendant que ſon Armée ſeroit dans le païs, pour la commodité des fourages, & pour reſſerrer Dom Juan & Caracène dans Bruxelles, où ils furent obligés de rentrer de nouveau avec un Corps de troupes: il reſta dans le païs, durant tout le mois de Novembre, en conſomma les fourages & mit tout à contribution. Au commencement de Décembre, l'Armée repaſſa la Lys à Harlebeck: le Vicomte après avoir défait & diſſipé l'Armée Eſpagnole, ſans qu'elle pût tenir la campagne; après avoir pris douze villes & ſoumis tout le païs qui eſt entre l'Yper, la Lys & l'Eſcaut; laiſſa cent compagnies de Cavalerie & cinq mille fantaſſins dans les villes priſes, ramena l'Armée en France & revint lui-même à la Cour.

1659. Les victoires rapides du Vicomte de Turenne allarmèrent le Roi Catholique, &

contribuèrent à donner la paix aux deux Couronnes. L'Eſpagne craignoit que les François, devenus maîtres des Païs-Bas, ne portaſſent toutes leurs forces dans ſon ſein, & qu'ils ne fiſſent la conquête d'un Roïaume dépourvu de Places fortes, en bien moins de tems qu'ils n'en avoient emploïé à ravager les Provinces opulentes de la Flandre pleine de villes fortifiées (1). De plus, la Reine regardoit le rétabliſſement de la ſanté du Roi comme une grace du Ciel, & ſe croïoit obligée d'en marquer ſa reconnoiſſance, en faiſant ceſſer l'effuſion du ſang Chrétien: elle en parla vivement au Cardinal, & lui déclara qu'elle ne pouvoit plus, ſans trahir tous les ſentimens de ſon cœur & ſans négliger les véritables intérêts de ſa Maiſon & ceux de la France, refuſer la paix à ſon frère le Roi d'Eſpagne. D'ailleurs, Cromwel étant mort, la Nation Angloiſe laſſe de ſes propres fureurs, deſiroit de voir Charles II. monter ſur le trône de ſes ancêtres: le Duc d'Yorck ſon frère aimoit la France, & l'un & l'autre ſouhaitoient la paix entre les deux Roïaumes. Enfin dans l'Eſpagne & dans la France, les villes ſe trouvoient dépeuplées, les Provinces déſolées, les tréſors diſſipés, les

1659.

Préparation à la paix.

(1) Nani, Hiſt. de la République de Veniſe, liv. VIII. Priorato della pace fra le due Corone. Lettres du Cardinal Mazarin.

1659. peuples accablés; & tout fembloit appeller la paix pour foulager les maux univerfels de la Chrétienté. Un autre motif acheva cependant de déterminer le Cardinal Mazarin: il n'avoit jamais perdu de vûë le projet de marier le Roi avec l'Infante Marie-Thérèfe; qui pouvoit redevenir héritière préfomptive de la Couronne d'Efpagne, par la mort du jeune Prince fon frère, né depuis la négociation de De Lyonne. Pour déterminer la Cour de Madrid, il publia partout qu'il alloit conclure le mariage du Roi avec la Princeffe Marguerite de Savoïe: il mena, en effet, le Roi à Lyon au fort de l'Hiver, & engagea la Ducheffe de Savoïe à s'y rendre avec les deux Princeffes fes filles. Pendant qu'il conduifoit ainfi le jeune Monarque fur les frontières du Roïaume, il mandoit fecrettement au Comte de Fuenfaldagne, que le tems étoit venu, ou de fe préparer à une guerre irréconciliable, ou de faire la paix par le mariage de l'Infante avec Louis XIV. Fuenfaldagne, alors Gouverneur de Milan, dépêcha un courier à Madrid; & la Cour d'Efpagne fit partir en diligence pour Lyon Pimentel, qui propofa des conditions avantageufes: Mazarin les accepta, renvoïa la Ducheffe de Savoïe avec fes deux filles, & la Cour retourna à Paris.

Comme le Cardinal n'avoit fait à Lyon qu'une légère ébauche du Traité, Pimentel

tel arriva bientôt à Paris ; & après plusieurs conférences avec le Ministre, il fut arrêté que le Cardinal d'un côté, & Dom Louis de Haro de l'autre, partiroient, l'un de Paris & l'autre de Madrid, & se rendroient aux Pyrénées dans l'Ile des Faisans, formée par la rivière de Bidassoa, connue seulement parce qu'elle fait la séparation des deux Roïaumes. On construisit dans l'Ile deux logemens égaux, & à une distance égale une salle commune, avec deux portes opposées, par où les deux Ministres entreroient en même tems chacun de leur côté. Deux chaises furent placées vis-à-vis l'une de l'autre, pour prévenir tout prétexte de contestation. 1659.

Peu de tems après, les deux Ministres arrivèrent sur les frontières, où la fierté Espagnole voulut, dans la décadence de ses affaires, disputer la préséance : le Cardinal, qui savoit que la saine politique ne permet jamais de retarder, pour un vain cérémonial, une négociation intèressante, se contenta de l'égalité dont les deux partis convinrent tacitement. Les conférences s'ouvrirent au commencement d'Août, & dans huit ou neuf séances tout fut règlé. Ces deux Ministres de caractères fort diffèrens, l'un fier, inflexible & plein de candeur ; l'autre poli, souple & rempli d'artifice, épuisèrent toutes les forces & toutes les finesses de leur génies, & firent en trois mois, plus que

Conférence de l'Ile des Faisans.

1659. les Médiateurs de toutes les nations n'avoient pu faire pendant près de cinq ans à la paix de Munſter.

Principaux articles du Traîté.

Ce Traîté contient cent vingt-quatre articles, dont les prémiers roulent pour la plupart ſur l'établiſſement du Commerce. Il fut ſtipulé enſuite que le Roi Très-Chrétien épouſeroit la Séréniſſime Infante Dame Marie-Thérèſe, fille aînée du Roi Catholique avec une dot de cinq cens mille écus d'or. Après ces articles eſſentiels, on régla ce qui regardoit la reſtitution des conquêtes faites par l'une & par l'autre Puiſſance en Flandre & en Catalogne. Le Roi d'Eſpagne s'engagea à pardonner aux Catalans rebelles, & à renoncer à toutes ſes prétenſions ſur l'Alſace. On règla enſuite les intèrêts des Alliés; le Cardinal fit confirmer le Traîté de Quéraſque, qui conſervoit Pignerol aux François; l'Eſpagne rendit Verceil au Duc de Savoïe; au Prince de Monaco, ſes Domaines qu'on avoit envahis; Reggio au Duc de Modène; & au Duc de Neubourg la ville de Juliers, que la Maiſon d'Autriche tenoit depuis pluſieurs annees en ſéqueſtre. Le Duc de Lorraine eut le ſort d'un Prince dont la conduite avoit toujours été indéciſe; on ne le regarda ni comme ami, ni comme ennemi: il ne fut rétabli dans ſes Etats, qu'à condition qu'on démoliroit Nanci, qu'il cèderoit à la France le Duché de Bar, Moyenwic, Cler-

1659.

mont, Sténai, Dun & Jametz, & qu'il donneroit à l'avenir un paſſage libre dans ſes Etats aux troupes que le Roi Très-Chrétien voudroit envoïer en Alſace. Le Cardinal eſſaïa envain de reconcilier le Portugal avec l'Eſpagne; il falut laiſſer continuer la guerre, & promettre la neutralité de la part de la France. L'affaire du Prince de Condé donna bien plus de peine: les deux Miniſtres s'échauffèrent ſi fort dans cette conteſtation, qu'ils furent ſouvent prêts à rompre les conférences, plutôt que de rien retrancher de leurs prétenſions reſpectives. Le Cardinal ſentit néanmoins de quelle importance il étoit pour l'Etat, de ramener à ſon devoir un Héros tel que Condé, & porta le Roi à pardonner au Prince, à condition que l'Eſpagne cèderoit Avênes à la France.

Le Vicomte forme la réſolution de contribuer au rétabliſſement du Roi d'Angleterre.

(1) Pendant le tems de ces négociations, il y eut une ſuſpenſion d'armes univerſelle: le Vicomte crut devoir emploïer cet intervalle pour faire une action digne de ſa juſtice. Il apprit que les Roïaliſtes d'Angleterre, après la mort de Cromwel, s'étoient ſoulevés contre les Républicains, partiſans de Richard fils du redoutable Uſurpateur; & il ſavoit que la Flotte d'Angleterre étoit dans la mer Baltique. Voïant la paix réſoluë & preſque concluë avec l'Eſpagne, il crut que le rétabliſſement d'un Roi détrôné

(1) Mém. MSS. du Duc d'Yorck.

1659. feroit également glorieux & avantageux à la France. Toutes ces confidérations, auffi-bien que l'amitié perfonnelle qu'il avoit pour le Duc d'Yorck, le firent cèder à l'attrait dominant qu'il a toujours eu pour les actions héroïques; il obtint le confentement de la Cour, & voulut à fes propres dépens aider le Roi d'Angleterre à remonter fur le trône de fes ancêtres. Il pria le Duc d'Yorck de venir à Amiens, & lui offrit fon régiment d'Infanterie de douze cens hommes effectifs, avec les Gendarmes Ecoffois; des munitions & des armes pour quatre ou cinq mille hommes; des vivres pour leur fubfiftance pendant deux mois; des vaiffeaux pour les tranfporter en Angleterre; des pafféports pour embarquer à Boulogne les troupes que le Duc avoit en Flandre, & enfin tout fon crédit pour emprunter les fommes néceffaires. Le Duc d'Yorck aïant accepté la propofition avec beaucoup de joïe, Turenne lui donna une lettre pour le Lieutenant de Roi de Boulogne, qui avoit promis de fournir tous les vaiffeaux des ports de fon Gouvernement, jufqu'aux barques des pêcheurs. On étoit déja à la veille du jour pris pour l'embarquement: le Duc de Bouillon & le Comte d'Auvergne, neveux du Vicomte, devoient accompagner le Prince Anglois, en qualité de Volontaires; lorfqu'on reçut des nouvelles fûres de la défaite des Roïaliftes: ce qui obligea de fuf-

pendre pour quelque tems l'exécution de ce projet. 1659.

En attendant, le Vicomte trouva le moïen d'entrer en liaison avec le Général Monk, Restaurateur de la Maison Roïale de Stuart: les grandes ames se sentent & se connoissent sans s'être jamais vûës. Voici la copie d'une lettre qu'il écrivit au Général Anglois.

Le Vicomte entre en commerce avec le Général Monk.

MONSIEUR,

„ Le Gentilhomme que j'avois envoïé
„ en Angleterre, & à qui j'avois dit de
„ vous faire des complimens de ma part, a
„ reçu de vous tant de civilités, que je me
„ sens obligé de vous en remercier. Je
„ suis bien aise de cette occasion pour vous
„ supplier de prendre confiance en tout ce
„ qu'il vous dira, & de croire qu'aïant
„ longtems considéré vôtre conduite, j'ai
„ une estime particulière pour vôtre per-
„ sonne: vous pouvés aussi, dans les cho-
„ ses que vous croirés qui vous convien-
„ dront, & à l'Etat ecclésiastique & politi-
„ que d'Angleterre, faire fondement que j'y
„ contribuerai ce qui sera de mon pouvoir,
„ & que mon intention n'est que de con-
„ courir au bien avec candeur & net-
„ teté. Quand vous prendrés une entière
„ confiance en moi: je n'agirai jamais de
„ manière à donner fondement au moindre

1659. „ ſoupçon ; & ceux qui ſouhaitent le bien „ & la tranquillité du païs, ne feront point „ bleſſés de mon intention quand vous l'au- „ rés approuvée. J'ai cru que vous n'auriés „ point déſagréable ce compliment, & l'aſ- „ ſurance que je vous fais d'être",

MONSIEUR,

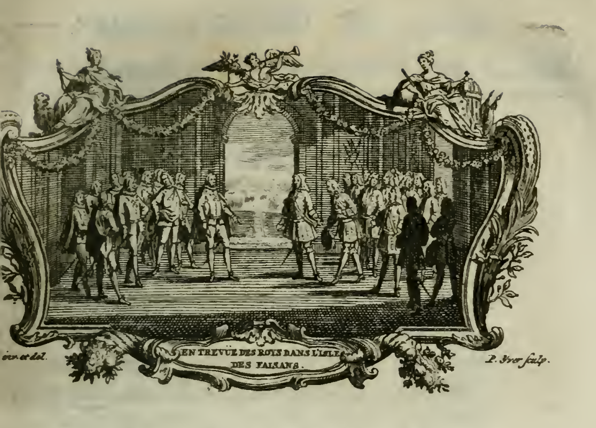
Vôtre très humble ſerviteur,

TURENNE.

Concluſion du Traîté des Pyrénées.

On voit par pluſieurs autres lettres écrites au Roi de la Grande-Bretagne & au Duc d'Yorck, que le Vicomte étoit dans une liaiſon intime avec les Roïaliſtes d'Angleterre, & qu'il contribua plus qu'aucun étranger à l'heureux rétabliſſement de Charles II. Cependant les articles du Traîté de paix entre la France & l'Eſpagne, & ceux du mariage du Roi avec l'Infante, furent arrêtés & ſignés le ſept de Novembre. La guerre, qui avoit duré près de vingt-quatre ans entre les deux Couronnes, finit : l'Alſace, le Rouſſillon, l'Artois & la Flandre devinrent des Provinces de la France. Mazarin par ſes négociations, & Turenne par ſes victoires, remplirent ainſi la principale partie du plan de Richelieu, qui avoit pour objet d'étendre les bornes de l'Empire François.

Fin du quatrième Livre.



HISTOIRE DU VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE CINQUIEME.

LE Vicomte de Turenne, après avoir disposé des troupes selon les ordres de la Cour, alla lui-même trouver le Roi qui parcouroit les Provinces méridionales de son Roïaume, en attendant la belle saison pour aller recevoir l'Infante sur les frontières. (1) Le jeune Monarque, pen- 1660.

Le Vicomte est fait Maréchal Géneral des Camps & Armées du Roi,

(1) Tous les details de ce Livre sont tirés des

1660. dant le séjour qu'il fit à Montpellier, voulut récompenser Turenne des services qu'il avoit rendus à la Patrie, en l'honorant de la prémière Dignité de la Couronne (2). Le Cardinal Ministre lui fit entendre que le Roi rétabliroit volontiers en sa faveur la Charge de Connêtable de France, s'il n'y mettoit point d'obstacle par son attachement à la Religion Protestante: mais le Vicomte n'étoit pas d'un caractère à se laisser tenter par l'attrait des honneurs, quand il s'agissoit de sa conscience. Le Roi ne l'en estima pas moins: & ne pouvant lui conférer la Charge de Connêtable, il en créa une nouvelle qui lui donnoit les mêmes prérogatives; ce fut celle de *Maréchal-Général* des Camps & Armées du Roi, par des Lettres datées du cinquième d'Avril (2).

Mariage du Roi.

Peu de tems après, Louis XIV quitta Montpellier, & se rendit à S. Jean de Luz, pendant que Philippe IV étant parti de Madrid, s'avança jusqu'à S. Sebastien. Vers le commencement de Juin, les deux Rois,

Lettres & Instructions du Vicomte, des Mémoires de Frémont d'Ablancourt, de l'Histoire de l'Abbé Raguenet, des Mercures Hollandois, de Puffendorf *de rebus Brandeburgicis*, de Valkenier Auteur Allemand, de ceux du Chevalier Temple, & de plusieurs autres Auteurs contemporains cités au bas des pages.

(1) Voïés l'Oraison funèbre de M. de Turenne par M. Mascaron.

(2) Voïés les Preuves à la fin, N. XI.

ſuivis des principaux Seigneurs de France 1660.
& d'Eſpagne, s'abouchèrent dans l'Ile des Faiſans, & firent éclater dans ce lieu déſert, tout ce que la grandeur & le luxe déploïent dans les Cours les plus magnifiques & dans les Capitales les plus floriſſantes. D'un côté paroiſſoit Philippe IV, d'un aſpect vénérable, plus épuiſé par ſes travaux, que par le nombre de ſes années: de l'autre côté, Louis XIV, à la fleur de ſon âge, relevoit la Dignité Roïale par ſon air majeſtueux. La Reine-Mère & le Roi d'Eſpagne ſon frère, qui ne s'étoient point vus depuis quarante-cinq ans, répandirent en s'embraſſant des larmes de tendreſſe & de joïe: les deux Rois s'embraſſèrent auſſi, & ſe préſentèrent l'un à l'autre les principaux Seigneurs de leurs Cours. Le Vicomte de Turenne ne s'empreſſant point à ſe montrer, le Roi Catholique demanda à le voir, le regarda avec attention, & ne pût s'empêcher de dire: *Voilà un homme qui m'a fait paſſer bien de mauvaiſes nuits.*

Les deux Rois jurèrent la paix & ratifièrent tout ce qui avoit été conclu par leurs Miniſtres. Le jour ſuivant, Philippe IV remit l'Infante entre les mains de Louis XIV. La célébration du mariage, qui ne s'étoit faite à Fontarabie que par le miniſtère des Ambaſſadeurs, ſe réïtéra avec une extrème magnificence à S. Jean de Luz.

1660.

L'Eſpagne fait marcher des troupes vers le Portugal.

(1) Plufieurs Princes étrangers écrivirent de nouveau au Vicomte, comme du tems de la paix de Weſtphalie, pour le féliciter ſur la concluſion du Traîté des Pyrénées, en l'attribuant à ſes ſuccès & à ſes victoires. Toute l'Europe ſe reſſentit des avantages de cette heureuſe paix, le Roi de la Grande-Bretagne fut rétabli ſur ſon trône, & le Traîté d'Oliva rendit le calme aux Puiſſances du Nord ; le Portugal ſeul perdit toute eſpèrance de repos. La Ducheſſe de Bragance, Reine Régente, offrit de tenir ſon Roïaume comme un Fief de la Caſtille, avec une redevance annuelle d'un million, de quatre mille hommes de pied & de huit vaiſſeaux de guerre : mais le Roi d'Eſpagne prévoïant que le Portugal abandonné par la France ne tiendroit pas une ſeule Campagne, ne voulut prêter l'oreille à aucun accommodement, & ſe flattant d'en faire la conquête, y envoïa toutes ſes troupes, ſous la conduite de Dom Loüis de Hara.

LeVicomte conſeille au Roi de ſecourir le Portugal.

Le Duc de Bragance Roi de Portugal étant mort depuis quatre ans, Louïſe de Guſman ſa veuve gouvernoit le Roïaume, pendant la minorité de ſes enfans, Dom Alphonſe & Dom Pedro. La Reine leur mère étoit née avec une forte inclination pour tout ce qui paroiſſoit héroïque, & avoit contribué plus que perſonne à l'heu-

(1) Voïés les Preuves N. X.

reuſe révolution de Portugal (1). Après la mort du Roi, elle ſe vit ſans alliance, ſans troupes diſciplinées & ſans habiles Généraux: mais elle trouva dans la ſupériorité de ſon eſprit & dans la grandeur de ſon courage des reſſources inépuiſables. Le poids des affaires ne l'épouvanta point: elle rappella toute l'autorité des Conſeils dans ſa perſonne, porta ſes vûës dans toutes les Cours de l'Europe, d'où elle pouvoit tirer du ſecours; & envoïa Dom Juan d'Acoſta Comte de Soure à Paris, pour négocier avec le Cardinal Mazarin. Le Miniſtre ne voulant point donner d'ombrage à l'Eſpagne, l'adreſſa au Vicomte de Turenne, qui devint le principal mobile de toutes les négociations. La révolution de Portugal arrivée vingt ans auparavant, avoit remis ce Roïaume ſous la domination de la Maiſon de Bragance: Turenne toujours porté à procurer du ſecours aux Princes malheureux, & qui dans cet eſprit avoit déja travaillé au rétabliſſement de Charles II Roi d'Angleterre, crut que la France devoit ſe prêter à l'affermiſſement de Dom Alphonſe ſur le trône de Portugal. Il voïoit avec regret qu'à la veille de conquérir les Païs-Bas, on eût tout à coup arrêté ſes progrès, & que la paix des Pyrénées enlevât au Roi le fruit de tant de victoires, qui avoient coûté des

1660.

Le Comte de Schomberg eſt choiſi pour commander en Portugal.

(1) M. l'Abbé de Vertot, Révol. de Portugal.

1660. tréfors immenfes : il craignoit que ce Traité ne donnât le tems à Philippe IV de reprendre des forces, pour renouveller une guerre qui épuiferoit une feconde fois la France d'hommes & d'argent, & que la réünion de Portugal à la Couronne d'Efpagne n'augmentât la puiffance d'un ennemi que l'on devoit toujours redouter. Ainfi les intérêts de la Patrie fe trouvoient liés avec ceux de la Maifon de Bragance.

Comme le fecret étoit néceffaire dans cette négociation, l'Ambaffadeur Portugais ne parut point en public; (1) Le Vicomte le fit cacher dans une maifon de campagne du Duc d'Albret fon neveu, depuis Cardinal de Bouillon : là, il eut plufieurs conférences avec le Comte de Soure, pour connoître les forces du Portugal, l'état des Places & des troupes, la difpofition des peuples & des Miniftres. Inftruit à fond de tout ce qui regardoit le Roïaume, il conclut avec Dom Juan d'Acofta un Traité fecret, par lequel le Roi promettoit d'envoïer des troupes, de l'argent, & même un Général au fecours des Portugais. Le Vicomte jetta les yeux fur le Comte de Schomberg pour cette expédition, & le propofa au Cardinal : Schomberg, Allemand de Nation & Proteftant de Religion, pouvoit s'attacher au Roi de Portugal fans donner de juftes fujets de plainte contre la

(1) Mém. de Frémont d'Ablancourt, p. 6.

France. La négociation fut auffi-tôt fue de la Reine-Mère, qui dit au Vicomte: *Savés vous, bien, Monfieur de Turenne, que je vois par deffus l'Efpagne jufqu'en Portugal? mais je ne m'en mets pas fort en peine, car j'ai fait ce que je voulois.* 1660.

Le Vicomte de Schomberg partit pour Lisbonne avec quatre-vingts Officiers, tant Capitaines que fubalternes, & plus de quatre cens Cavaliers, tous vieux foldats capables d'en former de nouveaux, & de les commander. Il paffa par l'Angleterre où il vit le Roi Charles II. nouvellement rétabli dans fes Etats: il avoit des ordres particuliers de la Régente de Portugal, de preffentir fi ce Prince Proteftant n'auroit point d'éloignement pour le mariage de l'Infante fa fille. L'Efpagne allarmée de cette nouvelle, offrit au Roi de la Grande-Bretagne, d'adopter & de donner une dot à la Princeffe d'Orange, fille de Frédéric Henri, & coufine-germaine du Vicomte; mais Turenne, plus touché des intérêts de la patrie que de la gloire de fa Maifon, preffa le Comte de Schomberg de hâter fa négociation. Le Comte s'en acquitta avec tant d'adreffe, qu'il fit defirer le mariage de l'Infante au Roi d'Angleterre, & paffa enfuite en Portugal, d'où la Reine Régente envoïa à Londres le Marquis de Sande, pour conclure cette alliance.

Auffi-tôt que le Comte de Schomberg fut arrivé à Lisbonne, on réfolut en Efpagne 1661.

1661.

Le Général Schomberg arrive en Portugal.

de lui oppofer Dom Juan d'Autriche, & de rappeller Dom Louis de Haro, plus habile Politique que grand Général. Schomberg établit une exacte difcipline dans l'Armée Portugaife, apprit aux foldats l'ordre qu'ils devoient tenir dans leurs marches, & l'art de fe camper avec avantage; il fit conftruire des fortifications régulières à la plupart des Places frontières qui étoient fans défenfe; il changea bientôt la face des affaires, pouffa la guerre avec vigueur, & fes armes eurent prefque par-tout d'heureux fuccès. Il continua toujours fa correfpondance avec le Vicomte de Turenne qui l'aidoit de fes confeils, & qui étoit l'ame de toutes les négociations politiques, auffi-bien que de toutes les expéditions militaires.

Les Anglois rendent Dunkerque au Roi.

Le Marquis de Sande travailla avec tant d'ardeur à la conclufion du mariage de l'Infante de Portugal & du Roi d'Angleterre, qu'il en accéléra l'exécution. La France fut tirer un grand avantage de cette alliance, auffi-bien que de celle qui fut conclue entre la Princeffe Henriette d'Angleterre & Philippe Duc d'Orléans, frère du Roi. Charles II aimoit tendrement la Princeffe fa fœur, & defiroit avec empreffement ce dernier mariage: mais il n'étoit pas en état de païer la dot. Louis XIV lui offrit une fomme très confidérable, à condition qu'il rendroit Dunkerque à la France; & cette affaire aïant été négociée avec autant de diligence

que de secret, fut presque aussi-tôt conclue que proposée par le Vicomte de Turenne, à qui le Roi de la Grande-Bretagne & le Duc d'Yorck son frère avoient déja de grandes obligations, & avec qui ces deux Princes entretinrent toujours une étroite liaison. Dunkerque fut rendu à la France pour cinq millions, dont une moitié servit à païer la dot de la Princesse Henriette. 1661.

Mort du Cardinal Mazarin.

Peu de tems après (1) le Cardinal Mazarin mourut, après avoir administré le Roiaume pendant seize ans entiers avec habileté. Il avoit appaisé les troubles de la Fronde, sans presque répandre de sang; souffert plus d'une fois l'exil & la proscription, sans rien perdre de son autorité; tourné les malheurs les plus accablans en moïens d'élévation; & déconcerté les desseins de ses ennemis, quoiqu'ils eussent pour Chef un Prince du Sang, fait pour conquérir des Roiaumes, & un Prélat inquiet, capable de les détruire. Si le Ministre avoit joint à ses grands talens, plus de piété, de désintéressement & de bonne-foi, ceux qui lui ont accordé le titre de grand Politique, n'auroient pu lui refuser celui de grand Homme. Après la mort du Cardinal Mazarin, Louis XIV prit en

(1) Le neuf Mars.

1661. main les rênes du gouvernement, & consulta souvent sur toutes les affaires importantes du dedans & du dehors le Vicomte de Turenne, qui connoissoit mieux que personne la situation, la force & les intérêts politiques du Roïaume. Le Tellier, Lionne & Colbert étoient les Conseillers & les exécuteurs des volontés de ce grand Monarque: mais il est sûr que le Vicomte étoit le prémier & quelquefois le seul confident de ses projets (1).

Le Roi abandonne au Vicomte la conduite de l'affaire de Portugal.

Aussi-tôt que le Cardinal fut mort, Turenne représenta au Roi que la promesse qu'avoit faite Mazarin d'abandonner les Portugais, étoit une foiblesse contraire à l'équité, au Droit des gens, à la protection qui est dûë aux Monarques offensés & aux peuples opprimés: il lui remontra ensuite la nécessité d'aider le Portugal à conserver son indépendance de l'Espagne, & à forcer le Roi Catholique d'accorder une paix honorable à la Maison de Bragance: il lui fit sentir enfin le danger qu'il y auroit pour la France de laisser accroître de nouveau la puissance Espagnole. Le Roi, convaincu par les raisons du Vicomte, le laissa absolument maître d'emploïer toutes les som-

(1) Voïés les Lettres & les Négociations entre Jean de Witt Pensionnaire, & les Plénipotentiaires Van-Beuningue & Borcel, Tomes II. & III.

1661.

sommes qu'il jugeroit à propos pour le secours des Portugais.

Le Vicomte entre en liaison avec le Pensionnaire de Witt.

Le Vicomte s'appliqua ensuite à cultiver la bonne intelligence entre la France & les Provinces-Unies, par le crédit qu'il avoit auprès de Jean de Witt (1) Pensionnaire de Hollande. Le Pensionnaire négocia un Traîte de Commerce avec la France, par lequel on donnoit aux deux Nations une entière liberté de trafiquer dans tous leurs ports respectifs: par ce Traîté, les François garantissoient aux Hollandois la pêche sur les côtes d'Angleterre; (2) & les Etats Généraux garantissoient au Roi Très-Chrétien la possession de Dunkerque. Le Comte d'Estrades fut envoïé ensuite Ambassadeur en Hollande; & Turenne dressa des Instructions qui font voir la connoissance parfaite qu'il avoit des intérêts de la France. Peu de tems après, les Etats Généraux firent aussi une alliance avec l'Angleterre, & s'engagèrent à réparer les pertes que les Anglois avoient souffertes aux Indes Orientales, de la part des vaisseaux de la République. Ces deux Traîtés avec Leurs Majestés Très-Chrétienne & Britannique rétablirent parfaitement la tranquillité dans

(1) Il étoit fils d'un des huit Citoïens, que le feu Prince d'Orange avoit fait enfermer dans le Château de Louvestein.

(2) Voïés les Preuves No. XII.

1662. les Provinces-Unies, & réünirent ces trois Puiſſances contre l'Eſpagne en faveur de la Maiſon de Bragance.

Propoſition du mariage de la Princeſſe de Montpenſier avec le Roi de Portugal.

Louis XIV. donna deux cens mille écus au Roi d'Angleterre, pour faire lever trois mille hommes de pied & mille chevaux; & continua de païer annuellement la même ſomme, pour l'entretien des troupes commandées par le Comte de Schomberg : d'ailleurs le Roi promettoit de faire lever un régiment François de mille hommes d'Infanterie, & de le ſoudoïer. Pour attacher plus étroitement le Portugal à la France, on propoſa le mariage de la Princeſſe de Montpenſier avec le Roi Dom Alphonſe IV. Le Vicomte envoïa Haſſet ſon Sécrétaire, pour négocier à Lisbonne cette alliance; il lui donna une ample Inſtruction (1) avec une lettre de créance pour le Comte de Schomberg, qui propoſa le mariage à la Reine : elle l'agréa. Auſſi-tôt que le Vicomte en fut informé, il alla trouver la Princeſſe de Montpenſier, pour ſonder ſes diſpoſitions ſur ce mariage; il emploïa les raiſonnemens, les promeſſes & même les menaces de la part du Roi, pour l'y déterminer; mais inutilement : outre qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à quitter la France, la Renommée l'avoit inſtruite du caractère du Roi de

(1) Voïés les Preuves N. XIII.

1662.

Portugal (1), dont l'esprit étoit bas, l'humeur sombre, le naturel farouche & les mœurs décriées. La Reine-Mère d'Alphonse, pénétrée de douleur, prévoïoit que de si grands dérèglemens feroient tomber ce Prince du trône, & que ruïnant par son incapacité l'ouvrage de plusieurs années, il perdroit le fruit de tant de soins. Elle songea plus d'une fois à le faire enfermer, pour mettre l'Infant Dom Pedro à sa place: ses sages projets furent déconcertés par le Comte de Castel - Melhor, Ministre d'Alphonse: le Comte fit déclarer le Roi majeur, ôta l'administration à la Reine, & s'empara du maniement des affaires.

Le Roi continue de secourir les Portugais.

Les Espagnols se flattant de réduire aisément le Portugal gouverné par un Prince imbécille & furieux, mirent une Armée considèrable sur pied; & Dom Juan d'Autriche assiègea Evora, qu'il prit en peu de jours. Le Comte de Villaflor fut nommé Général de l'Armée Portugaise; mais tous ses succès furent dûs à la valeur & à la prudence du Comte de Schomberg, qui remporta une pleine victoire sur les Castillans. Ce grand Capitaine eut encore moins de peine à défaire les Espagnols, qu'à vaincre l'opiniâtreté du Général Portugais qui traversoit tous ses desseins; ce qui donna tant de dégoût à

(1) Revol. de Portugal, par l'Abbé de Vertot, page 357.

1662. Schomberg, qu'il voulut quitter le Portugal. Le Vicomte de Turenne dépêcha à Lisbonne Frémont d'Ablancourt, pour lui promettre un établissement en France, des secours d'argent & de troupes, & l'engager à continuer ses fonctions: D'Ablancourt devoit demeurer auprès de lui, pour réünir les Seigneurs Portugais, les fortifier dans leur attachement à la Maison de Bragance, & les éloigner de tout accommodement avec l'Espagne, en proposant le mariage de la Princesse de Nemours avec le Roi Alphonse, que la fille de Gaston continuoit de refuser. Le Vicomte, raffermit par-là le Comte de Schomberg & la Cour de Portugal dans leurs résolutions, pour soutenir la guerre contre l'Espagne.

1663.

Le Vicomte raffermit l'alliance avec l'Angleterre & le Portugal.

Philippe IV se tourna alors vers l'Angleterre, pour la détacher du Portugal; & le Vicomte détermina le Roi à envoïer le Marquis de Ruvigni à Londres, pour confirmer Charles II chancelant & incertain. Il dressa de nouvelles Instructions pour Ruvigni (1), qui s'acquitta avec habileté de sa commission, & engagea le Roi Charles à fournir des vaisseaux & des troupes aux Portugais: Louis XIV donna de l'argent. Le Comte de Schomberg n'abandonna point son poste, commanda en chef les troupes des Rois de France, d'Angleterre & de Por-

(1) Voïés les Preuves N. XIV.

tugal, & remporta plusieurs avantages sur les Castillans. 1664.

Mariage arrêté entre Dom Pedro & la Princesse d'Evreux.

(1) La Cour de Portugal voulant témoigner sa reconnoissance au Vicomte de Turenne, pour tant de services qu'elle en avoit reçus, envoïa le Marquis de Sande en France, avec plein pouvoir de traîter du mariage de Fébronie de la Tour d'Auvergne nièce du Vicomte, avec l'Infant Dom Pedro frère du Roi; & cette alliance fut si fort avancée, que les articles du contrat furent signés. Toutes ces négociations déplaisoient aux Ministres, parce que les affaires ne se traîtoient point au Conseil, mais têté à tête avec le Roi: ils craignirent le crédit que Turenne avoit sur l'esprit du Prince, & résolurent de rompre toutes ses liaisons avec le Portugal. En effet, ils agirent hautement contre lui; & pour le piquer & le dégoûter, ils firent rompre le mariage de la Princesse d'Evreux qui épousa quelques années après, Maximilien frère de l'Electeur de Bavière. Le Vicomte n'en témoigna aucun ressentiment; & moins occupé des intèrêts de sa Maison que du bien de l'Etat, il continua toujours de porter le Roi à secourir le Portugal pour empêcher la réünion de ce Roïaume à la Couronne d'Espagne,

(1) Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt, qui fut chargé de cette négociation.

1664. L'Angleterre déclare la guerre aux Hollandois.

Cependant l'Angleterre & la Hollande commencèrent à ſe brouiller de nouveau. Les Marchands Anglois ſe plaignirent d'abord au Parlement des inſultes que les Hollandois leur faiſoient dans les Indes Orientales, & ſur les côtes d'Afrique. Quelque tems après, les Capitaines Anglois firent pluſieurs hoſtilités en Guinée. Les Hollandois envoïèrent en France Van-Beuningue, demander au Roi une médiation efficace, & la garantie qu'il avoit promiſe. Ils dépêchèrent auſſi des Ambaſſadeurs en Suède & en Dannemarc, pour mettre les deux Rois du Nord dans leurs intèrêts; mais toutes ces négociations furent inutiles. La guerre ſe déclara entre l'Angleterre & la Hollande; Charles II. équipa une Flotte de cent ſept navires, commandée par ſon frère le Duc d'Yorck; & la République lui en oppoſa une autre de cent trois vaiſſeaux. On donna un combat naval ſur les côtes d'Angleterre; le Duc d'Yorck défit les Hollandois, & ſe feroit rendu maître de la mer, s'il avoit pourſuivi ſa victoire. Après cette défaite on preſſa ouvertement le Roi de France de ſe joindre à l'un où à l'autre parti: Louis XIV en délibèra avec le Vicomte, qui lui préſenta un Mémoire (1) où l'on découvre également la juſteſſe de ſon eſprit, & l'étenduë de ſes vûës; il por-

1665.

(1) Voïes les Preuve, N. XV.

ta le Roi par ce Mémoire à offrir sa médiation entre les deux Puissances. Ses conseils furent suivis, mais sans succès; la guerre continua entre la République & l'Angleterre, & l'on équipa de nouvelles Flottes. 1665.

Mort du Roi d'Espagne.

Pendant ces hostilités, Philippe IV tomba malade, & le Roi consulta de nouveau le Vicomte sur les résolutions qu'il faloit prendre (1). Peu de tems après, le Roi Catholique mourut d'un flux de sang, & Louis XIV s'adressa à la Cour de Madrid pour représenter ses droits sur les Païs-Bas; il fit tous ses efforts pour obtenir justice par les négociations, avant que d'emploïer la force: comme il craignit que la liaison des Anglois avec les Portugais ne déterminât ces derniers à faire la paix avec l'Espagne, il envoïa S. Romain à la Cour de Lisbonne, & chargea le Vicomte de lui donner des instructions, qui servent à développer toute l'intrigue & le secret des affaires du Portugal (2).

Le Roi se déclare pour les Hollandois contre l'Angleterre.

D'un côté, les liaisons secrettes que les Anglois continuoient d'avoir en Espagne, & les efforts qu'ils firent pour engager les Portugais à faire la paix avec le Roi Catholique, déplurent à Louis XIV: d'un autre côté, ce Monarque sentant qu'il auroit besoin de l'amitié des Etats Généraux,

(1) Voïés les Preuves N. XVI.
(2) Ibid. N. XVII.

1665. s'il portoit la guerre dans les Païs-Bas, céda enfin aux puissantes sollicitations de Van-Beuningue, & se déclara pour la République contre les Anglois; il donna tous les ordres nécessaires au Duc de Beaufort Grand-Maître & Sur-Intendant Général de la Navigation de France, pour mettre la Flotte en état d'agir dans la Manche. Les Anglois armèrent soixante & dix vaisseaux, y mirent plus de vingt trois mille combattans ou matelots & près de cinq mille pièces de canon, sous la conduite du Général Monck Duc d'Albemarle: celle des Hollandois composée de plus de cent voiles, portoit vingt-deux mille hommes & quatre
1666. mille six cens pièces de canon. On donna deux sanglans combats au mois de Juin; mais la Flotte Françoise ne put joindre les Hollandois avant ces deux actions. Le Duc de Beaufort s'étoit arrêté dans la rivière de Lisbonne, pour attendre la Princesse de Nemours sa nièce, que le Roi de Portugal devoit épouser, & que les Espagnols vouloient surprendre: ce qui fit dire à quelques-uns (1) que le véritable dessein de Louis XIV étoit d'animer les deux Puissances maritimes l'une contre l'autre, pour s'élever sur leurs ruïnes. On voit la droiture des intentions du Roi dans les Instructions du Vicomte de Turenne au Marquis de Belle-

(1) Voïés Basnage, Annales de l'an 1666. page 773.

fonds qui fut envoïé en Hollande pour convenir avec les Etats sur la jonction des deux Flottes: en effet le Duc de Beaufort étant arrivé au mois de Juillet près de Brest, eut ordre d'aller sur les côtes de Normandie, joindre les Hollandois qui s'avancèrent devant Dunkerque; mais les vents s'opposèrent à cette jonction, & il falut se réserver pour la Campagne suivante. 1666.

Mort de la Vicomtesse de Turenne & de la Reine-Mère.

Dans le cours de cette année mourut la Vicomtesse de Turenne, dont on ne peut assés louer les vertus: quoiqu'elle eût eu plusieurs conférences avec les Docteurs de l'Eglise Catholique, les préjugés de son enfance durèrent autant que sa vie. Le Vicomte de Turenne fut vivement touché de sa mort, & la tendresse sincère qu'il avoit pour elle fut la seule mesure de sa douleur. La mort de la Reine-Mère Anne d'Autriche, qui arriva dans le même tems, donna occasion au Roi de songer efficacement à la guerre contre l'Espagne, & de faire valoir ses prétensions sur les Païs-Bas Il songea dès-lors à prendre de justes mesures contre l'Empereur, & consulta le Vicomte qui dressa un Mémoire où il découvre à fond la situation de l'Empire, les intérêts politiques des Princes d'Allemagne, & les moïens d'empêcher Léopold de passer le Rhin (1).

(1) Voïés les Preuves N. XVIII.

1666. Le Roi suivit les avis du Vicomte, & commença par menacer de toute son indignation l'Evêque de Munster qui étoit en guerre avec les Provinces-Unies, s'il ne faisoit la paix: le Prélat épouvanté s'adoucit & traîta avec les Hollandois. Louis XIV s'assura ensuite de l'alliance ou de la neutralité des autres Princes d'Allemagne, qui traîtèrent avec lui ou avec ses alliés, pendant le cours de cette année. Le Comte de Furstemberg fut emploïé de la part du Roi pour négocier avec ces Princes; & l'on trouve dans les papiers du Vicomte de Turenne, plusieurs projets pour attacher à la France l'Electeur de Cologne, l'Electeur de Brandebourg, le Duc de Neubourg, le Duc de Lunebourg, le Comte de Waldeck & quelques autres.

Le Roi fait plusieurs alliances avec les Princes d'Allemagne.

1667. Avant que de déclarer la guerre, le Roi engagea les Anglois & les Hollandois à faire la paix, pour empêcher les prémiers de se joindre à l'Espagne, & pour mettre les derniers en état de le secourir. Une alternative proposée par le Vicomte de Turenne, fut le fondement de cette paix: c'étoit de faire une restitution générale & réciproque de tout ce qu'on avoit pris pendant la guerre, ou de garder ce que chacun possèdoit, en abandonnant toutes les prétensions respectives. On prit ce dernier parti, comme le plus sûr & le plus facile: le Traîté fut conclu & signé à Breda le dernier jour

Paix de Breda.

de Juillet. Après la conclusion de la paix entre la France, l'Angleterre & la Hollande, le Vicomte conseilla encore au Roi de faire un Traîté d'alliance avec les Suèdois, pour les engager à tenir dans l'Evêché de Brèmen douze mille hommes prêts à entrer dans l'Empire, dès que Léopold déclareroit la guerre à la France (1). 1667.

Préparatifs pour la guerre.

Le Roi aïant pris ainsi toutes ses précautions avec la Suède, l'Angleterre, la Hollande & le Portugal contre l'Espagne & l'Empereur, songea à exécuter le projet qu'il avoit formé de se rendre maître des Païs-Bas. Dès le mois de Mars, les troupes qu'il destinoit pour cette expédition s'avancèrent sur les frontières de Champagne & de Picardie, sous prétexte de faire, comme à l'ordinaire, de grandes revûës, où les troupes campoient aussi régulièrement que si l'on eût été dans une guerre ouverte. Vers la fin du mois d'Avril, le Roi se prépara à entrer en Campagne, nomma des Officiers-Généraux, distribua de l'argent pour l'artillerie & pour les vivres, fit avertir les Officiers de faire leurs équipages, & donna tous les ordres nécessaires pour commencer la guerre. Ces préparatifs mirent en mouvement toute l'Europe : on accusa Louis XIV d'aspirer à la Monarchie universelle, de violer la paix des Pyrénées, & de

(1) Voïés les Preuves N. XIX.

1667. vouloir ravir au Roi d'Eſpagne ſon beau-frére les Etats qui lui appartenoient. Ces reproches, auſſi injuſtes qu'inſultans, obligérent Louis XIV à publier dès le commencement de Mai un Manifeſte dont on envoïa des exemplaires imprimés par toute l'Europe, ſur-tout à Madrid & à Bruxelles.

Subſtance du Manifeſte du Roi.

Le Roi prétendoit que par le droit de *Dévolution* qui a lieu dans les Païs-Bas, dans le Cambreſis, dans la Bourgogne & dans le Luxembourg, tous ces Etats devoient revenir à la Reine, après la mort du Roi Philippe IV ſon père: en vertu de ce droit, les enfans du prémier lit, mâles ou femelles, héritent au préjudice de ceux du ſecond. Les Coutumes municipales & les Arrêts rendus au Grand-Conſeil de Malines autoriſent cette Loi; les Ducs de Brabant & Charles-Quint lui-même s'y ſont ſoumis, quoique revêtus d'un pouvoir qui auroit pu la forcer. Comme la Reine de France Marie-Thérèſe étoit la ſeule qui reſtât des enfans du prémier mariage de Philippe IV, les prétenſions du Roi paroiſſoient bien fondées (1). Un Auteur contemporain aſſure que cette obſervation ſur *la Coûtume* des Païs-Bas avoit échappé aux Juriſconſultes François, & que le Vicomte de Turenne fut le prémier qui en parla au Roi.

(1) Mém. MSS. de Frémont d'Ablancourt.

1667.

Le Roi fait assembler ses troupes sur les frontières.

Louis XIV, avant que de se mettre en campagne, fit une seconde tentative auprès de la Reine Régente d'Espagne, pour la porter à un accommodement: toutes ses démarches pacifiques aïant été inutiles, il dit au Maréchal de Turenne, *qu'il vouloit marcher en personne à la tête de ses Armées, & apprendre sous lui le métier de la guerre.* Le Vicomte donna ordre aux troupes de s'avancer vers la frontière en divers endroits, depuis la Meuse jusqu'à la mer de Calais, de manière cependant qu'elles pouvoient se réünir en cinq ou six jours.

Le Roi quitte Paris, se met à la tête de son Armée, & prend plusieurs villes.

20 Mai.

Le Roi aïant déclaré qu'il ne vouloit se servir dans le Cours de cette Campagne, que des conseils du Vicomte Maréchal-Général, partit de Paris & se rendit à Amiens. Après avoir nommé la Reine Régente pendant son absence, & lui avoir formé un Conseil, où présidoient le Chancelier Séguier, & le Maréchal d'Estrées, il fut arrêté que le gros de l'Armée composé de vingt-cinq mille hommes de pied, & de dix mille chevaux, attaqueroit la Flandre par le milieu; & qu'on auroit deux Camps-volans sur les aîles, l'un dans le Luxembourg sous les ordres du Marquis de Créqui, l'autre sous le commandement du Maréchal d'Aumont vers la mer: le Duc de Noailles fut envoïé dans son Gouvernement de Roussillon, avec quelques régimens, pour veiller à la conservation de cette Pro-

1667. vince. Auſſi-tôt que la répartition des troupes eut été faite, la grande Armée reçut ordre de marcher à Charleroi ſur la Sambre: à ſon approche le Marquis de Caſtel-Rodrigo, Gouverneur des Païs-Bas, fit ſauter les fortifications qui ne venoient que d'être achevées, & abandonna la Place. Le Roi, conduit par le Vicomte de Turenne, les fit rétablir promtement; s'empara de Binche & d'Ath, villes ſituées entre la Sambre & l'Eſcaut; défit ſept ou huit cens hommes qui vouloient ſe jetter dans Tournai, aſſiègea cette ville qui ne tint que deux jours; marcha enſuite à Douai ſur la rivière de Scarpe, prit cette Place & ſon Fort en ſept jours; s'avança vers Oudenarde ſur l'Eſcaut, qui ſe rendit en vingt-quatre heures; ſe ſaiſit d'Aloſt ſur la Denre, & alla enfin aſſièger Lille: pendant que le Maréchal d'Aumont de ſon côté ſe rendit maître de Bergues, de Furnes, du Fort S. François, d'Armentières & de Courtrai.

Le ſiège de Lille eſt réſolu.

(1) Le ſiège de Lille paroiſſoit ſi difficile, que le Marquis de Louvois voulut en diſſuader le Roi. Les Eſpagnols avoient pris toutes ſortes de meſures pour mettre la Place à couvert: elle étoit fortifiée de quatorze baſtions roïaux, entourée de doubles foſſés: la garniſon n'étoit-que de trois mille

(1) Hiſt. Milit. de Louis le Grand, & Relation de la guerre de Flandre par Vandœuvres en 1667.

fantassins, & de douze cens chevaux de troupes règlées ; mais les habitans en état de porter les armes, montoient à vingt mille hommes. Le Gouverneur étoit un Officier de grande expérience, & les munitions avec les vivres abondoient dans la ville, desorte qu'elle pouvoit faire une longue & vigoureuse défense. L'Armée du Roi étoit fort diminuée par les sièges qu'elle avoit faits, & par les garnisons répandues dans toutes les Places conquises. Le Comte de Marsin, qui commandoit les troupes Espagnoles en Flandre, avoit rassemblé un Corps de six mille hommes pour jetter des secours dans Lille, qui étant grande, demandoit des Lignes de circonvallation étendues. Ces obstacles qu'on ne cessa d'exagèrer, ne furent pas capables d'arrêter le Roi ; il vouloit finir la Campagne par une conquête dont les difficultés augmenteroient la gloire. Après avoir ordonné tous les préparatifs pour cette entreprise, il détacha le Marquis d'Humières pour investir la Place, pendant que le Comte de Lisslebonne & le Comte de Lorges fermeroient les passages avec les troupes de Lorraine. 1667.

Le Roi arriva enfin & fit travailler aux Lignes de circonvallation : comme elles étoient mal garnies de troupes à cause de leur étendue, & que les Espagnols marchoient pour jetter du secours dans la Place, il fit venir au siège le Marquis de Cré- 10 Août. Lille est prise.

1667. qui avec ſon Camp-volant. Le Comte de Croui qui étoit Gouverneur de la ville, aïant brulé les fauxbourgs & fait prêter le ferment aux bourgeois, envoïa complimenter le Roi, & le ſupplier de le faire avertir de quel côté il camperoit, pour empêcher qu'on ne tirât ſur ſon quartier: Louis XIV le remercia de ſa politeſſe, & lui fit dire que ſon quartier ſeroit dans tout le Camp de ſon Armée. Les Aſſiègeans s'occupèrent huit jours à perfectionner les Lignes, à faire proviſion de faſcines, & à raſſembler les matériaux néceſſaires pour l'ouverture de la tranchée. Elle ſe fit la nuit du dix-huit au dix-neuf, en deux endroits
29 Août. différens: après cinq ſorties vigoureuſes où les aſſiègés furent toujours repouſſés, & où il n'arriva aucun évènement qui mérite d'être raconté, la ville ſe rendit le neuvième jour de tranchée ouverte. Les articles de la Capitulation aïant été règlés & ſignés, la garniſon ſortit le matin du vingt-huitième, au nombre de dix-ſept cens hommes d'Infanterie & de huit cens chevaux, que l'on conduiſit à Ypres. Pendant ce ſiège, Louis XIV. voulut que le Vicomte de Turenne l'accompagnât à la tranchée, & qu'il lui expliquât les raiſons des travaux; les troupes encouragées par la préſence de leur Roi, par ſon exemple & par ſes veilles, firent au-delà de leur devoir, & obligèrent cette grande ville à ſe rendre ſi promtement.

ment Le jeune Monarque y fit son entrée le même jour que les assiègés en sortirent, & reçut le serment des fidèlité des Magistrats & des Bourgeois, à qui il accorda la confirmation de leurs privilèges. 1667.

Défaite du secours qui venoit pour se jetter dans Lille.

Le Comte de Marsin & le Prince de Lignes ne sachant point la prise de la ville, s'avançoient pour y jetter du secours : le Roi qui fut averti de leur marche, détacha les Marquis de Créqui & de Bellefonds avec plusieurs escadrons, & les suivit lui-même avec un gros Corps de Cavalerie, pour les soutenir : le Prince de Lignes & Marsin, instruits de la reddition de la Place, retirèrent. Le Marquis de Créqui les aïant joints, tomba sur leur arrière-garde, la chargea avec vigueur & la défit entièrement; pendant que le Marquis de Bellefonds, soutenu par le Roi, attaquoit leur Armée qui fut pareillement battue. On fit dans ce combat quinze cens prisonniers ; on prit dix-huit étendarts & cinq paires de timbales. Bien-tôt après le Roi retourna à Paris & laissa le commandement de l'Armée au Vicomte de Turenne, qui se préparoit à marcher jusqu'à Bruxelles.

Les Hollandois font des préparatifs par mer & par terre

(1) Le Marquis de Castel-Rodrigo voïant que la plupart des villes se rendoient sans faire aucune résistance, représenta aux Etats de Hollande l'intèrêt qu'ils avoient à

(1) Mém. de Langlade.

1667. la conſervation des Païs-Bas, & la néceſſité preſſante du ſecours. Les Etats aſſemblés extraordinairement cherchèrent tous les moïens d'arrêter les progrès du Roi, ſans oſer ſe déclarer contre lui: la reconnoiſſance les obligeoit à ſoutenir ſes intèrêts; mais il étoit dangereux de contribuer à la deſtruction des remparts de leur païs. Ils firent lever ſecrettement des troupes, qui furent diſtribuées ſur les frontières; donnèrent des ordres pour équiper une Flotte de quarante vaiſſeaux, & délivrèrent des commiſſions pour armer vingt-cinq mille hommes de pied, ſous prétexte de veiller à la conſervation de leur païs. D'ailleurs, pour affermir le Gouvernement dans la forme Républicaine, on dreſſa dans une Aſſemblée tenue à La Haïe, l'*Edit perpétuel* contre le rétabliſſement du *Stadhouderat*: on le fit ſigner & jurer par tous ceux qui étoient emploïés dans les charges de la République. Le Prince d'Orange Guillaume III le jura lui-même, & par ce ferment les Etats crurent s'aſſûrer de ce jeune Prince, dont les grandes eſpèrances faiſoient peur à la faction du Penſionnaire De Witt qui gouvernoit la République. Cependant l'Eſpagne, épouvantée par les progrès des armes du Roi en Flandre, chercha à faire la paix avec le Portugal, dans le deſſein de tourner toutes ſes forces du côté des Païs-Bas: la France, pour l'empêcher, offrit

& le Roi de Portugal ſe marie.

de nouveau des troupes aux Portugais, & conclut le mariage de la Princesse d'Aumale avec le Roi de Portugal. 1668.

Triple-Alliance entre la Hollande, l'Angleterre & la Suède.

D'un autre côté, le Roi d'Angleterre allarmé de la rapidité des Conquêtes de Louis XIV, envoïa en Hollande le Chevalier Temple, le plus habile Politique & le plus grand Négociateur de l'Europe, pour réveiller l'attention des Etats Généraux. Temple proposa une Triple-Alliance entre la Hollande, l'Angleterre & la Suède, pour obliger les deux Couronnes de France & d'Espagne à faire la paix; il dressa le Traîté dans une nuit, & la négociation finit en cinq jours: le projet fut arrêté le vingt-trois de Janvier, signé le sept de Février, & ratifié le vingt-cinq d'Avril. Les nouvelles de la Triple-Alliance étonnèrent le Roi: il se plaignit des Anglois & des Hollandois, qui avoient dérobé leurs démarches à ses Ministres; aussi eut-il de la peine à oublier ce que les Etats Génèraux venoient de faire, & ce Traité fut la source des guerres célèbres contre la République, qui n'éclatèrent que quatre ans aprés.

Conquête de la Franche-Comté.

Pendant qu'on formoit cette alliance, Louis XIV. fit défiler ses troupes vers la Franche-Comté, & en donna le commandement au Prince de Condé, c'étoit la prémiere marque de bienveillance que le Roi lui eût donnée depuis les guerres civiles. On crut avec assés de vraisemblance, que

1668. le Prince n'étoit employé qu'à la sollicitation du Marquis de Louvois ; & que le Ministre, jaloux de la confiance dont Louis XIV. honoroit Turenne, avoit voulu, pour diminuer son crédit, lui opposer Condé. Le Prince sentit renaître son ardeur martiale, lorsqu'il se vit à la tête d'une Armée, chargé d'une commission qui annonçoit l'oubli de sa conduite passée : il assembla ses troupes, entra dans la Franche-Comté, s'en rendit maître en dix jours, & pour récompense, obtint le Gouvernement de cette Province.

Paix d'Aix la-Chapelle.

Cependant les Hollandois, les Anglois & les Suèdois avoient envoïé leurs Plénipotentiaires à Aix-la-Chapelle, pour réconcilier la France avec l'Espagne. Le Roi proposa une alternative, & offrit la paix à condition qu'on lui abandonneroit ce qu'il venoit de conquérir dans les Païs-Bas, ou bien qu'on lui laisseroit la Franche-Comté, en y ajoutant Cambrai, Aire & S. Omer. L'Espagne devoit, selon les apparences, accepter la dernière proposition, & cèder aux François un païs qui étoit à leur bienséance, en gardant une très forte barrière pour la sûreté de ses Provinces en Flandre: mais elle aima mieux laisser toutes les grandes villes des Païs-Bas exposées aux François, qui pourroient s'en rendre maîtres dans une seule Campagne. Castel-Rodrigo, par une politique rafinée, détermina la Cour

de Madrid à prendre ce parti, eſpèrant 1668.
que, ſi la France ſuccomboit un jour à la tentation de s'emparer du reſte des Païs Bas, cet excès d'ambition obligeroit les Anglois & les Hollandois à ſecourir l'Eſpagne, à s'unir contre la France, & à renouveller la guerre. Les Hollandois virent cette réſolution avec chagrin, & firent tous leurs efforts pour la traverſer. Pendant que les Eſpagnols balançoient à ſe décider, le Roi fit défiler vers la frontière cent mille hommes qu'il diviſa en trois Corps: il devoit percer avec une de ces Armées juſqu'à Bruxelles, le Duc d'Orléans à la tête de la ſeconde aſſièger Oſtende, & le Prince de Condé entrer dans le Luxembourg avec la troiſième. La République arma de ſon côté pour faire réüſſir ſa médiation, & acheta des Ducs de Lunebourg trois mille fantaſſins & ſix régimens de Cavalerie. Louis XIV. diſſimula ſon reſſentiment contre les Etats Généraux, juſqu'à ce qu'il pût détacher l'Angleterre de leurs intérêts. D'un autre côté, l'Eſpagne craignant la perte entiére des Païs-Bas, hâta la concluſion de la paix, qui fut ſignée le deux de Mai à Aix-la-Chapelle: par ce Traité on cèdoit au Roi, avec Courtrai, Bergues & Furnes, tout le païs appellé depuis la Flandre Françoiſe, à condition qu'il rendroit la Franche-Comté.

Le Traité d'Aix-la Chapelle fut précédé Paix con-

1668. de celui de la Cour de Lisbonne avec l'Espagne, qui reconnut enfin l'indépendance de la Couronne de Portugal. Le Roi Alphonse fut relégué dans les Iles Tercères, comme imbécille; son mariage déclaré nul, sous prétexte d'impuissance; & l'Infant Dom Pedro élevé sur le Trône, après avoir épousé la Reine sa belle-sœur: les longues guerres de Portugal qui avoient duré près de trente ans, se terminèrent ainsi; les démêlés entre l'Espagne & la France sur les Pais-Bas cessèrent, & tout sembloit promettre à la Chrétienté une longue & parfaite tranquillité.

clue entre le Portugal & l'Espagne.

Le calme dont jouït l'Europe après la paix d'Aix-la-Chapelle, donna beaucoup de loisir au Vicomte de Turenne: il l'emploïa tout entier à l'étude de la Religion, qu'il se reprochoit depuis long-tems de n'avoir jamais bien approfondie. Dès le tems de la paix des Pyrénées, il avoit commencé à se défier du Calvinisme. Les récits que lui avoient souvent faits les Anglois pendant le commerce qu'il eut avec eux, de la multiplicité des Sectes qui inondoient la Grande-Bretagne, l'avoient extrêmement frappé. En parlant dans une de ses lettres à la Vicomtesse de Turenne (1) de cette di-

Le Vicomte embrasse la Religion Catholique & Romaine.

(1) Voïés les Preuves N. VIII. Dans les lettres de M. de Turenne à sa femme, on sent avec quel fond de bonne-foi il cherchoit la vérité, & que son cœur se rendit, dès que son esprit fut éclairé.

verſité d'opinions: *On voit,* dit-il, *que par trop d'indépendance d'eſprit, quoiqu'avec bon-ſens, & peut-être de la dévotion, on a ſi fort défiguré la Religion, que chaque perſonne fait une Secte à ſa mode.* Le progrès de ſa défiance & de ſes doutes ſe manifeſte dans pluſieurs autres lettres. Mais la haute idée qu'il avoit de la ſupériorité de l'eſprit de la Vicomteſſe, & la crainte de bleſſer la délicateſſe de leur union, le retinrent, malgré les lueurs d'une conviction naiſſante, dans ſes anciens engagemens: ce ne fut qu'après la mort de ſa femme, que rendu à lui-même, il ſe livra à ſes propres lumières, & vit ſouvent le célèbre Abbé Boſſuet, depuis Evêque de Meaux, que ſa profonde ſcience rendoit digne d'un tel Proſélyte. On prétend que ce fut pour l'inſtruction du Vicomte, que ce Prélat écrivit ſon *Expoſition de la Foi*, livre tant admiré. Quoiqu'il en ſoit, Turenne ſentit bientôt, par ſes entretiens avec ce Grand-Homme, que la multitude incapable de raiſonner, doit être conduite par la ſoumiſſion; que tout Légiſlateur ſage en donnant une Loi écrite, doit établir un Interprête ſûr pour en fixer l'intelligence; & que ſans cette ſubordination, chacun viendroit, le livre des Loix à la main, diſputer de ſon ſens, l'interprêter à ſa mode, & former une Religion à ſa fantaiſie. Turenne pénétré de ces maximes porta ſon caractère héroïque juſques dans la 1668.

1668. Religion même, & ſut diſtinguer entre les abus & les principes, les formes & le fond, la fauſſe dévotion & la vraïe piété. Pendant qu'il n'étoit point convaincu, nulle vûë humaine, nul motif d'ambition, nul intérêt temporel ne purent le déterminer à changer de Religion : mais auſſi-tôt qu'il voit la lumière, il s'y rend, en ſacrifiant ſa réputation aux ſoupçons injuſtes de ceux qui l'accuſoient d'agir par des vûës politiques, indignes d'une grande ame. Il alla faire ſon abjuration entre les mains de l'Archevêque de Paris, & ne l'avertit de ſon deſſein que la veille du jour où il la devoit faire, pour éviter l'oſtentation qui auroit accompagnée cette cérémonie, ſi elle étoit venue à la connoiſſance du public.

Conduite du Vicomte après ſa converſion.

Le Vicomte alors perſuadé que ſa conduite & ſes mœurs devoient répondre à la pureté de ſa foi, pratiquoit toutes les vertus civiles, morales & chrétiennes, en montrant ſon amour pour Dieu, par ſa charité pour les hommes. Quoique les formes extérieures de la Religion ne lui tinſſent pas lieu de vertus, cependant il étoit exact obſervateur de toutes les cérémonies du culte public, & donnoit dans toutes les occaſions des marques éclatantes de ſa piété. Devenu vrai adorateur en eſprit & en vérité, il ne ſe contenta pas de changer ſa manière de penſer, il changea auſſi ſa manière de vivre. Etant allé un jour à confeſſe, le Prê-

tre lui demanda s'il n'étoit pas retombé dans une faute qui lui avoit été habituelle avant sa conversion : *Je n'ai jamais manqué de parole aux hommes*, répondit le Vicomte, *en manquerai je à Dieu?* Eclairé de plus en plus par la foi & la pratique de toutes les vertus chrétiennes, il ouvre les yeux sur le monde invisible, & sur la haute destinée de l'homme dans les siècles à venir; peu à peu tous les objets se transforment & se présentent à lui sous un autre point de vûë : les guerres, les conquêtes, les affaires les plus importantes qui agitent les foibles humains, lui paroissent des occupations au-dessous de la grandeur d'un Etre immortel fait pour l'*Infini*. Il veut alors se retirer du monde, pour se dévouer uniquement à la contemplation des vérités éternelles; le Roi s'y oppose; il renonce à tous les mouvemens de sa piété par une piété supérieure, & respecte l'ordre de Dieu dans la volonté de son Maître : mais il conserve toujours son goût pour la solitude. Libre des passions qui attachent à la Cour, il passoit ses jours dans la société d'un petit nombre d'amis choisis, d'où il ne sortit que pour aller rendre ses devoirs au Roi. Sa vie privée n'est pas moins admirable que sa vie publique; l'étude & la conversation faisoient ses principaux amusemens; (1) il

1668.

(1) Mém. de Langlade.

1669. ſe plaiſoit avec les gens de lettres ſenſés & ſolides; mais il dédaignoit le bel-eſprit, ceux qui cherchent à briller par les bons-mots, & qui veulent parler de tout ſans avoir jamais rien approfondi: il étoit touché des productions d'eſprit vives & naturelles, aimoit la lecture des bons livres, en parloit avec plaiſir, mais ſans affectation. Il avoit tous les jours une table, mais elle étoit modeſte & frugale: il aimoit à s'égaïer dans les repas; il goûtoit alors les plaiſanteries, & plaiſantoit lui-même aſſés finement, mais toujours avec prudence & politeſſe; peu de gens ſavoient plus de contes, & racontoient mieux que lui. Il vivoit ainſi à Paris dans une grande ſimplicité, ſemblable aux Héros de l'ancienne Rome, qui ne ſe diſtinguoient par aucun éclat extérieur (1).

Pluſieurs traits admirables du Vicomte.

Un jeune homme de condition arrivé de Province, qui ne connoiſſoit pas le Vicomte, frappa un jour ſon cocher dans un embarras des ruës de Paris: un artiſan ſortit de ſa boutique un bâton à la main, en criant: *Comment, on maltraîte ainſi les gens de Monſieur de Turenne?* A ce nom, le jeune homme éperdu vint à la portière du caroſſe, faire des excuſes au Vicomte, qui dit en ſouriant: *Vous vous entendés fort bien, Monſieur, à châtier les gens; quand les miens feront des ſottiſes, trouvés bon que je vous les*

(1) Hiſt. MSS. de l'Abbé Raguenet.

envoïe. Il alloit ſouvent entendre la Meſſe à pied, & de là ſe promener ſeul ſur le rempart, ſans domeſtiques & ſans aucune marque de diſtinction. Un jour dans ſa promenade, il paſſa près d'une troupe d'artiſans qui jouoient à la boule, & qui, ſans le connoître, l'appellèrent pour juger un coup; il prit ſa canne, & après avoir meſuré les diſtances, prononça: celui qu'il avoit condamné lui dit des injures; le Maréchal ſourit; & comme il alloit meſurer une ſeconde fois, pluſieurs Officiers qui le cherchoient, vinrent l'aborder; l'artiſan demeura confus, & ſe jetta à ſes genoux pour lui demander pardon: le Vicomte répondit: *Mon ami, vous aviés tort de croire que je vouluſſe vous tromper.* Il alloit quelquefois aux ſpectacles, mais rarement. Un jour il ſe trouva ſeul dans une loge, où entrèrent quelques Provinciaux, qui ne le connoiſſant pas, voulurent l'obliger à leur cèder ſa place ſur le prémier banc: comme il le refuſa, ils eurent l'inſolence de jetter ſon chapeau & ſes gants ſur le théatre; ſans s'émouvoir, il pria un jeune Seigneur de la prémière qualité, de les lui ramaſſer. Ceux qui l'avoient inſulté, apprenant qui il étoit, rougirent & voulurent ſe retirer; mais il les retint avec bonté & leur dit, que *s'ils vouloient s'arranger, il y auroit place pour tous.* De cette manière, le Héros ſe confondoit ſouvent avec la foule & gardoit toujours ſon carac- 1669.

1669. tère. Paſſant une nuit ſur le rempart, il tomba entre les mains d'une troupe de voleurs qui arrêtèrent ſon caroſſe: ſur la promeſſe qu'il leur fit de cent louis d'or, pour conſerver une bague d'un prix beaucoup moindre, ils la lui laiſſèrent; & l'un d'eux oſa bien aller le lendemain chés lui, au milieu d'une grande compagnie, lui demander à l'oreille l'exécution de ſa parole: le Vicomte fit donner l'argent, & avant que de raconter l'avanture, laiſſa le tems au voleur de s'éloigner, en ajoutant „ qu'il faloit être inviolable dans ſes promeſſes, „ & qu'un honnête-homme ne devoit jamais manquer à ſa parole, quoique donnée à des fripons mêmes.

1670. Le Vicomte, après pluſieurs années de repos, fut obligé de reprendre ſes fonctions de Général, pendant les guerres de Hollande, dont il faut développer ici les motifs, en faiſant connoître en même tems les intérêts des Puiſſances différentes, qui ſe déclarèrent alors pour ou contre les Provinces-Unies.

Source des guerres entre la France & la Hollande.

Lorſque la Souveraineté des Etats Généraux eut été reconnue par l'Eſpagne, au commencement du dernier ſiècle (1), la République de Hollande parvint au plus haut point de grandeur & de gloire: ſes peuples habiles & laborieux avoient culti-

(1) Le 12 d'Avril 1609.

vé le commerce au milieu de la guerre : leurs vaiſſeaux couvroient les mers, & rapportoient des marchandiſes de l'un & de l'autre hémiſphère. Amſterdam étoit devenu le magazin de l'Europe, & la plus riche ville de l'Univers : la ſeule Hollande contenoit trois millions d'hommes ; les autres Provinces étoient peuplées à proportion. Les Etats Généraux s'étant rendus maîtres de pluſieurs Iles & de pluſieurs Roïaumes dans les Indes Orientales & Occidentales, avoient augmenté leurs Flottes juſqu'à douze mille navires (1). Ils envoïoient des Miniſtres & des Conſuls à la Chine, à Siam, à Bengale, auprès du Grand-Mogol, du Roi de Perſe & des Princes d'Afrique, dans le Levant, à la Porte, en Moſcovie & même en Tartarie. Ces proſpérités dans les païs éloignés, pouvoient bien inſpirer aux Hollandois l'ambition de s'agrandir en Europe. La ſage République qui s'étoit élevée par les maximes inaltèrables d'une prudence, d'une modeſtie & d'une frugalité parfaite, fut accuſée, peut-être ſans fondement, d'exciter les peuples d'Allemagne, d'Angleterre & des Païs-Bas, à ſecouer le joug des Rois, & à changer les Monarchies en Républiques. La Triple-Alliance que les Etats Généraux avoient formée, faiſoit auſſi ſoupçonner qu'ils vouloient borner les 1670.

(1) Valkenier. Le Chevalier Temple.

1670. Conquêtes de Louis XIV. Ce qui allarma davantage le Roi, fut la crainte qu'ils ne ruïnaſſent le commerce des François dans les Indes & les Manufactures de ſon Roïaume.

Le Penſionnaire De Witt, ſon frère, & leur Parti, n'oublièrent rien pour détruire ces préjugés: mais les malheureuſes diviſions qui règnoient alors dans les Provinces-Unies, rendirent infructueux les efforts des deux frères. Le Parti du Prince d'Orange, moins bien intentionné pour la France, & l'imprudence de Van-Beuningue, Ambaſſadeur de Hollande auprès du Roi, augmentèrent les défiances. Il étoit de la ſageſſe de Louis XIV. d'être attentif aux démarches de Guillaume II. Prince d'Orange, qui naturellement devoit tout entreprendre pour l'agrandiſſement de ſa Maiſon & d'une République fondée par ſes ancêtres.

e Roi cherche à diſſoudre la Triple-Alliance.

Après pluſieurs négociations inutiles, le Roi réſolut de rompre avec les Hollandois, convaincu qu'ils ne ſongeoient qu'à multiplier leurs Ligues, pour lui ſuſciter de nouveaux ennemis. Il chercha tous les moïens de diſſoudre la Triple-Alliance, & commença d'abord par vouloir en détacher Charles II. Roi de la Grande-Bretagne. Il communiqua ſon ſecret au Vicomte de Turenne, & l'emploïa pour conduire cette importante négociation. Les ſervices ſi-

gnalés que ce grand Capitaine avoit rendus à la Maiſon de Stuart, avant & après la mort de Cromwel, lui procurèrent la confiance intime de la Ducheſſe d'Orleans ſœur de Charles II. Louis XIV. changea entièrement de conduite à l'égard de Henriette d'Angleterre, qu'il avoit ſouvent traîtée avec indifférence; & cette Princeſſe parut en peu de tems puiſſante à la Cour. Le Vicomte aïant formé une grande liaiſon avec elle, voïoit tous les jours dans ſa maiſon une jeune Dame, dont l'eſprit aimable ſurpaſſoit encore la beauté: comme elle étoit favorite de Madame, il jugea qu'il faloit s'aſſûrer de ſon amitié pour gagner celle de ſa maîtreſſe. Croïant de bonne foi n'aimer que l'eſprit de cette Dame, il ſe laiſſa ſurprendre par ſes graces; elle n'oublia rien pour ſe l'attacher. Turenne ne ſe défia point des empreſſemens d'une jeune perſonne, qui paroiſſoit toujours le regarder plutôt comme ſon père que comme un amant: il ne démêla point la ſource de ſa tendreſſe naiſſante; peu-à-peu ſes ſentimens ſe changèrent en paſſion: ni l'âge, ni la vertu de ce grand Capitaine ne purent le garantir d'une foibleſſe trop commune & ſouvent fatale aux Héros. Sa confiance pour la Dame redoubla avec ſon amour; & ſous prétexte de la rendre utile dans ſes projets politiques, il lui révéla le ſecret de l'Etat: elle entra dans l'intrigue, & ſervit

1670.

1670. de Médiatrice auprès de la Princesse Henriette.

Conduite noble du Vicomte.

Le Duc d'Orléans vit avec inquiétude que la Duchesse sa femme acquéroit beaucoup de crédit sur l'esprit du Roi, & soupçonna qu'elle ménageoit quelque affaire de conséquence ; mais ne pouvant la deviner, il s'adressa au Chevalier de Lorraine son favori, pour en pénétrer le mystère. C'étoit le Prince de la Cour le plus aimable & le plus spirituel ; il attaqua la jeune Marquise, qui ne résista pas au plaisir de lui faire une confidence : le Duc d'Orléans éclata contre sa femme, se plaignit à Louis XIV. de la manière indigne dont on le traîtoit, & lui fit connoître qu'il savoit tout ce qu'on vouloit lui cacher. Le Roi qui ne s'étoit ouvert qu'au Vicomte de Turenne & au Marquis de Louvois, assûré de la discrétion de Turenne, lui dit que Louvois avoit révélé son secret. Le Vicomte toujours vrai, toujours généreux, même au milieu de ses foiblesses, justifia Louvois en avouant sa faute. Cette candeur charma le Roi & redoubla sa confiance pour un homme qui n'avoit pas voulu cacher sa honte, en perdant un Ministre, qu'il lui étoit permis de ne pas aimer. Turenne renonça à tout commerce avec la Marquise, ne voulut plus la voir ; & tout le reste de sa vie, rougit de cette avanture. On dit que le Chevalier de Lorraine aïant voulu lui en

par-

parler quelques années après: *Commençons donc*, lui repliqua le Vicomte, *par éteindre les bougies*. 1670.

Le Roi d'Angleterre se détache de la Triple-Alliance.

(1) Cependant la Duchesse d'Orléans continuoit toujours ses negociations avec le Roi de la Grande-Bretagne son frère; & le voïage de cette Princesse en Angleterre parut nécessaire pour les terminer. Il étoit important de cacher sa marche: pour la mieux couvrir, le Roi publia qu'il vouloit voir ses nouvelles conquêtes en Flandre: il partit de S. Germain en Laïe vers le commencement de Mai, & menant avec lui toute sa Cour, il alla à Oudenarde, à Courtrai, à Lille, à Dunkerque & à Gravelines. Henriette d'Angleterre prit le prétexte du voisinage, pour rendre visite à ses frères, le Roi Charles & le Duc d'Yorck: elle s'embarqua à Calais & arriva à Douvres, où elle vit le Roi de la Grande-Bretagne. La négociation d'Henriette fut heureuse; le Roi son frère promit de se détacher de sa Triple-Alliance; & elle revint triomphante à Paris, vers le milieu de Juin. S'étant retirée à S. Cloud, pour jouïr de la beauté de la saison, & pour faire des remèdes dont sa santé avoit besoin, elle y fut accompagnée par le Vicomte de Turenne, le Duc de la Rochefoucault & plusieurs autres Seigneurs: elle mourut, peu de jours après,

(1) Mémoires du Chevalier Temple.

1670. avec toute la fermeté d'une Héroïne & tous les ſentimens d'une Religion parfaite. La Cour perdit par ſa mort une Princeſſe très capable de connoître & d'aimer le mérite: le Vicomte en fut ſi touché, qu'il voulut quitter le monde & ſe retirer; mais le Roi l'en empêcha.

Le Roi s'empare de la Lorraine.

Pendant que les Miniſtres de France travailloient en Angleterre à détacher Charles II. des Suèdois & des Hollandois, Louis XIV s'empara de la Lorraine. Le Duc Charles IV, toujours inquiet & toujours défiant, vouloit entrer dans la Triple-Alliance, & cherchoit tous les moïens de la fortifier, en y engageant les Princes d'Allemagne: dépouillé une ſeconde fois de ſes Etats, il ſe retira d'abord à Cologne, enſuite à Francfort, pour y attendre un ſort plus heureux.

1671.

Diſpoſitions de l'Evêque de Munſter qui s'allie avec la France.

Le cours de l'année 1671 fut emploïé en négociations avec l'Empereur, l'Eſpagne & la Suède, avec les Electeurs de Cologne & de Brandebourg, avec l'Evêque de Münſter & quelques autres Princes d'Allemagne, pour les empécher d'entrer dans la Triple-Alliance, ou d'y adhérer. Chriſtophe Gaalen, Evêque de Münſter, Prélat d'un caractère remuant, ambitieux & avide, voïoit avec chagrin les ſuccès des Hollandois: redoutant leur puiſſance, il fit publier dans l'Empire, que ſous prétexte de médiation, de juſtice & de protection, ils fai-

1671.

ſoient diverſes uſurpations ſur les Comtés de Stirum, de Culembourg, de Benthem & d'Ooſt-Friſe, qu'ils s'étoient ſaiſis de Raveſtein ſur la Meuſe, de Borkelo dans le Comté de Zütphen, & de quelques autres Places dans l'Over-Iſſel, qui appartenoient à ſon Evêché; qu'en fomentant la révolte parmi ſes Sujets, & en le voulant forcer à licentier ſes troupes, ils ſongeoient à étendre peu à peu leur autorité ſur les Princes Eccléſiaſtiques de la Communion Romaine: pouſſé enfin par ſon animoſité, il alla juſqu'à les accuſer dans ſes Manifeſtes, comme il l'avoit déja fait dans ſes diſcours particuliers, de tendre ouvertement à la deſtruction des Etats Monarchiques & Catholiques; il propoſa un Traîté avec la France, & preſſa l'Electeur de Cologne de s'unir avec lui.

L'Electeur de Cologne s'unit auſſi avec la France.

L'Electeur de Cologne, de la Maiſon de Bavière, affoibli par l'âge & par les infirmités, aïant partagé toutes ſes réflèxions entre la dévotion & la Chymie, négligeoit totalement le ſoin des affaires, & s'abandonnoit aux conſeils d'Egon de Fürſtemberg, Evêque de Strasbourg, & du Prince Guillaume de Fürſtemberg ſon frère: ils lui perſuadèrent de ſe liguer avec la France, pour reconquérir Rhimberg & les autres Places uſurpées ſur les Etats de Cologne.

Le Roi

Le Roi ſigna un Traîté avec ces deux

1671. Princes Allemands, qui ſeuls pouvoient lui ouvrir les portes de la Hollande ſur la Meuſe & ſur le Rhin, lui fournir des Magazins & des Places-d'armes dans un païs éloigné de ſes Etats, & lui faciliter une retraîte aſſûrée en cas que ſon expédition n'eût pas tout le ſuccès qu'il eſpèroit. Les Princes de Fürſtemberg & le Commandeur de Gremonville, Miniſtre de France à Vienne, eurent ordre de ne rien oublier pour entretenir la neutralité avec l'Empereur, qui retardoit les Hollandois comme des Sujets révoltés contre les Princes de ſa Maiſon, & comme ennemis irréconciliables de la Catholicité. Le reſſentiment & la Religion s'uniſſoient en lui pour l'empêcher de ſe lier avec les Etats Généraux. Les Fürſtembergs (1) ſe ſervant adroitement de ſes diſpoſitions, lui repréſentèrent, que la puiſſance des Hollandois étoit grande & la ſituation de leur païs avantageuſe; que les François trouveroient aſſés de difficultés à y faire des conquêtes; & qu'en leur refuſant tout ſecours, on les forceroit à rendre les Places qui appartenoient aux Princes de l'Empire. L'Empereur ſe laiſſa perſuader, & manda à l'Evêque de Strasbourg qu'il approuvoit la Ligue que l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Münſter avoient faite; & conclut même, vers la fin de cette année,

traîte avec l'Empereur & la Suède.

(1) Baſnage & Valkenier.

un Traîté secret avec la France, par lequel il promit de ne point assister les Etats Généraux, pourvu que le Roi n'entreprit rien sur les terres de l'Empire, ni sur celles de l'Espagne. On travailla avec la même activité à la Cour de Suède, pour engager le Conseil de la Régence de Charles XI à rompre avec la Hollande; & on le porta jusqu'à stipuler, qu'en cas que l'Empereur ou quelque Prince de l'Empire voulût secourir la République, les troupes Suèdoises entreroient dans le cœur de l'Allemagne, & se joindroient aux Armées de France, pour obliger ces Princes par la force à observer la paix de Westphalie. 1671.

Telles étoient les vûës principales des Puissances liguées contre la Hollande, non pour l'anéantir, mais pour la réprimer. Le Roi vouloit se rendre maître de toutes les villes & forteresses sur la Meuse, en Brabant & en Flandre, qui appartenoient aux Hollandois: l'Evêque de Münster vouloit reprendre toutes ses Places dans l'Over-Issel & le Zutphen: l'Electeur de Cologne, Rhimberg & toutes les dépendances de son Electorat: le Roi d'Angleterre vouloit s'emparer de quelques Iles dans le Comté de Zélande, pour la sûreté de son commerce.

Le seul Prince de l'Empire qui parut s'intèresser pour la République, fut Frédéric-Guillaume Electeur de Brandebourg, Les

Dispositions de l'Electeur

1671.

de Brandebourg.

Provinces qu'il possèdoit, les troupes qu'il avoit sur pied, sa Cour pleine de Princes, de Seigneurs & d'Officiers de toutes les nations, lui faisoient méditer sans cesse les moïens d'augmenter sa gloire & sa puissance. La paix de Westphalie l'avoit empêché d'étendre ses conquêtes en Allemagne, & de reprendre la Poméranie sur les Suèdois: mais il aspiroit depuis longtems à la charge de *Stadhouder* en Hollande; & quoiqu'elle eût été supprimée depuis près de six ans, il se flatta de pouvoir s'en faire revêtir, de la perpétuer dans sa Maison, & de mettre les Hollandois sous son joug, ou par force ou par adresse. Dans cette vûë il dissimuloit depuis longtems leurs usurpations sur le païs de Clèves, ne demandoit point les grandes sommes d'argent qu'ils lui devoient, leur laissoit plusieurs de ses Places, s'intèressoit aux démêlés qu'ils avoient avec leurs voisins, refusoit les propositions de plusieurs Princes de l'Empire, & même celles de la France; & tâchoit par toutes sortes de voïes de s'acquérir l'amitié & la confiance des Etats Généraux. Quand ils le firent avertir par leur Envoïé des menaces de la France & de l'Angleterre, il s'offrit de les assister, & conclut un Traité avec eux, par lequel il promettoit de leur envoïer une Armée de vingt-cinq mille hommes.

Disposi-

Dans cet intervalle, Beverning Ambassa-

1671.

deur de Hollande à Madrid déconcerta tous les projets de la France, & engagea la Reine d'Eſpagne à fournir de l'argent & des troupes pour défendre les Provinces-Unies: elle leur envoïa bientôt ſix mille hommes qui débarquèrent à Oſtende, avec ordre au Comte de Monterei Gouverneur des Païs-Bas, de les emploïer au ſervice de la République. De cette manière, le Plan de l'Europe changea tout à fait: la France & l'Angleterre qui avoient contribué à la création & à l'agrandiſſement de la République, vont travailler à ſa ruïne: l'Eſpagne au contraire, qui pendant un ſiècle avoit tâché d'accabler les Hollandois comme des Sujets révoltés, va devenir leur principal ſoutien.

tions de l'Eſpagne qui favoriſe les Hollandois.

Situation de la République avant la guerre.

La République de Hollande étoit diviſée depuis longtems en deux Partis: le prémier avoit pour Chef le jeune Prince d'Orange Guillaume III. Ses partiſans vouloient retablir le Stadhouderat dans ſa perſonne, reſtituer à ſa Maiſon toutes ſes anciennes Dignités, & rendre le jeune Prince auſſi puiſſant que ſes prédéceſſeurs. Ces gens-là craignoient la grandeur de la France, & croïoient qu'il n'y avoit que Guillaume III, qui pût borner l'ambition de Louis XIV. Le ſecond Parti avoit pour Chef le Penſionnaire Jean de Witt, & ſon frère Corneille Grand-Bailli de Putten: les deux frères aimoient la France & ſentoient que le Roi

1671. étoit plus capable de protéger les Hollandois contre les Anglois & contre l'Electeur de Brandebourg, que l'Eſpagne ni l'Empire, qui les haïſſoient également dans le fond. Le dernier Parti prévalut d'abord dans les Conſeils, & ſe contenta de mander à Pierre de Groot Ambaſſadeur en France, de faire tous ſes efforts pour découvrir les intentions du Roi. Groot, qui n'étoit pas moins habile dans la Politique que ſon père l'avoit été dans la Littérature, manda qu'il prévoïoit une horrible tempête; que les Etats Généraux pouvoient néanmoins conjurer l'orage, s'ils prévenoient le Roi par quelques ſoumiſſions, & s'ils montroient une envie ſincère de renouveller leur alliance avec lui.

Les Hollandois épouvantés écrivirent au Roi pour appaiſer ſa colère; mais Louis XIV leur fit une réponſe qui ne leur laiſſa plus douter de ſes deſſeins. Alors ils ne ſongèrent qu'à pourvoir à la ſûreté de leurs Provinces: ils firent fabriquer une quantité prodigieuſe de bateaux plats, garnis de canon, pour ſervir à la garde des rivières de l'Eſcaut, de la Meuſe, du Vahal, de l'Iſſel & du Rhin, & pour fermer toutes les entrées de leur païs. Ils avoient moins à craindre par mer, parce que la République ſe trouvoit très puiſſante en vaiſſeaux. Ses Tréſors étoient remplis d'argent; mais elle manquoit de ſoldats; une paix de

vingt-quatre ans avoit consumé les vielles troupes, & rendu les Hollandois plus capables du commerce que de la guerre. Il n'y avoit pas grand secours à espèrer des levées qui se feroient dans les Provinces-Unies: les nouveaux soldats n'étoient point propres à résister à des troupes aguerries. Les Etats dépêchèrent de nouveau des couriers en Allemagne, en Espagne & en Dannemarc, pour presser l'arrivée des secours qu'ils en attendoient. 1671.

1672.

Le Roi partage ses troupes en quatre Corps d'Armée.

Louis XIV. faisoit défiler vers le Rhin une Armée de plus de cent mille hommes, L'Electeur de Cologne ouvrit tous les passages de son païs, livra Nuys & plusieurs autres postes pour en faire des Places-d'armes; & l'Evêque de Münster assembla toutes ses troupes pour entrer par la Westphalie dans les Provinces Septentrionales de la Hollande. Avant l'ouverture de la Campagne & la declaration de la guerre, le Roi jugea à propos de partager son Armée en quatre Corps, & de nommer en même tems ceux qui en auroient la conduite. Il résolut de commander le prémier en personne, avec le Duc d'Orléans son frère auquel il donna la qualité de Généralissime, & au Vicomte de Turenne le prémier rang après lui avec le titre de Capitaine-Général: le second devoit avoir pour Chef le Prince de Condé, avec les Maréchaux d'Humières & de Bellefonds sous lui: le troisième devoit

1672. marcher ſous les ordres du Maréchal de Créqui; & le Duc de Luxembourg étoit nommé pour mener le quatrième en Weſtphalie, y joindre les troupes de l'Evêque de Münſter. Le Roi, pour prévenir les conteſtations qui pouvoient naître au ſujet du rang & de la préſéance dans le commandement, voulut que, ſi dans l'abſence des Princes du Sang les différentes Armées venoient à ſe réünir, les Maréchaux d'Humières, de Bellefonds & de Créqui priſſent l'ordre du Vicomte de Turenne dans le cours de cette expédition.

Les Maréchaux de Créqui d'Humières & de Belle-fonds refuſent d'obéïr.

Les trois Maréchaux refuſèrent d'obéïr & furent exilés. Le public ne trouva rien dans les volontés du Roi qui ne parût dû au mérite ſupérieur du Vicomte de Turenne; & un habile Magiſtrat du tems (1) montra dans une lettre écrite au Maréchal de Créqui, que les Rois prédéceſſeurs de Louis XIV. avoient ſouvent commandé aux Maréchaux de France d'obéïr à d'autres que des Princes du Sang. L'exil des Maréchaux dura pendant ſix mois, & le Roi ne leur permit de rentrer dans le ſervice, qu'aux inſtances de tout le Corps des Maréchaux de France, qui déclarèrent que leurs trois confrères diſgraciés pouvoient & devoient ſe ſoumettre (2).

(1) Mr. de Caumartin.

(2) Voïés les Preuves N. XX.

1672.

Le Prince d'Orange, déclaré Capitaine-Général & Grand-Amiral de la République, assemble ses troupes.

Les levées qu'on avoit faites dans les Provinces-Unies, quoiqu'on eût armé toute la milice du païs, n'étoient pas comparables à l'Armée Roïale: mais lorsqu'il fut question de donner un Chef aux troupes Hollandoises, on vit éclater plus que jamais les divisions qui déchiroient la République. Les partisans du Prince d'Orange proposoient d'abolir l'*Edit perpétuel*, & d'élever ce Prince à la dignité de Stadhouder: les amis des De Witt s'y opposèrent; mais ils ne purent empêcher qu'il ne fût au moins élu *Capitaine-Général* par terre & *Grand-Amiral*, comme avoient été ses prédécesseurs (1). Guillaume III, qui n'avoit alors que vingt deux ans, voulut d'abord faire évacuer beaucoup de Places, où l'on retenoit inutilement des garnisons, qui n'étant pas capables de résister séparément à l'ennemi, auroient pu former une puissante Armée sous un seul Chef: mais il ne fut pas le maître d'exécuter ce projet, & demeura quelque tems Général, sans Armée. En attendant les secours qu'on espèroit d'Allemagne, de Dannemarc & d'ailleurs, il rassembla quatorze régimens de Cavalerie & sept d'Infanterie; distribua des commissions pour mettre toutes les Provinces en armes; jetta les nouvelles levées de milice dans les Places fortes pour en augmenter les garni-

(1) Valkenier.

1672. ſons; mit toutes les Amirautés en mouvement; fit équiper une Flotte de ſoixante-douze navires; & ſe repoſa ſur la conduite du fameux Ruyter, qui fut confirmé dans la charge de Lieutenant-Amiral & de Commandant en chef des Armées navales de la République. On élut huit Députés pour repréſenter les Etats Généraux dans les expéditions: le prémier fut Corneille de Witt frère du Penſionnaire, qui eut ordre de monter ſur la Flotte avec Ruyter; les ſept autres ſuivirent le Prince d'Orange pour l'aſſiſter de leurs conſeils.

Les Rois d'Angleterre & de France déclarent la guerre aux Provinces-Unies.

Pluſieurs eſpèroient que la nouvelle dignité de Guillaume III porteroit le Roi d'Angleterre ſon oncle, à reprendre les engagemens de la Triple-Alliance: mais cette attente fut vaine. Louis XIV. & Charles II, déclarèrent la guerre aux Etats Généraux, par des Manifeſtes datés du ſept Avril. Un mois après, l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Münſter imitèrent l'exemple de ces deux Monarques.

Les Hollandois nomment les Officiers Généraux, & font tous les préparatifs de la guerre.

L'orage étant prêt à fondre de tous côtés, les Hollandois ſe mirent en état de faire une bonne défenſe. Comme la République avoit peu de forces de terre, elle attendit les François ſans aller au-devant d'eux: ſes frontières étoient, pour ainſi dire, hériſſées de Fortereſſes & de Places de guerre; la Meuſe, le Rhin & l'Iſſel ſembloient faits exprès pour empêcher l'entrée

du Païs : la Meuse étant défendue par les villes fortes situées sur ses bords, & le Rhin par sa rapidité & sa profondeur, les Hollandois se contentèrent de tirer une grande Ligne le long des bords de l'Issel (1) depuis Arnheim jusqu'à Zutphen. Un païs voisin de la mer, environné par trois rivières rapides & profondes, coupé de canaux & facile à inonder, leur paroissoit à l'abri de toute insulte. Le Comte de Monterei, persuadé que les François tomberoient d'abord sur Maestricht, y fit entrer la Cavalerie Espagnole & Wallone, outre les dix mille hommes de vieilles troupes qui en composoient déja la garnison. Le Prince d'Orange aïant rassemblé une Armée de vingt-cinq mille hommes s'avança sur les bords de l'Issel, & la Flotte Hollandoise alla se poster à l'embouchure de la Tamise, pour s'opposer aux forces navales des Anglois & des François qui montoient à cent cinquante vaisseaux. Toutes les nations de l'Europe étoient attentives aux prémières démarches de deux puissans Rois, secondés par les plus grands Capitaines de leur siècle. 1672.

Louis XIV. accompagné du Duc d'Or- Départ du

(1) L'Issel est un bras du Rhin formé autrefois par Drusus, d'un canal que ce Romain fit pour fortifier son Camp : mais l'eau du Rhin y étant entrée, elle en fit un lit par succession de tems.

1672. léans partit de S. Germain en Laïe vers la fin du mois d'Avril, & arriva à Charleroi, où son Armée étoit campée le long de la Sambre: elle étoit composée de vingt-trois compagnies de Gendarmes, de Gardes du Corps, de Mousquetaires & de Chevaux-légers; de deux régimens des Gardes Françoises & Suisses; de quarante-six régimens d'Infanterie Françoise; de quatorze régimens d'Infanterie étrangère, & de soixante régimens de Cavalerie légère, ou Dragons: ils montoient tous ensemble aux environs de cent dix mille combattans, vêtus superbement. On les divisa en deux Corps: le principal, nommé l'Armée du Roi, & composé de quatre-vingt mille hommes, avoit le Duc d'Orléans pour Généralissime, & le Vicomte de Turenne pour Capitaine-Général; le second, sous les ordres du Prince de Condé, étoit de trente mille hommes. Les Lieutenans-Généraux de l'Armée du Roi étoient le Duc de la Feuillade, les Comtes de Soissons, de Lorges, du Lude & de Chamilli, les Marquis de Gadagne & de Rochefort: les Maréchaux de Camp étoient les Chevaliers de Lorraine & du Plessis, du Martinet, de Montal & de Fourille. Le Prince de Condé avoit sous lui pour Lieutenans-Généraux le Comte de Guiche, les Marquis de Saint Abre & Foucault (1): pour Maréchaux de Camp, les

Roi pour l'Armée.

(1) Antoine Foucault Seigneur d'Etras.

Comtes

'2,

ls

m-

ille
le
ar-
la
!
:bt,


CARTE DES MARCHES
DU VICOMTE DE TURENNE
Dans le Comté de Hollande, les Provinces unies, la Flandre Hollandoise, partie du Duché de Brabant, & Grande partie du Cercle de Westphalie où se trouvent le haut et bas Evêché de Munster et celuy d'Osnabruck.
MER
D'ALLEMAGNE.
ZUYDER ZEE
Cinq Lieües d'une heure de chemin.
FRISE ORIENTALE
Comté
Emden
Seigneurie de Groningue
Groningue
Leeuwarden
Harlingen
FRISE OCCIDENTALE
Staveren
Medenblick
Enckhuisen
Hoorn
Alcmar
Petten
Amsterdam
Haerlem
Leyden
La Haye
Delft
Rotterdam
Dordrecht
Utrecht
Amersfort
Deventer
Zutphen
Arnhem
Nimegue
Cleve
Duché de Cleve
Wesel
Breda
Anvers
Bruges
Ostende
Flessingue
Middelbourg
BRABANT HOLLANDOIS
DUCHÉ DE BRABANT
FLANDRE HOLLANDOISE
BAS EVÊCHÉ DE MUNSTER
EVÊCHÉ D'OSNABRUCK
OSNABRUCK
MUNSTER
HAUT EVÊCHÉ DE MUNSTER
WESTPHALIE
Oldenbourg
Breme
Dusseldorp
Dortmund
Comté de la Mark
DUCHÉ DE WESTPHALIE
Coevorden
Oldenzael
Benthem
Lippe R.
Embs R.

Comtes du Plessis, de Nogent, de Magaloti & de Choiseul, & le Marquis de Vaubrun.

1672.

Le Roi résolut d'attaquer en même tems la Meuse & le Rhin.

On ne pouvoit attaquer la Hollande que par deux endroits, le Rhin ou la Meuse. Les Généraux & les Ministres n'étoient pas de même avis. Les uns vouloient qu'on assiègeât Maestricht pour être maître de la Meuse, entrer dans le Brabant Hollandois, empécher la jonction des Espagnols, & faire de cette ville une Place-d'armes. Les autres jugeoient cette entreprise inutile & d'une trop grande dépense, & vouloient marcher vers le Rhin pour encourager les Alliés de la France, pénétrer dans le cœur de la Hollande, & faciliter ensuite la prise des Places sur la Meuse. Le Roi, après plusieurs délibèrations, résolut enfin par les conseils du Vicomte de Turenne, d'attaquer en même tems la Meuse & le Rhin.

Le Vicomte prend Maseick & conseille au Roi de ne pas s'arrêter à la prise de Maestricht.

Deux jours après l'arrivée de Louis XIV à Charleroi, le Vicomte partit avec une avant-garde de vingt mille hommes d'Infanterie & de deux mille Dragons, pour aller investir Maseick (1), & pour y établir un magazin général, après qu'il en auroit fait augmenter les fortifications. La ville, quoique de la dépendance de l'Evêché de Liege, dont l'Electeur de Cologne étoit

(1) Valkenier.

1672. Souverain, refuſa, ſur les ordres du Chapitre de Liège, d'ouvrir ſes portes au Vicomte, & les habitans ſe mirent en poſture de ſe défendre, quoique ſans garniſon. Turenne, après les avoir ſommés une ſeconde fois, fit dreſſer ſes batteries; le Magiſtrat s'obſtina, & commença par faire tirer le canon de la Place. Les aſſiègeans y répondirent avec ardeur pendant un jour entier: mais le lendemain les habitans épouvantés forcèrent le Bourguemaître à rendre la ville. Le Vicomte devenu maître de ce poſte important, ordonna qu'on y élevât ſept baſtions, une Citadelle en-deçà de la Meuſe, & un ouvrage à corne au-delà, pour ôter toute communication entre les Provinces-Unies & Maeſtricht, qui devint par-là inutile aux Hollandois: il laiſſa Chamilli à Maſeick avec quatre ou cinq mille hommes pour veiller aux fortifications, & revint lui-même avec le reſte des troupes rejoindre le Roi qui campoit avec ſon Armée près de Viſet, à quatre lieues de Maeſtricht, dans une grande vallée le long de la Meuſe, en-deçà de la rivière. Le Prince de Condé qui avoit marché avec ſon Armée par les Ardennes, arriva le matin du dix-neuf à l'Abbaïe de Robermont, à une demi-lieue de Liège & à trois lieues du Camp. L'après-dîné le Roi tint Conſeil avec le Duc d'Orléans, le Prince de Condé & le Vi-

Vicomte de Turenne (1). Le Prince propoſa une ſeconde fois d'aſſièger Maeſtricht avant que d'aller plus loin : mais le Vicomte repréſenta de nouveau que ce ſiège feroit long, difficile & dangèreux ; qu'il décourageroit l'Armée au commencement d'une grande expédition ; qu'il donneroit le tems aux Hollandois d'aſſembler toutes leurs forces, & à leurs Alliés de venir à leur ſecours ; enfin que la priſe de Maſeick aïant coupé toute communication entre la Hollande & Maeſtricht, il ſuffiſoit de bloquer la ville, pendant que l'on s'ouvriroit au travers du païs de Clèvès un paſſage ſûr dans les Provinces Uniès. Le ſentiment du Vicomte prévalut dans le Conſeil, où il fut arrêté qu'on s'avanceroit vers le Rhin, pour aſſièger en même tems, *Weſel*, *Rhimberg*, *Orſoi & Burick*. Ces quatre Places ſituées ſur le bord du Rhin aſſés près l'une de l'autre, toutes bien fortifiées & munies de bonnes troupes, étoient eſtimées les principales portes de la Hollande. L'Armée du Roi marcha le long du Rhin, tandis que celle du Prince de Condé le paſſa à Keiſerswaert Les Hollandois ne parurent pas d'abord étonnés des approches du Roi ; ils eſpèroient que ſes entrepriſes ſur le païs de Clèves engagèroient l'Electeur de Brande-

1672.

(1) Mercure Hollandois, & Hiſtoire de l'Abbé Raguenet.

1672. bourg, comme le plus intèressé, à se mettre promtement en Campagne, & excitoient en même tems l'Empereur à s'opposer aux progrès de Louis XIV dans l'Empire. Ils s'embarassoient peu de la prise des Places qui ne leur appartenoient pas, & qui étoient seulement sous leur protection.

On assiège les quatre villes de Wesel, Burick, Orsoi & Rhimberg sur le Rhin, qui se rendent au Roi.

Dès le prémier de Juin, le Vicomte de Turenne avec douze mille hommes arriva devant Burick, le Prince de Condé devant Wesel; & le Roi aïant pris la même route avec le Duc d'Orléans s'avança dès le même jour (1) à la hauteur de Holtzen, petite ville dans le voisinage de Nuys. Là, l'Electeur de Cologne vint au devant du jeune Monarque, & conféra avec lui sur les expéditions que feroient ses troupes, pendant que les Généraux François, après avoir fait tomber les quatre Places dont la réduction étoit résolue, iroient se joindre à l'Armée de Münster. L'entrevûë dura quelques heures, l'Electeur se rendit à Nuys, & le Roi continuant sa marche, campa entre Orsoi & Rhimberg, d'où il pouvoit se rendre en personne aux sièges des quatre Places qu'on vouloit attaquer. Dans le tems qu'il assiègeoit Rhimberg, le Duc d'Orléans Orsoi, & le Prince de Condé Wesel, le Vicomte de Turenne travailloit à la réduction de Burick. La Place est

(1) Valkenier.

vis à-vis de Wesel à l'autre bord du Rhin; ses fortifications qui consistoient en six bastions & six demi-lunes de terre fraisés & palissadés, étoient en bon état, ses munitions en abondance; & son Gouverneur (1) Peckendam un Officier d'un mérite distingué: mais sa garnison n'étoit que de quatre cens hommes, & la petitesse du lieu ne pouvoit fournir un grand nombre d'habitans pour le service. Le Vicomte aïant achevé la circonvallation dès le prémier jour du siège, fit dresser une batterie sur les bords de la rivière, pour empêcher la communication de la Place avec Wesel. Peckendam fit mettre la nuit sur les murailles beaucoup de mèches allumées, pour faire croire aux François que c'étoit autant de mousquetaires; mais le Vicomte, qui dans toute cette expédition essaïa la persuasion avant que d'emploïer la force, lui fit savoir par un Trompette qu'il étoit parfaitement informé de l'état de la Place, & du nombre de ses soldats, & que ce feroit sacrifier mal à propos la vie de quatre cens hommes, pour différer de quelques jours une reddition qui seroit inévitable. Peckendam y fit réflexion, & voïant qu'il n'avoit que dix pièces de canon en état de tirer, & que le Vicomte avoit poussé ses approches sur les bords du fossé déja comblé à demi, il battit la chama- 1672.

(1) Valkenier l'appelle *Otten Roda de Heckeren*.

1672. de par l'avis de son Conseil, & livra la ville aux François. Orsoi se rendit le trois de Juin, Burick le quatre, Wesel le six, & Rhimberg le sept.

LeVicomte prend la ville & le Fort de Rées.

Le Roi, animé par des succès si extraordinaires, fit avancer son Armée à Wesel pour y passer le Rhin, & marcha sur la route du Prince de Condé qui étoit allé à Emerick, & du Vicomte de Turenne qui étoit arrivé sur le soir du quatre Juin devant la ville de Rées, environnés de sept gros bastions, & d'une forte muraille. Wimberguen, homme de cœur & de résolution, Gouverneur de la Place, avoit une garnison suffisante pour la défendre: à l'autre bord du Rhin étoit un Fort considèrable, en état de faire plus de résistance que la ville même. Le Capitaine Vanderhove avec deux cens hommes, chargea d'abord les François: mais le Vicomte de Turenne sut tellement l'intimider par des menaces, & le gagner ensuite par des promesses, qu'il le fit résoudre à lui rendre le Fort sans même en donner avis au Gouverneur de Rées. Wimberguen n'entendant plus aucun bruit de canon ni de mousqueterie de l'autre côté du Rhin, envoïa un Officier avec quelques soldats pour s'informer des raisons d'un calme si subit & d'un silence qu'il soupçonnoit être sinistre: mais ces soldats n'avoient pas fait la moitié du chemin, que l'on commença du Fort à faire feu sur eux, ce

qui les obligea de retourner ſur leurs pas: 1672.
pour en faire leur rapport au Gouverneur, qui voïant qu'on foudroïoit la ville du canon même deſtiné pour ſa défenſe, commença dès ce moment à déſeſperer du ſalut de la Place. Il vouloit néanmoins faire voir au Vicomte qu'il étoit brave & fidèle à ſes maîtres, & fit tirer à la fois ſur le Fort & ſur les aſſiègeans. L'ardeur qu'il montra aïant fait connoître que le ſiège ſeroit plus difficile que les quatre autres, le Vicomte animé par le même eſprit de modération & de clémence, eut recours aux menaces pour éviter le carnage: après avoir fait battre la ville pendant un jour entier, il envoïa à Wimberguen un Trompette pour le ſommer de ſe rendre à des conditions raiſonnables, & pour lui déclarer que s'il le refuſoit, on paſſeroit tout au fil de l'épée, auſſi-tôt que la ville ſeroit priſe. Les bourgeois & les Magiſtrats effraïés envoïèrent au Camp du Vicomte lui offrir les clés de la ville: mais par modeſtie il refuſa de les accepter, voulant laiſſer tous les honneurs au Roi qui arriva le lendemain, & qui adreſſa les Députés de la ville à Louvois Sécrétaire d'Etat, pour règler la capitulation: le Miniſtre n'eut pas pour eux toute la condeſcendance qu'auroit eu le Vicomte. La capitulation fut ſignée au Camp du Roi par 9 Juin.
Louvois & par Van Wimberguen, & la Place fut livrée le même jour.

1672.

La ville d'Emerick se rend au Roi.

L'Armée du Roi marcha alors vers Emerick, prémière ville du Duché de Clèves, du côté des Provinces-Unies. Comme elle étoit moins fortifiée & moins bien pourvue que les cinq autres Places qui venoient de se rendre, elle se soumit; mais sa garnison ne jugeant pas à propos de se commettre à la discrétion du Vainqueur, abandonna la Place & se retira au Fort de Skenk. La ville alla aussi-tôt présenter les clés au Roi, qui la conserva dans ses privilèges, lui donna une autre garnison, & lui laissa ses Magistrats & sa Police comme auparavant.

Combat naval à Solsbay.

Les Hollandois furent plus heureux sur la mer: le sept de Juin les Flottes Angloise & Françoise commandées par le Duc d'Yorck en chef, & sous lui par le Comte d'Estrées Vice-Amiral de France, furent attaquées par la Flotte Hollandoise, conduite par Corneille de Witt Amiral, & sous lui par le brave Ruyter. Après s'être battues pendant un jour entier, près de Solsbay sur les côtes d'Angleterre, la nuit les sépara, sans que la victoire se fût déclarée pour aucun des partis, quoique tous deux se l'attribuassent.

Le passage du Rhin est résolu.

Le Roi s'étant rendu maître de toutes les Places qui n'étoient pas à couvert des rivières, crut d'abord devoir entamer le cœur de la Hollande & assièger la ville de Nimègue. Le Vicomte de Turenne alla avec sa Cavalerie en reconnoître les avenues; mais

aïant appris que les Hollandois y avoient jetté des secours par le Bétau, & prévoïant que le siège coûteroit trop aux troupes & retarderoit leurs progrès, il revint bien-tôt retrouver le Roi campé près de Rées, & lui conseilla d'avancer vers le Bétau & d'y tenter le passage du Rhin. Le Prince de Condé eut ordre de marcher avec son Armée pour en reconnoître les bords. L'extrème sécheresse de la saison avoit tellement baissé les eaux que le fleuve paroissoit guéable près de l'endroit où l'Issel s'en sépare. Un habitant du païs nommé Jean Petersen vint avertir le Prince qu'il y avoit un gué près du Fort de Tolhuys: Condé l'aïant fait sonder par le Comte de Guiche, résolut de le faire passer en attendant qu'on pût achever le pont. Le Roi instruit de son dessein l'approuva, & voulut être présent à l'entreprise; il laissa le commandement de son Armée au Vicomte, partit sur le champ de Rées avec sa Maison, & arriva dans le Camp du Prince de Condé à dix heures du soir.

1672.

Le Prince d'Orange qui étoit campé sur l'Issel, à trois lieues du Fort de Tolhuys, aïant appris dès le même jour le dessein du Roi par les païsans qui avoient vu sonder la rivière, envoïa promtement le Général Wurtz Allemand avec deux régimens d'Infanterie & quelques escadrons de Cavalerie, pour garder le passage à la place de Mont-

Les troupes du Roi passent le Rhin à la nage, & le Prince de Condé est blessé.

1672. bas (1) qui l'avoit abandonné. Dès la pointe du jour on vit l'Infanterie de Wurtz qui travailloit avec diligence à se retrancher de l'autre côté du fleuve, & sa Cavalerie postée sous des arbres & derrière des haies. Le Roi donna au Comte de Guiche, pour commencer le passage, deux mille chevaux, à la tête desquels étoit le régiment des Cuirassiers, commandé par le Comte de Revel Colonel & par Langallerie Major, vieil Officier. Aussi-tôt que les troupes Françoises se mirent en bataille le long du fleuve, le Général Wurz fit ranger sa Cavalerie de l'autre côté, pour empêcher l'abord. Le Comte de Guiche après avoir ordonné qu'on desserrât les sangles des chevaux, & qu'on leur ôtât la gourmette, afin qu'ils pussent nager plus aisément, entra dans l'eau précédé de douze Cuirassiers & suivi de tout le régiment dans un si grand ordre, qu'ils sembloient marcher sur terre: le Roi fit faire un grand feu du canon pour éloigner les Hollandois de l'autre côté, tandis que la garnison de Tolhuys tiroit sur les François qui passoient le fleuve. La Cavalerie de Wurtz avança dans l'eau pour combattre, & fit une décharge: il se noïa d'abord une vingtaine de François qui furent blessés par le feu des ennemis, ou emportés par la rapidité du Rhin: mais ils forcèrent leur

(1) Gentilhomme Poitevin, & Réfugié François.

chemin, gagnèrent les bords, se rangèrent en bataille, attaquèrent, repoussèrent & obligèrent les Hollandois à se sauver dans leurs retranchemens. Le Roi, plein d'espérance par ces prémiers succès, permit à sa Maison de traverser le fleuve: les Ducs de Bouillon, de Soubize, de Vivonne & de Coaslin; les Comtes de Saulx, d'Aubeterre, de Lionne, de Nesle, de Beaumont, de Béringhen, de Nantouillet, d'Aubusson & d'autres Volontaires se jettèrent dans le fleuve avec ardeur, & furent suivis de plusieurs escadrons qui nageoient en bataille: ils ne hazardèrent pas tant néanmoins que les prémiers, parce que la grande quantité de chevaux rompit le fil de l'eau. Cependant le Prince de Condé, avec son fils le Duc d'Enguien & son neveu le Duc de Longueville, aïant passé dans un bâteau, se mit à la tête des escadrons & commença à crier de loin à l'Infanterie ennemie retirée dans son poste, de mettre les armes bas & qu'on lui feroit quartier. Le Duc d'Enguien & le Duc de Longueville, échauffés par le vin de la nuit précédente, poussèrent imprudemment jusqu'aux ennemis; & le dernier tirant un coup de pistolet, cria qu'il n'y avoit point de quartier. Les Hollandois firent sur le champ une décharge; le Duc de Longueville fut tué, & le Prince de Condé blessé au poignet. Moins sensible à sa plaïe qu'à la perte de 1672.

1672. ſon neveu, il donna ordre d'attaquer les ennemis, qui défendirent fort mal le prémier poſte, & ſe retirèrent à une barrière au-delà de Tolhuys. Le Prince, quoique bleſſé, les ſuivit à la tête des troupes & n'abandonna point la pourſuite juſqu'à ce que les Hollandois fuſſent entièrement diſſipés.

Le Vicomte prend le commandement de l'Armée du Prince de Condé & entre dans le Bétau.

L'on acheva le pont & le reſte de l'Armée paſſa. Le Vicomte aïant appris au Camp de Rées ce qui étoit arrivé, partit ſeul en grande diligence pour aller joindre le Roi, qui lui ordonna ſur le champ de prendre le commandement de l'Armée du Prince. Condé ſe retira à Emerick: bientôt toute l'Armée Françoiſe entra victorieuſe dans le Bétau, contrée la plus fertile des Provinces-Unies; mit toute l'Ile (1) à contribution, & en chaſſa le Général Wurtz malgré le renfort qu'on lui avoit envoïé. La garniſon de Tolhuys abandonna le Fort, qui avoit été défendu autrefois par quatre ſoldats contre tous les efforts des Eſpagnols. Il y en avoit alors dix-ſept, commandés par un Sergent, c'en étoit aſſés pour la défenſe d'une Place que la hauteur & l'épaiſſeur de ſes murs rendoient inacceſſible: mais les ſoldats effraïés prirent la fuite à l'approche des François.

(1) Elle eſt appellée l'Ile, à cauſe des rivières qui l'entourent.

Wurtz se sauva auprès du Prince d'Orange, avec le peu de monde qui lui étoit resté. Le Prince craignant que les François ne vinssent le prendre par derrière, abandonna l'Issel, reconduisit l'Armée des Etats dans le fond du païs, & se retira à Rhénen dans la Province d'Utrecht. Le passage du Rhin porta la terreur par toute la Hollande, & la consternation se répandit dans les villes les plus reculées. 1672.

Dès que l'Armée du Roi entra dans le Bétau, ce ne fut plus qu'une suite continuelle & précipitée de nouvelles conquêtes, dont la rapidité étonna & allarma l'Europe entière. L'on apprenoit à La Haïe la prise des villes, avant qu'on sût qu'elles avoient été investies ou menacées. Il paroit encore aujourd'hui bien incompréhensible, que tant de Forteresses estimées imprenables se soient aussi mal défendues, & que dans un païs qui avoit été l'Ecole de l'Europe pour les sièges, la plupart des Places n'aïent pas tenu plus de vingt-quatre heures après la tranchée ouverte. Le Roi marcha avec son Armée vers le vieux Issel, le passa sans résistance & alla se camper devant Doesbourg: d'un autre côté le Vicomte de Turenne emporta Heusden & Issel-oort: leur prise mit à découvert tout le païs de Bétau. Il se saisit le même jour du pont d'Arnheim, que ceux de la ville avoient commencé à rompre pour arrêter son pro-

Rapidité des conquêtes du Roi. Le Vicomte prend la ville d'Arnheim.

13 Juin.

1672. grès : il fit paſſer cent cinquante chevaux à la nage, pour donner ſur l'arrière-garde des Hollandois qui marchoit aſſés près de la ville; ſes Cavaliers tombèrent ſur les chariots & ſur le bagage, enlevèrent pour vingt-cinq mille écus de butin & firent deux cens priſonniers. Le Vicomte fit enſuite raccommoder le pont, paſſa la même nuit l'Armée de Condé, & ſe prépara à battre de deux côtés la ville d'Arnheim capitale de la Gueldre, quoique la garniſon fût de deux mille hommes. Le lendemain, en allant reconnoître la Place, une balle de mouſquet abattit l'oreille de la Pie, cheval favori qu'il montoit ordinairement. Les habitans voïant les préparatifs d'un ſiège, portèrent le Conſeil de la ville à députer vers le Vicomte; & dès le matin du quatorze les François entrèrent dans la ville, avant même que la capitulation fût ſignée.

LeVicomte prend le Fort de Knotſembourg.

Le lendemain, Turenne marcha vers le Fort de Knotſembourg ſitué vis-à-vis de Nimègue, attaqua ce Fort la nuit ſuivante & en gagna la contreſcarpe : la garniſon réſolue de ſauter en l'air avec le magazin des poudres, en cas qu'elle fût forcée, fit toute la nuit un grand feu qui obligea les François à ſe retrancher & à dreſſer une batterie. Vershor, Commandant du Fort, voïant que ſes ſoldats, après avoir tiré chacun ſix-vingts coups, étoient abattus de fatigue, envoïa dès le point du jour demander un

renfort à Welderen Gouverneur de Nimègue, qui n'ofant dégarnir fa ville, fit fi bien pointer le canon de fon rempart du côté des avenues du Fort, qu'il incommoda beaucoup les affiègeans. Cette réfiftance ne fervit qu'à redoubler l'ardeur des François, qui ruïnèrent un des baftions de la Fortèreffe par leur artillerie. Le fiège alloit continuer avec la même opiniâtreté, fans un évènement imprévu (1). Un Tambour s'avifa de rappeller à contre-tems fur le rempart; les foldats de la garnifon crurent que Vershor voïant le principal baftion emporté faifoit battre la chamade, accoururent avec précipitation & crièrent *Quartier* du haut des murs. En-vain le Commandant, accompagné de fes Officiers, remontra que le fignal donné étoit une méprife du Tambour; il ne vit plus autour de lui qu'une foule en tumulte, fans difcipline & fans valeur, qui fe fouleva contre les Officiers & les força de capituler. Les articles furent fignés, & ce fut pour la prémière fois que les François accordèrent une compofition honorable: la garnifon, qui n'étoit plus que de cent cinquante foldats, eut ordre de fe retirer à Groningue.

1672.

Après la prife de Knotfembourg, Turenne fit tourner le canon contre la ville

Le Vicomte

(1) Valkenier.

1672. de Nimègue; & pour en faciliter la prise, il envoïa son neveu le Comte de Lorges se saisir de la ville de Tiel, des Forts de Voorn & de S. André: pendant que ce détachement étoit occupé à la réduction de ces trois Places, le Vicomte fit bloquer Nimègue & alla lui-même au Fort de Skenk; il y arriva la nuit du seize de Juin, & aïant aussi-tôt fait les approches, il le fit sommer de se rendre. Ce Fort avoit autrefois couté plus de sept mois de siège, & un nombre considèrable de braves soldats, au grand Frédéric-Henri Prince d'Orange, oncle du Vicomte. La Place étoit très importante, & très forte par sa situation entre les deux rivières du Rhin & du Vahal; & la garnison de cinquante compagnies bien entretenues montoit à dix mille soldats; mais le Gouverneur étoit un jeune homme sans expérience: attendri par les cris lamentables des femmes, & intimidé par le nom de Turenne, il rendit la Place le deuxième jour du siège, & la garnison fut conduite à Coevorden (1). Le jeune Gouverneur ne survêcut pas longtems à sa honte: la fraïeur d'abord & ensuite le souvenir de sa lâcheté avoient fait une si forte impression sur son esprit, qu'il mourut dans sa marche.

prend dix autres villes ou Forts.

16 Juin.

Le même jour de la reddition de Skenk, le Vicomte détacha le Marquis de Roche-

(1) Valkenier.

fort pour pénétrer plus avant dans le païs de Vélau, Wagheninghen, Rhénen, Wyck, & Amersfort se rendirent d'abord, & le Marquis s'avança sans peine jusqu'à Naerden: il n'en couta pas davantage au détachement que commandoit le Comte de Lorges, Thiel, Culenbourg, Buren, les Forts de de Vooren & de S. André dans la petite Ile de Bommel, ouvrirent leurs portes au neveu de Vicomte. Pour lui, après s'être emparé de Genep & de Grave que les Hollandois avoient abandonné, il retourna à Nimègue pour en achever le siège. 1672.

Siège de Nimègue.

Jamais la ville ne s'étoit trouvée dans un meilleur état de défense; la force de ses ouvrages, l'amas prodigieux de munitions, le nombre des combattans qui montoit avec la bourgeoisie armée à plus de huit mille hommes, la vigilance redoublée du Magistrat, la valeur & la réputation de Jean Welderen Gouverneur, promettoient une résistance longue & opiniâtre. Les troupes que le Vicomte avoit laissées devant cette ville pour la tenir bloquée, l'avoient battue du canon de Knotsembourg, & d'une batterie élevée sur les bords du Vahal; mais avec peu de succès. Les bourgeois animés par le Gouverneur, & résolus de défendre leur liberté au prix de leur vie, partagèrent tous les travaux du siège avec la garnison: cette résolution obligea le Vicomte d'attaquer la Place dans toutes les formes. Le

1672. vingt de Juin il fit dreſſer une troiſième batterie, & jetter quantité de bombes & de feux d'artifice pour éviter d'en venir à une ouverture de tranchée, & pour épargner la vie des ſoldats. Les bombes ne firent pas tout l'effet dont le Vicomte s'étoit flatté : les Magiſtrats avoient ordonné aux bourgeois, aux maçons & aux couvreurs d'obſerver les endroits où elles tomboient, & d'en réparer le dégât ſur le champ : on avoit pris toutes les précautions néceſſaires pour prevenir l'embraſement, ou pour l'éteindre dès ſa naiſſance; d'ailleurs le trajet étoit long, & la plupart des bombes ne pouvoient paſſer la rivière; les autres ruïnoient peu de bâtimens, parce que le quartier de la ville le plus expoſé étoit celui des Catholiques, que les François avoient ordre de ménager. La contenance généreuſe de la garniſon & de la bourgeoiſie fit juger au Vicomte qu'il n'y avoit rien à faire de ſi loin. Après avoir battu la ville pendant dix jours, il réſolut enfin de faire paſſer le Vahal à ſon Armée pour ſerrer la Place de plus près. Au commencement de Juillet il fit faire un pont de bateaux : toute ſon Armée traverſa la rivière de grand matin & arriva de bonne heure ſur une hauteur proche de la ville; il donna ordre à toute la Cavalerie de faire des faſcines, & dès l'entrée de la nuit il marcha avec quatre mille hommes de pied & mille chevaux à un

1672.

un vieil ouvrage abandonné, voiſin de la Place, qu'on n'avoit pas eu la précaution de raſer : il s'en empara ſans réſiſtance, & la nuit même il fit tirer deux tranchées pour aller à la pointe des deux demi-lunes qui couvroient le rempart. On fit un grand logement le long du parapet de l'ouvrage abandonné, & l'on y dreſſa une batterie de huit pièces de canon : après ſix jours de ſiège on paſſa le foſſé, on y fit des logemens, & l'on attacha le mineur aux demi-lunes, quoique la garniſon fût compoſée de quatre mille fantaſſins & de ſix cens chevaux, toutes vieilles troupes. Le huit, les aſſiègés démandèrent à capituler : & le neuf on ſigna la capitulation, dont les conditions furent que les principaux Officiers ſeroient renvoïés avec leurs équipages, & les autres faits priſonniers de guerre.

Progrès du Roi & du Duc de Luxembourg.

Pendant que le Vicomte de Turenne s'emparoit ainſi des principales villes du Vèlau & du Bétau, les troupes de l'Evêque de Münſter & de l'Electeur de Cologne, unies à celles que commandoit le Duc de Luxembourg, entrèrent par le Comté de Benthem dans l'Over-Iſſel, & prirent Groll, Deventer, Campen, Swoll, Groningue & preſque toutes les Places conſidèrables de cette Province : mais il s'en falut bien que le Duc ne traitât les villes conquiſes avec la même douceur que le Vicomte. Les deux Prélats, animés de cette colère

1672. implacable qui accompagne presque toujours les guerres de Religion, excitèrent Luxembourg à la sévérité. Le Roi, aprés avoir réduit les villes de Doesbourg & de Zutphen, étoit entré dans la Province d'Utrecht & avoit détaché le Marquis de Rochefort pour s'emparer de la Capitale. Le Prince d'Orange, qui avoit affoibli son Armée pour renforcer les garnisons d'un grand nombre de Places, se retira des environs d'Utrecht, & partagea ses forces en cinq Corps, pour occuper les cinq passages principaux qui conduisoient à l'intérieur de la Hollande. Un des Corps sous les ordres du Prince Maurice de Nassau, étoit à Muyden; un autre sous le commandement du Comte d'Horn, à Sluys; le troisième sous la conduite du Général Wurtz, à Gorcum; le quatrième à Schoonhoven fut donné au Marquis de Louvigni (1); & le Prince alla lui-même se poster avec le cinquième près de Bodegrave sur le Rhin.

Le Prince d'Orange est déclaré Stadhouder.

L'Armée du Roi étoit campée à Zeist, village à deux lieues d'Utrecht: cette ville aïant ouvert ses portes au vainqueur, le détachement commandé par le Marquis de Rochefort avoit percé jusques dans la Province de Hollande & pris Woerden, Monfort, Amersfort & Naerden qui n'est qu'à

(1) Gentilhomme du Hainaut.

cinq lieues d'Amſterdam. Pour ſauver cette Capitale, on ne trouva de reſſource que dans un élément qui avoit toujours fait la principale défenſe de la République ; on perça les digues, on lâcha les écluſes, on abbatit les ponts, & tout le païs fut inondé: les autres villes imitèrent ce facheux exemple, la Hollande, le Brabant & la Flandre Hollandoiſe ne furent plus qu'une vaſte mer ; les Places s'élèvoient comme des Iles au milieu des eaux. Dans cette extrèmité, les peuples ne voïant plus de ſalut pour la Patrie que dans l'unité de la Puiſſance ſuprème, obligèrent les Etats de Hollande & de Weſtfriſe d'abroger *l'Edit perpétuel & irrévocable contre le Stadhouderat*, & de conférer cette Dignité au Prince d'Orange, auſſi-bien que celle de *Capitaine-Général* & de *Grand-Amiral*, dont il n'avoit été revêtu que par proviſion. 1672.

Ambaſſade des Hollandois en Angleterre, & ſes ſuites.

(1) Les Etats Généraux envoïèrent des Députés en Angleterre pour repréſenter au Roi Charles II. que les François avoient fait plus de progrès en quelques jours, que l'Eſpagne autrefois dans l'eſpace de pluſieurs années; & que la rapidité de leurs conquêtes devoit faire craindre à l'Angleterre que Louis XIV après avoir ſoumis les ſept Provinces-Unies, ne ſongeât de nouveau à conquérir les dix autres. Charles II. choiſit le

(1) Mém. du Chevalier Temple.

1672. Duc de Buckingham & le Comte d'Arlington pour aller en Hollande: les deux Miniſtres Anglois dans pluſieurs conférences avec les Etats Généraux à la Haïe & avec le Prince d'Orange à Bodegrave, raſſurèrent la République, en lui déclarant que l'intention du Roi leur maître n'étoit pas de la laiſſer ſuccomber ſous les armes de la France: après ces entrevûes, ils ſe rendirent au Camp de Zeiſt. Le Roi leur accorda d'abord une audience publique, enſuite une conférence ſecrette, où ils lui firent ſentir les défiances que ſes victoires inſpiroient à ſes Alliés; ils lui remontrèrent que, contre la foi des Traîtés, il avoit pris quelques villes dans la Province de Hollande, & paroiſſoit vouloir s'emparer de tout pour lui-même, ſans ſe mettre en peine des intèrêts de l'Angleterre: ils demandèrent qu'on ceſſât de pénétrer plus avant dans la Hollande; qu'on évacuât les villes qui avoient été priſes; qu'on fît la conquête de la Zélande pour la remettre aux Anglois; qu'autrement la Grande-Bretagne ſeroit obligée d'abandonner ſon alliance (1). Le Roi fit de ſérieuſes réflexions; & craignant de riſquer ſa gloire & ſes conquêtes, s'il s'obſtinoit à s'avancer dans un païs que

(1) Voilà, ſelon Valkenier, le ſecret de l'Ambaſſade des Miniſtres Anglois à Zeiſt, que le Chevalier lui même avoue avoir ignoré.

l'inondation avoit rendu impraticable, il résolut d'avoir de la complaisance pour un Allié devenu jaloux, & d'entendre à des négociations qui ne pouvoient, après tant de victoires, tourner qu'à son avantage. Avant que de sortir de la Hollande, il alla à Utrecht, accompagné du Duc d'Orléans & de toute sa Cour, y fit son entrée solemnellement, & fut reçu avec les témoignages les plus empressés de respect & de joïe: les Réformés vinrent de leur propre mouvement remettre les clés de leurs Eglises, & la Cathédrale fut purifiée & bénie par le Cardinal de Bouillon Grand-Aumônier de France, neveu du Vicomte de Turenne. Le Roi donna le Gouvernement de la Province d'Utrecht au Duc de Luxembourg, & celui de la ville à Stouppe Colonel des Gardes Suisses: il fit décamper son Armée de Zeist, & partit pour retourner en France par le Brabant Hollandois. Il avoit conquis dans l'espace des deux mois les trois Provinces de Gueldre, d'Over-Issel & d'Utrecht; pris plus de cinquante Villes ou Forts, & fait plus de vingt-quatre mille prisonniers. Le Prince de Condé & le Maréchal de Turenne avoient conseillé au Roi, immédiatement après le passage du Rhin, de n'en rendre aucun, de les envoïer travailler au Canal de Languedoc, de raser la plupart des Places fortes qu'on prendroit, & de ne garder que celles qui feroient

1672.

5 Juillet.

9 dudit.

10 dudit.

1672. néceſſaires pour la conſervation des conquêtes. Le Roi paroiſſoit goûter leurs conſeils; mais Louvois qui étoit d'un autre ſentiment, fit délivrer tous les priſonniers pour une rançon médiocre, & conſerver toutes les Places fortifiées: ainſi l'Armée Françoiſe fut preſque épuiſée par plus de cinquante garniſons.

Conditions de paix propoiées par les Miniſtres de France & d'Angleterre a la Republique.

Le Roi arriva le ſeize de Juillet à Boxtel près de Bois-le-Duc, ſuivi des Députés de Hollande, des Ambaſſadeurs d'Angleterre; & du Duc de Monmouth fils-naturel du Roi Charles II. Ce fut là que les deux Rois renouvellèrent leur Traîté, & que les Miniſtres rédigèrent les conditions de paix que leurs Maîtres propoſoient. Les principales que le Roi exigeoit, furent un Traîté de commerce pour règler les droits, & les prétenſions des Compagnies Orientales & Occidentales de la France & de la Hollande; l'exercice public de la Religion Catholique dans tous les lieux de l'obéïſſance des Etats Généraux; vingt millions pour dédommager le Roi des fraix de la guerre; & la ceſſion des Places nouvellement priſes ſur la Meuſe au-delà du Rhin, & dans l'Empire, en échange des trois Provinces conquiſes. Le Roi d'Angleterre demandoit aux Hollandois le ſalut du Pavillon, un million de livres ſterling pour rembourſer ſes fraix, & cent mille livres ſterling tous les ans pour le droit de la Pêche ſur les

1672.

côtes de la Grande-Bretagne & de l'Irlande; la Souveraineté des Provinces-Unies pour le Prince d'Orange son neveu, ou du moins la succession héréditaire & inaliénable des charges de *Stadhouder*, de *Capitaine-Général*, & de *Grand Amiral*; & la participation de tout le commerce dans les Indes.

Les Hollandois rejettent ces conditions & demandent du secours aux Princes de l'Empire.

Ces conditions parurent si déraisonnables aux Etats, qu'ils les crurent proposées seulement pour les rebuter, & pour avoir un prétexte d'envahir le reste de leurs Provinces. Animés par le Prince d'Orange, ils résolurent d'attendre au milieu des eaux le secours de leurs voisins; envoïèrent les propositions des deux Rois aux Princes d'Allemagne, & leur exposèrent l'état déplorable où se trouvoit la République, pour exciter plus efficacement la compassion du Corps Germanique, ils représentèrent qu'ils n'avoient plus que trois mois à subsister; que les eaux qui les garantissoient pour un tems des approches de l'ennemi, ne les sauveroient pas toujours, & que l'Hiver venu, l'Armée Françoise passeroit sur les glaces pour les attaquer. Toutes les Puissances d'Allemagne prirent part à leur situation; les uns par jalousie contre la France, les autres par pitié pour les Hollandois: mais entre tous les Princes qui s'apprêtèrent à les secourir, l'Electeur de Brandebourg comme le plus puissant, le plus proche, &

1672. le plus intéreſſé, ſe mit le prémier en campagne.

Emeute populaire contre les deux frères De Witt

Depuis le départ du Roi, le Prince d'Orange travailloit continuellement à faire de nouvelles levées, à racheter de Louvois les ſoldats priſonniers qui furent tous délivrés à quatre écus par tête, à fortifier ſes retranchemens & ſes barrières contre les François. Comme il n'avoit pas moins de prudence que de courage, il ne fut pas longtems à ſe concilier tous les eſprits, & à les ſoulever contre les De Witt, qu'on accuſa d'être de concert avec Louis XIV. Ces deux grands hommes avoient toujours aimé la France, & ſenti dès le commencement combien il étoit dangèreux d'irriter un Monarque dont les ancêtres avoient empêché la ruïne de la République; on ſoupçonna le Penſionnaire de vouloir tromper l'Angleterre, écraſer la Maiſon d'Orange, élever la Province de Hollande au-deſſus des ſix autres, & parvenir ainſi lui-même avec le ſecours de la France à une autorité abſolue: on attenta ſur ſa vie dans les ruës de La Haïe à minuit, & on le couvrit de bleſſures; mais il ſe défendit avec tant de bravoure, que les aſſaſſins ne purent accomplir leur deſſein.

Le Vicomte prend Creve-cœur & Bommel.

Pendant que l'Evêque de Münſter & l'Electeur de Cologne continuoient leurs conquêtes dans les Provinces de Friſe & de Groningue, le Vicomte de Turenne étendoit les ſiennes

ſur le Vahal & ſur la Meuſe. Il aſſiègea la ville de Creve-cœur, & l'emporta en peu de jours; le lendemain il paſſa dans l'Ile de Bommel, (1) s'avança devant la ville, & campa le long du Vahal. Les Magiſtrats & le Commandant ne voulurent point écouter la prémière ſommation, & envoïèrent demander du ſecours au Prince d'Orange: le Vicomte, dont la maxime favorite fut toujours d'épargner la vie des ſoldats & celle des ennemis mêmes, lorſque ſes conquêtes pouvoient ſe faire ſans effuſion de ſang, envoïa les ſommer de nouveau, & emploïa deux jours entiers dans les négociations; les François impatiens lui repréſentèrent que dans une ſuite continuelle de victoires, on n'avoit encore récompenſé les ſoldats par aucun butin, & qu'il étoit contre l'honneur des armes de France d'emploïer la voïe de perſuaſion, lorſqu'on pouvoit emporter la ville par la force. Des ſentimens plus magnanimes animoient le Vicomte: la modération, la clémence, la générosité & le déſintèreſſement qu'il fit éclater dans toutes ſes conquêtes gagnoient les cœurs des ennemis, & auroient rendu les ſuccès du Roi plus durables, ſi tous les Généraux avoient imité ſon exemple. La ville voïant qu'il ne lui venoit aucun ſecours, envoïa au Camp des 1672.

(1) Valkenier.

1672. Députés qui passèrent à travers des bataillons prêts à marcher pour donner l'assaut: ces Députés effraïés du péril allèrent au quartier général, signèrent sur le champ les articles que le vainqueur leur accorda, & la garnison composée de cinq compagnies fut envoïée à Gorcum.

Le Roi retourne à Paris avec le Duc d'Orléans, & déclare le Vicomte Généralissime de ses Armées.

La veille de cette reddition qui fut la dernière des conquêtes du Vicomte de Turenne dans les Païs-Bas, le Roi étant au Camp de Boxtel, le fit Gouverneur de la Gueldre & le déclara Généralissime de ses Armées. Louis XIV avoit retardé son départ dans l'espèrance de faire le siège de Bois-le-Duc, dont la prise auroit été infaillible si le beau tems eût continué: mais il tomba pendant quatre ou cinq jours une si grande abondance de pluïe, que tous les marais autour de la ville regorgèrent d'eau, & le Camp du Roi fut presque inondé; ce qui le détermina à partir pour Paris avec le Duc d'Orléans. Il laissa le Duc de Luxembourg en Hollande pour observer les démarches du Prince d'Orange, & ordonna au Vicomte de Turenne de s'avancer vers l'Allemagne pour s'opposer aux troupes de l'Electeur de Brandebourg & de l'Empereur Léopold, qui alloit se déclarer contre la France.

Massacre des De Witt.

Aussi-tôt que le Roi fut retourné à Paris, les troubles & les séditions se renouvellèrent à La Haie. Les partisans du Prince

d'Orange animèrent de nouveau la populace contre les frères De Witt. On imputa plusieurs malversations au Pensionnaire, qui se justifia : des témoins subornés accusèrent son frère le Grand-Bailli d'avoir voulu faire empoisonner le Prince d'Orange. Corneille fut mis en prison & traîté avec inhumanité : pendant qu'il subissoit la question, il chanta l'Ode d'Horace qui commence ainsi : *Justum & tenacem propositi virum.* Le Pensionnaire se démit de sa charge ; & le Grand-Bailli fut condamné à un bannissement perpétuel. Jean de Witt étant allé pour tirer son frère Corneille de prison, après la Sentence d'exil prononcée, la populace s'attroupa & menaça de les assassiner. Trois compagnies de Cavalerie du Comte de Tilli qui étoient en garnison à La Haie, vouloient aller au secours des deux frères : les Etats de la Province assemblés firent retirer ces troupes, sous prétexte de repousser une foule de païsans armés qui venoient piller & insulter la ville. Ce stratagême donna au peuple la facilité d'attaquer les De Witt, & sa fureur alla jusqu'à les assommer dans les ruës en plein jour, avec une cruauté inouïe. Le Prince d'Orange, à qui ses partisans avoient fait cet horrible sacrifice, parut être touché du malheureux sort des deux illustres frères. il fit, quoiqu'assés froidement l'éloge du Pensionnaire, & ordonna que l'on poursuivît les auteurs

1672.

1672. de cet attentât : mais la clémence dont il usa envers eux, donna lieu de soupçonner qu'il avoit autorisé le massacre. Les avantages réels qu'il en retira ne contribuèrent pas peu à fortifier les soupçons. A peine les De Witt étoient morts, que les Magistrats de toutes les Provinces-Unies déclarèrent, comme l'avoient fait ceux de Hollande & de West-Frise quelques jours auparavant, le jeune Prince Gouverneur, Amiral & Capitaine-Général ; ensorte qu'il se trouva, par cet évènement, le Maître de toutes les délibérations des Etats.

L'Empereur & la plupart des Princes de l'Empire se liguent en faveur des Hollandois.

Toute l'Allemagne étoit en mouvement pour venir au secours de la Hollande : les sollicitations de Gremonville, Ambassadeur de France à la Cour de Vienne, devinrent inutiles. L'Empereur ordonna, dès le prémier Août, à tous les Membres de l'Empire de s'unir pour la sûreté commune du Corps Germanique, & de rappeller leurs troupes qui étoient au service des Puissances Etrangères, sous peine d'être mis au *Ban Impérial*. Après un si grand éclat, les négociations de la France n'eurent plus de succès dans les autres Cours d'Allemagne ; le Comte de la Vauguyon échoua auprès de l'Electeur de Brandebourg ; qui bien loin d'écouter les propositions du Roi, conclut en faveur de la République un Traîté particulier avec l'Empereur, avec le Roi de Dannemarc, avec le Duc de

Brunswick-Lunebourg & avec le Landgrave de Hesse: le Duc de Vitri n'eut plus lieu d'être content de l'Electeur de Bavière: celui de Maïence ne laissa rien espèrer au Marquis de Vaubrun; les soins que se donna le Duc de Wirtemberg auprès de l'Electeur de Trèves furent sans fruit, aussi-bien que ceux du Marquis de Dangeau à la Cour d'Heidelberg. Tous étoient jaloux de la France; l'Angleterre commençoit à chanceler; il n'y avoit aucune Puissance en Europe sur laquelle Louis XIV dût compter (1). 1672.

Le Vicomte va au devant de l'Electeur de Brandebourg.

L'Electeur de Brandebourg s'avançoit à grands pas avec une Armée de vingt-cinq mille hommes. Turenne ne voulant pas lui donner le tems d'entrer dans la Hollande ni dans le païs de Clèves, alla au-devant de lui avec douze mille hommes seulement, (2) dont plusieurs n'étoient pas trop contens de repasser le Rhin, pour recommencer une nouvelle Campagne. Comme le Vicomte savoit que le manque d'argent étoit la source de leurs murmures, il donna de nouvelles marques de sa libéralité aux Officiers, fournit à tous leurs besoins & les engagea à le suivre: il remonta jusqu'à Wesel, où il fit jetter un pont sur le Rhin: & après avoir pourvu cette Place aussi-bien

(1) Valkenier.
(1) L'Abbé Raguenet.

1672. que Rées, Emerick & Nuys, de vivres & de munitions, il paſſa le fleuve le dix de Septembre, & fit avancer toutes ſes troupes à la vûë d'Eſſen, pour entrer dans le païs de la Marck, & pour obſerver par lui-même les mouvemens des ennemis. La hardieſſe avec laquelle il parut au-delà du Rhin, pour en diſputer le paſſage à deux grandes Armées, & pour s'oppoſer aux forces réünies de l'Empire, dans l'Empire même, épouvanta toute l'Allemagne. Il la raſſura par une lettre circulaire adreſſée aux Electeurs, Princes, Villes libres & Communautés de l'Empire; à qui il déclaroit que l'intention du Roi ſon maître n'étoit pas de troubler la paix du Corps Germanique: que ſi Louis XIV faiſoit paſſer le Rhin à ſon Armée, ce n'étoit pour s'oppoſer à l'Empereur qui venoit troubler ſes conquêtes en Hollande, & qu'il feroit retirer ſes troupes, dès que l'Electeur de Brandebourg auroit donné une ſûreté de ne pas inquièter les Alliés de la France.

10 Septembre.

Le Prince de Condé étant rétabli de ſa bleſſure eſt envoïé dans l'Alſace.

Le Roi, qui avoit prévu que les Allemands pourroient peut-être paſſer dans l'Alſace & tomber ſur la Lorraine, envoïa à Metz le Prince de Condé, qui étoit rétabli de ſa bleſſure, avec dix-huit mille hommes, pour veiller ſur le Rhin du côté de l'Alſace. Le Prince & le Vicomte gardoient de cette manière le haut & le bas Rhin, pendant que le Duc de Duras cam-

poit ſur la Meuſe, toujours prêt à ſecourir l'un ou l'autre, ſuivant les beſoins.

1672.

Les troupes de l'Electeur de Brandebourg ſe joignent avec celles de l'Empereur & du Duc de Lorraine.

Dès le vingt-cinq du mois d'Août, l'Electeur de Brandebourg étoit parti de Potzdam, pour ſe rendre à la tête de ſes troupes, aſſemblées entre Lipſtadt & Halberſtadt. Quatre jours après, les troupes Impériales commandées par le Comte de Montécuculli & par le Duc de Bournonville, étant parties d'Egra au nombre de ſix mille chevaux, & de douze mille fantaſſins, avoient pris la route d'Erford, pour marcher vers le lieu du rendés-vous. Les deux Armées de l'Electeur & de l'Empereur ſe joignirent vers le douze de Septembre, au nombre de quarante mille hommes, dans l'Evêché d'Hildesheim; le treize du même mois elles allèrent à Mulhauſen dans la Turinge; à neuf lieues du Weſer, à deſſein de traverſer le Palatinat, & de venir paſſer le Rhin à Coblentz. Le Vicomte de Turenne aïant reçu un renfort de quatre mille hommes, alla ſe poſter à Mulheim près de Cologne, & força les Armées ennemies à ſe retirer dans le voiſinage de Fridberg à vingt-cinq lieues de lui; il continua enſuite de remonter le long du Rhin, traverſa le Duché de Berg, & vint juſqu'à Naſſau ſur la rivière de Lohn. Les deux Armées Allemandes demeurèrent dans leurs Camps près d'un mois, ſans oſer avancer vers lui: le douze d'Octobre, l'Armée de l'Electeur alla camper à Gieſſen, & celle

1672. de l'Empereur dans la Vétéravie, l'une & l'autre à cinq lieues de Francfort, où elles furent jointes par les troupes du Duc de Lorraine. Le Vicomte repassa le Rhin à Andernac, où il avoit fait construire un pont vers la fin d'Octobre; il y laissa un Corps de troupes sous les ordres du Marquis de Vaubrun, & alla avec le reste de son Armée prendre des quartiers dans le païs de Trèves. A son approche, l'Electeur de Trèves témoigna d'abord vouloir garder la neutralité: le Vicomte aïant découvert ses intrigues secrettes avec la Cour de Vienne, mit son païs à contribution, & l'Electeur se retira à Coblentz, où il reçut bientôt après garnison Impériale: les Armées ennemies espérèrent en-vain d'y passer le Rhin; le Vicomte fit observer ce poste de si près, qu'elles n'osèrent y faire aucune entreprise. Elles prétendirent alors traverser le fleuve sur le pont de Maïence, entrer dans le Palatinat & de là passer dans l'Alsace; l'Electeur de Maïence & l'Electeur Palatin, intimidés par le voisinage de Turenne, leur refusèrent le passage, & celui de Maïence fit rompre son pont qu'elles avoient voulu surprendre. Elles firent alors des efforts inutiles pour traverser le Mein à Francfort: frustrées de toutes leurs espérances, elles résolurent enfin au commencement de Novembre de tenter le passage du Rhin sur le pont de Strasbourg. Le Vi-

Vicomte, à qui aucune de leurs démarches n'échapa, en fit promtement avertir le Prince de Condé, qui manda sur le champ à Lifcouet Gouverneur de Brifac, de détacher une partie de fa garnifon, pour aller brûler le pont avec des bateaux chargés de feux d'artifice. L'ordre fut heureufement & promtement exécuté, & les Armées ennemies furent encore déconcertées. Les Généraux Allemands changèrent alors de projet, & voulurent faire un dernier effort au confluent du Mein & du Rhin: ils conftruifirent un pont à Flersheim, y paffèrent le prémier fleuve avec leur canon & leur bagage, allèrent enfuite fe camper dans le païs du Landgrave de Darmftadt, & prirent leur quartier général à Ruffelheim. Le vingt-trois ils achevèrent un pont de bateaux à Guftavebourg, vis-à-vis de Veiffenau, à une portée de canon de Maïence, & fe propofèrent d'y paffer, d'entrer dans l'Electorat de Trèves & de traverfer le païs de Liège pour aller joindre le Prince d'Orange. Le trente de Novembre Turenne infatigable & préfent partout s'avança, pour les couper, jufqu'à Witlic & à Pruyn fur les confins du Luxembourg; de forte qu'ils furent contraints de féjourner dans un païs ravagé, fort affoiblis par les maladies, par la difette, par les marches & par les contremarches inutiles.

1672.

1672.

Les Armées Impériale & Electorale passent dans la Westphalie.

C'eſt ainſi que les Armées Electorale & Impériale furent occupées pendant l'eſpace de trois mois entiers à tenter le paſſage du Rhin par Maïence, Coblentz, Strasbourg & autres Places fortes: mais elles rencontrèrent des obſtacles continuels & invincibles de la part du Vicomte de Turenne, qui marchant ſans ceſſe à leurs trouſſes, les empêchoit également & d'aller ſecourir les Hollandois, & de faire diverſion dans l'Alſace. En errant de cette manière dans les Electorats de Maïence, de Trèves & dans le Palatinat, elles ruïnèrent entièrement ces païs. Les trois Electeurs envoïèrent porter leurs plaintes amères à Vienne & à Ratisbonne contre la mauvaiſe-foi des troupes Allemandes, qui, ſous prétexte de conſerver l'Empire, travailloient à ſa deſtruction, tandis que les François n'y faiſoient pas le moindre dégât. Les Armées Impériale & Brandebourgeoiſe voïant qu'elles alloient s'attirer l'indignation des trois Electeurs, réſolurent d'abandonner ces païs ravagés, & d'aller chercher des quartiers d'hiver dans la Weſtphalie ſur les terres de l'Evêque de Münſter & de l'Electeur de Cologne. Vers le milieu de Décembre, à la pointe du jour, elles traverſèrent le Mein, paſſèrent par le territoire de Darmſtadt, & allèrent ſe camper à Wetzlar, où elles laiſſèrent quatre mille hommes: enſuite elles prirent trois routes différentes

pour entrer dans la Westphalie, l'une par Herborn dans les Etats de Nassau, l'autre par Frankemberg dans le païs de Hesse, & la troisième entre ces deux villes. En passant, elles tentèrent la prise de Fridberg: mais les bourgeois & les païsans les en empêchèrent. Comme elles respectèrent les terres du Landgrave de Hesse-Cassel, de peur de l'irriter, elles furent réduites à prendre un long détour par des chemins difficiles où elles perdirent près de quatre mille chevaux. Vers la fin de Décembre, l'Electeur de Brandebourg, le Duc de Lorraine, le Duc de Bournonville & le Comte de Montécuculli arrivèrent sur les frontières de la Westphalie; l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Münster, pour sauver leurs Etats situés dans ce Cercle, furent obligés d'y porter leurs principales forces, commandées par le Marquis de Rennel. Le Vicomte de Turenne aïant formé le dessein d'y mener aussi son Armée, s'avança jusqu'à Wesel vers la fin de Décembre, & manda à la Cour la résolution qu'il avoit prise. 1672.

Le Roi, plus que satisfait de ce que le Vicomte avec seize mille hommes avoit empêché deux Armées de quarante mille de passer le Rhin & de venir secourir les Hollandois, lui avoit déja ordonné de mettre ses troupes en quartier d'hiver dans l'Alsace & dans la Lorraine. Comme la Cour 1673.

Le Roi mande au Vicomte de se mettre en quartier d'hiver & de ne pas

1673. n'apprenoit point qu'il eût obéï, Louvois lui manda au mois de Janvier par deux lettres différentes (1) „ qu'il étoit à craindre „ que le Rhin ne vint à geler & qu'il ne „ pût plus le repasser; qu'il risquoit de faire périr son Armee dans une saison aussi „ fâcheuse, pour pousser peut-être l'Electeur de Brandebourg dix lieues plus loin; „ que le Roi ne voulant point que ses troupes tinssent plus longtems la campagne, „ lui ordonnoit absolument de les mettre „ en quartier d'hiver, & qu'il s'attendoit „ d'apprendre qu'elles s'y étoient retirées „ par le prémier courier". Avant que de recevoir ces lettres, le Vicomte avoit déja mandé au Ministre (2) „ qu'il feroit contre le service du Roi de repasser si-tôt le „ Rhin; que depuis la marche des troupes „ Impériales vers la Westphalie, l'Evêque „ de Münster étoit fort découragé; que le „ Comte de Montécuculli faisoit tous ses „ efforts pour l'engager dans les intèrêts „ de l'Empereur; & que si l'on n'empêchoit pas les Armées ennemies de ravager les Etats de ce Prélat, il se mettroit „ infailliblement sous la protection de l'Empire.

repasser le Rhin.

Le Vicomte, aussi habile Négociateur

LeVicom-

(1) Ces Lettres sont datées le 17 & le 22 de Janvier 1673. à S. Germain en Laie.

(2) Lettre du Vicomte.

que grand Capitaine, alla trouver l'Evêque de Münster au Château d'Ortembourg, à sept ou huit lieues de Wesel, pour le confirmer dans son alliance avec le Roi, & promit de le délivrer bien-tôt des troupes ennemies : il alla ensuite rejoindre son Armée à Wesel, & s'avança vers le païs de la Marck. L'Electeur de Brandebourg voulant y laisser des traces signalées de son ressentiment contre les deux Prélats, mit leurs Etats à contribution, exposa tout au pillage & à la licence, & les habitans du païs furent réduits à la dernière misère. Les troupes Brandebourgeoises investirent enfin la ville de Werle dans le Duché de Westphalie, qui appartenoit à l'Electeur de Cologne. Le cinq Janvier le Général-Major Spaen alla assièger la Place avec six mille hommes; mais elle fit une vigoureuse résistance, & refusa constamment de se rendre : alors l'Electeur y alla lui-même avec quatre mille hommes de renfort. Le Marquis de Rennel vint au secours & obligea l'Electeur à lever le siège : ce Prince retourna à Bilefeldt & le Général Spaen à Lipstadt; Rennel suivit le dernier, donna sur son arrière-garde, & fit plusieurs prisonniers. Après la levée du siège, l'Electeur détacha un puissant Parti de Cavalerie & d'Infanterie pour surprendre les troupes de Münster & de Cologne : mais ce Corps étant tombé

1673.

te retient l'Evêque de Munster dans l'alliance de la France.

5 Janvier.

1673. dans une embuſcade, fut preſque tout taillé en pièces & le reſte mené à Varendorp.

L'Electeur de Brandebourg aſſiège Soeſt, & le Vicomte prend la ville d'Unna.

Vers la fin du mois de Janvier, le Comte de Montécucullii étant malade à Paderborn, demanda permiſſion de retourner à Vienne. Pendant ſa maladie, l'Electeur de Brandebourg délibèra à Lipſtadt avec les Ducs de Lorraine & de Bournonville, ſur les meſures qu'il faloit prendre pour empêcher la jonction de l'Armée du Roi avec celle des deux Prélats: après pluſieurs conférences où ils n'avoient pu rien décider, ils partirent de Lipſtadt le trente-un Janvier, & marchèrent du côté de la Marck: leur Armée étoit réduite à vingt mille hommes, à cauſe des garniſons qu'ils avoient laiſſées en différentes Places, & des pertes qu'ils avoient ſouffertes dans les diverſes attaques. L'Electeur ſe voïant encore à la tête d'un Corps conſidèrable, avec trente pièces de canon & quantité de braves Officiers, s'avança vers Soeſt où il arriva le quatre de Février. Il apprit le lendemain que l'Armée Françoiſe s'étoit jointe à celle de Münſter & de Cologne, & que le Vicomte de Turenne, qu'on croïoit ſur les bords du Rhin, avoit aſſiègé la ville d'Unna dont la garniſon étoit de mille ſoldats: l'Electeur détacha cinq mille hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie, pour la ſecourir. Les bataillons de Gardes Françoiſes & Suiſ-

ſes offrirent de forcer la Place, l'épée à la main, en préſence de l'ennemi : le Vicomte ne voulant pas expoſer ſes ſoldats dans un tems où il avoit beſoin de les ménager, prit le parti d'attaquer Unna par les voïes ordinaires ; il commanda cinq mortiers pour la bombarder, dreſſa une batterie de huit pièces de canon, fit une grande brèche aux murailles, & prépara une mine qui devoit jouer le lendemain. Alors le Colonel Remſtorf qui commandoit dans la Place ſe rendit malgré l'ordre de l'Electeur, & la garniſon fut faite priſonnière.

1673.

5 Fevrier.

L'Electeur de Brandebourg, déchu de ſes eſpèrances, fit avancer quelques troupes qu'il avoit autour de Ham, vers Soeſt où il étoit campé. La garniſon de Ham ſe voïant abandonnée, ſe retira dès le lendemain, & eſſaïa d'aller joindre le gros de l'Armée : le Vicomte s'empara ſans obſtacle de la ville qui étoit forte & bien peuplée, ſe rendit enſuite maître de Kamen & d'Altena ſans les aſſièger, fit plus de deux mille priſonniers des garniſons qu'il avoit trouvées dans ces différentes Places ; & ſans autre perte que celle de deux Officiers & de quelques ſoldats, il s'approcha enfin de Soeſt. Comme il y avoit dans ſa route un Château ſur la Lippe, nommé Berkenbaum, gardé par deux cens hommes du régiment du Roi, pour la ſûreté d'un pont ; le Vicomte détacha cent hommes du régiment du Roi, pour s'en emparer, ſous

Le Vicomte prend pluſieurs autres villes dans la Weſtphalie, & chaſſe les ennemis du Comté de la Marck.

1673. les ordres du Marquis de Bourlemont, qui l'emporta du prémier assaut. Les ennemis revinrent dès le soir même en plus grand nombre, pour tâcher de reprendre ce poste important; tous leurs efforts furent inutiles; ils revinrent le lendemain avec six cens chevaux, & huit cens fantassins; mais Bourlemont soutint l'attaque avec tant de bravoure, qu'il leur tua près de cent soldats, & contraignit les autres à se retirer (1). Le Vicomte avança ensuite vers Soest, où campoient les Armées Impériale & Electorale, à dessein de leur livrer bataille. Le Comte de Montécuculli étoit toujours malade à Paderborn, & le Duc de Bournonville commandoit à sa place: l'Electeur délibèra s'il faloit en venir aux mains; mais, comme les Allemands craignoient de passer un grand défilé qui les séparoit de l'Armée Françoise, ils jugèrent à propos de décamper & d'abandonner une partie de l'artillerie & du bagage. Le Vicomte marcha alors vers la ville de Soest, grande, belle & bien fortifiée, y entra le vingt-cinq de Février, & établit son quartier à Westbonne, à deux lieues de la ville: le même jour, le Comte de Montécuculli partit de Paderborn, & s'en retourna à Vienne. On fut surpris que ce grand Général pendant toute

(1) Lettre de Mr. de Turenne au Marquis de Louvois.

la Campagne ne voulût jamais hazarder une bataille: quelques-uns prétendent que le Prince Lobkowitz, Miniſtre de l'Empereur, avoit contrefait le ſceau Impérial, pour défendre à Montécuculli de combattre. Le Miniſtre craignoit d'engager ſon maître dans une guerre éloignée, pendant que l'Ottoman, d'un autre côté, menaçoit d'une invaſion les Etats héréditaires. Lobkowitz fut diſgracié & exilé; mais aïant été rappellé bien-tôt après, cette clémence fit voir que Léopold étoit réellement indécis, & qu'il ne blâmoit pas abſolument la conduite de ſon Miniſtre. Peu de tems après le départ de Montécuculli, les Armées Impériale & Electorale chaſſées du Comté de la Marck, repaſſèrent la rivière de Lippe; les Brandebourgeois ſe retirèrent dans le Comté de Ravensberg, & les Impériaux dans celui de la Lippe. 1673.

Le Vicomte réſolut de les pourſuivre & de les chaſſer de la Weſtphalie, en s'emparant de toutes les villes que l'Electeur y poſſèdoit. La ſaiſon étoit fort rigoureuſe; il faloit traverſer des montagnes eſcarpées & des défilés très étroits. Pendant que l'Armée paſſoit un de ces défilés, le Vicomte épuiſé de veilles & de fatigues, ſe coucha derrière un buiſſon pour dormir: quelques ſoldats voïant que la neige tomboit en abondance, coupèrent auſſi-tôt des branches d'arbres pour former autour de lui

Les ennemis repaſſent le Wéſer & quittent la Weſtphalie.

1673. une hutte qu'ils couvrirent de leurs manteaux : il se réveilla dans le tems qu'ils s'empressoient ainsi à le garantir des injures de l'air, & leur demanda à quoi ils s'amusoient au-lieu de marcher : *Nous voulons*, dirent-ils, *conserver nôtre Père ; c'est nôtre plus grande affaire : si nous venions à le perdre, qui nous ramèneroit dans nôtre païs ?* Turenne força enfin les passages où les ennemis avoient laissé des troupes, s'empara de Ravensberg, d'Hervord, de Bilefeldt & de toutes les Places de l'Electeur dans la Westphalie, hors Lipstadt & Minden que les troupes de Münster & de Cologne eurent ordre de bloquer. Il faisoit cependant un froid excessif, & la terre étoit tellement gelée, qu'on ne pouvoit ouvrir la tranchée devant les villes qu'on assiègeoit : on étoit obligé d'essuïer à découvert le feu de la mousqueterie & du canon des assiègés. Aucun soldat ne se plaignoit : le Vicomte, présent par-tout, les soutenoit dans leurs fatigues en les partageant. Les deux Armées ennemies poursuivies, harcelées & chassées de poste en poste, quittèrent alors la Westphalie & repassèrent le Wéser avec précipitation, pour aller dans l'Evêché d'Hildesheim. Dans ce passage, quelques troupes Impériales se trouvant mêlées avec celles de l'Electeur, voulurent passer les prémières, pour ne pas rester exposées à la poursuite des François : la dispute s'échauf-

ſa, elles en vinrent aux mains, & ce démêlé auroit eu des ſuites fâcheuſes, ſi quelques Officiers-Généraux ne fuſſent ſurvenus pour le terminer. Le nom de TURENNE étoit devenu ſi formidable dans les deux Armées ennemies, qu'elles s'enfuïoient à ſon approche, & ne croïoient rien d'impoſſible à ſes troupes, quoique moins nombreuſes que les leurs. Il envoïa un jour pour reconnoître le païs autour de Paderborn, quarante Dragons, qui forcèrent un paſſage où il y avoit un régiment de Cuiraſſiers Impériaux, en tuèrent quinze ou ſeize, obligèrent les autres à s'enfuir, entrèrent dans le quartier, y mirent le feu, & ſe retirèrent ſans perdre un ſeul homme.

L'Electeur de Brandebourg ſe retire dans ſes Etats.

Au commencement de Mars, le Vicomte s'avança par l'Evêché de Paderborn juſqu'à la ville d'Hoxter, où il y avoit un pont de pierre ſur le Wéſer. Il s'empara de cette Place, en chaſſa la garniſon que l'Electeur y avoit laiſſée, & fit dreſſer enſuite deux autres ponts pour ſe rendre maître de la rivière & pourſuivre les ennemis juſques dans l'Evêché d'Hildesheim. Les deux Armées Impériale & Electorale aïant déja ruïné le païs, ne purent ſubſiſter davantage & voulurent s'étendre dans la baſſe Saxe ſur les terres des Princes voiſins: mais les Ducs de Brunſwick, de Lunebourg-Zell & de Wolfenbuttel défendoient l'entrée de leur païs avec une Armée de douze

1673. mille hommes, craignant d'attirer la guerre chés eux. Alors les deux Armées ennemies n'aïant plus ni ressources, ni courage, se séparèrent : celle de l'Empereur se retira vers la fin de Mars dans la Franconie, & celle de Brandebourg dans la Principauté d'Halberstadt. L'Electeur repassa l'Elbe à Magdebourg, & se réfugia à Berlin sa Capitale. Le Vicomte voïant qu'on fuïoit toujours devant lui, & qu'il n'avoit plus d'ennemis à combattre, revint dans le païs de la Marck, établit son quartier général à Soest, & abandonna tous les Etats de l'Electeur dans la Westphalie à la discrétion de ses troupes : elles y trouvèrent une grande abondance de vivres, mirent tout à contribution & s'enrichirent.

Dèsintèressement du Vicomte.

Le Vicomte fut le seul qui ne profita point des dépouilles des ennemis, & marqua pendant toute cette expédition fameuse, un dèsintèressement égal à sa valeur. Un Officier-Général vint un jour lui proposer un moïen de gagner quatre cens mille francs en quinze jours, sans que la Cour pût jamais en avoir aucune connoissance ; il lui répondit avec autant de simplicité que de noblesse : *Je vous suis fort obligé ; mais comme j'ai souvent trouvé de semblables occasions sans en avoir jamais profité, je ne crois pas devoir changer de conduite à mon âge.* A peu près dans le même tems les habitans d'une grande ville lui offrirent cent mille é-

cus, pourvu qu'il voulût bien se détourner de son chemin, & ne point faire passer ses troupes chés eux; il leur répondit: *Comme vôtre ville n'est point sur la route par où j'ai résolu de faire marcher l'Armée, je ne puis prendre l'argent que vous m'offrés.* 1673.

Inquiétude de la Cour, & critique des Courtisans de la conduite du Vicomte.

Dans une si grande distance, le Vicomte ne pouvoit pas envoïer régulièrement des couriers en France, & la Cour fut quelque tems sans recevoir de ses nouvelles: alors les ennemis de sa gloire commencèrent à déclamer contre lui, & répandirent par-tout qu'il s'étoit laissé couper; que l'Armée du Roi étoit perdue, parce qu'on l'avoit engagé mal-à-propos dans un païs sans Places & sans Magazins. Tous les Courtisans murmurèrent; le Roi même, qui étoit fort réservé à blâmer ceux contre qui le Public se déchainoit, laissa échapper un jour avec inquiétude ces paroles: *Je n'ai aucune nouvelle du Vicomte de Turenne.* On ne fut pas longtems sans en recevoir, & l'on apprit qu'après avoir poussé l'Electeur de Brandebourg depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe, il l'avoit réduit à chercher un asyle dans sa Capitale: la médisance se tut, & les ennemis du Vicomte furent confondus.

L'Electeur de Brandebourg fait la paix avec la France.

L'Electeur de Brandebourg ne se croïant pas encore bien en sûreté dans Berlin même, envoïa au Vicomte le Marquis d'Espense-Beauveau qui servoit dans ses troupes, pour demander la paix: Turenne dépêcha

1673. un courier au Roi qui lui envoïa un plein pouvoir de traîter avec l'Electeur. On convint que Louis XIV retireroit ses troupes des Etats de Brandebourg; qu'il restitueroit à l'Electeur Wesel & les autres villes dépendantes du païs de Clèves, & retenues depuis tant d'années par les Etats Généraux ; que l'Electeur abandonneroit l'alliance des Hollandois, renonceroit à tous les engagemens dans lesquels il étoit entré contre les intèrêts de la France; qu'il demeureroit neutre à l'avenir, & engageroit le Duc de Neubourg à se rendre garant de sa fidèlité. Le Traîté fut signé le dix d'Avril, & ratifié vers la fin de Mai.

Le Vicomte se rapproche du Rhin, & campe sur les bords du Mein près de Francfort.

Alors le Vicomte fit abandonner par l'Evêque de Münster toutes les Places de l'Electeur de Brandebourg, & sortit lui-même de la Westphalie, traversa la Principauté de Berg pour entrer dans le Comté de Nassau, & pénétrer jusqu'au cœur de l'Allemagne. Infatigable à la tête de ses troupes qui le suivoient avec joïe, il leur proposa comme à ses compagnons & à ses enfans de ne se donner aucun relâche, d'entrer dans la Franconie, le païs de Turinge & dans celui de Gotha, pour en chasser les troupes Impériales qui vouloient retourner sur le Rhin. Les Impériaux, craignant d'être coupés & obligés de se battre, gagnèrent promtement la Bohème; & le Vicomte, au commencement de Juin, continuant sa route par le païs de Hesse & le Comté de

Waldeck, vint se camper à Wetzlar près de Francfort, le long de la rivière de Lohn, pour y attendre le résultat des délibèrations de la Cour de Vienne. 1673.

Le Prince de Condé va assièger Bois-le-Duc, & le Roi Maestricht.

Pendant que le Vicomte de Turenne veilloit ainsi sur le Rhin, le Prince de Condé s'étoit rendu à Utrecht pour y conserver & étendre les conquêtes du Roi; mais les inondations l'avoient arrêté par-tout. Il essaïa inutilement de faire écouler les eaux; une maladie qui lui survint acheva de le déterminer à sortir de la Hollande, & à repasser la Meuse pour assièger Bois-le-Duc. Au commencement de la Campagne, le Roi entra dans le Brabant à la tête de quarante mille hommes, alla investir Maestricht le dix de Juin, & le prit en treize jours de tranchée ouverte. Après en avoir réparé les fortifications, il vouloit se rendre maître des autres Places: mais les Hollandois aïant lâché les écluses, inondèrent tout le païs depuis Bois-le-Duc jusqu'à Bergopsom. Louis XIV. changea de dessein, marcha vers les frontières de l'Empire avec une partie de son Armée, & laissa l'autre, au nombre de vingt mille hommes, au Prince de Condé pour veiller sur la Flandre. 29 Juin.

L'Empereur & l'Espagne s'unissent avec les Hollandois contre la France.

L'Espagne allarmée par les succès extraordinaires de la France, sentant que si le Roi se rendoit une fois maître des sept Provinces-Unies, il le seroit bien-tôt des dix autres, réveilla l'attention de l'Empereur,

1673. & le sollicita vivement de se joindre à elle pour s'opposer aux progrès de Louis XIV. L'Empire & l'Espagne conclurent un Traîté avec les Hollandois à La Haie, par lequel Léopold promettoit aux Etats Généraux une Armée puissante qui devoit faire diversion sur le Rhin : Philippe s'engageoit à déclarer la guerre à Louis XIV & les Etats Généraux à ne point faire la paix avec la France, que le Roi Catholique ne fût remis en possession de tout ce que le Roi Très-Chrétien avoit pris dans les Païs-Bas, depuis la paix des Pyrénées. L'Empereur rassembla dans la Bohème une Armée de trente mille hommes, dont il donna le commandement au Comte de Montécu-
26 Août. culli qui décampa d'Egra, & s'avança vers la Franconie. Le Vicomte de Turenne aïant joint ses troupes à celles de Cologne & de Münster, quitta Wetzlar, passa le Mein à Selingenstat avec une Armée de vingt mille hommes, & se posta vis-à-vis d'Aschaffembourg dans l'Electorat de Maïence (1) : de là il envoïa le Marquis de Pierrefitte pour s'emparer de Fridberg & en chasser les Impériaux qui s'y étoient établis au Printems. Cette expédition ouvrit à l'Armée Françoise l'entrée jusques dans le territoire de Francfort : ce n'étoit pas cependant cette ville que le Vicomte prétendoit s'attacher ; son dessein étoit de s'assurer du cours du Mein pour côtoïer le Haut-Palatinat ;

(1) Valkenier.

tinat, & se faciliter la jonction avec l'Electeur de Bavière qui avoit donné quelque espérance de favoriser les armes du Roi sur ses frontières. La Cour de Vienne attentive aux démarches secrettes de l'Electeur, avoit pris toutes les précautions nécessaires pour l'empêcher de joindre le Vicomte. Elle intercepta une lettre du Duc de Bavière qui mandoit au Général François, que les passages & les défilés étoient si bien occupés par les troupes de l'Empereur, qu'il ne croïoit pas qu'il fût prudent de tenter la jonction projettée : ce contre-tems obligea Turenne à changer son dessein. Dès le milieu de Septembre, il quitta Aschaffembourg, & tâcha de se rendre maître des passages du Mein. 1673.

Le Prince d'Orange trompe le Duc de Luxembourg & prend Naerden.

Cependant tout changeoit de face en Hollande : depuis que le Prince de Condé eut repassé la Meuse, il ne restoit plus aux François dans le cœur des Provinces-Unies de forces suffisantes pour faire aucune entreprise. Le Prince d'Orange crut alors que le tems d'agir étoit venu, il fit secrettement défiler des troupes vers Amsterdam & Muyden, garnit d'Infanterie les retranchemens qui fermoient le passage de la Province de Hollande; & pour ôter tout soupçon au Duc de Luxembourg qui commandoit à Utrecht, il fit passer quelques troupes par la mer & par le Vahal pour attaquer Bommel. Le Duc n'aïant point pénétré le dessein du Prince, vint jusqu'à Tiel avec cinq mille hommes pour secourir Bommel

1673. & Grave, Guillaume voïant que le stratagème avoit réüssi, marcha vers Naerden, & fit investir cette Place avec une Armée de vingt-cinq mille hommes avant que le Duc de Luxembourg eût le loisir de pourvoir à sa sûreté. La ville se rendit, & l'on fit en Hollande d'aussi grandes réjouïssances pour la prise de Naerden, qu'on en avoit fait trois mois auparavant en France pour celle de Maestricht. Cette conquête rassura les Etats Généraux; & depuis ce tems la fortune ne cessa de les favoriser. Les horreurs de la guerre passèrent du fond des Provinces-Unies dans les Païs-Bas Espagnols.

14 Septembre.

Le Vicomte s'approche de Montécuculli, & l'oblige de se retirer.

Le Comte de Montécuculli arriva bientôt dans la Franconie, où les troupes de ce Cercle & celles de l'Electeur de Saxe & du Duc de Lorraine l'aïant joint, son Armée montoit à quarante mille hommes: il s'avança vers Nuremberg, d'où il pouvoit prendre sa marche vers le haut ou le bas Rhin, pour envahir l'Alsace, ou pour aller joindre le Prince d'Orange en Hollande. Turenne s'étant rendu maître de tous les passages du Mein, à la réserve de celui de Wurtzbourg, dont l'Evêque avoit promis de garder la neutralité, Montécuculli ne pouvoit plus aller ni en Hollande ni en Alsace, qu'il n'eût auparavant battu l'Armée Françoise. Le Vicomte l'attendit quelque tems aux environs d'Aschaffembourg; voïant sa lenteur, il alla au-devant de lui pour donner bataille, passa le Tauber à Mariendal, s'a-

vança jusqu'à Rotting & s'approcha des Impériaux campés près de Rottembourg. L'Infanterie de la prémière Ligne du Vicomte étoit commandée par le Marquis de S. Abre; Foucault étoit à la tête de l'aîle droite de la Cavalerie, & le Comte de Guiche à la gauche; le Comte du Lude partageoit le commandement de l'autre Ligne avec le Chevalier du Plessis. Montécuculli ne pouvoit décamper, sans exposer son arrière-garde à être battue: mais appréhendant encore plus une action générale, il prit le parti de se retirer. Pour cacher son dessein, il marcha en avant comme s'il eût voulu combattre; ce qui engagea le Vicomte à ranger son Armée en bataille: Montécuculli profita de ce moment; & pendant qu'il paroissoit se donner de grands mouvemens pour mettre en ordre sa prémière Ligne, il faisoit défiler la seconde avec tous ses équipages derrière une montagne voisine. A peine l'Armée Françoise fut-elle formée, qu'on vit la prémière Ligne des Impériaux défiler comme la seconde: l'Armée entière se retira ainsi en bon ordre, & gagna un endroit tout environné de montagnes & de marais entre Ochsenfort & Wurtzbourg. Le Vicomte suivit aussi-tôt les Impériaux, donna sur l'arrière-garde, leur enleva quelques bagages & quelques munitions; & ne pouvant les engager au combat, il se campa vers les trois heures après midi dans leur voisinage à une Chartreuse appellée *Tengelhausen*, sur un terrein 1673.

1673. extrèmement élevé ; de ſorte que les ennemis reſtèrent toujours dans le même embarras & ne purent marcher vers la Hollande par le Mein dont il étoit le maître, ni vers l'Alſace ſans lui prêter le flanc. Il avoit le fleuve à ſa gauche, quoiqu'un peu éloigné ; un grand ravin à ſa droite ; & derrière lui un païs riche & fertile, d'où il pouvoit tirer des vivres en abondance pour deux mois.

Le Comte de Montécuculli gagne l'Evêque de Wurtzbourg.

Turenne reſta quinze jours dans cette ſituation ſans qu'il ſe paſſât rien de conſidèrable, hors quelques légères eſcarmouches entre les détachemens des deux Armées. L'objet du Général François étoit de diſputer aux Impériaux le paſſage du Mein, & en cas qu'ils le tentaſſent, de tomber ſur leur arrière-garde : Montécuculli ne ſongeoit qu'à couper aux François les vivres qui venoient de Francfort, pour les obliger à décamper d'un lieu ſi avantageux. Ce projet fut bien-tôt favoriſé par un évènement qui penſa jetter l'Armée du Roi dans les plus terribles embarras. Le Comte de Montécuculli gagna l'Evêque de Wurtzbourg, qui manqua de parole aux François, reçut garniſon Impériale dans ſa ville, & livra ſon pont aux ennemis. Le Général Allemand y fit auſſi-tôt paſſer ſon canon & ſon gros bagage, & devint maître du Mein, depuis Wurtzbourg juſqu'auprès de Wertheim, où il fit enlever les proviſions immenſes que les habitans y avoient raſſemblées, & qu'ils deſtinoient à l'Armée de France ; ce qui obligea le

1673.

Vicomte d'abandonner son poste près d'Ochsenfort, & de descendre le Mein en côtoïant toujours les ennemis pour les empêcher de la traverser.

Montécuculli décampe de nouveau.

Au commencement d'Octobre, Montécuculli décampa pour aller étendre ses quartiers dans le Comté de Reineck, depuis Lohr jusqu'à Frammersbach, derrière la forêt de Speshardt, où il s'arrêta en mettant toujours la rivière du Mein entre le Vicomte & lui. Le troisième du mois, il commanda au Général Sporck de mener six mille chevaux du côté d'Aschaffembourg. Le Vicomte croïant que leur dessein étoit de s'emparer de la Place, détacha pour la couvrir quatre mille chevaux & deux mille fantassins, sous la conduite du Comte de Guiche; ce qui obligea Sporck à changer de route & à revenir à Lohr. Turenne avança lui-même avec toute son Armée en descendant le long du Mein vers Miltembourg, où il reçut un renfort de quatre mille hommes qu'on envoïa d'Alsace sous le Comte de Roye, Montécuculli fit plusieurs autres marches & contremarches, pour obliger l'Armée Françoise à sortir de la Franconie; mais le Vicomte s'obstina à ne point passer le Mein, qu'il ne vit les Impériaux engagés dans la forêt de Speshardt, & décidés à aller vers la Hollande ou vers l'Alsace.

Le Roi ordonna au Duc de Luxem-

Pendant que les deux Armées cherchoient ainsi à se surprendre mutuellement, l'Espagne, en exécution de son Traité avec les E-

1673. tats Généraux, ordonna au Comte de Monterei, Gouverneur des Païs-Bas, de déclarer la guerre à la France: cette déclaration donna lieu à celle du Roi trois jours après, & l'on vit aussi tôt les hostilités commencer dans le Hainaut & dans la Flandre. De Duc de Luxembourg y envoïa au Prince de Condé un Corps considèrable; & le Roi n'avoit plus en Hollande que quatre mille hommes qui tinssent la campagne. Cette disette de troupes jointe à l'inondation continuelle du païs, mettoit les François hors d'état de faire aucune entreprise nouvelle; ce qui détermina Louis XIV à abandonner ses conquêtes en Hollande.

bourg d'évacuer la Hollande.

Le Prince d'Orange marche vers Bonn. Montécuculli va joindre le Stadhouder.

Le même jour que l'Espagne déclara la guerre à la France, le Prince d'Orange joignit près d'Hérentals une partie de ses troupes à celles des Espagnols, & entra avec une Armée de vingt cinq mille hommes sur les terres de Juliers & de Cologne. Après avoir ravagé l'un & l'autre païs, il prit la route de Bonn pour en faire le siège, & manda au Comte de Montécuculli de s'y rendre au-plûtôt. Le vingt d'Octobre les Impériaux quittèrent Lohr, & allèrent se camper le long du Mein depuis la petite ville d'Hochst jusqu'à Maïence. Montécuculli passa sur un pont de bateaux, & établit son quartier général à Flersheim. Le Vicomte ne pouvoit pas deviner la route qu'il vouloit prendre: il étoit d'une plus grande conséquence

d'empêcher l'invafion de l'Alface, que la jonction du Prince d'Orange: les Hollandois unis aux Efpagnols, avoient moins befoin de fecours qu'auparavant; le Prince de Condé avoit emmené une grande partie des troupes Françoifes en Flandre, & le Roi vouloit abandonner la Hollande. Turenne crut, avec raifon, que Montécuculli marcheroit vers l'Alface, où tout étoit prefque fans défenfe: Strasbourg appartenoit à l'Empire, Brifac étoit mal fortifié, l'on avoit rafé Scheleftat, Colmar, Landau, Béfort & Haguenau; le paffage étoit facile dans la Lorraine, les trois Evêchés, & la Champagne. Il porta fa principale attention du côté de l'Alface, & obferva de près les mouvemens de Montécuculli qui ne cherchoit qu'à lui dérober fa marche. Le Général Allemand fe fouvenoit encore de l'irruption du Vicomte en Bavière, avant la paix de Münfter; il avoit vu alors fa manœuvre, & craignoit toujours depuis d'en venir aux mains avec lui: il fentit qu'il étoit plus fûr d'emploïer les ftratagêmes, & fit travailler à la conftruction d'un pont de bateaux à Weiffenau, au-deffus de Maïence, comme s'il eût voulu remonter le Rhin, pour entrer dans l'Alface. Aïant choifi un endroit du fleuve où il y avoit une Ile, il jetta un demi-pont fur l'un des bras du Rhin, & fit à la hâte un pont-volant fur l'autre: les troupes y pafférent, en feignant de vouloir 1673.

1673. marcher vers l'Alſace, par le païs d'Oppenheim, Linanges & Neuſtadt. Le Vicomte, inſtruit de leurs mouvemens, quitta ſon poſte de Miltembourg, traverſa le païs d'Oddenwaldt, s'approcha du Neckre, qu'il paſſa le vingt-cinq à Ladembourg, ſe rendit près de Philisbourg, & détacha cinq cens chevaux qui traverſèrent le Rhin à Oppenheim, pour reconnoître la marche des Impériaux. Montécuculli, qui n'avoit emploïé la ruſe que pour faire croire qu'il alloit dans l'Alſace, embarqua ſur le Rhin ſon Infanterie, qui deſcendit en bateaux vers Coblentz, pour y joindre le Prince d'Orange; pendant que ſa Cavalerie repaſſa le fleuve, & défila dans la même vûë par la Vétéravie. L'Archevêque de Trèves aïant violé la neutralité & abandonné les intérêts de la France, par une trahiſon ſemblable à celle de l'Evêque de Wurtzbourg, offrit aux Impériaux ſes ponts ſur le Rhin & ſur la Moſelle à Coblentz: le lendemain le Vicomte acheva de paſſer le Rhin à Philisbourg, vint camper à Lachen près de Neuſtadt, & alla gagner Creutznac, en traverſant le Palatinat, pour ſe rendre en diligence au païs de Trèves par le Hundſruck: il auroit infailliblement coupé Montécuculli, ſi l'Electeur n'avoit livré ſes ponts. Les Impériaux, après avoir paſſé le Rhin & la Moſelle, joignirent près de Coblentz le Prince d'Orange, qui alla ſur le champ aſ-

fièger Bonn. La ville inveftie par trois Armées différentes, fut obligée de fe rendre après neuf jours de fiège. 1673.

17 Novembre.

Evacuation de la Hollande, & glorieufe retraîte du Duc de Luxembourg.

La reddition de Bonn & la jonction des trois Armées ennemies, obligèrent le Duc de Luxembourg à quitter les Provinces-Unies: il mit la plupart des villes à contribution, forma un Corps de toutes les garnifons difperfées, laiffa l'artillerie & les ôtages à Maeftricht & à Grave, & revint promtement en France avec un riche butin. Alors la Hollande fortit du fein des flots; & les Provinces de Gueldre, d'Utrecht & d'Over-Iffel recouvrèrent leur liberte.

Générofité du Vicomte.

Les mauvais fuccès de cette Campagne refroidirent le Roi d'Angleterre, l'Archevêque de Cologne & l'Evêque de Münfter; la France fe vit fur le point d'être abandonnée de fes Alliés, & engagée à foutenir feule une guerre avec l'Empire, l'Efpagne & la Hollande. Le Vicomte de Turenne ne put diffimuler fon chagrin: on voïoit dans fon maintien & fur fon vifage un air de réflexion & de trifteffe. Après avoir diftribué fon Armée en quartiers d'hiver dans la haute & baffe Alface, dans la Lorraine & dans le Hainaut, il revint à la Cour: le Roi le reçut avec mille démonftrations d'eftime & de tendreffe: l'entretint fouvent en particulier des moïens de rétablir les affaires la Campagne fuivante; lui rappella les fuites qu'avoient eues les confeils de Louvois, &

1673. lui donna une belle occasion de se venger du Ministre; le Vicomte se contenta de répondre au Roi, *que le Marquis de Louvois étoit très capable de rendre de grands services à Sa Majesté dans le cabinet; mais qu'il n'avoit pas assés d'expérience dans la guerre, pour s'en attribuer la direction.* Cette modération & cette générosité plurent extrêmement au jeune Monarque, qui lui dit: *Quand tous mes Ministres vous haïroient, mon cœur sera toujours pour vous.* Il lui parla ensuite du Marquis de S. Abre, & l'assûra que cet Officier ne serviroit plus sous lui. Turenne en aïant demandé les raisons, le Roi lui fit connoître que S. Abre avoit fort blâmé sa conduite, & mandé même à Louvois, que *s'il avoit été consulté, il auroit pu sauver Bonn sans risquer l'Alsace. Pourquoi*, dit le Vicomte avec simplicité, *ne me parla-t-il pas? je l'aurois écouté avec plaisir, & j'aurois profité de ses conseils.* Il excusa ensuite S. Abre, fit son éloge, rendit un compte exact de ses services, obtint pour lui une gratification, & pria le Roi de ne lui pas ôter un Lieutenant-Général d'un mérite si distingué.

Fin du cinquième Livre.



HISTOIRE
DU
VICOMTE DE TURENNE.

LIVRE SIXIEME.

LA prudence, la valeur & les ſuccès inespérés du Prince d'Orange, déterminèrent les Etats Généraux au commencement du mois de Février, à rendre héréditaires dans ſa perſonne & dans celle de ſes enfans mâles, les Charges de *Stadhouder*, d'*Amiral*, & de *Capitaine Général* des ſept Provinces-Unies. Il ſe vit ainſi à l'âge de vingt-trois ans élevé dans la République à 1674.

La Charge de Stadhouder eſt rendue héréditaire dans la Maiſon d'Orange.

1674. un plus haut point de gloire & de Puiſſance que n'avoit été aucun de ſes prédéceſſeurs. Alors il emploïa tout ſon crédit pour détacher le Roi d'Angleterre, ſon oncle, l'Evêque de Münſter & l'Electeur de Cologne, des intèrêts de la France, & pour fortifier l'Alliance qu'il avoit déja formée avec l'Empereur, l'Eſpagne & le Roi de Dannemarc, dans laquelle il vouloit faire entrer les principaux Membres du Corps Germanique. Le Roi continua pendant le Printems à faire évacuer toutes les Places qu'il avoit priſes ſur le Rhin & ſur la Meuſe; il ne ſe réſerva que Grave & Maeſtricht: Emerick, Rées, Wefel, Burick & le Fort de Skenk furent remis à l'Electeur de Brandebourg, ſelon le Traîté que le Vicomte avoit fait avec lui l'année précédente. L'Electeur de Cologne rentra dans Rhimberg & dans Nuys: & les garniſons des Villes évacuées revinrent en France, ſous la conduite du Maréchal de Bellefonds & du Comte de Lorges.

Le Roi d'Angleterre, l'Evêque de Munſter, & l'Electéur de Cologne ſe détachent de la France.

Le Traîté particulier entre la Hollande & l'Angleterre avoit été ſi adroitement ménagé pendant l'Hiver, qu'il s'étoit enfin trouvé conclu au milieu des préparatifs mêmes qui ſe faiſoient de part & d'autre pour recommencer la guerre. Le Roi Charles II. avoit longtems réſiſté aux propoſitions qu'on lui avoit faites de ſe détacher de la France: les Républicains & les Proteſtans

zèlés de ses trois Roïaumes n'avoient garde de consentir à l'anéantissement d'une République, qui faisoit une des principales branches de la prétendue Réforme : l'humeur de son peuple, les sollicitations de son Parlement, & les pratiques des Ministres Etrangers le faisoient pancher vers la paix: mais ce qui le décida, fut la crainte de perdre le commerce de la Méditerranée, en se brouillant avec l'Espagne. Il ordonna au Chevalier Temple de dresser à Londres des articles avec le Marquis de Fresno, Ambassadeur d'Espagne, qui avoit reçu un plein pouvoir des Etats Généraux; & après quelques conférences, le Traîté de Breda fut rétabli dans son entier. La Hollande insista sur le rappel des troupes Angloises qui servoient en France ; mais comme ces régimens dévoués au Vicomte de Turenne refusoient de le quitter, l'Angleterre promit de les laisser périr faute de recrues, & permit aux Hollandois de lever dans la Grande-Bretagne autant de soldats qu'ils voudroient. Le Traîté aïant été signé à Westmünster, les menaces continuelles de l'Empereur contre l'Evêque de Münster & l'Electeur de Cologne firent tant d'impression sur les deux Prélats, qu'ils abandonnèrent aussi les intérêts de la France.

1674.

19 Février.

L'infidélité des Alliés de Louis XIV ranima les espèrances de tous les Princes d'Al

Plusieurs Princes

1674.

d'Allemagne se liguent de nouveau contre la France.

lemagne: ceux qui étoient demeurés neutres jusqu'alors, se déclarèrent contre lui; l'Electeur de Brandebourg crut pouvoir violer impunément le Traîté qu'il avoit signé: le Landgrave de Hesse, l'Electeur de Trèves, l'Electeur Palatin, les Ducs de Brunswick & de Lunebourg se liguèrent aussi avec les Hollandois; en un mot, toutes les Puissances d'Allemagne furent entraînés, hors le seul Electeur de Bavière & le Duc d'Hanovre, qui restèrent dans la neutralité. Malgré ces contretems, le Roi ne diminua rien de la grandeur de ses projets; il résolut de se dédommager de la perte des Provinces-Unies par la conquête de la Franche-Comté; il y alla lui-même avec une Armée puissante au mois d'Avril; il en envoïa une autre sur les frontières d'Espagne, sous les ordres du Maréchal de Schomberg; le Prince de Condé en commandoit une troisième en Flandre, pour veiller sur les démarches du Prince d'Orange; & le Vicomte de Turenne retourna en Allemagne, avec une quatrième qui ne montoit qu'à dix mille hommes. Avant qu'il quittât la Cour, le grand Condé ne dédaigna pas de le consulter sur la conduite qu'il tiendroit dans la guerre de Flandre. „ Faire peu de sièges, „ répondit le Vicomte, & donner beaucoup „ de combats, quand vous aurés rendu vô- „ tre Armée supérieure à celle des ennemis „ par le nombre & par la bonté des trou-

1674.

„ troupes; quand vous ferés bien maître „ de la campagne, les villages vous vau„ dront des Places: mais on met fon hon„ neur à prendre une ville forte, bien plus „ qu'à fonger aux moïens de conquérir une „ Province.

Le Vicomte couvre la Franche-Comté, & le Roi s'en rend maître.

(1) Le Duc de Lorraine perfuadé que s'il entroit dans la Franche-Comté, il y feroit bientôt fuivi d'un grand nombre de Lorrains, marcha vers le commencement de Mai avec deux mille chevaux, qui faifoient toutes fes troupes, & s'avança jufqu'à Rhinfeld au-deffus de Bâle, où il prétendoit paffer le Rhin. Dans le même tems, le Vicomte s'approcha de la Suiffe avec deux régimens de Cavalerie nouvellement levés dans l'Alface, & campa le dix de Mai à Hefingen, village qui n'eft qu'à une lieue de Bâle: les Magiftrats de cette Ville encouragés par fa préfence, refufèrent le paffage au Duc de Lorraine, qui demeura inutile aux environs de Rhinfeld jufqu'au fix Juin. Alors le Duc, voïant le Roi maître

(1) La plupart des faits militaires de ce Livre font tirés des Mémoires MS. de Frémont d'Ablancourt, de l'Hiftoire MSS. de l'Abbé Raguenet, & des deux dernières Campagnes du Vicomte, écrites par Defchamps, qui furent imprimées en 1678, trois années après la mort du Vicomte; mais on doit au Marquis d'Imecourt, Lieutenant-Général des Armées du Roi, qui fut préfent à toutes ces actions, plufieurs détails qu'on ne trouve point ailleurs.

1674. de la Franche-Comté, alla joindre le Comte Caprara près d'Heidelberg, où le Duc de Bournonville, Général de l'Empereur, qui partoit d'Egra, devoit les rencontrer avec un Corps considèrable de Cavalerie & d'Infanterie.

Rapidité de la marche du Vicomte.

Le Vicomte qui étoit revenu de Bâle à Hochfeld, près de Saverne, aïant été averti de leur marche, résolut de les couper & de les combattre avant la jonction; il envoïa ordre de faire dresser à Philisbourg un pont de bateaux, qui se trouva prêt en trois jours; il ramassa ce qu'il y avoit de Cavalerie dans les quartiers, & tira quinze cens hommes de six bataillons qu'il laissoit en Alsace, partit d'Hochfeld le douze de Juin; fit marcher ses troupes sans bagages, avec une diligence extraordinaire, & passa le Rhin à Philisbourg le quatorze à midi; il y fit prendre six pièces de canon & des vivres pour trois jours, emmena avec lui les régimens de Beaupré & de Calvo, les dragons de Du Fay, les bataillons de Douglas, de Du Plessis & de La Ferté, avec un quatrième, composé de compagnies de divers Corps, sous le nom de Picardie, qui étoient tous campés sous Philisbourg: le Vicomte en forma son avant-garde, & continua sa marche par le Palatinat. Le même jour qu'il passa le fleuve, il défit & prit deux cens hommes d'Infanterie Impériale dans une Cense, nommée Bruckhausen, après une

12 Juin.

ne attaque & une défenſe très vigoureuſe: il diſſipa enſuite cent cinquante chevaux du régiment du Prince Erneſt de Brandebourg-Bareith, qui avoit marché pour ſoutenir cette Infanterie, & il arriva le ſoir à Hockenum où il campa: comme il craignoit toujours quelque ſurpriſe, il alla lui-même la nuit viſiter les gardes avancées, pour s'aſſurer ſi tous étoient dans leurs poſtes. En repaſſant dans le Camp, il s'approcha d'une tente, où pluſieurs jeunes ſoldats mangeant enſemble, ſe plaignoient de ce qu'il leur avoit fait faire inutilement une ſi pénible marche: un vieux ſoldat qui avoit été tellement eſtropié dans l'action de Bruckhauſen, qu'il ne pouvoit porter ſes mains à ſa bouche, leur répondit: „ Vous ne „ connoiſſés pas nôtre père; il ne nous au-„ roit pas expoſés à tant de fatigues, s'il „ n'avoit pas de grandes vûës, que nous „ ne ſaurions pénétrer encore". Les jeunes ſoldats, changèrent auſſi-tôt de langage, & commencèrent à boire à la ſanté de leur Général: le Vicomte avoua depuis qu'il n'avoit jamais ſenti de plaiſir plus vif. Le quinze du mois, Turenne aſſuré que les ennemis n'avoient point paſſé, marcha par de longs défilés dans les bois en tirant vers Bretten: il fit faire alte à midi près le village de Saint Lène, & reprenant ſa marche à main gauche, il alla camper à Wisloch, petite ville gardée par deux cens hommes

1674.

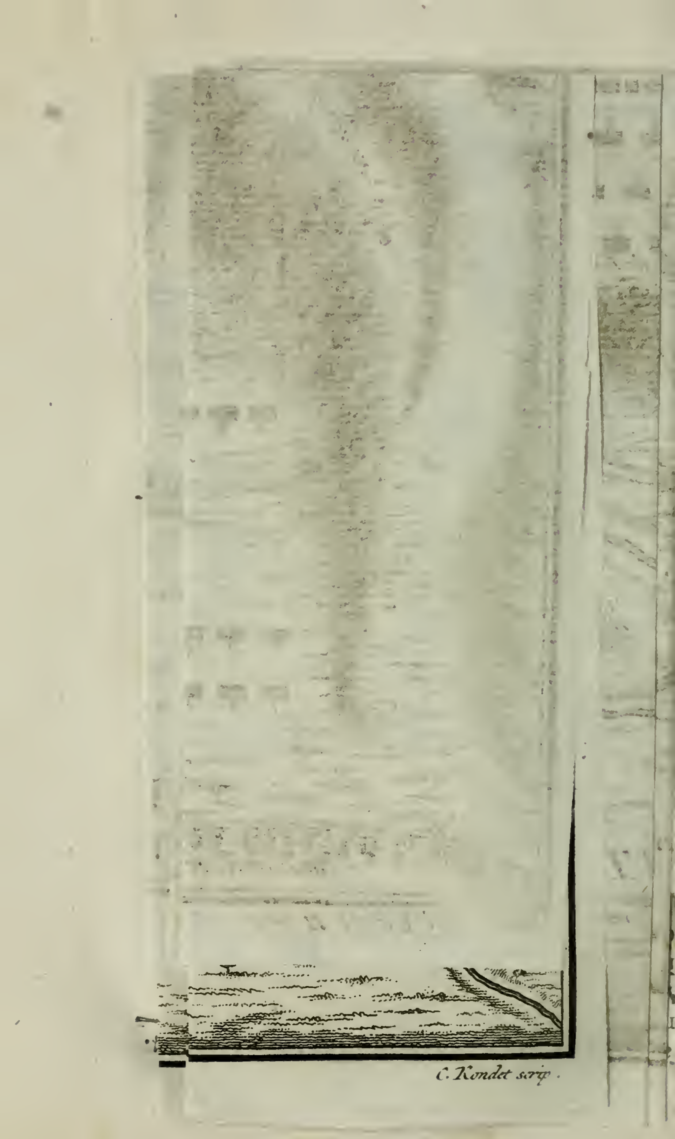
15 Juin.

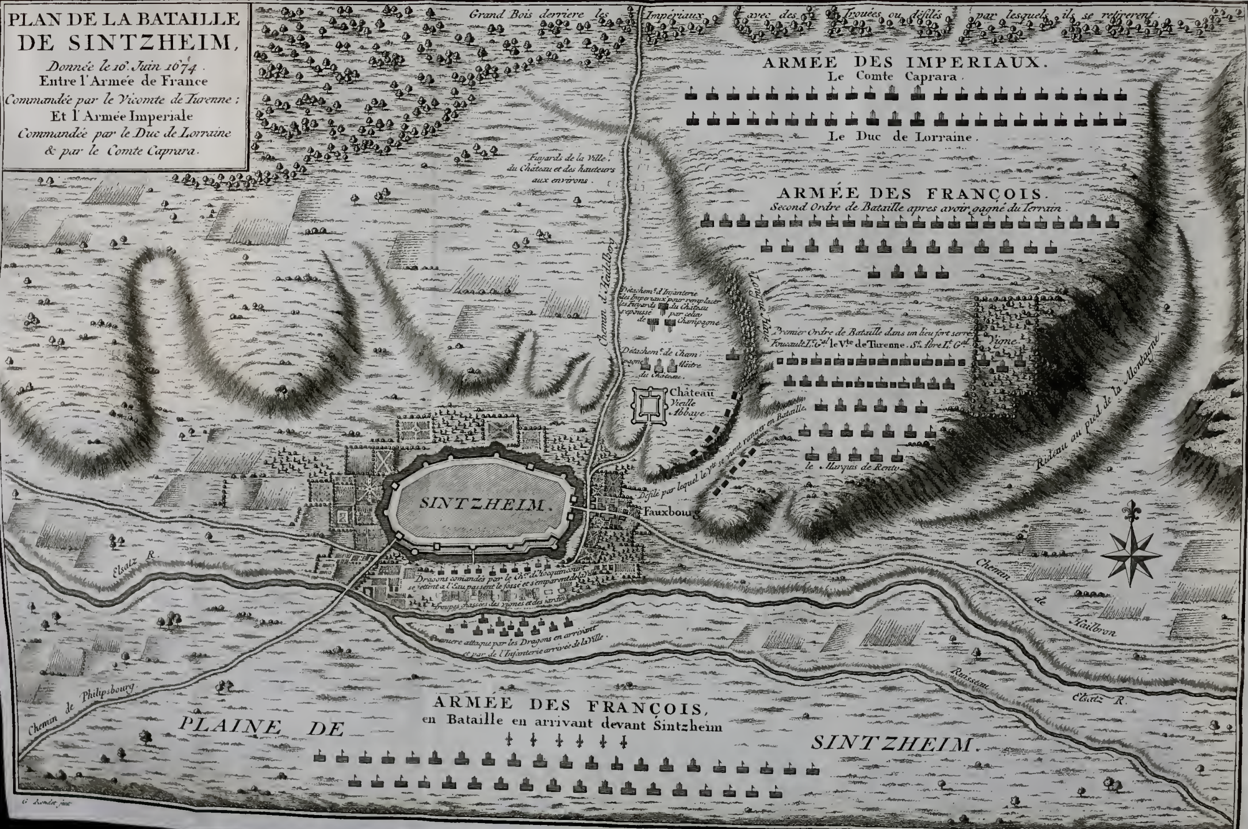
1674. de l'Electeur Palatin, par quelques milices & par un grand nombre de païsans qui s'y étoient retirés. Le Vicomte, persuadé qu'il rencontreroit les ennemis le lendemain, ne voulut point attaquer la Place, & juge plus à propos de laisser reposer ses troup pendant la nuit; elles avoient fait près de trente lieues en quatre jours, pour venir d'Hochfeld à Wisloch, où le Vicomte avoit cru qu'il rencontreroit sûrement les ennemis: en effet, il ne se trompa point.

Situation de Sintzhem, & forces des Impériaux.

16 Juin.

Le lendemain à la pointe du jour, il continua sa route vers Epinghen; après quatre ou cinq heures de marche, comme il eut passé le village d'Hoffen, il commença à découvrir les ennemis entre huit à neuf heures du matin sur une hauteur au-delà de Sintzhem, petite ville du Palatinat, à une égale distance de Philisbourg sur le Rhin, & d'Hailbron sur le Neckre; elle est située sur les bords de la rivière d'Elsatz, qui arrose à droite & à gauche une longue prairie, commandée par une montagne dont la pente est fort roide vers le bas, & devient très douce vers le haut, le sommet est une plaine fermée par derrière d'un grand bois, & assés spacieuse pour contenir une Armée en bataille. Celle du Duc de Lorraine & du Comte Caprara étoit de quatre mille chevaux, tous cuirassiers de l'Empereur, de mille chevaux Saxons, de deux mille chevaux Lorrains, & de deux mille fantassins


C. Rondet scrip.


PLAN DE LA BATAILLE DE SINTZHEIM,
Donnée le 16. Juin 1674.
Entre l'Armée de France
Commandée par le Vicomte de Turenne :
Et l'Armée Imperiale
Commandée par le Duc de Lorraine
& par le Comte Caprara.
Grand Bois derriere les Impériaux avec des Trouées ou défilés par lesquels ils se retirerent.
ARMÉE DES IMPERIAUX.
Le Comte Caprara.
Le Duc de Lorraine.
Fuyards de la Ville du Château et des hauteurs aux environs.
ARMÉE DES FRANÇOIS.
Second Ordre de Bataille apres avoir gagné du Terrain.
Chemin d'Hailbron
Longue Haye
Premier Ordre de Bataille dans un lieu fort serré
le Vte. de Turenne
Vigne
Détachem.t de Cham-pagne
Château Vieille Abbaye
le Marquis de Renty
Défilé par lequel le Vte. se vient ranger en Bataille.
Rideau au pied de la Montagne
SINTZHEIM.
Fauxbourg
Elsatz R.
Chemin de Hailbron
Troupes chassées des vignes et des jardins
Premiere attaque par les Dragons en arrivant et par de l'Infanterie arrivée de la Ville.
Chemin de Philipsbourg
ARMÉE DES FRANÇOIS,
en Bataille en arrivant devant Sintzheim
PLAINE DE SINTZHEIM.
Ruisseau
Elsatz R.

faiſant enſemble plus de neuf mille hommes. Ils s'emparèrent d'abord d'une vieille Abbaïe fortifiée en forme de Château, & ſituée entre la ville & la montagne; ils jettèrent enſuite le régiment de Streing avec quatre cens dragons dans la ville, dont les murailles avoient été réparées depuis peu, & rangèrent enfin leur Armée au haut de la montagne ſur deux lignes, dont le Duc de Lorraine commandoit la prémière & le Comte Caprara la ſeconde: ils avoient ainſi derrière eux un grand bois; leur droite étoit aſſurée par le Château & par la ville; leur gauche fermée par une chaine de montagnes eſcarpées, qui s'étendoient fort loin du côté d'Hailbron; & devant eux la rivière d'Elſatz formoit comme un double foſſé, qu'il faloit paſſer avant que d'arriver à la ville où à la montagne. 1674.

Enumération des troupes du Vicomte, & embarras à ſurmonter.

L'Armée Françoiſe étoit compoſée de cinq mille chevaux & de quatre bataillons de Douglas, de Du Pleſſis, de La Ferté & de Picardie, qui faiſoient plus de deux mille hommes; de quinze cens fantaſſins détachés des regimens de Champagne, de Turenne, de Languedoc, de Bourgogne, d'Hamilton & de Monmouth; de quatre cens dragons de la Reine, & de la compagnie franche des dragons de Du Fay. Les deux Armées étoient à peu près égales en nombre, avec cette différence que la Françoiſe avoit plus d'Infanterie, & l'Alleman-

1674. de plus de Cavalerie; mais les Impériaux étoient poſtés d'une manière bien plus avantageuſe. Le Vicomte étant entré par la plaine de Sintzhem, ne pouvoit attaquer qu'en traverſant les deux branches de la rivière d'Elſatz, où il n'y avoit point de ponts, & en s'emparant des avenues de Sintzhem, qui étoient pleines de jardins, de haies & de marécages, & garnies de mouſquetaires; il faloit enſuite s'emparer de la Ville & du Château, gagner par un défilé fort étroit ſur la pente de la montagne un terrein triangulaire, où l'on pouvoit à peine ranger ſept ou huit eſcadrons de front: ce terrein s'élargiſſoit peu à peu en montant vers les ennemis; mais il étoit dangèreux & difficile d'aller former des lignes ſi près d'eux: outre les avantages du poſte, les troupes de Caprara étoient fraiches, ſortoient de bons quartiers, & avoient marché à petites journées d'Hockenum à Sintzhem: au contraire, celles du Vicomte fatiguées durant tout l'Hiver, venoient de faire près de trente lieues en quatre jours. Si les François étoient battus, la retraite devenoit difficile & périlleuſe dans un païs ennemi couvert de bois, & plein de païſans armés: la perte d'un combat à l'entrée de la Campagne dèshonoroit le Général, & décourageoit les ſoldats. Le Vicomte vit dans un inſtant tous ces obſtacles & tous ces dangers; mais il ſentit d'un autre côté combien il riſ-

quoit de donner au Duc de Bournonville le tems de joindre les ennemis, & combien il feroit glorieux d'ouvrir la Campagne par une victoire remportée fur les plus braves troupes de l'Empereur, campées dans un pofte fi avantageux: ces confidérations le déterminèrent à livrer une bataille. 1674.

Prife de la Ville & du Château.

Toute la Cavalerie de fon avant-garde étoit déja dans fa plaine; l'Infanterie achevoit d'arriver, & fix pièces de canon qui faifoient toute fon artillerie, tiroient de tems en tems quelques volées par-deffus le vallon, lorfque les efcadrons ennemis venoient reconnoître. Toute l'Armée étant paffée, le Vicomte détacha d'abord fes dragons, qui mirent pied à terre, avec de l'Infanterie foutenue par les grenadiers de La Ferté, & cinquante fufeliers de chaque bataillon, pour attaquer les avenues de Sintzhem. Sefan, Major-Général de l'Armée, & le Chevalier d'Hocquincourt à la tête des dragons, chafsèrent les ennemis des bords de la rivière, les délogèrent des vignes, des jardins & du fauxbourg, & effuïèrent à découvert le feu des murailles; mais en moins d'une heure ils fe trouvèrent fur le bord du foffé, & maîtres de tous les environs de la Place: les ennemis s'y jettèrent à mefure qu'on les pouffoit, & fe retranchèrent derrière les portes barricadées de tonneaux pleins de terre & de poutres dont ils avoient fait des traverfes. Les dragons com-

1674. mandés par le Chevalier d'Hocquincourt, aïant trouvé le pont rompu, se jettèrent à l'eau pour passer le fossé : l'attaque dura plus d'une heure & demie; on enfonça une des portes de la ville; on y fit quatre cens prisonniers, & le reste fut tué ou dissipé. La vigueur de cette action épouvanta ceux qui occupoient le Château; ils abandonnèrent leur poste; & s'enfuïrent: le Duc de Lorraine y envoïa promtement un régiment d'Infanterie; mais un détachement de Champagne s'en étoit déja emparé, & celui qui s'avançoit à la tête des ennemis aïant été tué à la prémière décharge, les autres prirent la fuite.

Le Vicomte marche vers la montagne où étoient les ennemis.

Le Vicomte s'étant ainsi rendu maître de la Ville & du Château, y mit de l'Infanterie, chassa d'abord les ennemis des vignes & des haies des environs, les délogea ensuite de toutes les hauteurs qui étoient entre le Château & l'Armée Impériale, s'empara des deux côtés du défilé, & les borda de mousquetaires; il fit avancer ensuite toute son Armée, qui traversa les deux branches de la rivière, & passa le défilé sans aucun obstacle: il la fit mettre en bataille à mesure qu'elle arrivoit, dans le terrein triangulaire serré à droite par un clos de vignes, & à gauche par une longue haie: il avoit déja fait jetter dans la vigne par un rideau qui règnoit le long du pied de la montagne, les trois bataillons de Du Plessis, de Dou-

glas & de La Ferté, & en ſortant du défilé, le bataillon de Picardie s'étoit poſté derrière la grande haie. Il donna le commandement de l'aîle droite au Marquis de S. Abre, Lieutenant-Général, qui avoit ſous lui Beauveſé pour Commandant de la Cavalerie, les Comtes de Maulévrier & de Roïe pour Maréchaux de Camp, Mylord Douglas, le Chevalier du Pleſſis & du Piloy pour Brigadiers, auxquels ſe joignit le Chevalier de Bouillon en qualité de Volontaire. Foucault, Lieutenant-Général, qui devoit ſe mettre à la tête de l'aîle gauche, eut ſous lui pour Maréchaux de Camp les Comtes d'Auvergne & de la Marck, & pour Brigadiers Mylord Hamilton, le Chevalier d'Humières & Coulange. Le commandement du Corps de réſerve fut donné au Marquis de Renty: le Vicomte devoit ſe mettre lui-même au centre, & avoit pour Aides de Camp le Marquis d'Harcourt, depuis Maréchal de France, le Marquis de Ruvigny, depuis Mylord Galloway, le Chevalier de Sillery, & Silly-Guénegaud.

1674.

Le Vicomte rangea ſa Cavalerie ſur pluſieurs lignes, avec des pelotons d'Infanterie entre les eſcadrons. A peine avoit-il formé ſa troiſième ligne, que S. Abre qui étoit à la tête de la prémière, s'avança par une ardeur indiſcrette en débordant la longue haie & la vigne, & découvrit ainſi ſes flancs: les ennemis s'étant apperçus de cet-

Combat de Sintzhem.

1674. te imprudence, tombèrent ſur lui, l'enveloppèrent, l'enfoncèrent & le culbutèrent; mais le Vicomte arriva dans le moment, & répara ce nouveau deſordre: les divers pelotons d'Infanterie placés entre les eſcadrons, furent un terrible feu ſur les cuiraſſiers de l'Empereur, & les arrêtèrent: la pouſſière qui s'étoit élevée les aïant empêché de voir la confuſion où ils avoient mis la prémière ligne commandée par S. Abre, ils reculèrent pour ſe mettre en bataille. Le Vicomte profita de ce moment pour étendre ſes lignes ſur le même front que celui des ennemis, de ſorte qu'il ſe trouva juſqu'à dix-huit eſcadrons à ſa prémière ligne, où il n'y en avoit eu d'abord que huit: il s'avança alors vers les ennemis avec ſa Cavalerie au centre, & l'Infanterie ſur les deux aîles, qui ſortirent de la haie à gauche & de la vigne à droite; il marcha vers eux, & le combat devint terrible: il n'y eut point d'eſcadron qui ne chargeât pluſieurs fois; les étendarts & les drapeaux furent pris & repris des deux côtés: la pouſſière étoit ſi grande, qu'on ne ſe voïoit preſque point; les amis & les ennemis ſe mêlèrent quelquefois ſans ſe connoître, & ſans pouvoir rejoindre leur Corps; la confuſion augmenta le carnage. Le Vicomte ne ſe contentoit pas d'aller parmi les rangs encourager les ſoldats de la voix & du geſte, il les anima par ſon exemple, donna par-tout ſes ordres avec tranquillité,

se mêla avec les Impériaux, & fut plus d'une demi-heure au milieu des cuirassiers de l'Empereur. Les ennemis se rallièrent plusieurs fois ; mais ils furent toujours rompus & repoussés. Le Duc de Lorraine & le Comte Caprara voïant le terrein que l'Armée Françoise avoit gagné, jugèrent à propos de se retirer, & firent reculer la seconde ligne vers le bois, pendant que la prémière soutenoit le choc des François ; enfin l'ardeur du combat s'étant ralentie de part & d'autre, les ennemis profitèrent de l'épaisseur de la poussière, firent faire un mouvement à leur gauche pour s'approcher du bois, & se jettèrent dans le défilé qui le traversoit : quelques escadrons firent ferme à l'arrière-garde, pour couvrir leur retraite ; mais après une charge assés légère ils suivirent bientôt les autres, & disparurent dans un instant. Le Vicomte aïant fait reconnoître les bords du bois, poussa les Impériaux quelque tems lui-même à la tête d'un Corps de Cavalerie : comme ils se partagèrent en plusieurs chemins dans un païs ouvèrt & inégal, & que son Infanterie étoit fatiguée d'un long combat après une marche pénible, il se contenta de détacher le Marquis de Renty avec quatre cens chevaux à la poursuite des fuïards, & revint au champ de bataille, où il trouva ses troupes dans le même ordre que si elles n'avoient pas combattu. Les Officiers princi- 1674.

1674. paux, les Colonels & plusieurs autres allèrent à lui, pour le féliciter sur le succès qu'ils reconnoissoient n'être dû qu'à la prudence de sa manœuvre: il leur répondit, *qu'avec des gens comme eux on devoit être hardi à attaquer, parce qu'on étoit sûr de vaincre.*

Poursuite des ennemis, avec le détail des morts & des blessés.

Le Marquis de Renty suivit de près les ennemis jusqu'à Hailbron, où il sut qu'ils avoient passé, en plusieurs Corps séparés, divers gués entre cette ville & Wimpfen: leur bagage avoit marché dès le matin, & une partie de leurs troupes avoit enfilé la même route avant la fin du combat; d'autres prirent le chemin d'Heidelberg, de sorte qu'on ne les put joindre. Leur retraîte se fit avec tant de fraïeur, que plusieurs ne se croïant pas en sûreté après avoir passé le Neckre, firent encore plus de seize lieues par-delà, & ne s'arrêtèrent qu'à Francfort. La bataille avec les actions qui la précédèrent, dura près de quatre heures: les François y perdirent Coulanges & Rochefort, deux Mestres de Camp, près de cent quatre-vingts Officiers subalternes, & environ onze cens soldats: le Marquis de S. Abre, le Chevalier de Sillery & Beauvesé y furent blessés à mort; le Chevalier de Bouillon; le Comte de la Marck, les Marquis d'Aubeterre & de la Salle, & la plus grande partie des Officiers subalternes y furent aussi blessés. Il demeura du côté des ennemis près de deux mille morts; on fit cinq ou

fix cens prisonniers; on prit plusieurs étendarts & timbales, & quarante chariots chargés de bagage. Après le combat, le Vicomte aïant rassemblé sa Cavalerie, passa le bois avec toute son Armée, & campa la nuit auprès de Weibstat, petite ville de l'Evêché de Spire, où l'on trouva abondamment dequoi se rafraichir des fatigues qu'on avoit souffertes. Le lendemain on revint camper à Sintzhem, dans un vallon le long du ruisseau, où l'on eut le loisir d'examiner le champ de bataille, & de reconnoître beaucoup mieux que dans le combat même, combien la situation des ennemis avoit été avantageuse, la difficulté d'aller à eux, & le détail d'une action exécutée avec tant d'intelligence & de valeur. 1674.

Marches & contre-marches du Vicomte en deça & au-dela du Rhin.

Les ennemis aïant été chassés au-delà du Neckre, le Vicomte crut devoir repasser le Rhin, pour observer les démarches qu'ils pourroient faire du côté de la France, & pour faire subsister en même tems l'Armée dans les endroits les plus abondans du Palatinat: il envoïa d'abord quelque Cavalerie piller Wisloch, passa à Mingelsheim, où l'Armée demeura deux jours, traversa le Rhin à Philisbourg, où il laissa les quatre bataillons qu'il y avoit pris, & alla camper à Lachen, grand village dans une plaine très fertile, à une lieue & demie de la ville de Neustadt, qui fournit des vivres & du vin en abondance. Ce fut là que l'Armée

1674. reçut un renfort de ſeize bataillons, de ſix mille chevaux en quatre brigades, des deux régimens de dragons du Roi & de la Reine, & qu'elle ſe trouva monter à ſeize mille hommes. Le Vicomte pendant ſon ſejour à Lachen, détacha pluſieurs Partis en-deçà & au-delà du Rhin, pour avoir des nouvelles des ennemis, alla reconnoître des paſſages dans les montagnes, répandit le bruit de diverſes entrepriſes; & le troiſième de Juillet après une fauſſe marche vers Keyſerloutre, de l'autre côté de la montagne, il fit avancer l'Armée droit à Philisbourg, y paſſa le Rhin de nouveau, reprit les quatre bataillons avec vingt pontons, & alla le même jour camper à Hockenum, Le lendemain il continua ſa marche vers le Neckre, & laiſſant à droite Heidelberg, qui le ſalua de quelques volées de canon, il arriva à onze heures du matin au village de Weiblingen ſur le Neckre, à une lieue & demie de Lade̲mbourg.

Le Duc de Bournonville joint le Duc de Lorraine & le Comte Caprara.

Après la déroute de Sintzhem, les Impériaux s'étant raſſemblés à Heidelberg, marchèrent du côté de Wormes; ils avoient groſſi leur Armée par la jonction des troupes du Duc de Bournonville. Tous enſemble au nombre de treize ou quatorze mille hommes, étoient venus ſe poſter ſur le Neckre; la ville de Ladembourg à leur gauche & celle de Manheim à leur droite.

Campés depuis cinq jours sur ce fleuve, ils avoient fait des retranchemens au gué de Ladembourg, dressé des batteries, & pris toutes les précautions nécessaires pour s'opposer au passage des François. Pendant que le Vicomte étoit à Weiblingen, on vint donner la nuit une fausse allarme: il monta à cheval, alla lui même à la tête du Camp, & rassura les soldats par ces paroles: *Quoi, mes enfans, vous craignés où je suis?* Le lendemain il fit passer quelques escadrons au-delà du fleuve, envoïa des Partis pour observer le Camp des ennemis, & fut instruit de leurs forces & de leur situation par quelques cavaliers qu'on enleva. Les Ducs de Lorraine & de Bournonville étonnés de sa hardiesse, ne balancèrent point à se retirer, sans vouloir s'opposer à son passage: ils renvoïèrent d'abord les troupes Palatines, pour se poster à Manheim, firent partir ensuite leur bagage & leur Infanterie; & aïant décampé à l'entrée de la nuit avec le reste de l'Armée, ils enfilèrent le grand chemin, appellé Bergstras, qui mène à Francfort. Comme la ville de Ladembourg & les défilés empêchoient le Vicomte de reconnoitre leurs mouvemens, il n'apprit leur retraîte que deux heures après: aussi-tôt il détacha le Comte de Roïe avec quatorze cens chevaux & six cens dragons pour les suivre: Roïe marcha jusqu'à neuf heures du matin, & s'arréta prés de Zuingenberg. Du Re- 1674.

1674. paire qu'il avoit envoïé devant lui avec deux cens chevaux, aïant paſſé un défilé, traverſa une grande plaine, & apperçut derrière une éminence qui la terminoit, une garde de ſoixante cavaliers ennemis qui lâchèrent pied à ſon approche; Du Repaire les pouſſa, arriva ſur le haut d'une autre colline, & vit toute l'arrière-garde des ennemis, qui avoit fait alte pour repaître: il fut chargé à l'inſtant par trois ou quatre cens chevaux, qui l'obligèrent à reculer; mais le Comte de Roïe aïant envoïé un détachement pour le ſoutenir, la Cavalerie Impériale ſe retira avec autant de viteſſe qu'elle étoit venue: chacun des deux Partis y laiſſa douze où quinze morts, & les François y prirent un Lieutenant. Du Repaire rejoignit le Comte de Roïe, qui ne jugeant pas à propos de paſſer le défilé pour s'engager dans un combat inégal, ſi loin de l'Armée, vint retrouver le Vicomte. Les divers Partis qu'on avoit détachés pour obſerver les mouvemens des ennemis, rapportèrent que l'Armée Impériale avoit paſſé le Mein à gué avec précipitation, & que la plus grande partie de l'Infanterie ne pouvant ſuivre, s'étoit débandée dans les bois & dans les montagnes qui règnent le long du chemin.

9 Juillet. Cruautés réciproques des habitans du Palatinat

Le neuvième de Juillet, l'Armée Françoiſe vint camper à Gros-Saxen, à une lieue de Ladembourg, où le Maréchal de

Turenne, devenu maître du Palatinat par la retraîte des Impériaux, fit vivre ses troupes à discrétion; elles consumèrent dans un mois les fourages & les moissons du païs, de manière qu'il eût été impossible aux ennemis d'y subsister. La plupart des païsans abandonnèrent leurs maisons & sortirent du païs; mais pour se venger des malheurs de la guerre, ils exercèrent auparavant toute sorte de cruautés sur les soldats de l'Armée qu'ils purent surprendre; ils en brulerent quelques-uns à petit feu, en pendirent d'autres la tête en-bas, & les laissèrent mourir ainsi : ils arrachèrent le cœur & les entrailles à d'autres, leur crevèrent les yeux, & après les avoir mutilés de diverses manières, les exposèrent sur les grands chemins. L'Armée Françoise eut ce spectacle en plusieurs endroits de sa marche. Les Anglois irrités de cette inhumanité, se livrèrent à leur ressentiment, allèrent comme des furieux le flambeau à la main, brulèrent quantité de bourgs & de villages, & même quelques petites villes: leur vengeance fut si promte, que les Officiers ne purent les retenir; & sans les menaces & les ordres de Turenne, qui arrêta leur fureur, ils auroient saccagé tout le païs: il fit un châtiment exemplaire de ceux qui avoient commencé l'incendie, quoiqu'ils fussent les plus braves soldats de son Ar-

1674.

& des Anglois de l'Armée Françoise.

1674. mée. Il ne put les condamner à mort sans se faire une extrême violence; mais comme il s'agissoit de maintenir la discipline, il fit céder la clémence à la sévérité.

L'Electeur Palatin envoïe un appel au Vicomte.

Louis, Electeur Palatin, neveu à la mode de Bretagne, du Vicomte, réduit au dèsespoir par la désolation de ses Etats, lui envoïa un Trompette, avec la lettre suivante:

A Frédéricksbourg, ce 27. Juillet 1674.

Lettre de cet Electeur au Vicomte.

„ L'embrasement de mes bourgs & villa-„ ges, qu'une lettre d'un de vos domesti-„ ques, aussi-bien que d'autres avis, don-„ nent sujet de croire avoir été fait par vos „ ordres, est une chose si extraordinaire & „ indigne d'une personne de vôtre qualité, „ que je suis en peine d'en imaginer les „ raisons. Tout le monde s'étonne d'au-„ tant plus de cette manière d'agir, que „ vous n'en avés pas usé de même avant „ vôtre conversion, en diverses Campa-„ gnes que vous avés faites en ce païs, con-„ tre des ennemis qui n'étoient pas vos pa-„ rens. Pour moi, quoique je n'en dusse „ pas moins attendre, après les desordres „ qui s'y commettoient par les troupes que „ vous commandiés l'année passée, lorsque „ vous le traversâtes en qualité d'ami, je „ ne laisse pas d'être surpris d'un procé-„ dé

„ de si peu conforme aux loix de la guer- 1674.
„ re parmi les Chrétiens, & aux assuran-
„ ces que vous m'avés tant de fois données
„ de vôtre amitié : il me semble qu'à toute
„ rigueur on ne met le feu qu'aux lieux qui
„ refusent des contributions, & vous sa-
„ vés que vous n'en avés point démandé
„ à ceux que vous avés fait réduire en
„ cendre. Plusieurs de vos prisonniers
„ m'ont assuré que vous le faisiés pour
„ vous venger de mes païsans, qu'on di-
„ soit avoir mutilé les corps morts de vos
„ soldats qu'on y a trouvés ; mais comme
„ on n'a point ouï dire que mes païsans
„ eussent commis ci-devant de pareilles bar-
„ baries, il y a plus d'apparence qu'elles
„ ont été faites par les prisonniers que
„ vous avés amenés des Evêchés de Stras-
„ bourg & de Spire, qui peut-être ont été
„ bien aisés de vous fournir ce prétexte de
„ vengeance. Mais quand même ce se-
„ roient de mes Sujets, je ne saurois croi-
„ re que l'inhumanité de quelques particu-
„ liers, laquelle j'aurois sévèrement punie
„ si j'en avois connu les auteurs, vous dût
„ obliger à ruïner tant de familles inno-
„ centes, & consumer jusqu'aux Eglises
„ même de vôtre Religion. Des actions
„ si contraires à l'accroissement que vous
„ prétendés avoir fait en la pratique du
„ Christianisme par vôtre conversion, me
„ font croire que tout cela provient de

1674. „ quelque chagrin ou dépit que vous avés „ contre moi; mais il vous eût été facile „ d'en tirer raiſon par des voïes plus uſi- „ tées entre des gens d'honneur. Je penſe „ que pendant que vous n'attentés rien que „ ſur des miſèrables, le Roi Très-Chrétien „ vous permettra bien le loiſir de vous ſa- „ tisfaire préſentement de vous à moi, par „ un reſſentiment plus généreux que celui „ de la ruïne de mes pauvres Sujets, & „ que vous ne manquerés pas de m'aſſigner „ par ce porteur le tems, le lieu & la ma- „ nière dont nous nous ſervirons pour „ nous ſatisfaire. Ce n'eſt pas par une „ humeur romaneſque, ni pour la vanité „ de pouvoir recevoir un refus, que je „ vous fais cette demande; mais un deſir „ de vengeance que je dois à ma patrie, „ puiſque je ne peux à préſent la faire à „ la tête d'une Armée pareille à celle que „ vous avés, & qu'aucune autre vengean- „ ce du Ciel ſur vous ne me paroit pas ſi „ promte que celle que vous pourrés rece- „ voir de ma main. Je me promets en cet- „ te rencontre, que ce païs qui a ſervi au- „ trefois d'aſyle à feu Mr. vôtre père, „ mon grand-oncle, en ſa diſgrace, & que „ vous avés ſi ſouvent ruïné, ſera le té- „ moin de vôtre repentir, comme il l'a é- „ té de vôtre dureté & de vos excès. Si- „ gné, CHARLES-LOUIS, Electeur Pa- „ latin.

1674.

Le Vicomte fit réponse sur le champ & par le même Trompette.

Réponse du Vicomte.

„ J'ai reçu la lettre que V. A. E. m'a „ fait l'honneur de m'écrire; je la peux „ assurer que le feu qui a été mis dans quel- „ ques-uns de ses villages, a été sans aucun „ ordre, & que des soldats qui ont trouvé „ de leurs camarades tués d'une assés é- „ trange façon, l'ont fait à des heures qu'on „ n'a pu l'empêcher. Quand V. A. E. „ voudra bien s'instruire du fait, je ne dou- „ te pas qu'elle ne me continue l'honneur „ de ses bonnes graces; n'aïant rien fait „ qui pût m'en éloigner.

La modération & la sagesse de cette réponse, fit rentrer l'Electeur en lui-même: il approfondit le fait, le trouva tel que le Vicomte l'avoit mandé, & rougit de son emportement.

Tendresse paternelle du Vicomte pour les soldats.

Après avoir consumé les fourages & tout ce qui pouvoit servir aux ennemis dans cette partie du Palatinat qui est à la droite du Rhin, Turenne repassa le fleuve à Philisbourg le vingt-huit de Juillet, & revint dans celle qui est à la gauche pour en faire autant: il alla camper d'abord à Lachem, à une demie lieue de Neustadt, & ensuite aux environs de Landau & de Weissembourg, où il demeura plus d'un mois. Pendant ce jour, la dyssenterie s'étant mise dans son Armée, on reconnut jusqu'où alloit sa bonté pour le soldat; le meilleur père ne se

1674. donna jamais plus de mouvemens pour la guérifon de fes enfans; il ne fe paffa point de jour qu'il ne vifitât les malades; il les foulageoit de nouveau par fes libéralités, pourvoïoit à tous leurs befoins, & leur parloit avec une noble familiarité. Dans ces occafions, lorfque l'argent lui manquoit, pour ne pas refufer, il empruntoit du prémier Officier qu'il rencontroit, en le priant de fe faire païer par fon Intendant: celui-ci foupçonnant que l'on exigeoit quelquefois plus que l'on n'avoit prêté à fon maître, lui repréfenta qu'il faloit à l'avenir donner des billets de ce qu'il emprunteroit: „ Non, non, dit le Vicomte, donnés tout „ ce qu'on vous demandera; il n'eft pas „ poffible qu'un Officier aille vous rede-„ mander une fomme qu'il n'a point prêtée, „ à moins qu'il ne foit dans un extrème „ befoin, & dans ce cas, il eft jufte de l'af-„ fifter". Cette conduite rempliffoit les foldats d'amour & de vénération pour lui: quand il paffoit à la tête du Camp, ils fortoient de leurs canonnières pour le voir, & on les entendoit dire les uns aux autres: *Nôtre père fe porte bien, nous n'avons rien à craindre*

Les Confédérés paffent le Rhin.

Cependant l'Armée de l'Empereur qui étoit demeurée depuis un mois entre Maïence & Francfort, fut augmentée par la jonction des troupes de Zell, de Wolfenbuttel, de Saxe, de Heffe, de Münfter, de

Cologne, de Trèves, de Lunebourg & de quelques Cercles de l'Empire. Le Duc de Bournonville, Chef des troupes Impériales, avoit ſous lui le Prince Herman de Bade, Général de l'Artillerie, & le Comte Caprara; le Duc de Lorraine commandoit ſes propres troupes, ainſi que l'Electeur Palatin; & le Duc d'Holſtein-Ploen menoit celles de Lunebourg. Ces ſix Généraux aïant tenu un Conſeil de guerre, réſolurent de forcer le pont de Maïence: ils le paſſèrent en effet, le prémier de Septembre, marchèrent le long du Rhin en remontant, & vinrent camper entre Spire & Philisbourg, s'étendant depuis Duttenhoven juſqu'à Mechtersheim. 1674.

Louvois blâme la conduite du Vicomte.

Auſſi-tôt qu'on eut appris en France que les Impériaux avoient paſſé le Rhin avec une Armée de trente-cinq mille hommes, Louvois ne pût réſiſter à la tentation de blâmer la conduite du Vicomte, & remontra la néceſſité de faire retirer l'Armée en Lorraine pour couvrir cette Province. Le Roi envoïa des ordres preſſans à ce Général, pour lui commander de quitter l'Alſace; mais Turenne embraſſant d'un coup d'œil toutes les ſuites que pourroit avoir cette démarche, repréſenta au Roi le danger qu'il y auroit d'abandonner les bords du Rhin. „ Les ennemis, dit-„ il dans ſa lettre, quelque grand nom-„ bre de troupes qu'ils aïent, ne ſauroient „ dans la ſaiſon où nous ſommes penſer à

1674. „ aucune autre entreprise, qu'à celle de me „ faire sortir de la Province où je suis, n'aïant ni vivres ni moïens pour passer en „ Lorraine, que je ne sois chassé de l'Alsace: si je m'en allois de moi-même, „ comme Vôtre Majesté me l'ordonne, je „ ferois ce qu'ils auront peut-être de la peine à me faire faire: quand on a un nombre „ raisonnable de troupes, on ne quitte pas „ un païs, encore que l'ennemi en ait „ beaucoup davantage. Je suis persuadé „ qu'il vaudroit mieux pour le service de „ Votre Majesté que je perdisse une bataille, „ que d'abandonner l'Alsace & de repasser „ les montagnes: si je le fais, Philisbourg „ & Brisac seront bientôt obligés de se rendre; les Impériaux s'empareront de tout „ le païs depuis Maïence jusqu'à Bâle, & „ transporteront peut-être la guerre d'abord en Franche Comté, de là en Lorraine, & viendront ravager la Champagne. „ Je connois la force des troupes Impériales, les Généraux qui les commandent, „ le païs où je suis; je prends tout sur „ moi, & je me charge des évènemens". „ Le Roi qui connoissoit le caractère ferme du Vicomte, & combien il étoit éloigné de la présomption, s'abandonna avec confiance à sa capacité & à ses lumières, lui envoïa huit bataillons de renfort, le laissa maître de faire ce qu'il voudroit, & Louvois fut obligé de se soumettre aux ordres

1674.

du Roi. La ſuite de la Campagne juſtifia le Vicomte, dont le Miniſtre lui-même admira la profonde manœuvre.

Le Vicomte met Philisbourg en état de défenſe.

Les Confédérés toujours campés dans le même endroit, commencèrent à conſtruire un pont de bateaux près du village de Louſſen, à deux lieues de Philisbourg, & firent ſemblant de vouloir aſſiéger cette Place. Comme l'Electeur de Brandebourg leur amenoit un renfort de vingt mille hommes, on ne douta plus qu'ils n'entrepriſſent le ſiège après la jonction: on commença dans Philisbourg à prendre toutes les précautions néceſſaires pour ſe défendre. Le corps de la Place étoit fortifié de ſept baſtions revêtus, entouré d'un large foſſé plein d'eau, environné par tout de marais, hors deux avenues, ſur leſquelles on avoit conſtruit une contre-garde & deux demi-lunes: on acheva promtement un grand ouvrage à corne du côté du Rhin, & l'on n'oublia rien pour faire une belle défenſe: la garniſon ordinaire de dix huit cens hommes fut augmentée de quatre compagnies de Dragons, & des compagnies franches du Commandant & du Major; au dehors, quatre bataillons & deux régimens de Cavalerie campoient ſous le canon, il y en avoit ſoixante & dix pièces: les munitions de guerre & de bouche abondoient dans la Place. Du Fay commandoit les troupes du dedans, Villedieu les bataillons du dehors, & le Comte de

1674. Maulévrier donnoit l'ordre à l'un & à l'autre, comme Maréchal de Camp.

Les Impériaux passent le Rhin sans oser avancer dans l'Alsace.

L'Armée Françoise grossissoit de jour en jour, par les renforts que le Roi y envoïoit, & montoit à plus de vingt mille hommes. Le Vicomte aïant su que le pont des ennemis s'achevoit, détacha le Baron de Montclar avec douze cens chevaux & cinq cens dragons, pour observer les ennemis de près; fit avancer jusqu'au defilé de Rhinzabern un détachement de cinq cens fantassins, commandés par Churchill Colonel Anglois, depuis de Marlborough; & manda au Comte de Maulévrier, dès que les ennemis passeroient le Rhin, de faire tirer six coups de canon à Philisbourg, pour servir de signal à Montclar de charger leur arrière-garde, & à Churchill d'avancer pour le soutenir. Il ordonna en même tems que si les ennemis, au-lieu de traverser le fleuve, prenoient le parti de marcher vers l'Armée Françoise, on ne tireroit que quatre coups de canon, pour avertir Montclar & Churchill de regagner le Camp. Ce dessein si bien concerté ne réüssit point : le Comte de Maulévrier fit tous ses efforts pour savoir quand les ennemis repasseroient le Rhin; mais la situation des lieux l'empêcha de reconnoître le véritable état de leur pont, & le moment de leur passage : leur Camp étoit inaccessible; deux rivières le couvroient à la droite; des marais & des bois à la gauche; le Rhin

1674.

derrière, & les défilés à la tête: Montclar voltigea auſſi durant trois jours entiers aux environs, ſans pouvoir rien découvrir. Les Impériaux repaſſèrent le Rhin le vingt-un du mois, & le Comte de Maulévrier ne le ſut qu'un peu après; il fit néanmoins tirer le ſignal, & Montclar arriva dans leur Camp, qu'il trouva tout en feu.

Le Vicomte les fait pourſuivre pour connoître leur deſſein.

Le Vicomte envoïa ordre de dreſſer inceſſamment le pont de Philisbourg, & au Comte de Maulévrier de prendre ſix cens hommes des régimens de Du Pleſſis & de La Ferté, avec les Dragons du Commandant, pour s'aller ſaiſir du pont & du Château de Graben, à deux lieues de Philisbourg, ſur la route de Dourlace: ſon deſſein étoit d'y arrêter les ennemis, de leur couper le chemin de Strasbourg, & de les faire demeurer dans un païs étroit ſans ſubſiſtance, où il eſpèroit les combattre avec avantage. Le Comte de Maulévrier aïant marché par un défilé fort difficile, arriva à l'entrée de la nuit près de Graben; mais il y trouva les ennemis déja campés, & ſe retira à Philisbourg: il apprit en chemin que le Corps poſté à Graben étoit un détachement de cinq mille chevaux, commandés par le Comte Caprara, qui avoit ordre de s'avancer en diligence juſqu'au pont de Strasbourg en attendant le reſte de l'Armée. On reconnut par là que les ennemis n'avoient paſſé le Rhin près de Spire, que

1674. dans l'eſpèrance de le repaſſer à Strasbourg. Le Vicomte l'avoit prévu; mais il crut que cette Ville, qui avoit tant de raiſons de garder la neutralité, & qui ne pouvoit donner paſſage aux ennemis, ſans s'expoſer aux reſſentimens du Roi, n'accorderoit point aux Confédérés le paſſage qu'elle n'avoit jamais donné à aucun parti durant les grandes guerres d'Allemagne, & qu'elle avoit encore refuſé aux Impériaux le Printems dernier.

Le Comte de Hohenloe gagne les habitans de Strasbourg.

Les Généraux Confédérés avoient fait néanmoins diverſes tentatives pour obtenir le paſſage: le Comte de Hohenloe qui s'étoit chargé de la négociation, n'aïant pu perſuader les Magiſtrats, avoit répandu de l'argent pour gagner le peuple, & emploïé tous ſes efforts pour rallumer l'ancienne haine des bourgeois contre la France; il leur avoit repréſenté que depuis les conquêtes du Roi, l'Alſace étoit dans l'oppreſſion, ſes villes démantelées & dépouillées de leurs privilèges; que Strasbourg devoit s'attendre à un pareil traitement, ſi Louis XIV en devenoit le maître; que les plus grands Princes de l'Empire étoient prêts à paſſer le Rhin avec une Armée de ſoixante mille hommes pour défendre leur liberté; qu'une poignée de François cachés dans la Baſſe-Alſace, ne pourroit jamais réſiſter à tant de forces réünies: que la victoire étoit certaine, & qu'elle ſeroit ſuivie du recouvrement

1674.

de la Franche-Comté & de la Lorraine. Ces discours répétés avoient produit leur effet : le peuple mutiné s'étoit rendu maître du pont ; & avoit promis d'accorder le passage aux Confédérés.

Le Vicomte envoie le Marquis de Vaubrun pour rassûrer les habitans de Strasbourg.

Le Vicomte, instruit des brigues de Hohenloe, remontra aux Magistrats les malheurs auxquels ils s'exposoient, en rompant la neutralité dans une pareille conjoncture.. Ils répondirent, qu'ils étoient incapables de manquer à leurs promesses ; mais qu'ils ne pouvoient répondre du peuple. Le Vicomte ne voïant plus rien à ménager, détacha le Marquis de Vaubrun, Lieutenant-Général, dont il connoissoit le courage & les talens militaires, avec deux bataillons, cinq où six cens chevaux, cinq cens dragons & quelques pièces de canon, pour s'emparer du Fort au bout du pont en-deçà du Rhin, & pour assurer en même tems les habitans de la Ville, qu'il n'avoit d'autre intention que de maintenir la neutralité, & qu'il païeroit les moindres dommages que feroient ses troupes.

Le Vicomte marche vers Strasbourg.

Strasbourg est situé prés du Rhin sur la rivière d'Ill, qui coule dans un lit presque parallèle au fleuve, y vient tomber à Wantzenau, une lieue & demie plus bas que Strasbourg, & forme ainsi une grande Ile appellée Rubertzaw, où finit un pont dont la tête est couverte d'un Fort. Le Marquis de Vaubrun aïant fait passer ses Troupes dans l'Ile par plusieurs gués de la rivière

1674. d'Ill, reconnut le Fort, & fit ſavoir au Vicomte qu'on pourroit y aller ſans être incommodé par la Ville. Turenne partit lui-même pour aller joindre Vaubrun, laiſſa au Camp de Winden tout le gros de l'Armée ſous le commandement du Comte de Lorge & de Foucault, Lieutenans-Généraux, avec ordre de le ſuivre le lendemain, & ne mena avec lui que douze cens hommes de pied. Il arriva le vingt-cinq de Septembre à ſept heures du matin au Camp du Marquis de Vaubrun, & trouva qu'au-lieu de prendre le Fort, il s'étoit laiſſé amuſer par les bourgeois de Strasbourg qui l'avoient trompé. Vaubrun propoſa d'attaquer le Fort, mais il n'étoit plus tems; on apprit que la Ville étoit déja pleine d'Impériaux, & que le Comte Mercy fils du grand Général de ce nom, s'étant emparé du Fort avec un Corps de dragons, les Confédérés étoient entièrement maîtres de la Place. Le Vicomte fit repaſſer l'Ill à ſes troupes ſur la fin du jour; & deſcendant le long de la rivière, traverſa encore celle de Suvel, demeura en bataille de l'autre côté juſqu'au matin, reconnut le terrein & les avenues, marqua le Camp pour ſon Armée, appuïa ſa gauche à la rivière d'Ill, étendit ſa droite vers un grand marais, eut à ſa tête la rivière de Suvel, & le village de Wantzenau derrière lui: il attendit dans ce poſte le reſte de ſes troupes qui venoient de Winden.

24 Sept.

1674.

Les Impériaux repaſſent le Rhin, & entrent dans l'Alſace.

Les Impériaux avoient achevé de paſſer le Rhin près de Spire le vingt-un ; & le Détachement de Caprara étant arrivé le vingt-quatre au pont de Strasbourg, les dragons de Mercy s'étoient jettés dans le Fort. Le reſte de leur Armée les joignit le vingt-cinq, acheva de paſſer le Rhin le lendemain, marcha ſur la gauche, traverſa la rivière de Bruſch, la ſuivit en remontant, & s'étendit depuis les villages de Geiſpitzen & de S. Blaiſe le long de la rivière d'Ill juſqu'à Gravenſtaden. Les Impériaux par cette diſpoſition de leur Camp devenoient maîtres du Païs, depuis le Rhin juſques aux montagnes de Saverne, & par conſéquent de toute la Haute-Alſace, où ils trouvoient des vivres en abondance pour ſoutenir longtems une puiſſante Armée, & d'où ils pouvoient facilement faire une irruption en France. Ils avoient déja près de quarante mille hommes, & ils attendoient dans quinze jours l'Electeur de Brandebourg avec vingt mille de renfort : jamais ſituation ne s'eſt trouvée plus avantageuſe. Celle du Vicomte étoit bien différente ; vingt-deux mille hommes faiſoient toute ſon Armée ; il étoit dans la Baſſe-Alſace peu abondante par elle-même, & conſumée par le ſéjour que ſes Troupes y avoient fait depuis deux mois : avec des forces auſſi inégales que les ſiennes, il étoit obligé de couvrir Saverne & Haguenau, Places également foibles &

1674. importantes. Après la jonction des Troupes Electorales & Impériales, il ne pouvoit plus demeurer en Alſace : la retraite cependant étoit dangèreuſe, & ſes ſuites funeſtes; elle entrainoit la perte de Briſac & de Philisbourg, la gloire des armes Françoiſes auroit été ternie, les Alliés du Roi en Allemagne pouvoient être accablés, la Lorraine & la Franche-Comté repriſes, & la Champagne miſe au pillage. Dans cette extrèmité, le Vicomte ne trouva d'autre reſſource que d'aller droit aux ennemis, & de les combattre avant la jonction. Il connoiſſoit mieux que perſonne les avantages que leur donnoit le nombre & la ſituation : il ſavoit auſſi ce que peut une Armée aguerrie, pleine d'Officiers accoutumés aux périls, & conduite par un Général aimé de ſes ſoldats.

Le Vicomte marche vers les Ennemis.

Turenne forma donc le deſſein d'attaquer les Impériaux, & n'en différa l'exécution qu'autant qu'il faloit donner quelque relâche à ſes troupes : elles ſe repoſèrent trois jours au Camp de Wantzenau; & à l'entrée de la

2 Octobre. nuit il fit marcher devant lui les dragons du Roi, de la Reine & de Liſtenai, avec ordre de faire des ponts par-tout où il feroit néceſſaire; il décampa lui-même à minuit, & alla paſſer la rivière de Suvel à Lampertheim : ſon Armée avançoit ſur trois colonnes, la Cavalerie laiſſoit Strasbourg ſur la gauche, l'artillerie & le bagage marchoient à la droite, & l'Infanterie entre deux. Il

enfila la route d'Achenem, où les ennemis avoient heureusement négligé la garde des ponts: pendant la marche il survint une pluïe abondante, qui détrempant la terre grasse & labourée, rendit les chemins difficiles. Il arriva néanmoins à quatre heures après midi sur les hauteurs d'Achenem; il emploïa le reste du jour à reconnoître le païs, avança lui-même avec quelque Cavalerie, passa au delà de la Brusch, & découvrit le Camp des ennemis derrière Ensheim dans une plaine fermée à la droite par un grand bois du côté de Strasbourg, & à la gauche par un petit bois de mille pas de longueur sur quatre ou cinq cens pas de large; & près de leur centre étoit le village d'Ensheim: comme il n'y avoit pas un moment à perdre, il fit défiler l'Armée toute la nuit; & à mesure qu'elle passoit, elle se mit en bataille dans la plaine à la gauche du village d'Holzheim, le plus près de la rivière qu'elle put; & pendant tout ce tems il demeura toujours à cheval. 1674.

Il range son Armée en ordre de bataille.

A la pointe du jour, le quatre d'Octobre, toute l'Armée Françoise se trouva en bataille sur deux lignes: dix-sept escadrons de la Brigade de Piloi formoient la droite de la prémière, avec les dragons du Roi & de Listenai sous le Marquis de Vaubrun Lieutenant-Général, & le Comte de Roïe Maréchal de Camp; la Brigade d'Humieres de pareil nombre d'escadrons, & les dragons de la Reine composoient la gauche,

1674. commandée par le Comte de Lorge Lieutenant-Général, & le Comte d'Auvergne Maréchal de Camp. Foucault plus ancien Lieutenant-Général conduisoit les dix bataillons du centre de la prémière ligne, & avoit sous lui deux Brigadiers, le Marquis Douglas à la droite, & le Comte de Pierrefite à la gauche; Mont-Georges entre les deux lignes soutenoit avec cinq escadrons l'Infanterie de la prémière. Le centre de la seconde, composée de huit bataillons quatre de Réveillon & quatre de Pizieux, avoit sur l'aile droite quatorze escadrons de la Brigade de Renty, & sur la gauche un pareil nombre de celle de Lambert. Le Vicomte entremêla tous ces escadrons de divers pelotons de grenadiers, comme à la Bataille de Sintzheim: trois bataillons & quatre escadrons faisoient tout le Corps de réserve: l'Armée entière montoit à vingt-deux mille hommes, avec trente pièces de canon sous les ordres de S. Hilaire Lieutenant Général de l'Artillerie. Turenne avoit pour Aides de Camp Milord Duras, le Chevalier de Bouillon, les Marquis d'Harcourt, de Ruvigny & de S. Poin: il ne choisit pour lui aucun poste particulier, voulant se porter par-tout où sa présence seroit nécessaire; il parcourut la tête de sa prémière ligne, & se fit voir aux Troupes avec cet air de gaieté qui lui étoit ordinaire les jours de bataille. Aussi-tôt que les Anglois

glois l'apperçurent, ils poussèrent un cri de joïe qui lui parut être de bon augure. 1674.

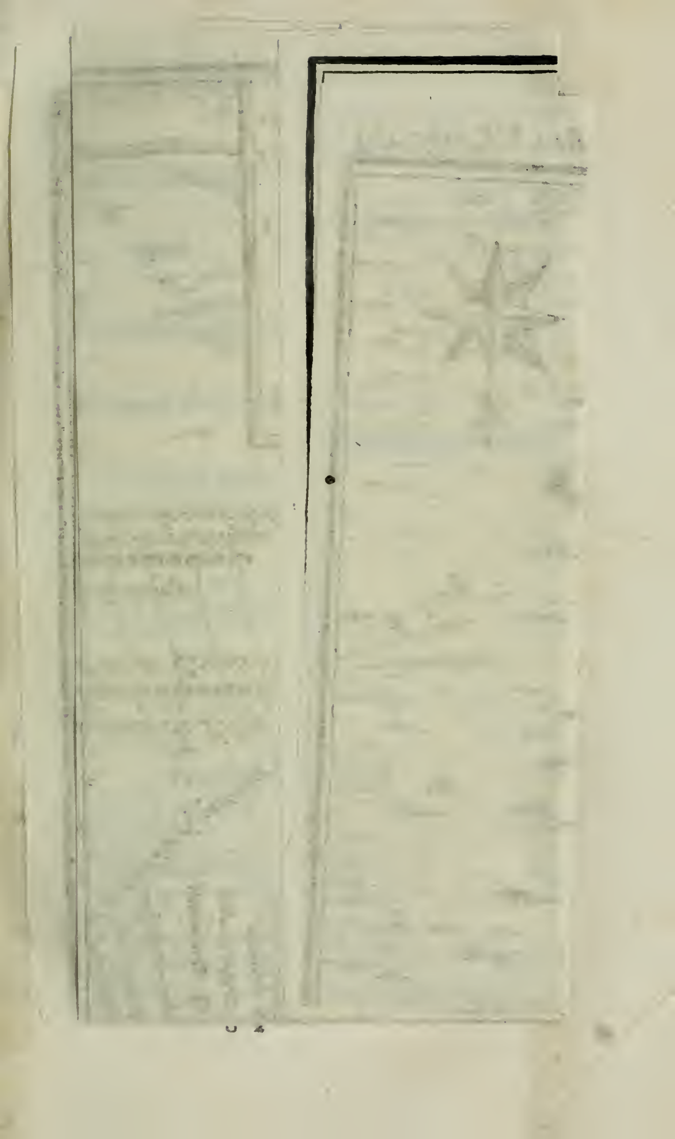
Ordre de bataille des Imperiaux.

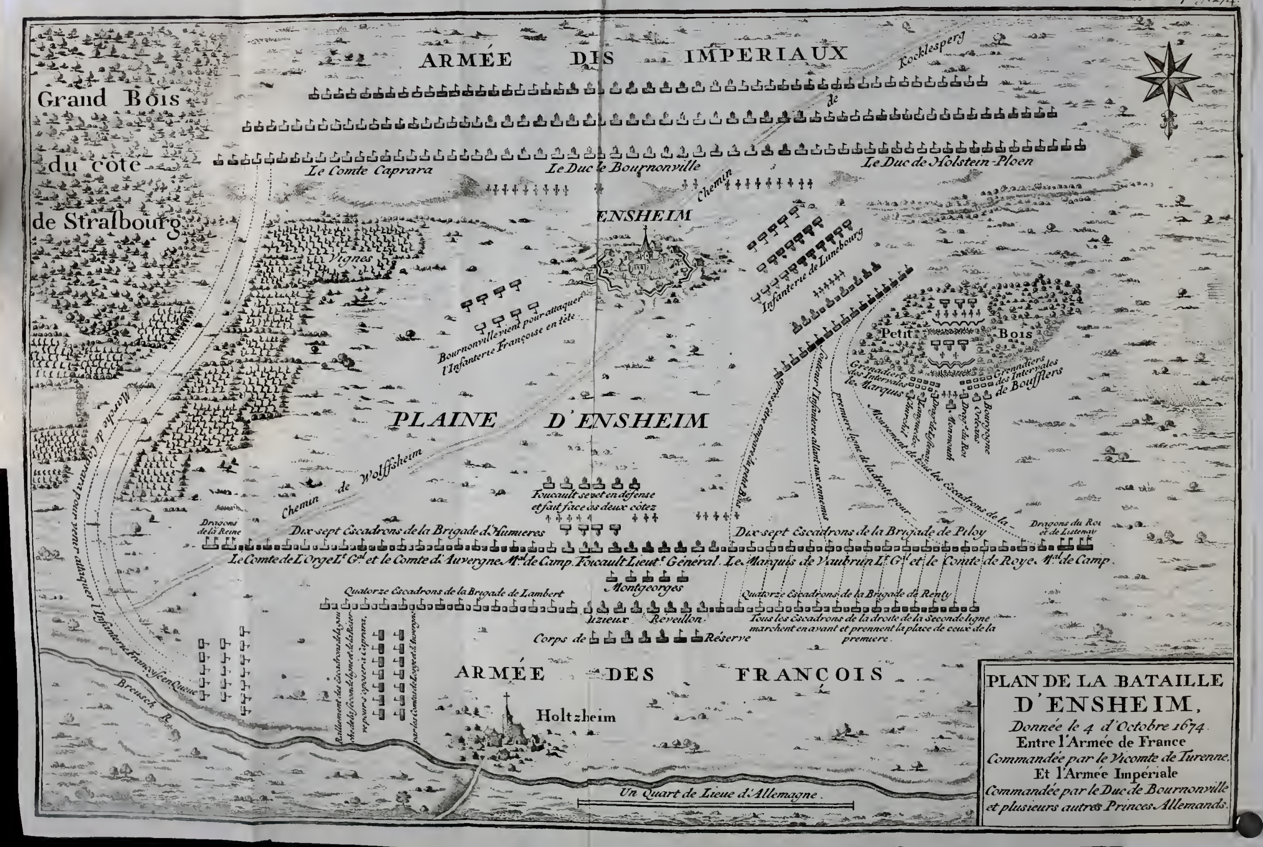
Le Duc de Bournonville aïant été instruit le jour précédent de l'arrivée du Vicomte, avoit rassemblé aussi tôt ses quartiers aux environs de celui d'Ensheim qui en étoit le principal, & fait ranger en bataille derrière le village, son Armée, qui montoit à trente-cinq mille hommes avec cinquante pièces de canon. Il fit mettre ses troupes sur deux lignes fort épaisses & fort étendues, avec un Corps de réserve composé de tant de bataillons, qu'on pouvoit le regarder comme une troisième ligne. Il donna le commandement de l'aîle droite au Comte Caprara, & celui de l'aîle gauche au Duc d'Holstein-Ploen. Il se mit lui-même à la tête du Corps de bataille: le Duc de Lorraine, le Prince de Bade & plusieurs Princes d'Allemagne au nombre de vingt-deux, commandoient leurs propres troupes, mais avec subordination aux Lieutenans-Généraux des aîles, où leurs Corps se trouvoient distribués. L'ordre de bataille ainsi règlé, le Duc de Bournonville se saisit du petit bois qui étoit devant sa gauche. Il y envoïa du canon aussi-bien que dans le village, avec de l'Infanterie qui s'y retrancha. Sa droite étoit appuïée au grand bois du côté de Strasbourg, & à des vignes fermées d'une longue haie, qui règnoit à la tête de cette droite. Son centre étoit couvert par le vil-

1674. lage d'Enshcim environné de haies, de fossés & de retranchemens: son aîle gauche étoit de même à l'abri par un fossé bordé de haies, & par le petit bois qui répondoit au milieu de cette aîle. Il avoit de plus à sa gauche des rideaux & des ravins qui cachoient tellement son Infanterie, qu'à peine la pouvoit-on voir. Ce fut dans cette situation que les Impériaux attendirent les François.

Commencement de la bataille d'Ensheim, où l'on attaque le bois.

Le Vicomte fit marcher son Armée vers celle des ennemis; & comme il ne pouvoit les pousser sans être maître du petit bois, il le fit attaquer par les régimens des dragons du Roi & de Listenai, qui mirent pied à terre, sous les ordres du Marquis de Boufflers, depuis Maréchal de France. Les Impériaux y étoient postés à couvert de quelques rideaux & de la terre qu'ils avoient remuée: ils y avoient placé trois bataillons avec deux pièces de canon chargées à cartouches. Turenne fit aussi-tôt avancer quelques pièces de campagne: on se canonna quelque tems de part & d'autre; on en vint ensuite au feu de la mousqueterie. Le Duc de Bournonville détachoit sans cesse des troupes fraiches pour maintenir le poste, & le Vicomte fut obligé d'envoïer cinq cens grenadiers des pelotons qui étoient dans les intervalles de ses escadrons, pour soutenir les dragons: avec ce renfort Boufflers redoubla son attaque, monta sur les retran-





PLAN DE LA BATAILLE D'ENSHEIM,

Donnée le 4 d'Octobre 1674.
Entre l'Armée de France
Commandée par le Vicomte de Turenne,
Et l'Armée Impériale
Commandée par le Duc de Bournonville
et plusieurs autres Princes Allemands.

chemens, chargea les ennemis l'épée à la main, se rendit maître de leur artillerie, & les poussa jusqu'à un second retranchement plus loin, derrière lequel ils avoient placé six autres pièces de canon. Les François en essuïèrent le feu pendant trois heures, sans pouvoir avancer. Le Vicomte voïant qu'il étoit impossible de forcer un pareil poste sans un grand Corps d'Infanterie, y envoïe les bataillons de Bourgogne & d'Orléans du Corps de réserve, ceux de Languedoc, de Churchill & de Monmouth de la seconde ligne, & le combat recommence de nouveau. Une pluïe violente suspend pour quelque tems l'ardeur des attaques: mais ce moment de relâche ne sert qu'à redoubler la fureur des soldats. Le carnage devient effroïable, & l'on ne combat plus que sur un tas de corps morts. Enfin les François forcent le second retranchement, prennent les six autres pièces de canon des ennemis, & les chassent du bois, en gagnant toûjours du terrein. 1674.

Les Impériaux ne se rebutèrent point d'avoir été repoussés deux fois; & regardant toujours le poste du bois comme décisif pour eux, ils firent marcher encore sept bataillons de l'Infanterie de Lunebourg, pour tâcher de regagner leur canon & de rentrer dans le bois. Alors le Vicomte fit avancer tous les bataillons de sa seconde ligne qui n'avoient pas encore chargé; on recommen- Suite de la bataille.

1674. ça pour la troisième fois un des plus sanglans combats d'Infanterie qu'on eût vu depuis longtems. La victoire balança également pendant quelques heures; tous les Officiers y agirent de leur chef, en se déterminant selon les occurrences. L'irrégularité du champ de bataille & l'acharnement des deux partis empêchèrent qu'on ne pût donner ni recevoir les ordres dans les formes accoutumées: l'action fut d'un détail extraordinaire; la pluïe qui continuoit toujours, & le danger d'attaquer les Allemands sous leur canon, la rendoient également difficile & périlleuse. Comme les Impériaux combattoient à la tête de leur ligne, leur Cavalerie les soutenoit par un mouvement facile & régulier, au-lieu que les bataillons du Vicomte éloignés de sa droite, n'étoient point soutenus. Il fit avancer tous les escadrons de la seconde ligne de sa droite à la place de ceux de sa prémière, & fit marcher la prémière vers les ennemis; elle s'étendit le long du bois, qu'elle laissa derrière elle. Le Vicomte visitoit sans relâche tous les postes, faisoit soutenir ceux qui étoient les plus poussés, & crut devoir s'exposer comme le moindre soldat, dans une nouvelle charge où il voulut faire une dernière tentative. Plusieurs de ses gens furent tués à ses côtés, son cheval fut blessé sous lui, & le Marquis d'Harcourt lui donna le sien. L'exemple de Turenne fit

faire de généreux efforts aux ſoldats, qu'ils repouſſèrent les ennemis, dont l'opiniâtreté extrême alla juſqu'à les faire revenir une quatrième fois; mais le Vicomte aïant fait pointer contre eux leur propre canon, il les repouſſa de nouveau, & les força à chercher un aſyle derrière les retranchemens d'Ensheim, après la défaite de preſque toute l'Infanterie, qu'ils avoient fait marcher en avant. 1674.

Pendant qu'une bonne partie des deux Armées fut ainſi occupée à attaquer & à défendre le bois, le reſte des troupes ne fit que ſe canonner & s'obſerver : toute la prémière ligne des François étoit reſtée complette en front de bandière, comme on l'a expliqué: mais il n'y avoit à la ſeconde ligne que les eſcadrons de la gauche. Le Duc de Bournonville voïant que l'Armée du Roi étoit dégarnie, abandonna le poſte du bois, en laiſſa le ſoin au Duc d'Holſtein-Ploen, & envoïa Caprara avec un gros Corps de Cavalerie, ſe gliſſer par une marche couverte derrière les deux lignes de la gauche des François, pour prendre leur Infanterie en queue, tandis qu'il avança lui-même avec pluſieurs eſcadrons d'élite, pour les attaquer en front. Foucault, Lieutenant-Général, qui étoit à la tête de l'Infanterie de la prémière ligne, voïant le Duc de Bournonville venir d'un côté, & Caprara de l'autre, fit promtement les évolu-

Fin de la bataille.

1674. tions néceſſaires pour faire face des deux côtés, & attendit le Duc de Bournonville de pied ferme, en ordonnant à ſes bataillons de ne point tirer : cette manœuvre étonna le Général Allemand, il n'oſa ſe riſquer, & retourna ſur ſes pas. Mais Caprara plus audacieux alla tomber ſur la gauche, renverſa quelques eſcadrons de la ſeconde ligne, pouſſa Mont-Georges, qui voulut faire ferme avec les eſcadrons de la Réſerve, & tourna par derrière l'Infanterie Françoiſe : auſſi-tôt le Comte de Lorge & le Comte d'Auvergne rallièrent tous les eſcadrons de la ſeconde ligne & de la Réſerve, tombèrent ſur Caprara, l'obligèrent de retourner promtement d'où il étoit venu, & les François devinrent maîtres de la plaine, comme ils l'étoient déja du bois. Le peu de jour qui reſtoit ſe paſſa à ſe canonner de part & d'autre : la nuit ſurvint plutôt & plus obſcure, à cauſe de la pluïe qui ne ceſſa point, & les ténèbres mirent fin au combat.

Retraite des ennemis, dénombrement des morts & des bleſſés.

Le Vicomte avoit fait marcher ſon Armée près de quarante heures avant l'action; elle avoit duré depuis le matin, juſqu'au ſoir dans un terrein gras, dans un bois fourré, pendant une pluïe continuelle; il ſentit que s'il faiſoit paſſer la nuit à ſes troupes ſur le champ de bataille ſans manger, elles ne feroient pas en état d'attaquer le lendemain: il repaſſa la Bruſch pour retrouver les vivres & les bagages, & ſe re-

mettre des fatigues de la marche & du combat. Il avoit remporté d'aſſés grands avantages pour s'attribuer l'honneur de cette journée, plus de trois mille ennemis étoient demeurés ſur la place: il leur avoit pris huit pièces de canon, pluſieurs étendarts, timbales, drapeaux & priſonniers; il étoit demeuré maître du bois, de leurs prémiers retranchemens à ſa droite, & de toute la plaine à ſa gauche. Il repaſſa la rivière à Holtzheim, & alla camper à Achenem, à une petite lieue du champ de bataille, ſur lequel il laiſſa Bulonde Brigadier, avec ſix régimens de Cavalerie & un autre de Dragons. Pendant que ſes troupes ſe repoſoient, les ennemis abandonnèrent leur Camp avec précipitation, y laiſſèrent deux pièces de canon, beaucoup de munitions & un grand nombre de bleſſés. On apprit par quelques priſonniers que longtems avant la fin du combat le Duc de Bournonville avoit fait prendre le chemin de Strasbourg à ſon bagage, & que les Confédérés s'étant retirés dans une extrême confuſion pendant la nuit, avoient cedé au Vicomte tous les avantages que le mauvais tems & la fatigue de ſes troupes l'empêchèrent de remporter durant le jour. Le combat avoit été ſanglant de part & d'autre: les François y perdirent près de deux mille hommes & beaucoup d'Officiers; le Comte d'Auvergne, les Marquis de Pizieux & de Réveillon, & le 1674.

1674. Comte d'Hamilton furent fort bleſſés, avec un grand nombre de ſubalternes. Outre les trois mille morts que les ennemis laiſſérent ſur le champ de bataille, ils perdirent depuis un grand nombre de ſoldats & d'Officiers bleſſés, qui moururent le lendemain de l'action. Leur perte fut ſi conſidèrable, que ne ſe trouvant point en état de tenir la campagne juſqu'à l'arrivée de l'Electeur de Brandebourg, ils ſe retirèrent ſous le canon de Strasbourg, & à couvert de la rivière d'Ill.

Le Vicomte s'aſſure des paſſages & des défilés, & ſe campe à Marlen 7 Octobre.

Le Vicomte demeura deux jours entre Achenem & Bruſchwitkerſem, à une lieue & demie des ennemis, qui pouvoient aiſément venir à lui. Le ſept du mois d'Octobre, il marcha deux lieues plus loin juſqu'au Bourg de Marlen, ſur la petite riviére de Mozig, qui vient des montagnes de Saverne: l'Armée y campa, en couvrant ſa droite de la rivière, & en étendant ſa gauche le long des hauteurs qui fermoient la queue du Camp; il choiſit ce poſte comme le plus commode pour attendre les Confédérés, que la jonction des troupes de Brandebourg devoit rendre trois fois plus forts que lui. S'il eût reſté dans ſon prémier Camp, les ennemis auroient pu après cette jonction attaquer Saverne & Haguenau, ou marcher à lui, & il n'auroit pas été en état de tenir la campagne devant eux; mais par la ſituation de ſon nouveau

Camp, il couvrit ces deux Places d'où lui venoient des vivres, mit ſon Armée en ſûreté, & conſerva derrière lui les fourages qui lui ſeroient néceſſaires dans la ſuite: il y avoit derrière ſa droite ſur la route de Saverne, un défilé fort étroit; d'un quart de lieue de long, terminé par le Château de Vaſſelone, qui appartenoit aux habitans de Strasbourg, & qui étoit gardé par cinquante hommes: le Vicomte engagea le Commandant d'y laiſſer entrer autant de troupes qu'il en faloit pour défendre le poſte, & s'aſſura ainſi la communication de Saverne ſe mit en état de ſecourir Haguenau, où de ſe retirer en ſûreté, ſi les ennemis l'y obligeoient. 1674.

L'Electeur de Brandebourg joint ſes troupes à celles des Impériaux.

Les Impériaux étoient toujours campés ſous Strasbourg en attendant l'Electeur de Brandebourg, dont la marche lente par elle-même, fut encore retardée par la difficulté que firent pluſieurs Princes d'Allemagne de lui donner paſſage ſur leurs terres: il ne vouloit arriver en Alſace que pour le quartier d'Hiver, ne penſoit qu'à ménager ſes troupes en faiſant de petites journées, & trainoit avec lui, ſuivant la coutume des Allemands, un grand équipage. L'Electrice & pluſieurs Princeſſes l'accompagnoient, & diſoient par-tout qu'elles alloient faire connoiſſance avec les Dames Françoiſes, pour apprendre les manières de la Nation polie. Ce grand ſecours qui

1674.

14 Octobre.

montoit à vingt mille hommes, traverſa le Rhin ſur le pont de Strasbourg le quatorze d'Octobre; il étoit composé des troupes de l'Electeur, des recrues du Duc de Zell-Lunebourg, que ce Prince commandoit lui même, & des milices de Suabe & de Franconie: d'ailleurs l'Electeur Palatin, qui étoit retourné dans ſes Etats lorſque les Confédérés paſſèrent le Rhin à Strasbourg la prémière fois, joignit les Brandebourgeois en chemin, & amena deux mille hommes qu'il commandoit en perſonne; de ſorte que l'Armée Impériale montoit à près de ſoixante mille combattans. Pendant que toutes ces troupes traverſoient le Rhin, le Duc de Bournonville fit paſſer l'Ill aux ſiennes, & s'alla poſter près du champ de bataille d'Ensheim. Le lendemain l'Electeur de Brandebourg & l'Electeur Palatin le joignirent; ils eſpèroient chaſſer les François de l'Alſace, entrer dans la Lorraine, & pénétrer juſqu'à Paris. L'allarme s'étant répandue à la Cour, le Roi ordonna à l'Arrière-Ban & à pluſieurs régimens qui ſervoient en Flandre, de marcher vers le Rhin. Les Généraux Allemands aïant tenu Conſeil de guerre, où il fut décidé qu'on marcheroit vers le Vicomte, le Duc de Bournonville s'avança ſur les hauteurs d'Achenem avec ſeize eſcadrons, y parut preſque tout le jour, & fit divers mouvemens, comme s'il eût voulu reconnoître exactement le Camp

des François. Turenne ne prit point le change, & jugeant du dessein des ennemis par ce qu'ils devoient faire, plutôt que par ce qu'ils paroissoient vouloir faire, crut que leur démarche étoit affectée, & que dans le tems qu'ils feignoient de l'attaquer, leur véritable dessein étoit de lui dérober une marche, & d'aller tomber sur Haguenau: pour les prévenir, il envoïa le Comte de Roïe à la gauche de son Armée, avec ordre de détacher divers Partis jusqu'au Rhin, & de jetter huit cens hommes dans Haguenau. Tous ces Partis n'aïant eu aucune nouvelle des Impériaux, le Vicomte commença à croire que leur intention étoit en effet de venir à lui par sa droite, & pour se précautionner contre cet inconvénient, il fit faire des redans à travers d'une plaine qui s'élève peu à peu de l'autre côté du ruisseau; il y logea de l'Infanterie, en couvrant ainsi sa droite, aussi-bien que le défilé qui perce la montagne; il délogea la garnison de Strasbourg du Château de Vasselone, & s'en rendit maître; il fit travailler à d'autres retranchemens à la tête de son Camp, & toute l'Armée se persuada qu'il vouloit y attendre les ennemis. Etant allé lui-même visiter les travaux, il remarqua un vieux fantassin qui se reposoit; le Vicomte s'approcha de lui, le tira à part, & lui demanda pourquoi il ne travailloit pas: le soldat lui répondit en souriant, *C'est, mon Géné-*

1674.

1674. *ral, que vous ne demeurerés pas longtems ici.* Turenne reconnut par-là ſon intelligence, lui donna de l'argent, lui recommanda le ſecret, & bien-tôt après le fit Lieutenant. Les Impériaux avoient trois partis à prendre, ou de livrer bataille au Vicomte, ou de lui couper toute communication avec Saverne, ou d'aller aſſièger Haguenau, dont la priſe auroit rendu celle de Philisbourg infaillible : ils demeuroient toutefois dans leur Camp ſans faire aucun mouvement, ſoit que tant de Généraux ne puſſent convenir de ce qu'ils devoient entreprendre, ſoit qu'en effet ils eſpèraſſent que le Vicomte ſe trouvant trop foible, ſe retireroit de lui-même, & leur laiſſeroit la campagne libre.

Les Impériaux au nombre de ſoixante mille hommes marchent vers le Vicomte.

Cette incertitude dura juſqu'au dix-huit d'Octobre : alors les Confédérés ſe mirent en marche pour approcher du Camp des François. Turenne en fut averti d'abord par le Marquis de Vaubrun & par le Comte de Roïe; il monta à cheval, & étant arrivé ſur l'extrèmité de la hauteur à la gauche de ſon Camp, il vit toute l'Armée des ennemis qui s'avançoit, & réſolut de ſe retirer la nuit à Dettweiler, d'où il pouvoit couvrir Saverne, & ſecourir Haguenau. Après le ſoleil couché il fit marcher le bagage & les caiſſons par le défilé de Vaſſelone, l'Artillerie par un autre défilé ſur la gauche vers l'extrèmité du côteau; & lorſque tous les é-

quipages furent passés à minuit, il fit suivre toute l'Armèe sur deux colonnes par les mêmes défilés. Le Comte de Lorge menoit l'avant-garde, & Foucault Lieutenant-Général étoit à l'arrière-garde avec le Comte de Roïe. De trois défilés qu'on trouve depuis Marlen jusqu'à Dettweiler, toute l'Armée avoit passé le prémier à la pointe du jour; à peine fut-elle entrée dans le second, que les ennemis parurent sur les onze heures du matin vis-à-vis de Cochersberg, & pour inquièter la marche, ils envoïèrent deux mille chevaux, qui chargèrent les dernières troupes de l'arrière-garde du Vicomte, dans le moment qu'elles achevoient d'entrer dans le troisième défilé. Les dragons François mirent pied à terre dans les haies, écartèrent les ennemis par leur feu, & donnèrent le tems à l'Armée de passer sans perte. Le nombre des Impériaux grossissant toujours, ils suivirent le Vicomte jusques sur les hauteurs près de Dettweiler; mais six mille chevaux de l'Arrière-ban parurent sous les ordres du Maréchal de Créqui, sur les hauteurs de Vasselone, & l'ancienne réputation de ce Corps imposa aux ennemis; de sorte qu'ils n'osèrent attaquer l'Armée Françoise, qui continuant sa marche avec ordre & fierté, arriva sur les dix heures du soir dans le nouveau Camp. Tous sentirent avec plaisir qu'on venoit de faire sans aucun dèsavanta- 1674.

1674.

ge, une retraîte de près de quatre lieues, devant une Armée presque trois fois plus forte.

Le Vicomte se fortifie dans son Camp de Dettweiler.

Le Vicomte, qui prévoïoit depuis longtems les grandes forces que les Impériaux devoient assembler, avoit choisi ce poste comme un asyle capable de mettre à couvert une Armée aussi inférieure à celle des ennemis que la sienne. Il avoit devant lui la rivière de Soor, sa droite à Dettweiler, & sa gauche vers Hochfelt; l'une & l'autre couverte de deux ruisseaux qui tombent dans le Soor. L'Armée passa la nuit en bataille; & le lendemain vingt du mois, dès qu'il fut jour, on reconnut toutes les avenues, on posta les gardes, & l'on campa. Le Vicomte détacha un Corps à Steinbrouch à moitié chemin de Saverne, avec ordre de se jetter dans cette dernière Place à la moindre allarme, résolu lui-même d'y marcher avec toute l'Armée si l'ennemi s'avançoit jusques-là. Pour exécuter ce dessein avec plus de diligence & de sûreté, il fit faire des ponts sur le ruisseau qui couvroit sa droite, & rompre les gués du Soor jusqu'à Saverne. L'autre côté étoit plus important & plus difficile à garder; il y avoit deux lieues de l'aîle gauche de l'Armée Françoise à Brumpt; l'aîle droite des Impériaux n'en étoit qu'à une demi-lieue, & leur gauche s'étendoit vers les hauteurs de Cochersberg: s'ils avoient gagné d'abord ce passage, ils

se seroient mis en état de venir à l'Armée Françoise, ou de se poster entre elle & Haguenau. Soit qu'ils ne connussent point ces avantages, soit qu'ils manquassent de résolution, soit enfin qu'ils crussent que le Vicomte seroit obligé de se retirer faute de fourages, ils ne tentèrent point le passage, & lui laissèrent le tems de prendre toutes ses précautions. Il fit rompre de ce côté tous les ponts & tous les gués de Soor jusqu'au-delà de Brumpt; il mit une garde de Dragons dans ce Bourg, d'où l'on découvroit du haut de l'Eglise les moindres mouvemens que les ennemis pouvoient faire vers la rivière: il jetta un autre détachement de Dragons dans le Château d'Hochfelt, & joignit ces deux postes par des gardes de Cavalerie qui devoient avertir de tout ce qui se passeroit. Il y en avoit de même depuis Hochfelt jusqu'au Camp; & la nuit on battoit l'estrade dans toute cette étendue avec grand soin. Si les Confédérés avoient passé le Soor, le dessein du Vicomte étoit de les combattre au passage, & de tout hazarder pour les empêcher d'aller vers Haguenau. 1674.

Pendant que le Vicomte étoit dans son Camp de Dettweiler, il rencontra un pauvre Gentilhomme de l'Arrière-ban qui étoit fort mal monté, mais qui paroissoit extrèmement zèlé pour le service. Il lui proposa de troquer de chevaux, & il lui en fit

Générosité du Vicomte.

1674. accepter un de grand prix en échange d'un médiocre, qu'il disoit lui plaire beaucoup parce qu'il étoit plus doux. Au milieu des travaux & des fatigues de la guerre, il ne laissoit échapper aucune occasion d'exercer ainsi sa générosité en la cachant. Ce fut au même Camp de Dettweiler, qu'il envoïa son neveu le Duc d'Elbeuf faire des complimens à Charles IV, Duc de Lorraine, qui étoit dans le Camp des ennemis. Charles ne put s'empêcher de dire à ce jeune Prince, qui n'avoit alors que quatorze ans: „ Mon petit cousin, vous êtes trop heureux de voir & „ d'entendre tous les jours le Vicomte de „ Turenne; vous n'avés que lui de père, „ baisés les pas par où il passe, & faites- „ vous tuer à ses pieds (1)". Les Impériaux & les François demeurèrent de part & d'autre dans la même situation jusqu'au trente d'Octobre, sans que l'Armée formidable des Allemands osât faire d'autre entreprise que de s'emparer de Vasselone, où le Vicomte avoit mis un Capitaine avec cent cinquante hommes. L'Electeur de Brandebourg battit ce Château avec dix pièces de gros canon en deux batteries; & cependant les assiègés tinrent un jour & demi. L'Electeur voulut d'abord les faire prisonniers de guerre: mais le Chevalier de Ronsière qui les commandoit, aïant refusé

(1) Lettres de Madame de Sevigné.

fusé de se rendre, ils sortirent avec une capitulation honorable, & revinrent à l'Armée, où tout le monde loua fort leur défense. 1674.

Le même jour le Marquis de Genlis arriva au Camp avec quinze escadrons, que le Vicomte posta à Vilsen sur le Soor, entre son Camp & Hochfelt. Le Marquis de (1) Montauban, en amena vingt autres trois jours après, avec huit bataillons. Le Comte de Saulx marchoit encore avec vingt-quatre escadrons & dix bataillons. La Feuillée, Sourdis & la Gendarmerie se mirent aussi à portée de le joindre, s'il en avoit besoin : mais le Vicomte les fit demeurer dans la Lorraine Allemande, jusqu'à ce qu'il jugeât à propos de s'en servir. Toutes ces troupes venoient de Flandres où la Campagne finit de bonne heure, parce que les Confédérés défaits au combat de Seneff, & poussés ensuite devant Oudenarde par le Prince de Condé, avoient été obligés, pour éviter la ruïne entière de leur Armée, de chercher des quartiers d'hiver dès le milieu d'Octobre.

On envoïe de Flandres des secours au Vicomte.

Les Impériaux qui n'avoient osé passer le Soor avant que le Vicomte eût reçu du secours, le crurent trop fort pour oser rien entreprendre après l'arrivée de tant de troupes ; & ne pouvant subsister qu'avec

Les Impériaux se retirent: ils campent d'abord à Achenem, & ensuite à S. Blaise.

(1) De la Maison de la Tour du Pin en Dauphiné.

1674. peine dans un Camp dont les environs avoient été ruïnés, ils retournèrent vers Strasbourg, & campérent à Achenem. Leur éloignement mettoit l'Armée Françoife en repos: mais elle demeuroit dans un grand grand befoin de fourages; & quoiqu'elle fût un peu foulagée par les convois d'avoine, la Cavalerie diminuoit beaucoup; les chevaux mouroient tous les jours au piquet, confumés de faim & de froid: cependant on ne pouvoit prendre d'autre parti que d'y demeurer, pour couvrir Saverne & Haguenau. Les convois de tout ce qui étoit néceffaire à l'Armée venoient de Lorraine par la Petite Pierre, que les Allemands appellent Lutzelftein, le partage & la réfidence d'un Prince cadet de la Maifon Palatine. Le Vicomte appréhendant que la perfuafion de l'Electeur Palatin n'engageât ce Prince à rompre la neutralité qu'il avoit obfervée jufqu'alors, lui envoïa Sézan Major-Général de l'Armée. Sézan, après avoir emploïé la perfuafion & les menaces, réüffit dans fa négociation; & le Prince convint de recevoir deux cens hommes dans la Ville, pourvu qu'on n'en mît point dans le Château. Le Vicomte en fe rendant maître de ce pofte, s'affuroit toutes les commodités & les avantages qu'une Armée peut tirer des païs qui font derrière elle, lorfque les devans font ruïnés ou occupés par les ennemis.

Les Impériaux aïant appris que le Vicomte avoit encore reçu quelques bataillons des Gardes Françoiſes avec le régiment de Rambure, & qu'il avoit fait faire des ponts ſur le ruiſſeau, comme pour aller à eux ; repaſſèrent la Bruſch, ſe poſtèrent où ils étoient avant le combat d'Ensheim, & prirent leur quartier général à Geiſpitzen & à S Blaiſe. Turenne répandit alors ſa Cavalerie dans les villages à deux lieues de ſon Camp, derrière la rivière de Moter, d'où il pouvoit la raſſembler en peu d'heures. Voïant les ennemies éloignés, & Saverne en état de ne rien craindre par les travaux qu'on y avoit faits, & la garniſon qu'il y laiſſoit, il fit décamper ſon Infanterie de Dettweiler, la répandit avec ſa Cavalerie dans des quartiers derrière le Moter, depuis la montagne juſqu'à Haguenau, & prit ſon quartier général à Ingweiler. Avant que de marcher, il fit raſer le Château d'Hochfelt, de peur que les ennemis ne s'y poſtaſſent pour empécher la communication de Saverne & d'Haguenau. Le lendemain il reconnut la rivière de Moter juſqu'à l'Abbaïe de Néubourg, rompit tous les ponts pour mettre ſes quartiers en ſûreté, & fit retirer en même tems dans Haguenau tous les fourages qu'on put ramaſſer, pour ôter aux ennemis les moïens d'y ſubſiſter, qnand il s'en ſeroit éloigné.

1674.

Le Vicomte ſe retire vers Ingweiler.

20 Novembre.

21 Novembre.

Quoique les Confédérés fuſſent ſéparés

Les Im-

1674.

périaux se répandent dans la Haute Alsace, & y prennent leurs quartiers.

de lui par plusieurs rivières, ils jugèrent néanmoins à propos de se retrancher ; ils avoient coupé la plaine entre Ensheim & Geispitzen d'un grand nombre de redans qui couvroient la tête de leur Camp : quand ils apprirent que le Vicomte avoit mis ses troupes dans des quartiers, ils s'étendirent dans la Haute-Alsace, espèrèrent y subsister dans l'abondance, se flattèrent de pouvoir entrer au Printems dans la Lorraine & dans la Franche-Comté. Cette dernière Province les attendoit comme des libérateurs ; & l'on y préparoit en secret du pain & tout ce qui seroit nécessaire pour leur subsistance : les Lorrains passionnés pour leur Duc, n'attendoient aussi que sa présence pour se déclarer. La saison étant déja fort avancée, les ennemis ne croïant pas que le Vicomte songeât à les venir inquièter dans leurs quartiers, partagèrent entre eux tout le beau païs entre le Rhin & les montagnes d'Alsace, depuis Strasbourg jusqu'à Béfort, & commencèrent à traîter des contributions. L'Electeur de Brandebourg aïant établi sa Cour à Colmar, y fit venir l'Electrice, qui jusqu'alors étoit demeurée à Strasbourg.

Le Vicomte fait défiler ses troupes vers la Lorraine.

29 Novembre.

Le Vicomte, résolu de tout sacrifier pour les faire déloger & repasser le Rhin, laissa dans Saverne & dans Haguenau les troupes nécessaires pour la défense de ces deux Places, & commença le vingt-neuf de No-

vembre à faire défiler son Armée; il marcha lui-méme avec l'arrière-garde à la Petite Pierre, en augmenta la garnison, pour se conserver toujours le passage en Alsace; & aïant achevé de traverser les montagnes, continua sa route jusqu'à Lixheim, où il trouva quelques quartiers des troupes commandées par le Comte de Saulx: il y demeura jusqu'au quatre de Décembre, qu'il alla vers Lorkheim pour y séjourner encore. Comme on ignoroit les desseins profonds de ce Général, à peine les nouvelles de sa marche en Lorraine furent-elles arrivées à la Cour de France, qu'on commença à critiquer sa conduite. Quelques Officiers de son Armée même, qui ne pouvoient pénétrer ses intentions, mandèrent à Paris qu'ils étoient étonnés de sa manœuvre. On ne pouvoit lui pardonner de s'être retiré en Lorraine, aprés avoir fait espèrer qu'il sauveroit l'Alsace, ni concevoir ce qui l'avoit porté à refuser les troupes du Comte de Saulx: le Ministre n'oublia rien pour faire sentir au Roi les torts apparens de ce Général. Il faut avouer pourtant que le Public rendit justice au Vicomte, quoique toutes les apparences fussent contre lui; on se persuadoit qu'il avoit ses raisons; & si on murmuroit contre sa retraîte, c'étoit moins pour blâmer sa conduite, que pour se plaindre de la fortune qui n'avoit pas secondé sa prudence & sa valeur.

1674.

4 Décembre.

1674.

Le Vicomte engage le Prince de Montbéliard à garder la neutralité.

Les Impériaux le voïant retiré, se répandirent en divers quartiers de l'Alsace, s'établirent à Schelestat, à Turckheim, à Colmar, à Ensisheim, & dans plusieurs autres villes. Persuadés que le Vicomte ne songeoit plus à les inquièter, ils bloquèrent Brisac en-deçà & au-delà du Rhin; envoïèrent sommer le Prince de Montbéliard, cadet de la Maison de Wirtemberg, de se déclarer pour eux: mais le Vicomte lui envoïa le Duc de Duras Gouverneur de la Franche-Comté, qui engagea ce Prince à rester neutre, plutôt par la persuasion que par les menaces.

Il rassemble ses troupes à Béfort.

Au mois de Décembre, Turenne voïant que les ennemis avoient fait tout ce qu'il avoit prévu, & qu'il étoit tems de commencer l'exécution du grand projet qu'il méditoit depuis près de deux mois, prit les quatorze mille hommes du Comte de Saulx, avec les troupes qu'il avoit ramenées d'Alsace, les partagea en plusieurs détachemens & petits pelotons, mit de vieux Officiers à la tête de chacun, les fit marcher le cinq de Décembre par des routes différentes le long des montagnes de Vauge, & leur donna à tous le même rendés-vous, sans que les uns sûssent où les autres avoient ordre d'aller; ce rendés-vous étoit près de Béfort à l'autre bout de l'Alsace: il marqua leurs routes & leurs logemens de manière qu'ils pouvoient se rassembler en moins de vingt-quatre heu-

5 Décembre.

res. Il paſſe lui-même avec un Corps de troupes par Blamont, Baccarat, Dontail, Padoulx, les Loyes & Longuet, où il ſe repoſe pendant dix jours. Il gagne enſuite Remiremont, s'en empare, en chaſſe quatre cens Lorrains qui s'y étoient établis; & continuant ſa route par Faucogney & Mélizay, il arrive le vingt-ſept à Béfort, où tous ſes quartiers ſe raſſemblèrent, après trois ſemaines de marche par des montagnes couvertes de neige, au milieu des torrens débordés & à travers des chemins preſque impraticables. Auſſi-tôt que les ennemis eurent appris la conduite de Turenne, ils prirent l'allarme, abandonnèrent leurs quartiers les plus avancés, & ſe retirèrent aux environs d'Altkirch, vers la ſource de la rivière d'Ill. Le vingt-huit, le Vicomte pourſuivit ſa route deux lieues au-delà de Béfort juſqu'à Grun, où il fit loger la Gendarmerie près de ſon quartier, avec les brigades de Lucinge, de Sourdis & de Cateux, & leur donna ordre de ſe tenir prêts le lendemain ſur le chemin de Mülhauſen, pour tâcher d'enlever quelques quartiers des ennemis. 1674.

A la pointe du jour du vingt-neuf, il apprit par quelques priſonniers que les troupes de Münſter marchoient vers le rendés-vous général des Impériaux: il ſe hâta de les ſuivre, & les rencontra près de Mülhauſen; il fit avancer le prémier eſcadron

Combat de Mülhauſen, 29 Décembre.

1674. d'Orléans & celui de Sourdis pour les pouſſer, ſous les ordres du Marquis de Montauban, Maréchal de Camp du jour, qui les attaque, & le combat s'engagea vivement de part & d'autre. Le Vicomte fit poſter la Gendarmerie vers une hauteur qui s'étendoit le long d'un ruiſſeau voiſin ; ces gros eſcadrons deſcendant ſur un grand front par le côteau, les ennemis crurent que c'étoit la tête d'une ſeconde colonne, & que toute l'Armée étoit derrière. Le gué ſe trouva heureuſement aſſés large ; le Marquis de la Trouſſe le traverſa en diligence à la tête de ſes Gendarmes, pour ſoutenir ceux qui étoient déja paſſés : La Trouſſe y arriva dans le tems que deux eſcadrons des Chévau-légers du Duc de Lorraine chargeoient avec avantage un eſcadron des Gendarmes de Bourgogne ; il ſe mit à la tête des Gendarmes Dauphins, marcha aux Lorrains l'épée à la main ; & les fit plier ; mais comme il apperçut de nouveaux eſcadrons ennemis qui venoient par derrière des haies pour le prendre en flanc, il arrêta, & avec les eſcadrons qu'il trouva les plus proches de lui, il fit face de ce côté-là. Le Comte de Lorge, qui juſqu'alors étoit demeuré auprès du Vicomte, paſſa le gué, & mena un eſcadron droit aux ennemis , en faiſant battre les timbales & ſonner les trompettes ; mais les Impériaux ſe mirent en fuite avec tant de deſordre, qu'au-lieu de rejoindre

leur gros, ils allérent à Bâle traverser le Rhin. Le Comte de Lorge les suivit quelque tems, monta sur une colline pour reconnoître le terrein, & découvrit un autre Corps d'Impériaux dans un fond séparé de lui, seulement par le penchant de la colline, sur laquelle il posta deux escadrons, & vint en donner avis au Vicomte. Les troupes qu'on avoit ainsi attaquées étoient cinq ou six mille chevaux de l'Empereur, de Lorraine & de Münster, avec de l'Infanterie, qui alloient à Ensisheim pour joindre le Duc de Bournonville & l'Electeur de Brandebourg, sur la nouvelle de la marche du Vicomte: lorsque ces troupes découvrirent les prémiers escadrons François, elles crurent que ce n'étoit qu'un Parti; mais aïant ensuite vu la Gendarmerie, & su que le Vicomte y étoit en personne, elles n'avoient soutenu le combat que pour donner le tems à leur Infanterie & à leurs bagages d'entrer dans les défilés qui continuent depuis la plaine jusqu'à Ensisheim. Turenne n'aïant point d'Infanterie, parce que le reste de son Armée étoit à plus de deux lieues de lui, & voïant d'ailleurs que la nuit s'approchoit, ne crut pas devoir s'engager à les pousser: l'on avoit fait prisonniers le Commandant des troupes de Münster, les Majors de Caprara & de Dennewald, avec dix-huit autres Officiers, & près de trois cens cavaliers; les François

1674.

1674. remportèrent dix-huit étendarts & deux paires de timbales; ils ne perdirent qu'un Capitaine & foixante maîtres; mais le Comte de Broglio, le Marquis de Beaumont & plufieurs autres Officiers furent bleffés. Le combat, très vif, tourna tout entier à l'avantage des François, donna de la confiance à leurs troupes, & diminua celle des ennemis qui fe virent pouffés au milieu de leurs quartiers, & contraints à fe raffembler avec précipitation à la fin de Décembre pour fe tenir fur la défenfive, au-lieu de paffer le refte de l'Hiver en repos. Le Duc de Bournonville fe retira pendant la nuit vers Sainte Croix près de Colmar, pour y joindre l'Electeur de Brandebourg. Le Vicomte étant revenu le foir à fon quartier de Grun, pour y attendre le refte de fon Armée, envoïa le lendemain un gros Parti vers Bâle, (30 Décembre.) qui amena beaucoup de prifonniers; il prit enfuite un détachement de Croates ennemis, qui marchoit fans défiance près de fon quartier; il s'empara enfin du Château de Brumftat, où le régiment Impérial de Portia de neuf cens hommes s'étoit jetté, en marchant pour aller joindre le Duc de Bournonville à Enfisheim; il les fit tous prifonniers, hors le Commandant & le Major du régiment, qui eurent la liberté de s'en aller.

Toute l'Armée Françoife s'étant raffemblée, le Vicomte fit marcher les dragons &

la Brigade de Sourdis à Enfisheim, que l'on trouva abandonné. Le trois de Janvier, il prit fon quartier, alla le lendemain vers le Château de Ruffac, où il y avoit quatre cens dragons de Brandebourg & cent cinquante maîtres, & les fit bloquer par la Brigade de Lanfon : il continua fa marche droit à Paffenheim, où fa Cavalerie demeura en bataille, en attendant que fon Infanterie fût arrivée; & tout l'aiant joint fur le foir, il y paffa la nuit du quatre au cinq de Janvier. Depuis la rencontre de Mülhaufen, les ennemis avoient raffemblé tous leurs quartiers à Colmar, où étoit celui de l'Electeur de Brandebourg; & comme ils virent le Vicomte venir droit à eux, ils choifirent ce pofte pour l'attendre. Il auroit été difficile d'en trouver un plus avantageux; ils avoient à leur gauche Colmar & la rivière d'Ill, la montagne & la ville de Turkheim à leur droite, à leur tête un bras de la rivière de Fecht, qui coupe la plaine, & qui règne de l'une à l'autre de ces deux villes. Ce fut derrière cette rivière qu'ils mirent leur Armée en bataille, firent des parapets le long de l'eau, y drefferent des batteries, & en placérent d'autres à Colmar, pour battre en flanc tout ce qui paroitroit dans la plaine, perfuadés qu'on ne pouvoit venir à eux par un autre endroit, Le Vicomte avoit fait reconnoître toute cette difpofition, il avoit par lui-même une exacte

1675.

Le Vicomte marche vers les ennemis pour leur livrer bataille.

3 Janvier.

1675. connoiſſance des environs, & quoiqu'il parût preſque impoſſible d'attaquer une ſi puiſſante Armée dans un poſte très avantageux, il marcha néanmoins vers les ennemis le cinq de Janvier au matin.

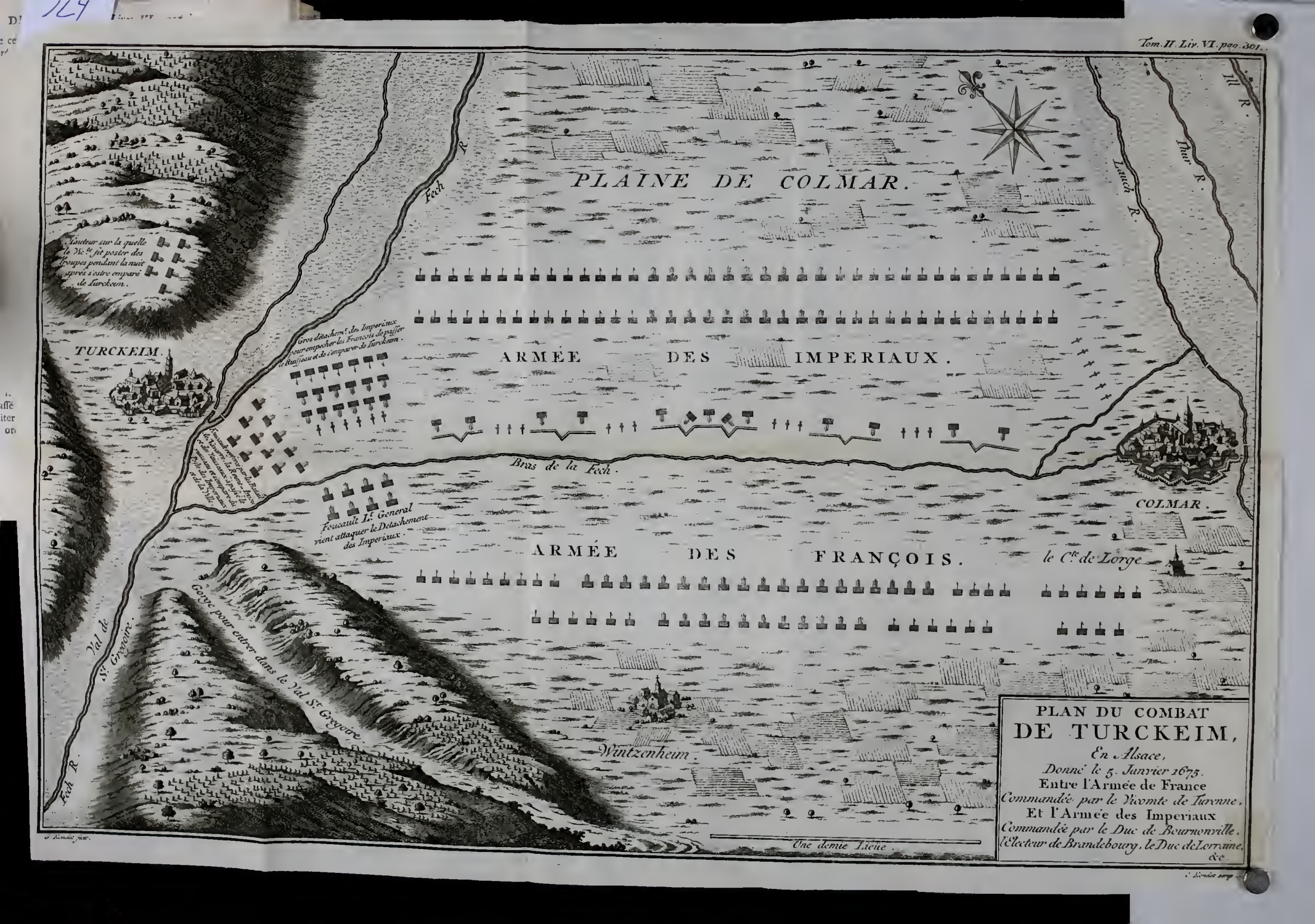
Ordre de la marche du Vicomte vers Turkheim.

Toute l'Armée s'avançoit ſur deux colonnes, avec une avant-garde de deux mille fantaſſins & de quatre cens grenadiers : après deux heures de marche, elle n'étoit plus éloignée que d'une demi lieue des ennemis ; & il n'y avoit entre eux & elle que la rivière, dans une plaine fort unie d'une lieue de large. La Cavalerie qui avoit ſervi toute la Campagne ſous le Vicomte, étoit fort fatiguée & conſidèrablement diminuée ; mais ſon Infanterie étoit bonne : il lui étoit venu de l'Armée de Flandre près de cent eſcadrons & vingt bataillons : le tout enſemble faiſoit plus de trente mille hommes, accoutumés aux combats ſous des Généraux d'une expérience conſommée. Auſſi-tôt que les François furent entrés dans la plaine, le Vicomte fit former ſa droite ſous le commandement du Comte de Lorges, & mena ſon avant-garde ſur la gauche, en ſerrant le pied des montagnes dans un terrein plein de vignes & embarraſſé de haies : comme ſes Officiers n'en voïoient que l'incommodité, ſans en pénétrer les avantages, ils avoient beſoin de toute la confiance que leur inſpiroit la capacité du Général, pour ne ſe pas décourager. L'aîle gauche marcha

d
C



ne
cha
évi
lui


PLAINE DE COLMAR.
Fech R.
Lauch R.
Thur R.
Ill R.
Hauteur sur la quelle le Vic.te fit poster des Troupes pendant la nuit apres s'estre emparé de Turckeim.
TURCKEIM.
Gros détachem.t des Imperiaux pour empecher les François de passer le Ruisseau et de s'emparer de Turckeim.
ARMÉE DES IMPERIAUX.
Bras de la Fech.
Foucault L.t General vient attaquer le Detachement des Imperiaux.
COLMAR.
ARMÉE DES FRANÇOIS.
le C.te de Lorge
Gorge pour entrer dans le Val S.t Gregoire.
Val de S.t Gregoire.
Fech R.
Wintzenheim.
One demie Lieüe.
PLAN DU COMBAT
DE TURCKEIM,
En Alsace,
Donné le 5. Janvier 1675.
Entre l'Armée de France
Commandée par le Vicomte de Turenne,
Et l'Armée des Imperiaux
Commandée par le Duc de Bournonville,
l'Electeur de Brandebourg, le Duc de Lorraine,
&c.

de cette manière pour entrer par le Val S. Grégoire, dans une ouverture de la montagne, où est la petite ville de Turkheim, éloignée de Colmar d'environ une lieue & demie, & située au pied des montagnes d'Alsace, à la pointe d'une grande prairie, près de la rivière de Fecht, qui se sépare en deux branches pour former une Ile, où les ennemis étoient en bataille. 1675.

Le Comte de Lorges qui commandoit l'aîle droite, s'étendit dans la plaine jusqu'à une Eglise près de Colmar, comme s'il avoit eu dessein d'attaquer la Place; ce qui détermina d'abord les ennemis à négliger Turkheim, & à faire serrer toutes leurs troupes sur la gauche, pour s'opposer aux entreprises de la droite des François vers Colmar Ils s'apperçurent bientôt de la ruse du Vicomte; & voulant réparer leur faute; ils détachèrent sur leur droite, du côté de Turkheim, douze bataillons & six pièces de canon, soutenus d'un assés grand Corps de Cavalerie, pour empêcher les François de passer la rivière & de s'emparer de la ville. Le Vicomte fit avancer huit bataillons sous Foucault, Lieutenant-Général, avec ordre d'attaquer le poste que les ennemis avoient occupé le long du ruisseau; mais de ne les point suivre quand il les en auroit chassés, & de ne prendre leur canon, pour éviter d'engager une bataille générale: il lui ordonna de plus, de ne commencer le

Combat de Turkheim. 5 Janvier.

1675. combat qu'une heure avant le soleil couché, afin que les ennemis pussent prendre conseil de la nuit, & se retirer pendant les ténèbres, dans la crainte d'être attaqués le lendemain par le flanc & en front. Foucault marcha avec huit bataillons, jusqu'à ce qu'il fût vis-à-vis du détachement des Impériaux : il soutint pendant quelque tems leur feu avec beaucoup de fermeté, & fut bientôt renforcé par les bataillons de Navarre, de la Reine, d'Anjou & des Vaisseaux, qui passerent l'eau avec intrépidité, & firent plusieurs décharges. Les ennemis ne purent soutenir cet effort; on leur vit perdre le terrein peu à peu, & faire un mouvement de retraîte, qui donna aux François la hardiesse de les pousser, & de s'emparer de leur poste : les Impériaux abandonnèrent aussi-tôt Turkheim. La nuit survint, & obligea de suspendre le combat jusqu'au lendemain : les troupes du Vicomte demeurèrent dans la situation où elles étoient; il envoïa seulement occuper une hauteur au-dessus de Turkheim, pour s'en servir si les Impériaux demeuroient jusqu'au jour dans leur Camp; mais l'épouvante les aïant saisis, ils se retirèrent pendant la nuit, & au lever du soleil il n'en parut plus aucun dans la plaine. Ainsi finit le combat de Turkheim, où Foucault Lieutenant Général, & le Marquis de Mouchi Brigadier, furent tués. Jamais le Vicomte ne donna une

plus grande marque de sa prévoïance, de la profondeur de son génie, & de sa capacité militaire, que dans cette occasion. 1675.

Les Impériaux repassent le Rhin. 6 Janvier.

Le lendemain, Turenne s'avança le long du ruisseau vers Colmar, où il apprit que dès le soir les ennemis avoient fait défiler leurs bagages & leur artillerie; qu'à minuit toute l'Armée aïant décampé en grand desordre, on avoit laissé quelques escadrons seulement sur la rivière durant la nuit, pour couvrir leur retraite; qu'elle avoit pris le chemin de Schéleſtat, & laissé dans Colmar les blessés & les malades. En effet, on y en trouva au nombre de trois mille, avec plusieurs Officiers. Sur les neuf heures du matin, Montclar fut détaché avec les Brigades d'Humières & de Lambert, pour les suivre & les observer, sans rien entreprendre. Les Impériaux étant arrivés à Schéleſtat, s'y postèrent avantageusement, s'étendirent vers Châtenoi, & occupèrent ainsi toute la largeur du païs, depuis les montagnes d'Alsace jusqu'à la rivière d'Ill: ils y demeurèrent trois jours, attendant que leur bagage & leur artillerie fussent hors des défilés, & marchèrent alors vers Benfeld pour passer le pont de Strasbourg. Le neuf, le Vicomte les suivit, prit son quartier à Gemer, répandit ses troupes aux environs de Schéleſtat, & entra lui-même dans la ville pour rassurer, les Bourgue-maitres. Le onze, l'Armée ennemie quitta Benfeld & re-

1675. paſſa le Rhin: Turenne avoit envoïé dès le trois à Strasbourg, pour aſſurer les habitans qu'il vouloit entretenir la neutralité avec eux, ſans leur faire aucun tort, tout pardonner & tout oublier. Cette lettre avoit produit l'effet qu'il ſouhaitoit, & les Magiſtrats ſe fiant aux aſſurances qu'il leur avoit données, lui envoïérent le quatorze du mois Kinſer, Sécrétaire de la ville, pour lui apprendre que les Confédérés avoient repaſſé le Rhin, & lui demander le renouvellement de la neutralité: le Vicomte l'accorda, à condition qu'ils ne donneroient point paſſage ſur leur pont aux ennemis.

Lettre du Vicomte à Le Tellier Sécrétaire, d'Etat.

Le ſuccès de cette Campagne étonna toute l'Europe: mais on en fut bien plus ſurpris, lorſqu'on ſut que le Vicomte l'avoit préméditée deux mois auparavant. Le Roi fit lire en préſence de toute la Cour une lettre de ce Général, datée du trente d'Octobre, du Camp de Dettweiler, & adreſſée à Le Tellier Sécrétaire d'Etat, dans laquelle Turenne marquoit, „ que feignant de ne „ pouvoir plus réſiſter aux ennemis, depuis la jonction de l'Electeur de Brandebourg, il alloit toujours reculer devant „ eux; que pour leur donner même plus de „ confiance, il ſe retireroit tout-à-fait en „ Lorraine; après quoi ils ne manqueroient pas de s'étendre dans toute l'Alſace; qu'alors il tomberoit ſur leurs quartiers par un endroit où aſſurément ils ne ſoup-

„ ſoupçonneroient pas qu'il dût les venir „ ſurprendre, & qu'il les obligeroit peut-ê- „ tre de repaſſer le Rhin, & d'aller hiver- „ ner chez eux". 1675.

Le Vicomte étoit encore dans ſon Camp près de Schéleſtat, lorſqu'il reçut une lettre datée du treize Janvier à S. Germain en Laye, par laquelle le Roi lui marquoit une grande impatience de le revoir. Il partit auſſi-tôt pour Paris, après avoir donné les ordres néceſſaires pour la ſûreté de l'Alſace; & laiſſa le commandement de l'Armée au Marquis de Vaubrun, qui ſe rendit bientôt maître de Molsheim, de Mozig & d'Achſteim, les ſeules Places qui reſtoient aux Confédérés en Alſace. Vaubrun s'empara de pluſieurs autres poſtes dans le Briſgaw, qui communiquoient aux deux côtés du Rhin, pourvut enſuite amplement à la ſubſiſtance des troupes dans leurs quartiers d'hiver, & termina ainſi une Campagne ſi heureuſe pour la France.

Le Vicomte va à la Cour.

Le Vicomte de Turenne en allant à Paris, rencontra ſur ſa route un concours de perſonnes de tous âges & de toutes conditions qui venoient au-devant de lui; ceux de Champagne accouroient en foule de dix lieues à la ronde, verſoient des larmes en le voïant, & le regardoient comme un libérateur, qui avoit prévenu tous les malheurs d'une prochaine invaſion. Quand il fut arrivé à la Cour, le Roi le reçut avec

1675. des témoignages d'eſtime & de bonté dont il n'avoit jamais honoré perſonne: on ne parloit à Paris que de ſa dernière Campagne, dont l'éclat ſembloit ſurpaſſer celui des précédentes; on diſoit par-tout que *Fabius* étoit devenu *Alexandre*; on le regardoit comme le ſauveur de l'Etat; on s'arrêtoit dans les rues pour le voir paſſer; il ne pouvoit plus ſe montrer en public, ſans être environné d'un peuple nombreux, qui pleuroit de joie & d'admiration.

Conduite du Vicomte avec Louvois.

Louvois ne put s'empécher de rendre juſtice à ce Général; il rappelloit avec une ſorte de confuſion les jugemens deſavantageux qu'il avoit portés de la conduite du Vicomte, pendant cette longue & glorieuſe Campagne. Le Prince de Condé mécontent du Miniſtre, confia ſes chagrins à Turenne, & tous deux réſolurent de ſe plaindre au Roi; moins pour ſatisfaire leur reſſentiment, que pour empêcher qu'on ne troublât les projets de la Campagne ſuivante. Condé fut adouci par les ſoumiſſions du Chancelier Le Tellier: mais le Vicomte de Turenne croïant ne pouvoir garder le ſilence ſans manquer à ſon devoir, parla au Roi avec fermeté, & lui fit ſentir que Louvois, quoique Miniſtre habile, n'étoit pas toujours en état de juger des opérations de guerre dans des païs éloignés, avec la même exactitude que les Généraux préſens ſur les lieux. Il garda un profond ſilence ſur

ce qui le regardoit perſonellement, & n'inſiſta que ſur les faits qui pouvoient intèreſſer le bien public: il demanda au Roi la permiſſion de lui écrire directement, & de lui faire rendre ſes lettres par ſon neveu le Cardinal de Bouillon. Louis XIV lui accorda ce qu'il ſouhaitoit, & admira la modération, la générofité & la grandeur d'ame d'un homme qui ſavoit rendre juſtice au mérite de ceux même qui avoient cherché à lui nuire. Il ordonna enſuite au Miniſtre d'aller chez le Vicomte, lui faire des excuſes de ce qui s'étoit paſſé pendant la Campagne précédente, & de lui demander ſon amitié. Louvois obéit, non-ſeulement parce qu'il faloit ſe ſoumettre aux ordres d'un Monarque qui n'en donnoit jamais qu'on pût enfraindre impunément; mais encore par un véritable deſir de regagner l'eſtime d'un Heros, dont on ne pouvoit pas avec honneur être l'ennemi déclaré. Le Vicomte reçut Louvois avec cette dignité & cette bonté qui s'allient toujours dans les grands hommes, pour inſpirer en même tems le reſpect & l'amour. Il écouta le compliment du Miniſtre, & ſe contenta de lui répondre: „ J'ai fait beaucoup pour gagner vô„ tre amitié, parce que le ſervice du Roi „ le demandoit; & cependant je n'ai pu „ juſqu'ici l'obtenir. Vous me demandés „ maintenant la mienne, parce que Sa Ma„ jeſté vous l'ordonne; je ne vous la refu- 1675.

1675. „ fe pas, mais vous trouverés bon que je „ ne vous en affure qu'après que vous „ m'aurés fait connoître par votre conduite „ que vous la fouhaités de bon cœur".

LeVicomte veut fe retirer, & le Roi l'en empêche.

La gloire & la réputation du Vicomte furent bientôt répandues dans la Capitale & dans les Provinces les plus éloignées; d'où elles volèrent jufques dans les païs étrangers. La plupart des Princes de l'Europe en parloient comme d'un homme extraordinaire; perfonne n'avoit jamais joui d'une réputation plus brillante ni plus étendue. Loin de s'élever & de s'enorgueillir au milieu de tout cet éclat, il en fentit la vanité par les principes de vertu dont fon cœur étoit rempli. Il vouloit de nouveau fe retirer de la diffipation du monde; & la Maifon de l'Inftitution des Prêtres de l'Oratoire (1) étoit le lieu qu'il avoit choifi pour fe livrer aux plaifirs purs d'une vie de réflexion: mais le Roi s'étant encore oppofé à fa retraîte, il obéit, & fe prépara à faire la Campagne contre un des plus grands Généraux du fiècle.

Six grandes Armées en Europe

Pendant l'année précédente, la France fans Alliés avoit combattu feule contre les

(1) Tradition de la Maifon de Bouillon. La même tradition s'eft confervée chez les PP. de l'Oratoire, fur le témoignage du P. du Caftel & du P. de S. Denis leurs confrères, que M. de Turenne eut fucceffivement auprès de lui, pendant les Campagnes qui font fuivi fa converfion.

Espagnols, les Impériaux & les Hollandois: elle avoit conquis la Franche-Comté, & conservé par-tout ses frontières, & obligé les Allemands d'aller chercher des quartiers au-delà du Rhin. On parla de la paix durant l'Hiver; on convint de la ville de Nimègue pour en traîter; mais l'Empereur Léopold s'opiniâtrant de retenir prisonnier le Prince Guillaume de Fürstemberg, depuis Cardinal & Evêque de Strasbourg, Louis XIV demanda son élargissement, & ne voulut entendre à aucune proposition, sans ce préliminaire. Le Roi de Suède renonça à la qualité de Médiateur qu'il avoit portée depuis deux ans, & déclara la guerre à l'Electeur de Brandebourg; ce qui produisit en faveur de la France une diversion des forces de l'Empire, & obligea l'Electeur avec les Princes de Brunswick & de Lunebourg, à se retirer des bords du Rhin, pour entrer avec les troupes de l'Evêque de Münster dans le Païs de Brème. On vit paroître en Europe six grandes Armées, commandées par six Généraux d'une capacité & d'une valeur distinguées. Le Prince de Condé retourna en Flandre au mois de Mai, pour combattre les Espagnols & les Hollandois conduits par le Prince d'Orange; l'Electeur de Brandebourg se mit à la tête de ses troupes & de celles de ses Alliés, pour s'opposer aux Suèdois, qui avoient pour Général le Connêtable Wran-

1675.

Six Armées commandées par six grands Généraux.

1675. gel; l'Empereur envoïa le Comte de Montécuculli dans la Suabe, pour raſſurer les Impériaux, encore épouvantés des victoires de Turenne.

Juſtice du Vicomte.

Le Vicomte avoit coutume au commencement de chaque Campagne de règler ſes comptes, & de païer toutes ſes dettes: il parut cette année plus empreſſé qu'à l'ordinaire à remplir ce devoir de juſtice. (1) Avant ſon départ pour l'Alſace, il alla voir le Cardinal de Retz, & lui dit que ſans les circonſtances des affaires, il prendroit comme lui le parti de la retraite. Il quitta Paris l'onzième du mois de Mai, & s'avança vers Schéleſtat, où les troupes qui étoient reſtées en Alſace ſous les ordres du Marquis de Vaubrun, devoient s'aſſembler.

11 Mai.

Le Comte de Montécuculli tâche de ſéduire les habitans de Strasbourg.

Le Comte de Montécuculli avoit deſſein de paſſer le Rhin à Strasbourg, & de venir chercher dans la Haute-Alſace les avantages que la multiplicité des conſeils & la mauvaiſe conduite des Généraux confédérés leur avoit fait perdre juſqu'alors. Il avoit tiré de leurs quartiers d'hiver les vieilles troupes de l'Empereur, beaucoup plutôt qu'elles n'ont accoutumé d'en ſortir, & les faiſoit avancer vers Strasbourg. Il y étoit allé lui-même pour reconnoître les poſtes voiſins, & pour repréſenter aux habitans qu'il étoit de leur intérêt en particulier, &

(1) Lettre 201 de Madame de *Sévigné*, vol. 2.

de celui de l'Empire en général, de lui donner paſſage; que c'étoit l'unique moïen d'éloigner les François du Rhin, & de rendre la liberté à l'Alſace; qu'ils n'avoient plus à craindre un revers ſemblable à celui de la dernière Campagne; qu'il ne commandoit point une Armée ramaſſée à la hâte, partagée d'intèrêts, & conduite par des Chefs diviſés; qu'il étoit ſeul à la tête de l'élite des troupes Impériales, pour délivrer l'Alſace d'une domination étrangère. Turenne apprit en arrivant à Nancy les brigues de Montécuculli, & jugea que ſa préſence pouvoit ſeule raſſurer les eſprits: il ſe hâta d'entrer en Alſace, fit avancer ſes troupes en diligence pour joindre les autres au rendés-vous ſous Schéleſtadt, y arriva en même tems qu'elles, & marcha incontinent avec ſa Cavalerie à Benfeld, éloigné de quatre lieues & demie de Strasbourg; les habitans effraïés par ſon approche, envoïèrent l'aſſurer qu'ils garderoient la neutralité. Le vingt-ſept de Mai il alla camper au village d'Achenheim à une lieue de Strasbourg, d'où l'on voïoit toute l'Armée Françoiſe retranchée ſur deux lignes: par cette diligence le Vicomte ſe mit en état de gagner tous les avantages de la Campagne. S'il eût retardé ſa marche de quelques jours, Montécuculli paſſoit le Rhin, entroit dans la Haute-Alſace, & jettoit les François dans des embaras encore plus grands que ceux

1675.

27 Mai.

1675. de l'année précédente: mais la moitié de l'Armée Impériale qui avoit hiverné dans le Païs de Liège, ne pouvoit arriver aſſés-tôt pour paſſer le Rhin avec les troupes que le Général Allemand avoit tirées des quartiers de Suabe. Quoiqu'il vit ſes meſures avortées, il n'abandonna pas néanmoins le deſſein ſur lequel rouloit tout le projet de ſa Campagne; c'étoit de trouver une nouvelle occaſion pour traverſer le Rhin, & d'obliger le Général François à s'éloigner de Strasbourg: il marcha droit à Philisbourg, répandit le bruit qu'il vouloit en faire le ſiège, occupa tous les poſtes des environs, fit remonter les ponts-volants à Manheim, & dreſſer un pont de bateaux à Louſſen près de Spire.

Montécuculli paſſe le Rhin près de Spire, & le Vicomte dreſſe des ponts à Ottenheim.

Le Vicomte laiſſa toute ſon Armée au Camp d'Achenheim, s'avança avec quatre cens chevaux & mille dragons juſqu'à Haguenau, en tira cent fantaſſins qu'il jetta dans Philisbourg, & rejoignit enſuite ſon Armée. Montécuculli fit paſſer le Rhin à une partie de ſes troupes, envoïa de la Cavalerie vers Landau & Neuſtadt, & fit avancer des Croates juſqu'à Lauterbourg, pour engager le Vicomte à venir à lui ou à couvrir Haguenau. Toutes ces feintes n'ébranlèrent point Turenne: comme il jugeoit parfaitement du deſſein des ennemis par la connoiſſance qu'il avoit de leurs véritables intérêts, rien ne fut capable de l'éloigne

de la Capitale de l'Alſace. Au commencement de Juin, le Général François détacha le Marquis de Vaubrun avec ſon régiment de Cavalerie, celui de Gournay, la Brigade d'Infanterie de Rambure & ſix pièces de canon, pour aller camper à Erſtein ſur la rivière d'Ill, & pour faire travailler inceſſamment à un pont ſur le Rhin, à quatre lieues de Strasbourg, près du village d'Ottenheim, dans un endroit où le fleuve ſe diviſant en cinq bras, forme pluſieurs Iles couvertes de bois: il falut y faire autant de ponts, & couper des chemins au travers de ces bois : on avoit fait venir de Briſac des bateaux & tout ce qui étoit néceſſaire pour la conſtruction des ponts, qui ſe trouvèrent faits en quatre jours par les ſoins du Marquis de Vaubrun, avec un retranchement à la tête du dernier. 1675.

Le ſix Juin, le Vicomte alla viſiter cet ouvrage, paſſa le Rhin, & reconnut les environs des ponts en deſcendant le long du fleuve, juſqu'au village d'Ottenheim. Le lendemain aïant fait prendre le pain pour quatre jours, il décampa à deux heures du matin, & fit marcher toute l'Armée ſur la route du Marquis de Vaubrun qui faiſoit l'avant-garde. Il n'y avoit que cinq lieues juſqu'à Ottenheim où l'on devoit aller camper de l'autre côté du Rhin; mais la pluïe avoit rendu les chemins ſi difficiles, que l'arrière-garde ne put arriver que le lende-

6 Juin. Le Vicomte campe à Vilſtet dans l'Ortnau.

7 Juin.

1675. main matin; & le Vicomte resta toute la nuit à la tête du dernier pont pour faire avancer lui-même les troupes. A peine l'arrière-garde fut-elle arrivée, qu'il fit marcher la tête; & malgré l'incommodité de la pluïe & l'embarras des défilés, il arriva à cinq heures du soir à Vilstet: ce village des dépendances du Comté de Hanau, éloigné de Strasbourg de près de deux lieues, est arrosé par la rivière de Quinche qui sort des montagnes de la Forêt-noire, & vient tomber dans le Rhin un peu au-dessous du Fort de Kehl. Le Vicomte fit camper l'Armée depuis Vilstet & la rivière de Quinche jusqu'au village d'Ekersvir, où passe le ruisseau de Schutteren, qui se joint à la Quince un peu avant qu'elle tombe dans le Rhin; & par cette situation il coupa le passage de Strasbourg aux ennemis, qui ne pouvoient venir à lui qu'en passant de longs défilés & une rivière.

Montécuculli campe entre Ortemberg & Offembourg.

Le Comte de Montécuculli n'aïant pas pénétré le dessein du Vicomte, lui avoit laissé occuper le poste de Vilstet, dans le tems qu'il mandoit aux habitans de Strasbourg qu'il venoit s'en emparer lui-même; il n'eut pas dans cette rencontre la même activité qu'avoit eu le Vicomte quinze jours auparavant. Montécuculli se trouva déconcerté de nouveau, & ne put prendre d'autre parti que de marcher droit à l'Armée Françoise. Le Vicomte envoïa reconnoître

1675.

la ville d'Offembourg, qui étoit à deux lieues de ſon Camp : il la trouva en trop bon état pour en entreprendre le ſiège; Montécuculli y avoit fait marcher Sporck, Lieutenant-Général, avec un grand Corps de Cavalerie, dont trois eſcadrons s'étoient jettés dans la Place. Le treize de Juin, les ennemis s'approchèrent ; le Vicomte les alla reconnoître lui même, & voïant où ils dirigeoient leur marche, il fit camper ſon Armée en bataille, avec le front tourné vers l'endroit par où ils devoient paſſer. L'Armée Impériale, compoſée de vingt-cinq mille hommes, s'étendit enfin depuis Ortemberg où étoit ſa gauche, juſqu'au-delà d'Offembourg le long de la Quinche; ſa droite n'étoit qu'à une lieue & demie du quartier général de l'Armée Françoiſe, qui ne montoit pas à vingt mille hommes; mais dans la diſtance qui ſéparoit les deux Armées, les défilés & les bois les empêchoient de s'approcher l'une de l'autre, ſans deſavantage & ſans danger.

13 Juin.

Les yeux de toute l'Europe étoient fixés ſur ces deux grands Capitaines, dont les ſuccès alloient décider du ſort des armes du Roi & de celles de l'Empereur en Allemagne (1). Tous deux à peu près de même âge, avoient eu la même éducation :

Caractère de ces deux Généraux.

(1) Voïés le caractère de ces deux grands Capitaines par le P. de Tournemine, dans les Journaux de Trévoux, année 1707 au mois de Mai.

1675. formés par des oncles rivaux, le Prince Maurice & le Comte Ernest, ils avoient porté le mousquet avant que de parvenir à aucun grade, & acquis par cinquante années de combats, une expérience consommée dans toutes les parties de l'Art militaire: l'un & l'autre avoient reçu du Ciel un esprit supérieur, un jugement solide, une ame maîtresse d'elle-même, & un sang-froid, qui dans un Général n'est pas moins nécessaire que la prévoïance & la valeur. Capitaines par étude, ils combattoient par principes, & ne donnoient presque rien à la fortune: adorés du soldat, l'amour pour le Général, plutôt que l'obéïssance dûe au Souverain, paroissoit animer l'une & l'autre Armée. Ces deux Généraux se connoissoient, s'estimoient & se craignoient mutuellement; ni l'un ni l'autre n'osoit attendre la victoire des fautes de son ennemi, il faloit l'emporter à force de génie & de science militaire. „ Cette dernière Campagne, „ selon l'opinion (1) d'un grand Juge dans „ l'Art de la guerre, est le chef-d'œuvre „ du Vicomte de Turenne & du Comte de „ Montécuculli: il n'y en a point de si belle dans l'Antiquité; il n'y a que les experts dans le mêtier qui puissent en bien „ juger. Combien d'obstacles réciproques „ à surmonter! Combien de chicanes, de

(1) Le Chevalier Follard, Polybe, T. I. p. 255.

„ marches & de contremarches, de manœu- 1675.
„ vres profondes & rusées! C'est par-là
„ qu'on reconnoit les grands hommes, &
„ nullement par la facilité de vaincre, &
„ par le prodigieux nombre de trou-
„ pes".

Dessein des ennemis, & projet de la Campagne.

Le Vicomte avoit traversé le Rhin; c'étoit une démarche hardie, qui répandoit la terreur dans l'Empire, & qui obligeoit Montécuculli à tout tenter pour le lui faire repasser: il ne pouvoit y réüssir qu'en battant les François, ou qu'en leur ôtant les moïens de subsister; l'un étoit douteux, & l'autre pouvoit être long. Le Vicomte tiroit des vivres de la Haute-Alsace par le moïen du pont qu'il avoit construit sur les branches du Rhin, & avoit derrière lui des prairies, pour nourrir ses chevaux lorsque les fourages seroient finis. Montécuculli n'avoit pas le même avantage; son Armée suivie d'un grand nombre de gens & de chevaux inutiles, devoit manquer de subsistance plutôt que celle de Turenne. La principale ressource des Impériaux étoit de s'emparer des ponts des François: le projet n'étoit pas sans apparence de réüssite, & le succès n'auroit pas procuré aux Impériaux moins d'avantages que de gloire. Le Vicomte avoit deux ponts à garder, l'un à lui près d'Ottenheim, & l'autre aux habitans de Strasbourg, qui ne souhaitoient que de pouvoir lui manquer impunément: leur pont

1675. étoit gardé par les troupes du Cercle de Suabe poſtées dans le Fort de Kehl, dont on ne pouvoit empêcher Montécuculli de s'emparer qu'en reſtant à Vilſtet, éloigné de près de cinq lieues d'Ottenheim, & de deux lieues de Strasbourg: c'étoit une étendue de ſept lieues à garder.

Le Vicomte occupe tous les poſtes avantageux.
14 Juin.

Le Vicomte ne doutant point que les ennemis ne s'attachaſſent à la priſe des ponts, fit marcher huit bataillons, trois Brigades de Cavalerie & huit pièces de canon, ſous le commandement du Comte de Lorges, qui eut ordre de s'aller poſter au village d'Altenheim, à une lieue & demie du pont d'Ottenheim, dont la tête étoit déja gardée par le bataillon de Bandeville, & par huit cens hommes détachés de Briſac, auxquels on joignit le bataillon de Bretagne & la Brigade de Renty. Turenne avoit eu la précaution de faire ouvrir tous les défilés depuis Vilſtet juſqu'au pont, pour mener ſes troupes avec plus de facilité & de viteſſe d'une tête à l'autre, ſelon la néceſſité. Depuis que les ennemis campoient à Offembourg, il avoit poſté ſes Dragons dans un bois à la droite de ſa prémière ligne, & trois cens hommes de pied avec deux cens chevaux à ſa gauche, prés de Gieſſen.

Montécuculli tâche de faire abandonner le poſte de

Montécuculli aïant examiné pendant quelques jours la ſituation du Camp des François, & tous les poſtes occupés par le Vicomte, ſentit qu'il ne pouvoit ni ne devoit

l'attaquer; il eut recours aux ruſes, & feignit de vouloir tomber ſur le pont d'Ottenheim, dans le deſſein de faire abandonner le poſte de Vilſtet. Bientôt on apprit que les ennemis avoient décampé, & que toute leur Armée marchoit vers le Briſgau par le pied des montagnes de la Forêt-noire; quelques Partis néanmoins rapportèrent que ce n'étoit qu'un gros détachement : on étoit encore incertain; lorſque le Marquis d'Harcourt, qui avoit accompagné le Comte de Lorges, vint dire au Vicomte que quarante eſcadrons ennemis aïant paru à la vûe des gardes avancées du détachement près d'Altenheim, il avoit fait marcher ſes troupes juſqu'à un poſte qu'il avoit reconnu, à deſſein de les combattre s'ils paſſoient, jugeant ce parti plus avantageux que celui d'aller au pont, qu'il ne pouvoit gagner ſans prêter le flanc aux Impériaux, & ſe ſéparer entièrement du Corps du Comte de Lorges. *Jeune homme*, lui dit le Vicomte, *vous avés fait une action bien hardie; nous verrons bientôt ſi vous avés fait une faute.* Peu de tems après, Turenne décampa, laiſſa quelque Infanterie, Cavalerie & Dragons à Vilſtet, marcha avec toute l'Armée en grande diligence, & prit ſon quartier à Altenheim: en paſſant il reconnut le poſte dont le Marquis d'Harcourt s'étoit emparé, & loua extrêmement ſa manœuvre: il fit avancer enſuite le Comte de Lorges juſ-

1675.

Vilſtet au Vicomte.

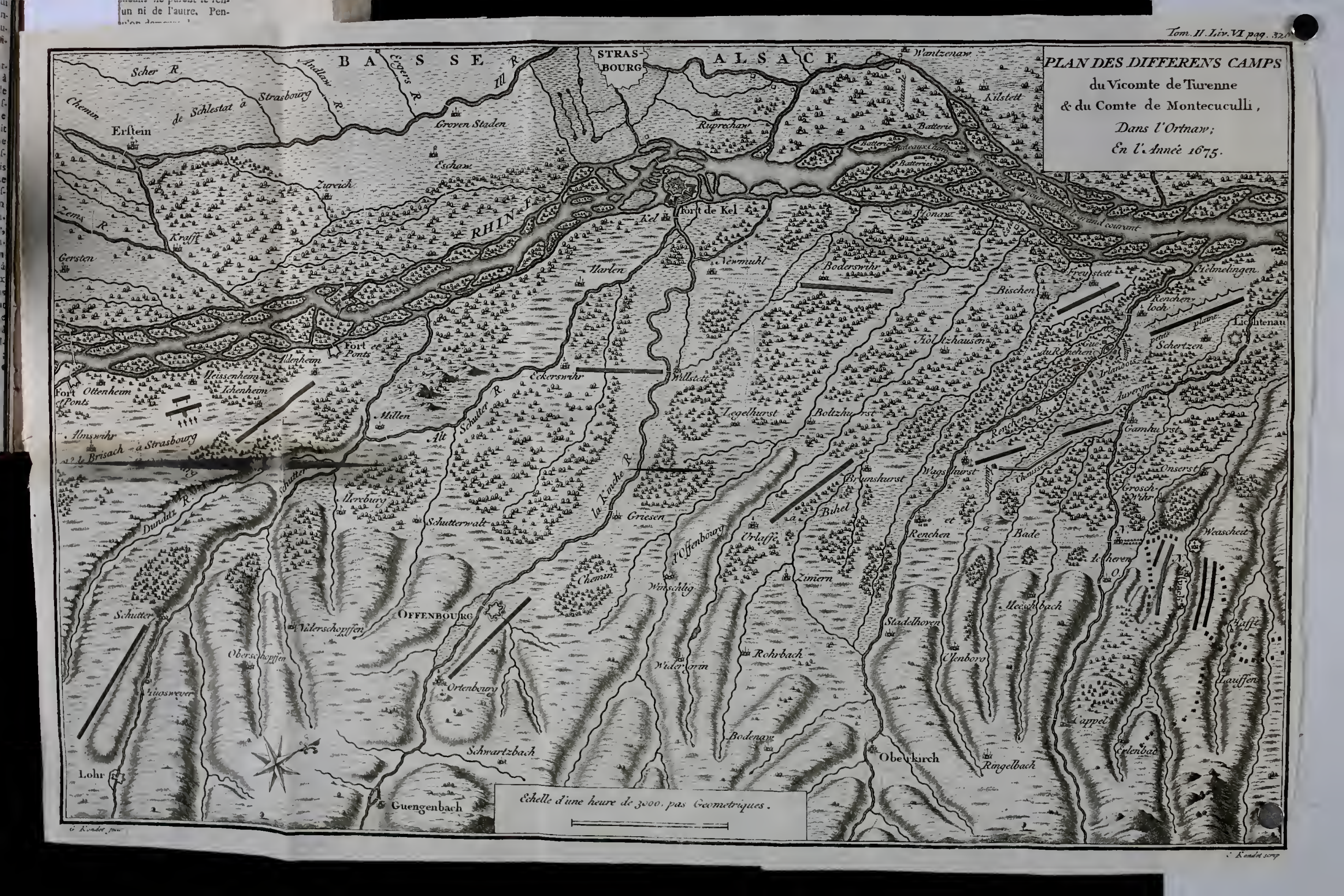
1675. qu'à Meiſſenheim, une lieue plus près du pont, & par cette diſpoſition, il couvrit les poſtes d'Ottenheim & de Vilſtet, & ſe mit en état de ſecourir celui des deux qui ſeroit inſulté : il ſavoit d'ailleurs par la connoiſſance qu'il avoit du païs, qu'on n'y pouvoit venir que difficilement, & en défilant.

Montécuculli fait diverſes marches & contremarches pour ſurprendre le Vicomte.

Les Imperiaux après trois lieues de marche, avoient pris leur quartier général à l'Abbaïe de Schutteren, ſur le ruiſſeau de même nom, en étendant leur gauche juſqu'à Loor, le long du pied de la montagne qu'ils laiſſoient derrière eux ; il n'y avoit de leur Camp à celui des François qu'une lieue ; ils n'étoient ſéparés que par le ruiſſeau de Dunditz, guéable par-tout, mais dont les bords étoient fort eſcarpés. Le Vicomte alla lui-même reconnoître le ruiſſeau, & il y trouva un pont à mi-chemin entre les deux Armées, où les ennemis n'avoient point mis de garde ; il le fit rompre, & laiſſa au paſſage cinquante hommes, ſoutenus par pluſieurs détachemens, placés en différens poſtes depuis cet endroit juſqu'à l'Armée : il prit la même précaution aux autres lieux où le paſſage ſembloit le plus facile. Le Comte de Montécuculli ſe voïant encore prévenu, demeura campé à l'Abbaïe de Schutteren, & fit divers mouvemens à droite & à gauche, tantôt vers le pont d'Altenheim, tantôt vers celui de Strasbourg;

le

le Vicomte l'obſerva de ſi près, qu'il ſe 1675.


PLAN DES DIFFERENS CAMPS
du Vicomte de Turenne
& du Comte de Montecuculli,
Dans l'Ortnaw;
En l'Année 1675.
BASSE
ALSACE
STRAS-
BOURG
Wantzenaw
Scher R.
Andlaw R.
Eggers R.
Ill R.
Chemin de Schlestat à Strasbourg
Erstein
Groven Staden
Ruprechaw
Kilstett
Batterie
Batteries
Eschaw
Zureich
Zems R.
RHIN F.
Krafft
Gersten
Fort de Kel
Kel
Honaw
Neumuhl
Marlen
Boderswihr
Freystett
Bischen
Lichtenau
Schertzen
Fort et Ponts
Aldenheim
Heissenheim
Ichenheim
Fort Ottenheim et Ponts
Eckerswihr
Willstett
Holtzhausen
Millen
Alt Schutter R.
Legelhurst
Boltzhurst
Gamhurst
Onserst
Irlandois
Auvergne
Renchen R.
Chemin de Brisach à Strasbourg
Dundtz R.
Schutter R.
Meerburg
Schutterwalt
la Kinche R.
Griesen
Brunshurst
Wagshurst
Bihel
Urlafft
Renchen
Bade
Weascheit
Chemin d'Offenbourg
Chemin
Winschlig
Zimern
Schutter
Niderschopffen
OFFENBOURG
Oberschopffen
Stadelhoven
Meeschbach
Ortenbourg
Rohrbach
Widergrin
Ofenborg
Lauffen
Kappel
Erlenbach
Bodenaw
Oberkirch
Ringelbach
Schwartzbach
Lohr
Guengenbach
Echelle d'une heure de 3000. pas Geometriques.

le Vicomte l'obſerva de ſi près, qu'il ſe trouva par tout, & défendit ſi bien les deux ponts, que les ennemis ne purent ſe rendre maîtres ni de l'un ni de l'autre. Pendant tout le tems qu'on demeura dans cette ſituation, il ne ſe paſſa preſque point de jour où il n'y eut quelques rencontres; les Impériaux & les François ce harçeloient ſans ceſſe; mais tout ſe paſſoit en légères eſcarmouches. 1675.

Les ennemis ne pouvoient comprendre comment le Vicomte avec vingt mille hommes, avoit tellement garni un eſpace de trois grandes lieues depuis Vilſtet juſqu'à Ottenheim, qu'il ſe trouvoit toujours à portée de défendre ſon pont & celui de Strasbourg, dès qu'ils paroiſſoient vouloir aller vers l'un ou vers l'autre: il ſe donnoit des mouvemens continuels, & ſes troupes étoient ſans ceſſe en action. Pour leur épargner néanmoins ces fatigues exceſſives, il fit défaire le pont d'Ottenheim derrière lui, & donna ordre de le dreſſer près d'Altenheim, où il établit ſon quartier général: on commença à y travailler le vingt-deux de Juin, & le vingt ſix il fut achevé, dans un endroit aſſés ſemblable à l'autre par le nombre des Iles, dont le terrein étoit meilleur pour le paſſage, & plus près de Strasbourg. En reſſerrant ainſi ſon Armée, il n'avoit guères plus que deux lieues à garder depuis Altenheim juſqu'à Vilſtet,

Le Vicomte défait ſon pont d'Ottenheim, & le dreſſe à Altenheim.

22 Juin.

26 Juin.

1675.

Montécuculli regagne son ancien Camp d'Offembourg, & le quitte ensuite: le Vicomte le suit de poste en poste.

Les ennemis virent ainsi échouer les desseins qu'ils avoient sur le pont de l'Armée Françoise, & se trouvèrent dans une situation fort embarassante; ils avoient consumé toutes les munitions des petites villes Impériales qui étoient autour d'eux; ils ne pouvoient plus tirer des vivres que de la Suabe, par la vallée de Quinche, chemin très long & très difficile: tout venoit au contraire en abondance dans le Camp des François, de l'Alsace par Altenheim, & de Brisac par le Rhin. Les Impériaux ne pouvoient s'étendre ni à droite ni à gauche, parce qu'ils étoient serrés d'un côté par le fleuve, & de l'autre par les montagnes: ils auroient bien voulu marcher du côté de Fribourg, où il y avoit de grands magazins; mais en y allant, ils prêtoient le flanc au Vicomte: le parti le plus sûr leur paroissoit de retourner en arrière; ils s'y déterminèrent, malgré la honte de reculer. Le Comte de Montécuculli quitta l'Abbaïe de Schutteren, regagna son ancien Camp d'Offembourg, & le Vicomte retourna à Vilstet. En examinant la démarche des ennemis, il jugea qu'après avoir abandonné le dessein de s'emparer de son pont, ils ne pouvoient avoir d'autre vûe que de s'approcher de Strasbourg, pour conserver quelque commerce avec cette grande ville par des bateaux sur le Rhin: résolu de les côtoïer toujours, & de leur défendre les approches du fleuve,

ſans s'éloigner trop de ſon pont, il paſſa la Quinche entre Vilſtet & Strasbourg, mit ſa droite à la rivière même près de Neumul, & laiſſant Strasbourg derrière lui, il étendit ſa gauche juſqu'à Boderſvir, ſous le commandement du Comte de Lorges. Les Impériaux quittèrent alors Offembourg, ſirent deux lieues en avant, & ſe poſtèrent depuis Urlaff juſqu'à Brunhurſt. Le lendemain le Vicomte laiſſa ſa gauche à Boderſvir, fit avancer ſa droite de l'autre côté du village, dans lequel il prit ſon quartier général, & poſta les Dragons à la tête. *1675.* 28 Juin.

On demeura dans cette ſituation ſans rien faire pendant ſix jours; alors les Impériaux décampèrent & gagnèrent la petite plaine de Schertzen, où le Rhin à leur droite, & le Renchen à la tête de leur Camp, ils s'étendoient depuis Renchenloch juſqu'à Lichtenau, à cinq lieues de Strasbourg. Le Vicomte avoit fait reconnoître ce poſte peu auparavant par le Comte de Roïe, & s'en feroit ſaiſi avant les ennemis, s'il avoit pu y faire marcher ſon Armée ſans expoſer Vilſtet, & par conſéquent le pont près d'Altenheim, auſſi-bien que celui de Strasbourg. Lorſqu'il eut appris que les ennemis y étoient, il décampa à la pointe du jour, marcha au travers de Biſchen juſqu'à l'entrée d'un bois, dont le défilé ſe termine à Renchenloch, fit mettre ſon Armée en bataille dans une petite plaine en-

Montécuculli décampe de nouveau, & le Vicomte marche ſur ſes pas.
3 Juillet.
4 Juillet.

1675. tre le bois & le village de Freiſtet, & détacha cinquante hommes par bataillon de la Brigade de Champagne; ſoutenus par huit ou dix eſcadrons ſous le Comte de Lorges, pour aller reconnoître le retranchement des ennemis. Le Vicomte aïant ſu que toute l'Armée Impériale étoit près de lui, fit retirer la ſienne un peu en arrière, & s'étendit depuis Biſchen juſqu'à Freiſtet, ſa gauche vers le Rhin ſur deux ou trois lignes: un bois de cinq ou ſix cens pas de largeur, & un petit ruiſſeau qui couloit dans un terrein marécageux, ſéparoient les deux Armées: il ſembloit qu'elles ne pouvoient être ſi proche ſans ſe donner des allarmes continuelles, & ſans en venir aux mains à tout moment; il n'y avoit qu'un quart de lieue de la tête du Camp des François aux retranchemens des Impériaux; les ſentinelles des gardes avancées étoient à la portée du fuſil les unes des autres; cependant par la confiance que les troupes avoient en leurs Généraux, on dormit paiſiblement dans l'un & dans l'autre Camp. Montécuculli par cette ſituation ſuivoit ſon deſſein de ne point combattre, & cherchoit à ſon tour à fatiguer les François par la diſette de fourages, perſuadé qu'ils ne pouvoient tenir longtems dans un Païs étroit, fermé d'un côté par des marais & des montagnes, & de l'autre par le Rhin; ruïné l'année dernière par les quartiers d'hiver des Impé-

riaux, & par les troupes nombreuſes qui y ſubſiſtoient depuis plus de deux mois. Le Vicomte trouva toujours de nouvelles reſſources: quand les grains étoient conſommés, il faiſoit vivre ſa Cavalerie d'herbages; pendant qu'il incommodoit les ennemis, en leur ôtant le commerce de Strasbourg, où ils avoient fait de grands amas de farine.

1675.

Montécuculli fait conſtruire un pont de bateaux à Strasbourg, & le Vicomte l'empêche d'en profiter.

Montécuculli ne pouvant tranſporter ſes munitions par terre ſans danger, avoit fait conſtruire à Strasbourg un pont de bateaux, & faire deux moulins capables de moudre une grande quantité de bled. Lorſqu'il s'approcha du Rhin en venant camper dans la plaine de Schertzen entre Renchenloch & Lichtenau, il crut faire deſcendre ſon pont & ſes farines, avec d'autant plus de facilité que le Rhin étoit fort enflé par les pluïes, & très difficile à garder par le grand nombre d'Iles qui le partagent; il eſpèroit mettre l'abondance dans ſon Camp par ce grand convoi, & ſe ſervir en même tems de ce pont pour tenir les deux côtés du Rhin. Le Vicomte qui prévoïoit ſon deſſein, fit reconnoître la rivière depuis la hauteur de Biſchen juſqu'à Vantznau qui eſt vis-à-vis, de l'autre côté du fleuve: il trouva qu'elle étoit partagée en pluſieurs Iles, mais qu'il n'y avoit que trois lits principaux; il fit fermer celui de Vantznau par une eſtacade, avec une Redoute à chaque extrémité; gar-

1675. dée par cinq cens hommes de la garnifon de Haguenau; il fit boucher de même celui du côté de Bifchen, & fit garder le grand canal du milieu par des bateaux chargés de foldats, & couverts par des batteries placées dans les Iles: il manda en même tems aux habitans de Strasbourg que s'ils permettoient la defcente du pont des ennemis, il prétendoit auffi faire defcendre le fien d'Altenheim. Pendant deux mois, Turenne & Montécuculli mirent ainfi en pratique tout ce qu'un long ufage leur avoit appris; ils épuifèrent dans leur divers mouvemens vrais ou feints, toutes les fineffes de l'Art, pour s'affamer, fe couper, fe furprendre, & gagner quelque avantage l'un fur l'autre; fans quoi ils étoient réfolus tous deux à ne point hazarder un combat.

Extrèmité fâcheufe où eft réduite l'Armée Françoife.

L'activité du Vicomte défoloit les Impériaux; mais fon Armée commençoit à reffentir de grandes incommodités: depuis fix femaines qu'elle avoit paffé le Rhin, il avoit toujours plu: les foldats campés dans la boue avoient beaucoup fouffert dans un païs ruïné; les chevaux après avoir confumé les fourages & les herbes, ne vivoient plus depuis quelque tems que de feuilles d'arbres: les jeunes foldats s'impatientoient dans ces marais, où ils étoient fouvent dans l'eau jufqu'au genou; les vieux foldats leur difoient: ,, (1) Quoi! vous vous plai-

(1) Lettre 206 de Madame de Sévigné.

„ gnés? vous ne connoiſſés pas nôtre Gé- 1675.
„ néral, il eſt plus fâché que nous quand
„ nous ſommes mal : il ne ſonge à l'heure
„ qu'il eſt qu'à nous tirer d'ici; il veille
„ quand nous dormons, c'eſt nôtre père;
„ on voit bien que vous êtes jeunes". Cependant les François étoient ſerrès d'un côté par le Rhin, & de l'autre par de vaſtes bois pleins de marais, & réduits dans une ſituation ſemblable à celle dont les Impériaux ne faiſoient que de ſortir. Turenne avoit prévu cet inconvénient; mais il aima mieux en courir les riſques, que de laiſſer ſon rival s'emparer du pont de Strasbourg. Les ennemis campoient dans un poſte fort avantageux, ils avoient des fourages derrière eux, & communication avec Offembourg, d'où l'on pouvoit tomber en même tems ſur le pont d'Altenheim, & couper tous les derrières à l'Armée Françoiſe. Pour garder ces derrières & pour empêcher les ſurpriſes, il faloit répandre beaucoup de troupes dans divers poſtes éloignés du Camp; de ſorte qu'il n'étoit pas moins difficile de ſe ſoutenir que de ſubſiſter. Au milieu de ces embarras, le Vicomte conſerva toute ſa préſence d'eſprit, & conçut un deſſein également grand & hardi, c'étoit d'occuper le haut du ruiſſeau de Renchen, de camper ſur la gauche des ennemis, de leur couper la communication d'Offembourg, & de les ſerrer de manière qu'ils

1675. fussent obligés à combattre ou à se retirer. Le mauvais tems qui duroit depuis deux mois, empêcha l'exécution de ce projet pendant quelques jours : en attendant le moment d'agir, le Vicomte fit reconnoître tout le terrein le long du Renchen en remontant le ruisseau : il avoit observé que les ennemis en gardoient trois quarts de lieue, depuis la chute de ce torrent dans le Rhin, & qu'ils n'avoient point pris de postes plus haut. Un berger qui passoit sa vie dans les bois, & qui en connoissoit parfaitement tous les détours, enseigna au Vicomte un gué du Renchen, cinq cens pas au-dessus du Camp de Montécuculli, dans un endroit sauvage où il n'y avoit point de route.

Le Vicomte forme divers détachemens, & tâche de forcer Montécuculli à se retirer ou à combattre.

15 Juillet.

Le mauvais tems aïant cessé vers le dix du mois de Juillet, & le soleil aïant un peu raffermi les chemins, Turenne marcha le quinze à l'entrée de la nuit au gué du Renchen avec la Brigade de la Marine & quelques pièces de canon. On traversa un bois marécageux qu'il faloit couper pour faire le chemin. On passa plusieurs ruisseaux où l'on avoit l'eau jusqu'à la ceinture; les soldats chargés d'instrumens & de matériaux pour faire des retranchemens & un pont, arrivèrent tous avant minuit, sans qu'aucun d'eux eût jetté le moindre outil : ils travaillèrent d'abord à la construction du pont avec un redan à la tête, & retran-

chèrent une petite Ile à la gauche. Les ouvrages étant achevés le troisième jour, le Comte d'Hamilton Brigadier mena trois bataillons pour garder le poste, & fit faire de grands abattis aux environs: deux bataillons Irlandois occupèrent un terrein vuide dans le même bois, un peu plus haut, pour soutenir Hamilton. Aprés avoir ainsi pris toutes les précautions nécessaires pour assurer le poste, Turenne marcha lui-même avec une brigade de Cavalerie & les Dragons une demi-lieue plus haut en traversant le bois jusqu'à Vaghurst, où il passa le Renchen, reconnut les environs, fit pousser quelque Cavalerie ennemie qui parut, & envoïa une partie de la sienne pour favoriser la marche du Comte du Plessis qu'il faisoit venir de Vilstet avec trois bataillons, pour le poster en-deçà de la rivière, vis-à-vis de Vaghurst, dans un lieu qu'il faisoit retrancher exprès. Il mit en même tems le bataillon de Réveillon dans le Château de Renchen sur le ruisseau du même nom, cinq cens pas plus haut que Vaghurst; & comme le chemin jusques-là étoit un marais continuel dans le bois, il le fit combler de fascines pour faciliter la marche de l'Armée. Comme il devoit laisser peu de troupes dans son Camp de Freistedt, quand il marcheroit vers les ennemis, il fit tirer un retranchement qui en couvroit la tête, depuis le Rhin jusqu'aux bois: enfin tous les pré-

1675.

18 Juillet.

1675. paratifs étant faits, il communiqua ſon deſſein aux Officiers Généraux.

Montécuculli tâche de ſon côté à ſurprendre le Vicomte.

Le Comte de Montécuculli fut bientôt informé de tous les divers détachemens de l'Armée Françoiſe, & réſolut de les ſurprendre en différens endroits, les croïant trop éloignés les uns des autres pour ſe pouvoir ſoutenir; il envoïa ordre à Caprara de venir par le côté d'Offembourg, pour les inſulter à Vaghurſt avec deux mille hommes d'Infanterie & du canon; il fit partir le Prince de Lorraine du Camp de Schertzen avec quatre mille chevaux & mille Dragons pour les attaquer de l'autre côté, pendant qu'il tomberoit lui-même ſur leur Camp à Freiſtedt par le défilé de Renchenloch; il commanda en même tems à quatre mille hommes de marcher vers le retranchement du Comte d'Hamilton: les quatre prémiers coups de canon qui ſe tireroient à cette dernière attaque, devoient ſervir de ſignal pour commencer les autres: toute ſon Armée étoit partagée, & preſque perſonne ne reſtoit dans ſon Camp. Ce deſſein, qui devoit s'exécuter la nuit du vingt-trois au vingt-quatre, échoua par la vigilance continuelle du Vicomte: aïant laiſſé ſix bataillons & quatre brigades de Cavalerie ſous les ordres du Comte de Lorges à Freiſtedt, il marcha droit à Vaghurſt avec huit bataillons, quatre brigades de Cavalerie, quelques Dragons & une partie de ſon canon;

il y prit deux des bataillons du Comte du Pleſſis; & aïant paſſé le Renchen, il alla camper à une Tuillerie qui n'en eſt pas fort éloignée. Comme ſon deſſein étoit d'avancer le lendemain vers les ennemis, il détacha ſoixante Dragons pour en avoir des nouvelles; ils ſe trouvèrent aſſés près du village de Gamhurſt un peu après minuit, & tombèrent dans la marche du Corps que menoit le Prince de Lorraine pour enlever le Comte du Pleſſis; ils ſe retirèrent en eſcarmouchant du côté de l'Armée; on fit avancer des Dragons, & le Marquis de Vaubrun y mena de la Cavalerie. Le jour commençoit à paroître, mais obſcurci par un brouillard, lorſque les ennemis qui avoient pouſſé les Dragons détachés, mirent en deſordre ceux qui étoient venus les ſoutenir, & tombèrent ſur le Marquis de Vaubrun à l'improviſte; ſes prémiers eſcadrons furent pouſſés, il fut enveloppé, bleſſé, & en danger d'être pris. Les ennemis avançoient toujours, & alloient l'accabler tout-à-fait, lorſque le Vicomte fit marcher quatre bataillons qui bordèrent les haies, arrêtèrent les Impériaux, & changèrent la face du combat. Le Prince de Lorraine aïant appris que le Vicomte de Turenne y étoit en perſonne avec la plus grande partie de ſon Armée, ne balança point à ſe retirer: le brouillard lui fut favorable; il laiſ-

cent ou ſix-vingts hommes ſur la place,

1675.

1675. & en eut presque autant de blessés. Turenne ne jugea point à propos de le pousser durant ce brouillard, dans un païs couvert & difficile. Le Comte Caprara qui s'étoit rendu près de Vaghurst, suivant les ordres qu'il avoit reçus, n'aïant point entendu le signal, ramena ses troupes à Offembourg. D'un autre côté les quatre mille hommes qui devoient insulter le quartier d'Hamilton, égarés par leurs guides pendant la nuit, ne purent y arriver; ils retournèrent à leur Camp vers la pointe du jour; & comme ils ne donnèrent point le signal des quatre coups de canon, Montécuculli n'entreprit rien sur le Camp des François à Freistedt. Ce Général n'avoit rien su de la marche de Turenne, dont la diligence avoit déconcerté le dessein pour lequel il avoit pris tant de mesures. A l'âge de soixante-quatre ans, le Vicomte avoit encore toute l'activité & toute la vigueur d'un jeune homme; il étoit incessamment à cheval, reconnoissoit jusqu'aux moindres postes lui-même, & jugeoit de tout par ses propres yeux: au-lieu que Montécuculli âgé de soixante-six, étoit plus cassé; il étoit affligé de la goute, moins en état d'agir, & souvent obligé de former ses projets sur le rapport des autres.

Montécuculli se retire devant le Vicomte,

Lorsque le brouillard fut tombé, le Vicomte continuant son dessein, suivit le Prince de Lorraine par une chaussée élevée au

travers des près, & arriva fur les neuf heures du matin au village de Gamhurft. Il fit camper fes troupes dans la prairie, aïant à fa droite le ruiffeau qui le féparoit du village, & à fa tête un bois, où il plaça deux bataillons d'Auvergne, pour communiquer avec le pofte du Comte d'Hamilton qui n'en étoit qu'à un quart de lieue. De cette manière l'Armée Françoife répandue en fix poftes différens dans l'étendue d'une lieue & demie; enfermoit la tête & la gauche des ennemis, & fe trouvoit en fûreté par la facilité de fe pouvoir fecourir; pendant que les Impériaux ferrés à leur droite par le Rhin, ne pouvoient plus s'étendre que par leurs derrières, où les François étoient à portée de les couper. Le Vicomte emploïa le refte du vingt-quatrième à reconnoître les environs de fon Camp fans paffer la rivière, de l'autre côté de laquelle étoit le village de Gamhurft, qui s'étend en long l'efpace de fix cens pas. Le vingt-cinq au matin, un Capitaine de Dragons étant allé reconnoître, vit derrière le village plufieurs efcadrons dans une petite plaine à main droite, & de l'Infanterie qui fe coulant dans le village, commençoit à s'y retrancher. Le Vicomte la fit attaquer par les Dragons de la Reine, & s'y avança lui-même avec un détachement de la feconde ligne. Les ennemis, quoiqu'en grand nombre, ne difputèrent point le village, fe re-

1675.

qui le pourfuit.

25 Juillet.

1675. tirèrent d'abord vers leur Camp, & laissèrent seulement dans l'Eglise deux cens hommes commandés par un François nommé Chevreulles : l'Eglise étoit environnée d'une cimetière élevé & fermé de murailles ; il s'y défendit avec valeur, & ne fut fait prisonnier qu'après avoir perdu presque tous ses soldats. On l'amena au Vicomte, qui apprit de lui que le Duc de Lorraine avoit envoïé deux mille fantassins soutenus de Cavalerie pour occuper ce poste, dont la prise donna le moïen de s'étendre de l'autre côté de la rivière, où l'on trouva quelques restes de fourages. Montécuculli voïant que les François avoient passé la barrière qu'il avoit prétendu leur opposer par ses retranchemens du Renchen; que par un enchainement de postes depuis leur Camp de Freistedt jusqu'à Gamhurst, ils enfermoient presque tout le sien, & qu'ils devenoient maîtres des fourages qu'il avoit épargnés, crut devoir quitter son poste avant qu'il fût plus serré. La nuit du vingt-cinq au vingt-six il décampa de Schertzen, prit sa marche par Lichtenau, & gagna Bihel, à deux lieues de Bade. Le Vicomte, averti dès la nuit que les ennemis se retiroient, fit reconnoître leur marche; & après avoir rassemblé toutes ses troupes dans un même Camp à Gam-
26 Juillet. hurst, il les mena le lendemain à la pointe du jour droit à Acheren. A peine fut-il sorti du village, qu'on lui rapporta que les

ennemis paroiſſoient derrière le bourg de Saſpach, poſte avantageux par la ſituation à l'entrée d'une montagne. Montécuculli avoit envoïé de bonne heure de l'Infanterie pour occuper une Egliſe environnée d'un foſſé, qui fermoit entièrement un défilé par où l'on pouvoit aller au bourg: il manda en même tems à Caprara de l'y venir joindre avec le Corps qu'il avoit à Offembourg. Montécuculli aïant marché avec une extrême diligence, arriva à Saſpach d'un côté, pendant que Turenne s'en approchoit de l'autre: Caprara y parut auſſi en même tems; & voïant l'arrivée de l'Armée Françoiſe, il jetta ſon Infanterie dans l'entrée de la montagne à couvert des haies & des bois, le long d'un ruiſſeau qui la ſéparoit des François par de profondes ravines. Un peu plus bas à la droite des Impériaux, étoit Saſpach dont ils avoient occupé l'Egliſe; & leur Cavalerie qui paroiſſoit déja dans la plaine derrière le bourg ſur la gauche, ſe ſerra peu à peu vers le pied de la montagne. 1675.

Prés de l'endroit où étoit l'Armée Françoiſe, quelques haies au ſortir d'Acheren formoient un défilé, avec un bois qui règnoit le long du pied de la montagne: le terrein s'ouvroit enſuite par une petite plaine terminée par le bourg de Saſpach, dont la vûe étoit cachée par une petite hauteur. Le Vicomte eut d'abord quelque eſpèrance

LeVicomte prend la réſolution d'attaquer les ennemis: mais il eſt tué.

1675. de s'emparer du bourg. Après avoir entendu la Messe où il communia, il alla reconnoître l'Eglise située à la tète du défilé; mais il ne jugea pas qu'on la pût attaquer: aïant examiné ensuite la situation de la droite des ennemis couverte par des ruisseaux, des ravins, des bois & des retranchemens, il alla enfin reconnoître leur gauche, où ils n'avoient pris aucunes précautions· là il apperçut un défilé par où il pouvoit se glisser, & forma le dessein de les attaquer par cet endroit. Après de profondes réflexions, tout lui parut si favorablement disposé, qu'il ne put s'empêcher de dire à quelques Officiers Généraux: *C'en est fait, je les tiens, ils ne pourront plus m'échaper, & je vais recueillir le fruit d'une si pénible Campagne.* Dans de semblables occasions, il n'avoit pas coutume, ni de se flatter, ni de marquer ses espérances, encore moins de faire connoître qu'il étoit assuré du succés. Il continua d'observer le Camp des ennemis; & quoiqu'il ne pût pas bien découvrir toutes les troupes Impériales, il vit néanmoins dans le gros de leur Armée beaucoup de mouvemens qui marquoient de l'inquiétude: en effet une grande partie de leurs bagages passoit déja la montagne; & toute leur Armée se disposoit à une retraîte. Le Vicomte alla se reposer ensuite sous un arbre, où il déjeûna & resta assés longtems. Il y étoit encore, lorsqu'on

qu'on vint lui dire que l'Infanterie des ennemis étoit en mouvement du côté de la montagne. Il se leva, monta à cheval; & s'avançant vers une hauteur pour considérer ce que ce pouvoit être, il ordonna à tous ceux qui étoient avec lui de ne le point suivre, & dit au Duc d'Elbeuf: *Mon neveu, demeurés ici, vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriés reconnoître.* Il trouva Mylord Hamilton près de l'endroit où il dirigeoit ses pas, qui lui dit: *Venés par ici, on tire où vous allés;* le Vicomte lui repliqua: *Je ne veux point être tué aujourd'hui*; il continua son chemin, & rencontra S. Hilaire Lieutenant-Général de l'Artillerie, qui lui dit en tendant la main: *Jettés les yeux sur cette batterie que j'ai fait mettre là.* Il retourna deux pas en arrière, & un boulet des ennemis tiré au hazard aïant emporté le bras de S. Hilaire, donna au milieu de l'estomac du Vicomte; le cheval le ramena d'où il étoit parti, le visage panché sur l'arçon: étant arrivé à l'endroit où il avoit laissé sa compagnie, le cheval s'arrêta, & LE GRAND TURENNE tomba mort entre les bras de ses gens, après avoir ouvert deux fois les yeux. (1) S. Hilaire dit alors à son fils, qui le croïoit blessé mor- 1675.

(1) Voïés les Preuves N. XXI. Lettres de Madame de Sévigné.

1675. tellement : *Ce n'eſt pas moi qu'il faut pleurer, c'eſt ce grand Homme*, en montrant le corps du Vicomte.

Douleur & conſternation de l'Armée.

Le ſaiſiſſement de ceux qui le virent tomber, fut inexprimable. Hamilton qui ſut mieux ſe poſſèder que les autres, jugeant de quelle conſéquence il étoit de dérober à la connoiſſance des ſoldats un accident ſi funeſte, jetta promtement un manteau ſur le corps, & on tint d'abord ce malheur ſecret. Cette mort fit ceſſer les inquiètudes des Généraux ennemis & la terreur de leurs ſoldats; ils ſentirent qu'ils avoient beaucoup gagné, puiſque la France avoit infiniment perdu. Le Comte de Montécuculli, par une grandeur d'ame rare dans les rivaux, ne parut ſenſible qu'à la douleur, & répéta ſouvent ces paroles : *Il eſt mort un homme qui faiſoit honneur à l'homme.* Cependant toute l'Armée vit qu'il ſe paſſoit quelque choſe de myſtérieux parmi les Généraux; les ſoldats ne purent pénétrer ce ſecret, mais leurs Officiers l'aïant deviné, commencèrent à le rendre public. Une ſi funeſte nouvelle vole de rang en rang, & répand par-tout un profond ſilence; qui n'eſt interrompu que par des ſanglots. *Notre Père eſt mort*, s'écrioient lès ſoldats en s'arrachant les cheveux, *& nous ſommes perdus.* Tous voulurent voir le corps de leur Général ; & ce triſte ſpectacle aïant renouvel-

lé leurs pleurs, il crioient d'une commune voix: (1) *Qu'on nous mène au combat, nous voulons venger la mort de nôtre père.*

1675.

Les François, au lieu d'attaquer, se retirent devant les Impériaux.

Il n'y avoit alors de Lieutenans-Généraux dans l'Armée Françoise que le Comte de Lorges & le Marquis de Vaubrun, qui étant demeuré au Camp d'Acheren, peu en état d'agir, à cause d'une blessure qu'il avoit reçue au pied, revint à l'Armée aussi-tôt qu'il apprit les nouvelles de la mort du Vicomte. Ils délibèrèrent longtems avec les principaux Officiers sur les mesures qu'il faloit prendre, mais sans se fixer à aucune: sur quoi les soldats s'écrioient à plusieurs reprises: *Lâchés la Pie, elle nous conduira:* c'étoit le cheval que le Vicomte montoit ordinairement. Enfin après plusieurs délibèrations, l'Armée Françoise qui auroit attaqué si le Vicomte eût vêcu, prit le parti de se retirer; & l'Armée Impériale qui ne songeoit qu'à faire retraite, prit la résolution d'attaquer. Le vingt-huit au soir, les Généraux François se mirent en marche pour gagner le pont d'Altenheim. A peine l'arrière-garde étoit elle arrivée à Bischen, que les Impériaux s'avancèrent pour s'emparer de Vilstet, où les François avoient laissé leurs magazins avec le régiment de Bretagne pour les garder: l'Armée du Roi déçampa sur le champ, & se hâta

(1) Lettre 201 de Madame de Sévigné, T. II.

1675. de les prévenir; les ennemis l'aïant découverte, s'arrêtèrent tout court, & se contentèrent d'envoïer un Corps de troupes vers le pont d'Altenheim pour couper la retraite. Le Comte de Lorges & le Marquis de Vaubrun eurent alors une contestation très vive ; le prémier vouloit aller couvrir le pont, & le dernier crut qu'il faloit soutenir le poste de Vilstet : ils prirent enfin le parti de marcher droit à Altenheim, après avoir jetté les farines de Vilstet dans le Quinche. Le Marquis de Vaubrun qui menoit l'avant-garde, passa le Rhin avec deux brigades de Cavalerie & deux d'Infanterie; le reste de l'Armée campa la nuit de l'autre côté du pont, près d'Altenheim sur la petite rivière de Schutteren. Le lendemain les Impériaux se hâtèrent d'attaquer les François, & l'on engagea un terrible combat. Le Comte de Lorges s'y conduisit avec toute l'habileté d'un grand Capitaine: le Marquis de Vaubrun, au prémier bruit de l'attaque, se mit à la tête de ses Gendarmes, repassa le Rhin la jambe attachée à l'arçon de sa selle, & attaqua les ennemis avec tant de valeur & si peu de ménagement, qu'il fut tué au milieu d'eux. Les Impériaux perdirent dans le combat cinq mille hommes, & les François trois mille; les derniers se retirèrent ensuite, & traversèrent le Rhin. En passant sur le pont d'Altenheim, quelques

1675.

soldats couverts de blessures se disoient les uns aux autres : *Hélas ! si nôtre père n'étoit pas mort, nous ne serions pas blessés.*

Honneurs funèbres rendus au Vicomte.

Les François se remirent enfin en sûreté dans l'Alsace sous Schélestat : là, n'étant plus distraits par le soin de faire tête à l'ennemi, ils sentirent plus vivement que jamais la grandeur de leur perte. Les Officiers & les soldats recommencèrent à déplorer leur malheur, à rappeller le souvenir de toutes les vertus & de tous les bienfaits de leur Général, à se les raconter les uns aux autres, quoiqu'aucun d'eux ne les ignorât. Les neveux du Vicomte qui se trouvèrent alors à l'Armée, lui firent faire un Service, où les Officiers & les soldats assistèrent, selon les cérémonies accoutumées ; les Officiers avec des écharpes de crêpe noir, & les caisses des tambours couvertes de même ; les soldats avec les piques trainantes & les mousquets renversés. Les gémissemens, accompagnés de larmes, se faisoient entendre au loin ; de sorte que Turenne fut pleuré dans toute l'Armée, comme un père tendre dans sa famille.

Les nouvelles de sa mort répandent l'allarme dans toutes les Provinces.

Quand la nouvelle de sa mort arriva à la Cour, la consternation & la douleur furent peintes sur tous les visages ; les Artisans de Paris quittoient leur travail pour aller pleurer avec leurs voisins, & les habitans de cette grande ville s'attroupoient pour se demander les uns aux autres jus-

1675. qu'aux moindres circonſtances d'un ſi grand malheur. (1) L'épouvante & la triſteſſe ſe répandirent bientôt de la Capitale dans les Provinces les plus éloignées : les païſans de Champagne ſe crurent à la veille d'une invaſion. l'un d'eux alla preſſer ſon Seigneur de rompre le bail de ſa Ferme, en lui diſant pour toute raiſon, *Le grand Turenne eſt mort, & les Allemands viendront nous mettre tous à contribution.*

Les honneurs publics qu'on rend au Vicomte.

Le Roi pleura la mort de ce grand homme : il ordonna que ſon corps fût apporté à l'Abbaïe de S. Denis ; & pour diſtinguer le Vicomte de Turenne de ceux à qui le même honneur avoit été accordé, il voulut qu'on l'enterrât dans la Chapelle deſtinée à la ſépulture des Rois & de la Famille Roïale. (2) Lorſqu'on le tranſporta des bords du Rhin à Paris, les peuples accouroient en foule ſur les chemins, & arroſoient ſon cercueil de leurs larmes : les habitans des villages, des bourgs & des villes ſortoient pour l'aller recevoir : ceux de Langres, entre les autres, prirent le deuil, & lui rendirent des honneurs extraordinaires. Son corps étant arrivé à Paris, le Roi fit célébrer un Service à Nôtre-Dame, où le Clergé de France qui étoit alors aſſemblé, le Parlement, l'Univerſité

(1) Voïés les Lettres de Madame de Sévigné, N. XXI.

(2) Voïés les Preuves N. XXII.

& la Ville en Corps aſſiſtèrent. Les plus célèbres Prédicateurs firent à l'envi ſon panégyrique: il ne ſe prononça durant l'année dans toute l'étendue du Roïaume, aucun diſcours public, ni à l'ouverture des Parlemens, des Académies & des Univerſités, ni dans aucune autre occaſion ſolemnelle, où l'on ne fît ſon éloge, & où l'on ne pleurât ſa perte. Jamais aucun particulier ne fut ſi regretté; parce qu'aucun ne fut ni ſi reſpecté, ni ſi tendrement aimé des peuples. 1675.

Caractère du Vicomte de Turenne.

Après avoir écrit l'Hiſtoire de Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de Turenne, on a cru devoir raſſembler ſous un même coup d'œil les principaux traits de ſon caractère. Il étoit d'une taille médiocre & bien proportionnée; il avoit la forme du viſage régulière, les cheveux châtains, les yeux grands, les ſourcils épais & preſque joints enſemble, le front large & la tête un peu panchée, l'air modeſte & ſerain, mais ſouvent rêveur; ce qui formoit par le mêlange du ſévère & du gracieux, une phyſionomie difficile à rendre dans ſes portraits.

Toutes les grandes vertus ſe trouvoient réünies dans le Vicomte de Turenne, & nous avons vu qu'il n'en eſt peut être aucune dont il n'ait donné des exemples. Son deſintèreſſement méritoit d'autant plus de louanges, que l'avidité étoit déja le vice

1675. dominant de fon fiècle. Il laiffa en mourant beaucoup moins de bien qu'il n'en avoit reçu de fa Maifon; quoiqu'il eût commandé les Armées du Roi pendant plus de trente ans fous une Régente libérale, & fous le plus magnifique de tous les Monarques, & qu'il eût vêcu dans un fiècle fécond en grandes fortunes. Quelques-uns de fes amis s'entretenant avec lui de ces fortunes, rapides & immenfes, lui faifoient à cette occafion des railleries obligeantes & flatteufes: (1) ,, Je n'ai jamais pu comprendre, leur dit-il, le plaifir qu'on peut ,, trouver à garder des coffres remplis d'or ,, & d'argent; s'il me reftoit à la fin de ,, l'année des fommes confidèrables, j'en ,, aurois mal au cœur, comme fi au fortir ,, de table l'on me fervoit un grand repas." Auffi l'on ne trouva à fa mort que cinq cens écus dans fa caffette. Non content d'être libéral, il étoit ingénieux à trouver les moïens d'épargner la honte de recevoir, & à cacher fa générofité fous différens prétextes; craignant ou qu'on ne divulguât fes bienfaits, ou que l'amour-propre ne dérobât quelque chofe à fa vertu.

L'amour du bien public règloit uniquement fes defirs & fes mouvemens: quoique fon ambition parût dès fes prémières années, la prudence d'abord, enfuite la piété,

(1) Mémoires de Langlade.

furent toujours la modérer: jamais l'amour de sa propre gloire, ni le succès assuré d'une entreprise éclatante, ne l'ont séduit, lorsqu'un projet pacifique pouvoit être plus utile à la Patrie: il a toujours préféré sa Maison à sa fortune, & les intérêts de l'Etat à ceux de sa Maison. Mais quelque chère que lui fût la Patrie, jamais pour la servir il n'a violé ni le Droit des Gens, ni les loix immuables de la Justice. 1675.

Il eut depuis sa tendre jeunesse un amour dominant pour la vérité; il détestoit la politique, qui ne cherche à réüssir que par la dissimulation, par le mensonge & par la fourberie: il disoit de lui le bien & le mal, selon qu'il étoit nécessaire, sans vanité comme sans honte, & toujours sans affectation, en homme devenu étranger à lui-même. Ce caractère règne dans tous ses Ecrits, soit Lettres, soit Instructions, soit Mémoires. La réputation de sa bonne-foi étoit tellement établie, que la plupart des Princes d'Allemagne traitoient avec lui sans exiger aucune garantie. Les Suisses, les Hollandois, les Anglois, les Suèdois se croïoient en sûreté dès qu'il leur avoit donné sa parole: il ne la donnoit jamais, sans être assuré de pouvoir la tenir; & plutôt que de prendre un engagement qu'il auroit craint de ne pouvoir accomplir, il aimoit mieux s'exposer à irriter les Ministres,

1675. à déplaire au Roi même, & à ſe voir abandonné des troupes.

Son humanité ſe répandoit généralement ſur tous les hommes; les Officiers, les Soldats, les Domeſtiques, les Ennemis même en reſſentirent les effets: il ne laiſſoit échaper aucune occaſion de faire connoître le mérite, & de cacher ou d'éxcuſer les fautes de ceux qui ſervoient ſous lui. Lorſqu'un Officier dont la capacité lui étoit connue, avoit été battu à la tête d'un détachement, lui-même en le conſolant relevoit ſon courage; il le renvoïoit en parti avec un plus grand nombre de troupes pour avoir ſa revanche, & continuoit à lui donner de nouveaux commandemens juſqu'à ce qu'il eût remporté quelque avantage. Il formoit ainſi les talens, les faiſoit éclorre, & conduiſoit à la perfection le courage naiſſant, qu'une autre manière d'agir auroit pu faire avorter.

Jamais Capitaine n'a été ſi tendrement aimé des troupes; il paroiſſoit en même tems Général d'Armée, & père de famille; on eût cru que les Soldats étoient ſes enfans. En deſcendant juſqu'à eux ſans s'abaiſſer, en ſe familiariſant ſans rien perdre de ſa dignité, il s'attachoit, par les nœuds de l'amitié, des hommes qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des châtimens; un reproche de ſa part étoit la plus

grande punition, & son approbation la récompense la plus desirée. Il se trouve trop souvent dans les Armées un assemblage confus de mercénaires & de libertins, de lâches & de téméraires; qu'il faut tour à tour élever ou assujettir, animer ou retenir: l'Armée de Turenne, au contraire, étoit le modèle d'une République parfaite; on ne s'y appercevoit presque point ni du commandement, ni de l'obéïssance; chacun connoissoit son devoir, & tous le suivoient par envie de plaire au Général, par honte de manquer au père commun, & par un amour sincère de la gloire, qui se transmettoit depuis le Chef jusqu'aux derniers membres. Souvent il marchoit à pied à la tête de ses Soldats, usoit des mêmes alimens qu'eux, partageoit toutes leurs fatigues, & ne demandoit d'eux que ce qu'il faisoit lui-même. Il ne les laissoit jamais oisifs, persuadé que s'il ne les emploïoit pas bien, ils s'emploïeroient mal; mais observant toujours un juste milieu entre le mouvement excessif & la trop grande inaction, il pourvoïoit avec une extrême attention à tous leurs besoins, se contentoit de peu, & se refusoit souvent le nécessaire, soit pour leur donner des marques de sa libéralité, soit dans les tems fâcheux où ils souffroient de la disette. 1675.

Aussi humain pour ses Domestiques que pour le Soldat, il ne leur fit jamais sentir

1675. la baſſeſſe de leur condition par les caprices d'une humeur inégale & hautaine. Sa douceur & ſa bonté que l'on a ſi ſouvent admirées ſur le grand théatre du monde, ne ſe démentoient point dans l'intérieur de ſa Famille: en le voïant de plus près, on le reſpectoit, on l'aimoit davantage. Malgré ſon extrème délicateſſe ſur les prérogatives de ſa Maiſon, il avoit horreur des maximes monſtrueuſes que les Grands ſe ſont faites, pour s'autoriſer à uſurper ſur les autres hommes une autorité tyrannique, & à les mépriſer comme ſi la naiſſance, les dignités ou les richeſſes donnoient d'autres avantages ſolides que celui de pouvoir faire plus de bien: en faiſant reſpecter les diſtinctions établies pour conſerver *l'Ordre civil*, il n'oublioit jamais que ſelon la *Loi naturelle*, les hommes ne ſont réellement diſtingués que par la vertu & par le mérite.

(1) Accoutumé à vaincre ſans ambition, il triomphoit ſans orgueil: il défendoit le pillage, conſervoit les fruits de la terre, épargnoit autant qu'il pouvoit le païs ennemi, & s'étoit fait une eſpèce de *Morale militaire* qui lui étoit propre. Auſſi les Ennemis, remplis pour lui de vénération & de tendreſſe, pleurèrent ſa mort autant que les François mêmes. Les Allemands pendant pluſieurs années laiſſèrent en friche

(1) Voïés l'Oraiſon funèbre de l'Abbé Fléchier.

l'endroit où il fut tué, & les païsans le montroient comme un lieu sacré: ils respectèrent le vieux arbre sous lequel il se reposa peu de tems avant sa mort, & ne voulurent point le laisser couper; l'arbre n'a péri que par ce que les Soldats de toutes les Nations en détachèrent des morceaux par respect pour la mémoire de ce grand homme. 1675.

Les idées que le Vicomte s'étoit formées du véritable héroïsme le lui avoient fait placer dans une élévation d'ame, qui nous rend inaccessibles aux passions des autres, & qui nous donne sur les nôtres un empire absolu. Il passa sa vie sans aucun démêlé personel. Quand il commença à servir, ce ne fut pas toujours sous des Chefs pour qui il eût une grande estime: dans la suite il eut sous lui des Officiers qu'il n'estimoit pas davantage: il commanda avec des Généraux fort incompatibles par leur humeur, & par la jalousie qu'ils avoient de sa gloire: parmi tant de sujets d'impatience, il n'a jamais offensé personne, ni montré le moindre emportement; il ne lui est pas même échapé un seul mot indiscret. Quoiqu'il fût né doux & patient, une modération si rare & pratiquée avec tant de constance, ne pouvoit être l'effet du seul tempérament: s'il parut quelquefois s'en écarter, ce ne fut jamais que dans les occasions où

1675. il s'agiſſoit de ſoutenir, contre les préventions ou les fauſſes vues des Miniſtres, les intérêts de l'Etat; alors ſans ménager les ſiens, ni ceux de ſa Maiſon, il parla toujours avec la fermeté d'un bon Citoïen, qui ne craint rien, ſinon de manquer à la Juſtice & à la Patrie.

La ſobriété lui avoit conſervé toute ſa vigueur dans un âge avancé; il la regardoit comme un moïen également propre à maintenir les forces du corps, & à augmenter celles de l'eſprit; il mangeoit peu, & ſes repas étoient fort courts: par-là il ſe procuroit la liberté de travailler en tout tems, & s'étoit rendu infatigable d'eſprit & de corps.

Sa modeſtie l'élevoit au-deſſus de toutes ſes autres vertus: on la reconnoit pleinement dans les Mémoires qu'il nous a laiſſés écrits de ſa main; il y raconte ſes plus grandes actions comme des évenemens communs; il ſemble qu'il n'y ait eu preſque aucune part, & qu'il n'ait rien fait que ce que tout autre auroit pu faire. *Il étoit au niveau du Grand*, & n'avoit pas beſoin d'efforts pour y atteindre. Dans la converſation, il ne parloit preſque jamais de lui; s'il y étoit forcé, c'étoit avec tant de réſerve, qu'il paroiſſoit ignorer ſon mérite, & la haute idée que les autres en avoient. Lorſqu'il racontoit les batailles

où il n'avoit pas réüssi, il se servoit toujours de cette expression, *Je perdis*: quand il parloit de ses victoires, il disoit toujours, *Nous gagnames*. La simplicité de ses mœurs & celle de ses habits, de sa table & de ses équipages, annonçoient sa modestie. Les soins qu'il prenoit de sa personne se bornoient à la propreté & à la bienséance: il n'emploïoit ses domestiques que pour les services nécessaires, & quelquefois même il les en dispensoit avec trop d'indulgence. 1675.

Il épura toutes ses vertus par cette piété noble & solide qui les rapporte à Dieu, comme à leur source & à leur fin. Au milieu du bruit & du tumulte des armes, les sentimens du Chrétien accompagnoient, animoient & perfectionnoient en lui ceux de Héros. (1) S'il y a des situations où l'ame pleine d'elle-même soit en danger d'oublier ce qu'elle doit à l'Etre suprême, c'est dans ces postes éclatans où un Général par la sagesse de sa conduite, par la grandeur de son courage & par la valeur de ses troupes, devient comme le *Dieu des autres hommes*, & remplit le monde d'amour ou d'envie, d'admiration ou de fraïeur. Turenne n'a jamais senti plus vivement ce qu'il devoit à Dieu que dans ces momens: c'étoit dans ce point de gloire & de gran-

(1) Voïés l'Oraison funèbre du P. Mascaron.

1675. deur que la religion & l'humilité retenoient ſon cœur dans la ſoumiſſion & la dépendance, où la créature doit être à l'égard du Créateur.

Les talens du Vicomte égaloient ſes vertus. (1) La Nature lui avoit donné le grand ſens, la pénétration, la juſteſſe, la profondeur & toutes les qualités ſolides, en lui refuſant ce feu de génie, cette imagination vive & ces qualités brillantes qui font l'éclat & l'agrément de l'eſprit: ce défaut de vivacité l'empêchoit de ſaiſir promtement les objets; mais par des réflexions continuelles, il les découvroit avec plus de netteté, & les embraſſoit dans toute leur étendue. Il voïoit clairement le but auquel il faloit tendre; il y alloit par les voïes les plus ſimples; & ſans être trop fécond en expédiens, il ne manquoit jamais de choiſir le meilleur. Dans les affaires preſſantes, il ſe déterminoit ſans balancer; & lorſqu'il n'étoit pas obligé d'agir, il délibèroit longtems. Il ne faiſoit & ne diſoit rien d'inutile, mais il n'oublioit rien de néceſſaire: tous ſes ordres étoient clairs & précis, parce qu'il concevoit nettement, & n'étoit jamais troublé dans les périls.

Nous avons vu dans le cours de cette Hiſtoire que par ſes réflexions profondes il

(1) Voïés l'Eloge de S, Evremont.

il avoit acquis des connoiſſances ſi étendues dans l'Art de la guerre, qu'il en avoit calculé juſqu'aux hazards, & les avoit réduits en règles. Il ſavoit remédier aux inconvéniens, profiter des avantages, s'accommoder aux tems, aux lieux & aux circonſtances, trouver des reſſources quand on croïoit tout perdu, laiſſer murir une entrepriſe avec patience, ſouffrir la critique & le blâme plutôt que d'éventer ſon ſecret, aller au-devant des ennemis, prévenir leurs deſſeins, deviner ce qu'ils feroient par ce qu'ils devoient faire, & ſélon le caractère de ceux qu'il avoit à combattre, prévoir leur différente manœuvre. C'eſt ainſi qu'il ſe rendoit maître des évènemens, & qu'il ſembloit les aſſujettir à ſes projets. Peu de Généraux ont poſſèdé auſſi parfaitement que lui toutes les différentes parties de la guerre. On a vu l'art & l'ordre de ſes retraîtes, le ſecret & la diligence de ſes marches. Tous ſes mouvemens étoient ajuſtés au terrein, au tems & à la ſaiſon. La grande connoiſſance qu'il avoit des païs où il faiſoit la guerre, la peine qu'il prenoit d'aller lui-même reconnoître les ennemis, & la juſteſſe du coup d'œil pour eſtimer leur ſituation, l'ont mis au-deſſus des plus habiles Généraux dans l'art de choiſir un Camp. C'eſt par cet art qu'avec un nombre de troupes fort inférieur, il a ſouvent

réfifté aux ennemis les plus formidables. Il préféra toujours les petites Armées aux grandes, comme étant plus rapides dans leurs marches, plus faciles à nourrir, & plus maniables dans leurs mouvemens: mais lorfqu'il étoit à la tête de trente mille hommes, il les conduifoit avec la même intelligence que lorfqu'il n'en avoit que dix mille. Au commencement d'une action, on ne remarquoit en lui rien d'extraordinaire ; à proportion que l'affaire s'engageoit, il changeoit d'air & de contenance; on le voïoit s'élever & s'animer, en confervant toujours cette entière liberté d'efprit qui le faifoit juger de fang-froid, pourvoir à tout, & profiter des moindres fautes de l'ennemi. Il choififfoit fi bien fon terrein, qu'il n'a prefque jamais été forcé de combattre. Dans la difpofition de fes troupes pour un combat, il rangeoit les foldats de différentes nations felon la connoiffance qu'il avoit de leur génie, & règloit le pofte des Officiers par la capacité plutôt que par le grade. Il n'excelloit pas moins dans l'art de faire les fièges; il reconnoiffoit tout par lui-même, dirigeoit les travaux, les vifitoit continuellement, & vouloit que les Officiers fuffent inftruits comme lui des moindres détails. Il évitoit autant qu'il dépendoit de lui, de prendre aucune Place d'affaut, par la crainte

que ſon humanité lui inſpiroit, des excès où ſe livre le ſoldat en pareille occaſion.

Ces vertus, ces ſentimens & ces talens ont été la ſource de grandes actions qui rendront immortel le Vicomte de Turenne, & qui lui méritèrent avec raiſon, l'éloge d'avoir été UN HOMME QUI FAISOIT HONNEUR A L'HOMME.



TABLE
DES MATIERES
DE L'HISTOIRE DU
VICOMTE DE TURENNE.

Les lettres *a* & *b*, marquent les Tomes I. & II.

A.

B.

C.

F.

G.

L.

O.

P.

R.

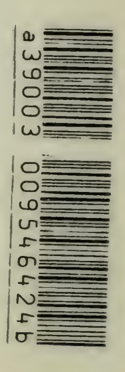
S.

T.

V.

W.

Fin de la Table des Matières.


a39003 009546424b


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis